LES

ÉTATS-UNIS de COLOMBIE



PAR

RICARDO S. PEREIRA


600008577X





PARIS. — IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PÉRIOD. — P. MOUILLOT. — 28854

LES

ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE

PRÉCIS D'HISTOIRE

ET DE

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POLITIQUE ET COMMERCIALE

CONTENANT UN GRAND NOMBRE DE RENSEIGNEMENTS UTILES
AUX VOYAGEURS ET AUX NÉGOCIANTS,
DE COURTES NOTICES BIOGRAPHIQUES DES PERSONNAGES CÉLÈBRES DE LA COLOMBIE,
ETC., ETC., ETC.

PAR

RICARDO S. PEREIRA

Secrétaire de Légation de 1re classe
Ex-Délégué du Gouvernement de Colombie au 3e Congrès Géographique International.

Ouvrage accompagné de dix Cartes noires et une coloriée.

PARIS

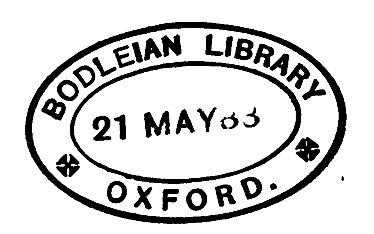
C. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

—

1883


BODLEIAN LIBRARY
21 MAY 83
OXFORD.

PRÉFACE

Les États de l'Amérique du Sud sont encore à peu près inconnus en Europe, non seulement du vulgaire, mais souvent aussi des savants eux-mêmes. C'est à peine si dans les géographies universelles on leur consacre quelques lignes sommaires, presque toujours les mêmes depuis le commencement du siècle. On croirait, en vérité, que ces nations viennent de naître ou qu'elles sont du nombre de ces peuples heureux qui n'ont pas eu d'histoire : aucune mention de leurs souffrances, de leurs luttes fécondes pour la liberté et le progrès. Comment donc s'étonner de ce que nous passions encore aux yeux de tant de gens pour des sauvages courant tout nus dans les bois et vivant au jour le jour du produit de la chasse et de la pêche?... D'aucuns nous font l'honneur de croire que nous ne sommes pas précisément des cannibales; mais ce sont là des concessions gracieuses sous lesquelles on devine aisément toutes les idées préconçues et toutes les ignorances qui s'y cachent. Et, telle est la force des préjugés que, même parmi ceux qui ont déjà fait le voyage d'Amérique, il y en est qui, tout en nous accordant un semblant de civilisation, nous considèrent comme des

nations vouées éternellement aux horreurs des guerres civiles, ou des races inférieures incapables d'évolution. Il y en a pourtant, dans le nombre, qui ont constaté à leur grande surprise que, dans certains milieux de cette Amérique tant décriée, le niveau intellectuel et moral des habitants est au-dessus de celui de la plupart des populations rurales de l'Europe.

Nous sommes loin de prétendre, bien entendu, que nos sociétés américaines aient acquis déjà le degré de stabilité des vieilles sociétés de l'Europe (où les guerres sanglantes ne sont pas aussi rares qu'on voudrait bien nous le faire accroire); nous constatons seulement qu'on nous juge avec trop de sévérité, parce qu'on ne tient jamais assez compte ni des conditions d'existence d'une population très clairsemée sur un territoire immense, ni des besoins de mouvement et de lutte propres aux sociétés qui se forment. Les peuples nouveaux sont comme les enfants : il leur faut l'agitation et le changement, sous peine de s'étioler ou de mûrir avant l'âge. On ne se souvient pas assez non plus qu'en Amérique aussi, il y avait de graves injustices à réparer, de grandes monstruosités à détruire, et que de pareilles réformes n'ont pu jamais être faites sans de cruels déchirements et de fortes secousses. On semble croire, de très bonne foi, que ces peuples auraient beaucoup gagné à rester, pour ainsi dire, bien sages et à vivre dans la paix la plus profonde, sans se rappeler qu'ils ont été soumis à ce régime atrophiant pendant trois cents ans, et que nous savons à quoi nous en tenir sur ses excellences...

Depuis leur émancipation, ils ont beaucoup progressé, parce qu'ils ont vécu : chaque révolution, à très peu d'exceptions près, a été le signal d'un progrès nouveau et a marqué une étape, quoi qu'on en dise, dans la voie

de la civilisation. Ainsi, pour ne parler que de la Colombie, voici le bilan de ses révolutions : celle de 1810, émancipation de l'Espagne; celle de 1841, suppression des couvents des ordres mineurs et application de leurs revenus à l'instruction publique; celle de 1851, liberté des esclaves, établissement du jury, abolition de presque tous les monopoles fiscaux, décentralisation des rentes, liberté du commerce, de la navigation fluviale, etc.; celle de 1861, établissement définitif de la fédération, suppression des couvents, désamortissement des biens de mainmorte, abolition de la peine de mort, séparation de l'Église et de l'État, liberté absolue de la presse et de la parole, etc. Il y a eu aussi des révolutions injustifiables, mais celles-là ont été promptement vaincues, ce qui prouve que l'opinion publique en a été toujours le juge suprême. En 1830, en 1854, en 1867, trois chefs aimés ont aspiré à la dictature, et, chaque fois, le pays s'est levé en masse comme un seul homme pour combattre l'usurpation et remettre les coupables entre les mains de leurs juges constitutionnels. Il nous semble donc qu'un pays qui offre de tels exemples de civisme peut bien se flatter d'être arrivé à une certaine entente de la vie politique et qu'il ne mérite guère d'être jugé avec cette sévérité que réclament seules les révolutions qui ne se font pas au nom d'un principe, ou qui n'ont d'autre raison d'être que l'ambition personnelle d'un chef de parti.

Nous disions qu'il régnait en Europe la plus grande confusion d'idées vis-à-vis de ces jeunes nations. En effet, nous aurions beau jeu si nous nous attardions à signaler toutes les bévues, toutes les erreurs commises par quelques-unes des plus grandes sommités scientifiques de l'Europe: il nous suffit de rappeler qu'on con-

fond très fréquemment ces pays, qui sont pourtant bien distincts les uns des autres, et que, pour ce qui est de la Colombie et de sa capitale, la ville de Bogota, il n'y a presque pas d'ouvrage géographique, même parmi ceux destinés à l'enseignement, où elles ne soient désignées sous leurs anciens noms espagnols de *Nouvelle-Grenade* et de *Santafé*, aujourd'hui complètement oubliés.

Depuis quelques années, cependant, les explorations dans ces pays lointains commencent à devenir plus fréquentes et d'autant plus utiles qu'elles sont plus sérieuses, car les études de cette nature n'ont une valeur quelconque qu'à la condition d'être rigoureusement exactes. Malheureusement, — et c'est un reproche à faire presque exclusivement aux voyageurs français, — certains d'entre eux se sont distingués par une légèreté de jugement, un manque d'égards et une raillerie boudeuse tellement regrettables que, loin de servir les intérêts de leurs nationaux, ils semblent avoir pris à tâche de s'aliéner le bon vouloir des populations qu'ils ont visitées; à tel point que ces voyageurs, qui ont été reçus là-bas avec la plus grande cordialité, qui ont usé et abusé de la plus franche et large hospitalité, et se sont fait après un malin plaisir de dénigrer ces pays et de railler leurs institutions et leurs hommes, ont rendu leur accès un peu plus difficile aux explorateurs futurs, car il est aisé de prévoir que ceux-ci trouveront un accueil bien autrement froid et réservé que celui qui a été fait à leurs devanciers. Il est bien entendu que nous faisons allusion ici aux livres français écrits par quelques touristes qui ont voulu faire rire à nos dépens, et non pas aux travaux si estimables de M. Élisée Reclus, l'éminent géographe, du docteur Jules Crévaux, dont la mort tragique a si profondément ému le monde savant, et d'autres.

Nous avons voulu, en publiant ce livre, réagir autant que possible contre cette tendance à nous méjuger; essayer, dans la mesure de nos forces, de combattre quelques-unes de ces préventions les plus répandues et le plus généralement admises, et présenter, en même temps, aux géographes, aux voyageurs, aux négociants, un tableau d'ensemble sur la configuration du sol, la richesse et la variété des productions, les routes et les moyens de transport, l'organisation politique, etc., de chacun des neuf États de la Colombie.

Ce fut à Venise, à l'occasion du troisième Congrès international de géographie, où nous avons eu l'honneur de siéger comme délégué du gouvernement des États-Unis de Colombie, — que nous avons conçu l'idée de cette publication. Nous en parlâmes au gouvernement, lequel s'empressa de la bien accueillir et de souscrire pour un certain nombre d'exemplaires. Nous nous sommes donc mis à l'œuvre, et quoiqu'il nous ait été humainement impossible de nous procurer toutes les données nécessaires, nous avons fait de notre mieux pour remplir les lacunes et surmonter les obstacles.

Nous n'avons pas la prétention de croire que ce *Précis* est tant soit peu complet; loin de là, nous sommes persuadé qu'on aurait pu faire mieux. Mais nous avons tellement la conscience des difficultés qu'il nous a fallu vaincre pour en rassembler les matériaux, les mettre en ordre, les condenser et, par-dessus tout, les produire dans une langue étrangère, que nous ne croyons pas nous tromper en comptant sur la bienveillance entière et sans réserve du public auquel nous nous adressons. Tout au plus nous permettrons-nous de donner une explication à ceux qui seraient tentés de relever les fautes de français par trop fréquentes dans cet ouvrage.

Tout le monde sait combien les traductions sont défectueuses, de sorte que nous avons rejeté tout de suite l'idée d'écrire ce livre en espagnol et de le faire traduire. On n'ignore pas non plus que les limites d'une revision purement grammaticale sont très difficiles à fixer, car toutes les fois qu'un mot, ou une phrase, n'est pas du goût du correcteur, celui-ci rend l'idée à sa façon et presque toujours en s'écartant de son vrai sens. C'est pourquoi nous avons été amené à penser qu'il était préférable de ne pas faire retoucher notre rédaction, si défectueuse qu'elle fût, plutôt que de courir le risque de dénaturer notre pensée par respect de la syntaxe.

Du reste, nous n'avons pas été seul à l'œuvre, et c'est ici le lieu de remercier publiquement, comme nous le faisons de tout cœur, M. le docteur *José Triana*, consul général de Colombie en France, qui s'est empressé de mettre à notre disposition les planches de l'Atlas scolaire des États de la Colombie, que nous insérons dans le corps du volume, faute de mieux et à titre de renseignement pour nos lecteurs; notre excellent ami, M. le docteur *Ignacio Gutierrez-Ponce*, médecin et naturaliste colombien, résidant à Paris depuis quelques années déjà, qui a bien voulu nous honorer de sa collaboration en ce qui concerne la description des races, des animaux, plantes et minéraux de la Colombie, que nous publions sous forme d'appendice à la deuxième partie de notre étude; et, enfin, tous ceux qui nous ont obligé de leurs importantes communications.

D'autre part, le « grand Français », dont le nom est désormais uni dans l'histoire de Colombie à ceux de Colomb et de Balboa, M. *Ferdinand de Lesseps*, nous a fait l'honneur de nous adresser la lettre que nous publions à continuation.

Pour terminer, qu'il nous soit permis de prévenir une critique qu'on serait peut-être tenté de nous faire : celle d'animosité contre l'Espagne, notre ancienne mère patrie. Déclarons hautement qu'il n'en est rien. L'Espagne d'aujourd'hui n'est pas l'Espagne du commencement du siècle, ni les Colombiens actuels ont hérité des haines soulevées par la guerre d'émancipation. L'Espagne a reconnu déjà notre indépendance, et les faits qui l'ont rendue indispensable sont depuis longtemps déjà du domaine de l'histoire. Les Espagnols sont fiers à juste titre de leurs luttes glorieuses contre Napoléon; nous aussi, nous sommes fiers des prouesses des hommes de notre grande épopée ; mais ce n'est pas là une raison pour que les Colombiens soient tenus de haïr éternellement l'Espagne, pas plus que les Espagnols ne le sont de ne jamais pardonner à la France.

Mais nous ne pouvions passer sous silence, ni sans les flétrir hautement, et les cruautés des pacificateurs de 1816 et les atrocités de nos aïeux les conquérants. Et si l'on nous objectait encore que nous n'avons pas trop appuyé sur celles des indigènes, nous répondrions avec le vieux Montaigne :«qu'il y a plus de barbarie à manger « un homme vivant qu'à le manger mort; à deschirer « par torments et par gehennes un corps encore plein « de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire « mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux « (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de « fraische mémoire, non entre des ennemis anciens, « mais entre des voisins et concitoyens et, qui pis est, « soubs prétexte de piété et de religion), que de le rostir « et manger après qu'il est trespassé. »

RICARDO S. PEREIRA.

Lettre de M. Ferdinand de Lesseps

Paris 19 janvier 1883.

Monsieur,

Je vous remercie de m'avoir communiqué votre excellente Histoire des États-Unis de Colombie. Je ne puis que vous féliciter de publier, en très bon français, les renseignements géographiques, politiques et commerciaux les plus intéressants sur un pays si peu connu et que vous allez faire apprécier comme il le mérite.

Pendant mon séjour à Panama, lorsque votre gouvernement me fit l'honneur de déléguer auprès de moi des délégués de chacun des neuf États de la Colombie, j'ai vécu plusieurs semaines dans leur intime société ; il serait partout difficile de se trouver dans une réunion d'hommes aussi distingués et aussi éclairés.

Le territoire de la Colombie est deux fois et demie plus grand que la France et quarante fois plus grand que celui de la Hollande, dont le chiffre de population est le même : il pourrait un jour, fort éloigné sans doute, contenir et alimenter, après l'inauguration du canal universel de Panama, une population de cinquante millions d'habitants.

Le plus ancien continent du monde, quoique le plus récemment découvert, est destiné à dépasser en richesse la vieille Europe.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

FERD. DE LESSEPS.

A Monsieur Ricardo S. Pereira,
Secrétaire de légation de 1re classe de la Colombie.



REPUBLICA DEL ECUADOR
Ensenada
Pta. de la Galera
Sn. Francisco
Ecuador ó Linea Equinoccial
0
Pedernales
C. Pasado
R. Chones
Charapoto
Cabo S. Lorenzo
Ia. la Plata
Ia. Salango
Manglar
Chanduy
GUAYAQUIL
Pta. Arenas
Ia. Puna
GOLFO DE GUAYAQUIL
Pta. Malpelo
Pta. Picos
Cabo Blanco
Pta. Talara
Nambapola
Quilango
Paita
Pta. Paita
Rio de la Chira
Piura
Pta. Nonura
4
0 5 10 15 20 25 50 Leguas
0 10 20 30 40 50 100 Kilómetros
88
84
por Erhard Calle Nicole 8 Paris

PRÉCIS

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

PHYSIQUE, POLITIQUE ET COMMERCIALE

DES

ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE

APERÇU HISTORIQUE

LA DÉCOUVERTE (1492-1538)

La région nord-ouest de l'Amérique du Sud qui s'étend depuis l'isthme de Panama et la mer des Antilles ou de Colomb au nord, jusqu'à l'Amazone au sud, et depuis l'océan Pacifique ou mer de Balboa à l'ouest, jusqu'à l'Orénoque et la péninsule de la Goagire à l'est; connue jusqu'au commencement de ce siècle sous le nom de *Nouveau Royaume de Grenade,* forma plus tard avec le Venezuela et l'Équateur la *République de Colombie,* puis devint, à l'époque de la dissolution de cette dernière, la *République de la Nouvelle-Grenade,* et forme aujourd'hui la République fédérale des *États-Unis de Colombie.*

Cette région fut visitée pour la première fois par *Alonso*

de Ojeda et *Améric Vespuce*, en 1499. *Rodrigo de Bastidas* côtoya plus tard, en 1501, cette partie de la Terre-Ferme, depuis Riohacha jusqu'à l'isthme de Panama. Quelques historiens primitifs[1] affirment, cependant, que *Christophe Colomb*, dans son voyage de 1498, arriva jusqu au cap qu'il nomma de la *Vela*, parcequ'il y vit ou crut y voir un canot à vòiles. Quoi qu'il en soit, ce fut Colomb qui, lors de son quatrième voyage, en 1502, explora le premier le territoire colombien. Il essaya de jeter dans l'isthme de Panama, à Veraguas, les fondements de la première colonie espagnole du continent américain,—d'où le titre de *ducs de Veraguas* que portent encore aujourd'hui ses descendants. Il était pourtant reservé à un autre qu'à l'illustre navigateur génois d'avoir l'honneur de donner son nom au continent qu'il avait découvert au prix de tant de souffrances et d'une si étonnante fermeté. Mais comme l'a fait remarquer un historien français[2], trois siècles après une république naissante réparera en partie cette injustice des générations.

Nicuesa et *Ojeda* ayant obtenu —au mépris des droits acquis par Colomb en vertu du contrat qu'il avait signé avec les rois de Castille et de Léon — l'autorisation nécessaire pour fonder des colonies dans la Terre-Ferme, celle-ci fut divisée en deux gouvernements sous les noms de *Castille d'Or* et de *Nouvelle-Andalousie*. La première comprenait tout le littoral de l'Atlantique depuis le cap *Gracias à Dios* jusqu'au golfe d'*Uraba*, et la seconde s'étendait depuis ce dernier point jusqu'au cap de la *Vela*. Cette division empirique d'une région inconnue faillit être l'origine d'un conflit sérieux entre les deux nouveaux gouverneurs. Heureusement pour eux, *Juan de la Cosa*, pilote habile qui avait accompagné Ojeda dans son voyage de 1499, parvint à arranger le différend, en fixant pour limites à leurs juridictions respectives les bouches de l'*Atrato*, ou *Rio Grande* du Darien comme on appelait alors ce grand fleuve.

Après la colonie de Veraguas, fondée par Colomb lui-

1. Tels que Gonzalo Fernandez de Oviedo, Gomara et Castellanos. V. Joaquin Acosta, *Compendio historico del Descubrimiento y Colonizacion de Nueva Granada*, Paris, 1848.
2. M. Lallement, *Histoire de la Colombie*, Paris, 1827.

même, comme il a été dit plus haut, Ojeda fonda celle de *San-Sebastian d'Uraba* et Nicuesa celle de *Nombre de Dios;* mais ces établissements, pas plus d'ailleurs que celui de *Santa-Maria la Antigua* du Darien, siège du premier évêché érigé en Amérique, n'ont point subsisté jusqu'à nos jours. Le siège épiscopal fut transféré plus tard à Panama, qui devint par le fait la plus ancienne ville de la Colombie.

Malgré la résistance opiniâtre rencontrée par les Espagnols sur les côtes colombiennes [1], malgré l'indomptable vaillance de cette race *caribe* ou *caraïbe* qui les peuplait et les haines féroces que les conquérants s'étaient si justement attirées par leurs déprédations inouïes et leur manque de foi sans exemple; malgré tous les autres obstacles non moins graves qu'ils devaient surmonter, les découvertes se succédaient presque sans interruption. Chaque colonie devenait le centre de nouvelles explorations, plus hardies les unes que les autres. C'est, d'abord, l'infortuné *Vasco Nunez de Balboa*, qui découvre l'océan Pacifique le 25 septembre 1513. Il y entra le jour de la Saint-Michel, ce qui motiva le nom donné par lui au golfe où il prit possession de la mer du Sud de la façon un peu théâtrale qui était en usage parmi les conquérants espagnols. Ce sont *Pizarro* et *Almagro* qui, en 1526, allant à la conquête du Pérou, parcourent le littoral colombien du Pacifique, à partir du golfe de San Miguel, au sud-est de Panama. Et, enfin, c'est le licencié *Gonzalo Jimenez de Quesada*, homme de loi à qui *Lugo*, gouverneur de Santa-Marta, donna le commandement en chef de l'expédition pour couper court aux rivalités de ses lieutenants, qui entreprend la conquête de l'empire chibcha, en 1536.

Cette expédition se composait de 820 hommes avec 85 chevaux, dont une partie devait pénétrer dans le pays vers le sud et l'autre remonter un fleuve exploré quelque temps auparavant par le Portugais *Melo* et qu'on avait baptisé du nom de *Rio Grande de la Magdalena.* Après une année entière de peines et de souffrances sans nombre, supportées avec une

1. Car ce fut ici, dit Robertson, *that the Spaniards for the first time were taught to dread the inhabitants of the new world.* ROBERTSON'S *History of America.*

persévérance héroïque dont on peut à peine se faire une idée aujourd'hui, et après avoir perdu la plus grande partie de ses compagnons d'armes (660 hommes), Jimenez de Quesada découvrit enfin la belle plaine ou *Savane de Bogota*, appelée par les naturels *Cundina marca*, où se trouvait le siège du gouvernement des Muyscas ou Chibchas.

A peu près vers le même temps deux autres expéditions sous les ordres de Belalcazar et de Federmann, arrivaient à Cundinamarca. Belalcazar, lieutenant de Pizarro, venait du Pérou et avait déjà fondé quelques colonies dans le royaume de *Quito* et dans le *Cauca*. Federmann avait été envoyé par *Jorge Spira*, gouverneur du Venezuela, à la recherche du Dorado, ou, comme on dit vulgairement, de l'El Dorado, cet éternel cauchemar des conquérants espagnols. Chacun d'eux réclamant la priorité de la découverte, peu s'en fallut qu'ils n'en appelassent aux armes pour vider leur querelle. Mais le hasard voulut que leurs bandes respectives fussent toutes trois d'une force égale, chacune d'elles comptant 160 hommes, dont un moine et un prêtre. Cette coïncidence étrange frappa tellement leurs imaginations superstitieuses que l'accord s'établit promptement, par une cession de tous leurs droits à la conquête, moyennant une certaine somme, en faveur de Jimenez de Quesada. Les trois conquérants devenus amis se mirent en route pour l'Espagne, où ils allaient demander la récompense due à leurs travaux, après avoir baptisé le pays découvert du nom de *Nouveau Royaume de Grenade*, donné par Quesada en souvenance de son pays natal. Il laissa son frère *Hernan Perez de Quesada* chargé du gouvernement de la colonie et du soin d'explorer les contrées voisines et d'y fonder de nouvelles colonies.

Donc, vers la fin de 1538, le territoire des États-Unis de Colombie avait été parcouru par les Européens presque dans toutes les directions. La découverte proprement dite était terminée, et allait commencer l'œuvre dévastatrice de la conquête et de la colonisation espagnoles. En Colombie, comme au Pérou, comme au Mexique, les procédés des conquérants ont été toujours les mêmes. Ils forcent à l'admiration par l'audace et la persévérance dont ils ont fait preuve, et indignent par la froide cruauté et l'insatiable avidité qui semblaient diriger toutes leurs actions.

LA CONQUÊTE (1538-1550)

Lorsque la nouvelle des riches découvertes faites par les Espagnols se répandit dans la Péninsule, il se forma partout des associations ayant pour objet l'armement et l'équipement d'expéditions qui, sous le prétexte d'étendre la foi du Christ, n'allaient en Amérique qu'à la recherche de l'or. Le recrutement de ces expéditions se faisait parmi les reîtres que les guerres des Flandres ou d'Italie laissaient sans emploi, les gentilshommes ruinés, les fils de famille en quête d'aventures, les mariniers, les forçats, en un mot, parmi des gens pour la plupart sans aveu.

Une fois dans le nouveau monde, les distinctions sociales de l'Europe disparaissaient devant l'égalité des périls à braver et des souffrances à endurer. Les plus capables, ou bien fort souvent aussi les plus hardis, devenaient les chefs réels des expéditions, sans se soucier des conditions stipulées dans le contrat d'association. On nommait *adelantado,* ou chef, celui qui avait « provision » royale pour s'approprier les biens des peuples qu'il arriverait à conquérir, et dont un cinquième était réservé au roi; mais le plus souvent le titre d'*adelantado*, donné par la couronne, n'avait aucune importance, et c'était la bande des aventuriers elle-même qui le décernait au plus méritant, ou au plus offrant. En général, chaque explorateur était accompagné d'un aumônier et d'un greffier, ce qui est un des traits caractéristiques de la conquête. En fait d'instruments, rien n'était plus intéressant pour un adelantado, après la lance ou le mousquet, que d'avoir une balance pour peser l'or des butins.

Quant à la façon de traiter les indigènes, l'histoire de l'humanité ne rappelle peut-être pas un plus odieux récit, aucun qui décèle une plus froide cruauté, une dévastation plus sanguinaire et injustifiable, car l'absence du danger ne faisait parfois que mieux ressortir la lâcheté des bourreaux. D'abord en petit nombre dans un monde tout nouveau, tout

extraordinaire, au milieu d'une immense population sauvage, ils ont pu croire que leur salut était attaché à l'anéantissement de ces hordes féroces qui en défendaient les côtes. Mais cette excuse, si c'en était une, serait inadmissible alors même que tous les Indiens de l'intérieur auraient fait preuve de la même mauvaise volonté envers les envahisseurs et que les Espagnols n'auraient jamais donné le signal des hostilités. Comment, alors, qualifier leur conduite envers ces pauvres indigènes des plateaux sur-andins si avenants, si serviables, qui ne demandaient pas mieux que d'être éclairés sur les vérités de la réligion et qu'à être bien traités pour fraterniser de grand cœur avec ces terribles étrangers qui leur apportaient une civilisation inconnue?

Malheureusement, tous ces aventuriers n'avaient qu'un but: s'enrichir, et s'enrichir le plus tôt possible. Pour y arriver tous les moyens leur étaient bons. Lorsqu'ils s'étaient emparés de tout l'or qu'ils avaient pu découvrir ils mettaient les indigènes à la question, sous le prétexte de leur faire avouer où ils avaient caché leurs trésors. Ceux qui ne périssaient pas dans les combats ou dans les tourments, prolongeaient encore de quelques jours leur misérable existence, soit pliant comme des bêtes de somme sous les fardeaux qu'on leur faisait porter, soit dans les travaux des mines ou aux Antilles, où ils étaient vendus comme esclaves. Trop heureux s'ils ne servaient pas de proie aux chiens féroces dressés à la chasse à l'homme et dont les Espagnols se servaient pour asservir ceux de leurs frères qui avaient encore l'audace de leur résister!

Ainsi s'opéra, malgré les efforts du célèbre philanthrope *Las Casas*, évêque de Chiapa, et d'autres vénérables missionnaires, la destruction d'immenses contrées, dont la population primitive, pour ne parler que de la Colombie actuelle, a été évaluée à huit millions d'habitants! Ce fut alors que, pour parer à l'éventualité d'une totale dépopulation, on eut recours à l'introduction des Africains dans le nouveau monde, commettant ainsi une violation non moins grave du droit naturel et compromettant sérieusement l'avenir de ces riches contrées; car, dans l'Amérique équinoxiale, la race indigène, partout où elle a été détruite, a été remplacée par la race noire, moins active et moins intelligente que l'autre,

abrutie encore, s'il est possible, par les mauvais traitements, et altérée de vengeances inassouvies pendant plusieurs siècles d'esclavage[1].

Pour en finir avec cette esquisse à grands traits de la conquête espagnole, rappelons ici quelques chiffres, en faisant toutefois remarquer que la valeur de l'or et de l'argent était de cinq à six fois plus considérable au XVI[e] siècle qu'elle ne l'est aujourd'hui. La part de chaque soldat d'*Hérédia*, gouverneur de Carthagène, lors de l'exploration qu'il fit dans le *Sinu* (déduction faite du cinquième du butin appartenant au roi, des parts du gouverneur, de l'hôpital, des capitaines et de celles qu'on réservait toujours aux soldats qui restaient en garnison, aux malades, etc.) fut de *six mille ducats*[2]. Ce butin fut un des plus considérables de la conquête ; car des fameux trésors d'Atahualpa, Inca du Pérou, il n'échut à chaque soldat que 4440 piastres, et dans les deux partages de Tunja et Bogota, faits par Quesada, chaque soldat eut pour sa part 1000 piastres à peu près. Moins bien favorisés, les soldats de Fernand Cortez se révoltèrent lorsqu'on leur assigna 100 piastres seulement par tête pour leur part des trésors de Montezuma.

Ce qu'on appelait la fondation d'une ville n'était, la plupart du temps, que le partage d'une population indigène que les conquérants se distribuaient entre eux, hommes et biens. Les terres étaient adjugées, sous certaines réserves, en toute propriété, aux colons, et leurs habitants leur étaient *confiés*

1. Nous sommes loin de croire d'une façon absolue, qu'il y ait des races *inférieures*, ou fatalement destinées à être asservies par d'autres. Il n'est que trop vrai, cependant, que la race noire n'a pas exhibé jusqu'à présent des qualités civilisatrices bien appréciables et que l'Afrique, cet ancien berceau de la civilisation, est après tant de milliers d'années dans un état pour le moins aussi sauvage que les regions les plus incultes du nouveau monde. Mais, d'un autre côté, l faut reconnaître aussi que cette race a trop gagné en intelligence et en perfectibilité sur le sol américain pour craindre qu'elle ne puisse combattre d'ores et déjà victorieusement ce vieux préjugé des races nférieures.

2. On évalue le *ducat d'or* à 11 piastres de notre monnaie. La piastre, ou *peso* colombienne, vaut cinq francs. L'ancienne piastre espagnole ne valait que quatre francs.

[illegible] donné [illegible] les pro- [illegible] les Indiens [illegible]. Les [illegible] sorte [illegible] les pé- [illegible] d'autre [illegible]. Du reste, [illegible] pour [illegible] lettre [illegible] personne [illegible].

[illegible] baissait [illegible] [illegible] Santa Marta, Carthagène, [illegible] Bogota et les autres [illegible].

Les [illegible] Aragon, l'amour de [illegible] franchises [illegible] qu'emportaient avec eux [illegible], leur [illegible] leurs premiers établissements une organi- [illegible] démocratique. Ainsi le gouvernement de la [illegible] confié à un magistrat portant le titre d'*al-guacil* [illegible] était assisté dans ses fonctions par des *regidores*, membres du *Cabildo*, [illegible]. Mais cette organisation primitive, [illegible] aurait pu [illegible] colonies à un degré de [illegible] ment [illegible] et leur donner de très bonne heure des velléités d'indépendance, ne pouvait pas convenir à des monarques absolus, qui ne voyaient pas d'un bon œil l'instruction ni les progrès de leurs peuples, pas plus en Espagne qu'en Amérique. Ils en voulaient faire des trou-peaux dociles, et il est certain que, grâce à l'Inquisition et à

la formidable centralisation établie par Philippe II (1), ils n'y réussirent malheureusement que trop.

Les pays découverts, que les Espagnols s'entêtèrent à appeler les *Indes*, furent gouvernés par des lois spéciales qui formèrent avec le temps un ensemble assez volumineux et embrouillé dont l'application était réservée au *Conseil des Indes*, en même temps tribunal suprême ou cour d'appel pour toutes les affaires contentieuses jugées en premier ressort par les audiences royales et autres tribunaux des colonies, et dont l'importance excédait 6,000 piastres. Les audiences royales cumulaient aussi d'autres fonctions, comme, par exemple, celles de contrôler l'administration des présidents, capitaines généraux et vice-rois, dont la puissance et les attributions étaient à peu près illimitées. Le gouvernement général des Indes comprenait deux secrétariats, celui du Pérou et celui de la Nouvelle-Espagne. Au premier appartenaient les affaires des audiences de Panama, Santa Fé, Quito, Lima, Chili, Charcas et Buenos Aires; au second, celles des audiences de Mexico, Guadalajara, Guatemala, Caracas, Santo Domingo et les autres îles.

Les colonies furent divisées en provinces majeures et mineures, érigées, les premières en vice-royautés et les secondes en présidences et capitaineries générales. Les gouverneurs étaient nommés par le roi, et ce ne fut que longtemps après qu'on fixa une période de temps à l'exercice de leur mandat et qu'on prit la précaution de désigner d'avance leurs successeurs au moyen de lettres de « provision » cachetées, évitant ainsi les intérimats qui furent toujours si désastreux. Le seul frein, si c'en était un, aux abus de pouvoir et aux excès de ces fonctionnaires consistait dans ce qu'on appelait « le jugement de résidence, » c'est-à-dire qu'on leur demandait compte de la façon dont ils s'étaient acquittés de leurs devoirs au moyen d'une enquête judiciaire appelée *juicio de residencia*, sur leurs actes. La plupart du temps, la *residencia* n'était qu'une farce, qui tournait parfois au tragique lorsque les ambitions des juges s'en mêlaient. Au lieu d'être une

1. Charles IV refusa au commencement de ce siècle la permission de fonder une université à Mérida, sous le prétexte que l'instruction ne convenait point aux Américains !

pour un certain temps. De là le titre d'*encomendero* donné aux Espagnols, qui devenaient, par acte authentique, les propriétaires d'une certaine étendue de territoire et des Indiens qui l'habitaient ou qui voulaient s'y établir par la suite. Les Indiens devenaient ainsi de vrais *serfs de la glèbe*, de sorte que, quoique les lois espagnoles défendissent sous des peines sévères l'esclavage des indigènes, elles autorisaient d'autre part le servage, ce qui n'était guère plus humain. Du reste, les monarques castillans avaient beau faire des lois pour éviter la destruction des Indiens, elles restaient toujours lettre morte, car, à l'exception de quelques missionnaires, personne ne songeait dans les colonies à en demander l'application.

Une fois la distribution des terres terminée, on bâtissait en commun une chaumière plus grande que les autres, destinée au culte et qui occupait toujours le côté oriental de la place publique ou *plaza mayor* de la future ville. A côté de l'église s'élevait la maison du curé; puis, sur le côté gauche de la place, l'hôtel de ville, et enfin tout autour, formant des rues coupées à angle droit, toutes les autres habitations. Du reste, tout cela était prévu et arrangé par une loi spéciale qui déterminait jusqu'à la largeur des rues, suivant les climats. Ainsi furent fondées successivement Panama, Santa Marta, Cartagena, Cali, Bogota et les autres villes de la république.

Les souvenirs tout récents des guerres des Communes de Castille et d'Aragon, l'amour de leur *fueros* ou franchises municipales, qu'emportaient avec eux les conquérants, leur firent donner à leurs premiers établissements une organisation assez démocratique. Ainsi le gouvernement de la colonie était confié à un magistrat portant le titre d'*alguacil mayor*, et qui était assisté dans ses fonctions par des *regidores*, membres du *Cabildo*, ou conseil municipal, élus par le peuple. Mais cette organisation primitive, qui aurait pu porter les nouvelles colonies à un degré de développement fort considérable et leur donner de très bonne heure des velléités d'indépendance, ne pouvait pas convenir à des monarques absolus, qui ne voyaient pas d'un bon œil l'instruction ni les progrès de leurs peuples, pas plus en Espagne qu'en Amérique. Ils en voulaient faire des troupeaux dociles, et il est certain que, grâce à l'Inquisition et à

la formidable centralisation établie par Philippe II (1), ils n'y réussirent malheureusement que trop.

Les pays découverts, que les Espagnols s'entêtèrent à appeler les *Indes*, furent gouvernés par des lois spéciales qui formèrent avec le temps un ensemble assez volumineux et embrouillé dont l'application était réservée au *Conseil des Indes*, en même temps tribunal suprême ou cour d'appel pour toutes les affaires contentieuses jugées en premier ressort par les audiences royales et autres tribunaux des colonies, et dont l'importance excédait 6,000 piastres. Les audiences royales cumulaient aussi d'autres fonctions, comme, par exemple, celles de contrôler l'administration des présidents, capitaines généraux et vice-rois, dont la puissance et les attributions étaient à peu près illimitées. Le gouvernement général des Indes comprenait deux secrétariats, celui du Pérou et celui de la Nouvelle-Espagne. Au premier appartenaient les affaires des audiences de Panama, Santa Fé, Quito, Lima, Chili, Charcas et Buenos Aires; au second, celles des audiences de Mexico, Guadalajara, Guatemala, Caracas, Santo Domingo et les autres îles.

Les colonies furent divisées en provinces majeures et mineures, érigées, les premières en vice-royautés et les secondes en présidences et capitaineries générales. Les gouverneurs étaient nommés par le roi, et ce ne fut que longtemps après qu'on fixa une période de temps à l'exercice de leur mandat et qu'on prit la précaution de désigner d'avance leurs successeurs au moyen de lettres de « provision » cachetées, évitant ainsi les intérimats qui furent toujours si désastreux. Le seul frein, si c'en était un, aux abus de pouvoir et aux excès de ces fonctionnaires consistait dans ce qu'on appelait « le jugement de résidence, » c'est-à-dire qu'on leur demandait compte de la façon dont ils s'étaient acquittés de leurs devoirs au moyen d'une enquête judiciaire appelée *juicio de residencia*, sur leurs actes. La plupart du temps, la *residencia* n'était qu'une farce, qui tournait parfois au tragique lorsque les ambitions des juges s'en mêlaient. Au lieu d'être une

1. Charles IV refusa au commencement de ce siècle la permission de fonder une université à Mérida, sous le prétexte que l'instruction ne convenait point aux Américains !

digue contre les débordements du pouvoir, ces enquêtes, menées le plus souvent dans un intérêt particulier, étaient presque toujours la cause de mille désordres qui entravaient la marche prospère de la colonie : vrai semis de procès et de querelles sans issue, elles devinrent plus tard un fléau tellement odieux que les promoteurs de l'indépendance y puisèrent une des plus fortes raisons pour se décider à rompre avec la mère-patrie.

Ajoutons que l'Inquisition fut introduite en Amérique[1] dès 1571, c'est-à-dire presque aux débuts de la colonisation; que le commerce des colonies était le monopole, ou à peu près, de la *Casa de Contratacion* de Séville; que l'introduction des livres autres que ceux destinés à l'enseignement dans les séminaires était absolument défendue[2]; qu'il était également défendu, sous les peines les plus sévères, de planter des vignes, des oliviers, du chanvre et autres plantes industrielles de la Péninsule; que presque toutes les charges aux Indes étaient vénales, de sorte que celui qui en achetait n'avait d'autre but que s'enrichir aux dépens des malheureux colons.

LA PRÉSIDENCE (1550-1740)

Ce fut le 7 avril 1550 que l'*Audience royale* fut installée à Santa Fé de Bogota. Son établissement avait été vivement sollicité par les colons, qui soupiraient après un gouvernement stable et fonctionnant régulièrement, et par les religieux

1. Il y avait des *quemaderos*, suivant l'expression populaire en Amérique pour désigner les tribunaux du saint-office, à Lima, à Carthagène et à Mexico.

2. Pour les livres étrangers, il ne fallait pas y songer dans des pays où la lecture de l'*Histoire d'Amérique* par Robertson était punie de la peine de mort !

qui voyaient avec horreur les atrocités dont les malheureux indigènes étaient victimes de la part des *encomenderos*. Mais le gouvernement des *oidores* devint bientôt tellement abusif que, pour y mettre un terme, la colonie fut erigée en Présidence quatorze ans après l'installation de l'Audience. Le premier président fut le bien-aimé D. ANDRES VENERO DE LEYVA, dont la mémoire est encore chère aux Colombiens pour tout le bien qu'il fit à la colonie naissante. Il gouverna à la satisfaction générale de 1564 à 1575. Son successeur, D. FRANCISCO BRICENO, mourut dans la première année de son gouvernement. Les auditeurs reprirent de nouveau la direction des affaires de la colonie jusqu'en 1578, année dans laquelle prit possession de la présidence D. LOPE DIEZ AUX DE ARMENDARIS. Il en fut destitué en 1580 par le Visitador *Juan Bautista Monzon*, de triste mémoire, qui fut suspendu dans l'exercice de ses fonctions par *Orosco*, procureur du roi, à son tour mis en prison par le juge *Prieto de Orellana*, qui partit pour l'Espagne en 1585s conduisant avec lui, chargés de fers, quelques-uns des auditeurs de Santa Fé. Dans l'intérim, la colonie fut gouvernée par le doyen des auditeurs, D. *Guillen Chaparro*. Ce fut vers ce temps-là que le corsaire anglais Drake pilla successivement les villes de Riohacha, Santa Marta et Cartagena[1]. Le premier gouverneur de *cape et d'épée*, D. ANTONIO GONZALEZ, prit possession de la présidence en 1590. Sous son administration eurent lieu les attaques des corsaires Robert Baal, qui saccagea Cartagena, et Drake encore, qui détruisit Riohacha et Santa Marta et qui, repoussé à Panama qu'il assiégeait, alla mourir à Nombre de Dios, et autres. Antonio Gonzalez ayant renoncé la charge, il fut remplacé en 1597 par D. FRANCISCO DE SANDE, que le peuple surnomma le *Docteur Sangre*, et qui eut à lutter contre les *Pijaos*, la plus vaillante et féroce des tribus indiennes de l'intérieur. Il fortifia Portobello et eut pour successeur

D. JUAN DE BORJA, en 1605. Quoiqu'il existât déjà un séminaire à Santa Fé, ce fut sous Borja que l'instruction se-

1. Rien que dans cette dernière ville Drake exigea deux millions de francs comme rançon, somme, du reste, dont il donna reçu pour acquit au gouverneur de la place.

condaire acquit quelque développement. On lui doit aussi la formation d'une grammaire de la langue *Muysca*, et il ne fallut pas moins que les talents militaires de cet habile général pour soumettre les terribles Pijaos. Il mourut à Bogota en 1628, ayant pour successeur, après deux ans d'intérimat, en 1630, D. SANCHO GIRON, marquis de Sofraga, homme d'un caractère intraitable, qui s'aliéna bientôt toutes les volontés. Il fut jugé et condamné à rendre à certains colons plus de 80,000 piastres qu'il leur avait extorquées sous divers prétextes. Ce ne fut cependant qu'en 1637 qu'il fut définitivement remplacé par D. MARTIN DE SAAVEDRA Y GUZMAN, baron du Prado, dont l'imbécilité n'était peut-être pas aussi grande qu'on l'a prétendu, puisqu'il s'embarqua en 1644 pour l'Espagne en emportant avec lui un fort joli pécule. Il est vrai qu'il ne fallait pas avoir beaucoup d'intelligence pour faire, en ce temps-là, ce que faisaient, à de rares exceptions près, tous les mandataires espagnols des Indes.

D. JUAN FERNANDEZ CORDOVA Y COALLA, qui lui succéda en 1645, n'a pas laissé de trop mauvais souvenirs : il encouragea la navigation du fleuve de la Madeleine et la fondation d'un nouveau lycée dans la capitale,

D. DIONISIO PÉREZ MANRIQUE, le remplaça en 1654. Il eut à lutter de nouveau contre les corsaires, notamment contre Cordello et Gauzon. Suspendu par un *Visitador*, replacé encore une fois dans le gouvernement, il fut enfin définitivement remplacé en 1662 par D. DIEGO EGUES DE BEAUMONT, qui donna une certaine impulsion aux travaux publics de la ville. Son successeur fut D. DIEGO DEL CORRO Y CARRASCAL, 1666, qui à son tour fut remplacé après un an de fonctions par D. DIEGO DE VILLALBA Y TOLEDO, jugé et suspendu en 1671 par D. MELCHIOR LINAN Y CISNÉROS, évêque de Popayan, qui avait été investi du caractère de *Visitador*. Morgan, le célèbre chef de boucaniers, avait donné l'année précédente rendez-vous à plusieurs d'entre eux pour l'île des Tortues, et ce fut de là que partirent toutes ces expéditions qui remplirent de terreur les côtes colombiennes; toutes les villes du littoral furent plus ou moins fortement rançonnées, et celle de Panama fut presque complètement détruite en 1671. L'évêque-président ayant été promu au siège épiscopal de Charcas, en 1674, le gouvernement de la colonie retomba de nouveau entre les

mains des auditeurs, qui cette fois mirent le comble à leurs concussions. Un recensement dressé en 1673 donna à la ville de Santa Fé et son district une population de 3,000 *vecinos* ou domiciliés, ce qui équivaut à peu près à 15,000 habitants.

D. Francisco del Castillo y Concha gouverna la colonie de 1679 à 1686. Sa période de gouvernement ne fut remarquable que par les scandales auxquels donnèrent lieu certaines compétitions entre les autorités civiles et les couvents dont le pays avait été littéralement infesté. Il est juste de dire que, dans les premiers temps de la colonisation, les prêtres et les moines, spécialement les missionnaires, avaient rendu de très réels services à la colonie ; mais plus tard, oublieux des devoirs sacrés de leur ministère, ils rivalisèrent de cupidité et d'abus avec les *encomenderos* eux-mêmes.

D. Gil de Cabrera y Davalos (1687-1703). Des grands bruits souterrains, dont la cause resta un mystère pour tout le monde, maintinrent à cette époque la population alarmée ; cependant, sauf quelques tremblements de terre sans importance, l'intérieur du pays jouissait d'une tranquillité fort voisine de celle de la mort. Il n'en était pas de même dans les côtes, où les terribles écumeurs de mer revenaient de temps à autre. Ainsi, quoique Cartagena eût été fortifiée depuis 1574, le baron de Pointis et le corsaire Ducasse, des Français cette fois, l'assaillirent en 1697, à la tête d'une armée qu'ils amenaient sur vingt deux navires. Malgré la résistance héroïque de *D. Sancho Jimeno*, qui défendit le fort de Bocachica, la ville fut prise, et le butin fait par les assaillants fut d'à peu près quarante millions de francs. Louis XIV rendit plus tard à la cathédrale de Cartagena un saint-sépulcre en argent massif qui avait été emporté par Pointis.

D. Diego Cordova Lasso de la Vega, (1703-1711). Mort à Santa Fé, il laissa le gouvernement aux *oidores* qui ne manquèrent pas, eux, de laisser de leur intérimat des regrettables souvenirs. Vers cette même époque mourut à Bogota *Vasquez*, le célèbre peintre colombien.

D. Francisco Meneses de Bravo y Saravia, nommé en 1713. Ayant voulu mettre un terme aux abus scandaleux des *oidores*, il fut plongé en prison par eux, déposé et envoyé prisonnier en Espagne, où il fut jugé et acquitté. De retour dans la colonie, il fut empoisonné, à ce qu'on prétend, par

ceux qui voulaient l'empêcher d'occuper de nouveau son gouvernement. Le roi nomma alors pour lui succéder.

D. Nicolas Ynfante de Venegas, homme de lettres, naturel de Lima, qui gouverna de 1715 à 1718, année où il fut remplacé par fray Francisco Rincon, archevêque de Santa Fé, président *ad interim*.

D. Antonio de Pedroza y Guerrero (1718) son successeur, eut pour mission d'examiner s'il y avait lieu d'ériger la présidence en vice-royauté. Sur son avis favorable, la Nouvelle-Grenade fut érigée en royaume, et ce fut lui qui porta le premier le titre de vice-roi, en 1718. Cependant, son successeur D. Jorge Villalonga, nommé en 1719, a été remarquable par la mauvaise volonté dont il fit preuve envers la colonie, qu'il réussit à rabaisser en 1724 au rang de simple présidence comme devant.

D. Antonio Manso Maldonado, 1725-1731, ne fit absolument rien en faveur de la colonie pendant les six années de son gouvernement. Il partit pour l'Espagne en laissant l'Audience encore une fois chargée de l'administration des affaires coloniales jusqu'en 1733, année dans laquelle arriva le nouveau titulaire, D. Rafael Eslaba, 1733-37. Ce fut pendant son gouvernement que les savants français *La Condamine* et *Bouguer* et les célèbres marins espagnols *Jorge Juan* et *Antonio Ulloa* visitèrent la colonie.

D. Antonio Gonzalez Manrique, son successeur, étant mort dans la première année de son gouvernement (1738), il fut remplacé par son frère *Francisco Gonzalez Manrique*, qui gouverna jusqu'en 1740, époque à laquelle vint le remplacer à son tour le vice-roi Eslaba. La colonie avait été définitivement érigée en vice-royauté le 20 août 1739. Vers ce temps-là l'imprimerie fut introduite pour la première fois à Santa Fé de Bogotá par les jésuites. Ces pères et les dominicains étaient les seuls qui possédaient une bibliothèque de quelque importance dans la colonie.

LA VICE-ROYAUTÉ (1740-1810)

Sur les réclamations adressées au roi par les colons, et sur l'avis favorable du conseil des Indes, la vice-royauté fut rétablie définitivement en 1739. Les audiences de Panama et de Quito furent supprimées, et sous le titre de Nouveau Royaume de Grenade furent comprises les provinces de la Terre-ferme (État de Panama), celles de Cartagena (État de Bolivar), Santa-Marta et Riohacha (État de Magdalena), Maracaybo, Caracas, Cumana et la Guyane (République du Venezuela), d'Antioquia (État d'Antioquia), de Pamplona et du Socorro (État de Santander), de Tunja (État de Boyaca), de Santa Fé (État de Cundinamarca), de Neyva et Mariquita (Etat du Tolima), de Popayan et Pasto (État du Cauca) et celles de Quito, Cuença et Guayaquil (république de l'Équateur). Le premier vice-roi fut un homme d'un grand mérite.

D. Sébastian de Eslaba, lieutenant général des armées royales, qui arriva à Cartagena, où il demeura pendant tout le temps de son administration, au mois d'avril 1740. La guerre qui avait éclaté l'année précédente entre l'Angleterre et l'Espagne devait lui fournir l'occasion d'un triomphe d'autant plus remarquable que la garnison de la place était fort peu nombreuse. L'amiral Vernon commandait une flotte composée de 28 vaisseaux de ligne, 12 frégates, quelques brûlots et 130 bâtiments de transport, et portait à bord 9,000 hommes de débarquement, 2,000 nègres *macheteros* de la Jamaïque, un régiment nord-américain et 15,000 soldats de marine. A ces forces relativement considérables, le vice-roi pouvait à peine opposer 3,000 hommes, dont 1,100 seulement des troupes de ligne. Il força cependant l'amiral à se retirer fort maltraité et après avoir perdu presque la moitié de son armée dans les diverses attaques qu'il dirigea contre la ville.

Cette héroïque défense valut au vice-roi plusieurs distinctions, entre autres le ministère de la guerre, qu'il accepta,

laissant comme son successeur dans le gouvernement du royaume

D. José Alfonso Pizarro, qui établit l'*Estanco*, ou monopole de l'eau-de-vie et auquel la colonie doit la continuation de quelques travaux d'utilité publique. Ayant démissionné en 1753, il fut remplacé par

D. José Solis Folch de Cardona, dont le souvenir a été pieusement gardé, comme celui d'un administrateur zélé, progressiste et ami de l'humanité. Ce fut dans son temps que D. José Prieto fonda l'Hôtel de la Monnaie à Bogota. Solis fit ouvrir quelques chemins et construire des ponts, un acqueduc, etc. Il dota un des hôpitaux de la ville et, après avoir distribué sa fortune aux pauvres, il prit le froc des franciscains, laissant le gouvernement, en 1761, à D. Pedro Mesia de la Cerda, marquis de la Vega de Armijo. Celui-ci consacra toute son attention à l'organisation financière de la colonie, organisation qui était dans un état déplorable; il termina quelques-uns des travaux commencés sous son prédécesseur, créa des manufactures de tabac, de poudre et de salpêtre, et eut à exécuter l'ordre d'expulsion des Pères de la compagnie de Jésus, qui avait été supprimée par Clément XIV.

En 1773 lui succéda D. Manuel de Guirior, qui encouragea l'agriculture et forma le projet de doter la ville de Bogota d'une université à l'instar des plus fameuses de la Péninsule. Son projet n'eut pas de suite ; mais il profita des livres des jésuites pour fonder une bibliothèque publique ; il fit en outre construire un hospice pour les enfants trouvés et se distingua aussi par la fermeté avec laquelle il sut contenir les empiètements du clergé dans les affaires de la colonie.

En 1777, le territoire des provinces de Maracaybo, Caracas, Cumana et Guyane, fut séparé du nouveau royaume de Grenade pour former la capitainerie générale du Venezuela, sous le vice-roi D. Manuel Antonio de Florez, homme intelligent, quoique faible, et qui fit de grands efforts pour donner quelque développement au commerce de la colonie.

Ses théories financières déplurent considérablement à la cour, qui tremblait toujours de se voir ravir par les étrangers le monopole du commerce des Indes. Une nouvelle guerre ayant éclaté entre l'Espagne et l'Angleterre, il dut

transférer sa résidence à Carthagène, où il trouva le commissaire royal *Gutierrez de Pineres*, qui devait examiner sa conduite « scandaleuse » en faveur du *commerce libre*. Il s'en défendit, naturellement, comme d'un crime, restant depuis lors à l'écart et prenant une part fort peu active aux affaires. L'influence prépondérante du commissaire royal ne tarda pas à se faire sentir d'une façon tellement odieuse que, vers la fin de 1780, on vit apparaître les premiers symptômes de l'insurrection dite des *comuneros*, qui éclata un an plus tard dans la province du Socorro et dont le centenaire a été célébré par une grande fête civique l'année dernière à Bogota. Les révoltés, en nombre considérable (près de 20,000 hommes) marchèrent sur la capitale, qui, n'ayant pas une garnison suffisante pour lutter contre l'armée révolutionnaire, envoya vers elle une députation chargée de faire des propositions de paix et de laquelle faisaient partie l'archevêque de Santa Fé et plusieurs autres hauts personnages. Les *comuneros* occupaient déjà la ville de Zipaquira, à dix lieues de la capitale; mais sur les promesses formelles qu'on leur fit de supprimer certains impôts nouvellement établis et sur l'assurance d'une amnistie générale, une capitulation fut signée et jurée sur les saints évangiles par les chefs des *comuneros* et les délégués de l'Audience, sur la place publique de la ville. L'Audience approuva et ratifia cette capitulation que, n'étant pas en force pour résister, elle ne pouvait faire autrement que de conclure; du moins telle fut l'explication donnée par elle à l'infamie dont elle ne craignit pas de se couvrir lorsque, plus tard, quand les troupes demandées à Carthagène arrivèrent dans la capitale, elle cassa ladite capitulation et déclara qu'elle la regardait comme nulle et non avenue. En conséquence, les principaux chefs des *comuneros*, qui eux avaient rempli fidèlement leurs engagements et vaquaient pour la plupart tranquillement à leurs affaires, furent appréhendés au corps, jugés, condamnés à mort et exécutés avec de tels raffinements de cruauté que la plume hésite à les rappeler[1].

1. *José Antonio Galan*, *Lorenzo Alcantuz*, *Isidro Molina* et *Manuel Ortiz*, chefs des glorieux Comuneros de 1781, furent condamnés à être *traînés* à la potence, puis écartelés. Leurs membres devaient être exposés comme un enseignement, disait la sentence, dans les villes qui

Le faible Florez ayant été nommé vice-roi du Mexique, fut remplacé en 1782 par Don Juan de Torrezal Diaz Pimienta, qui mourut presque en arrivant dans la capitale, mais au remplacement duquel il était pourvu depuis longtemps, par un pli cacheté déposé à l'Audience, en la personne de l'archevêque de Santa Fé de Bogota, D. Antonio Caballero y Gongora.

Malgré les vifs reproches qu'on est tenté d'adresser à la mémoire de l'archevêque vice-roi à cause de la mort infâme des *Comuneros*, mort qu'il eut dû, comme ayant été un des signataires des articles des capitulations, empêcher à tout prix, on ne peut se dissimuler que son gouvernement fut un de ceux qui favorisèrent le plus le progrès sous toutes ses manifestations. Il suffit de rappeler que ce fut grâce à ses efforts que l'*Expédition botanique* confiée au savant Mutis, « dont le nom immortel, disait Linné, ne sera jamais effacé par les âges », fut organisée, et qu'on entreprit cette œuvre colossale de la formation d'une Flore équinoxiale, dont la connaissance a été retardée d'un siècle par l'indifférence injustifiable avec laquelle ont été accueillis ces travaux si intéressants en Espagne[1]. En donnant une impulsion vraiment extraordinaire à l'étude des sciences naturelles, il dota la patrie colombienne de cette pléiade de savants qui devinrent plus tard les martyrs de la liberté. Il encouragea aussi l'industrie minière qui était dans un abandon lamentable ; et

avaient été le théâtre de leurs scandaleuses insultes, les troncs de leurs corps brûlés et leurs cendres jetées aux quatre vents ; leur mémoire était déclarée infâme et leurs biens étaient confisqués. Ce qui fut fait ainsi, sans avoir même le mérite de rencontrer de la résistance, car Galan, le principal d'entre eux, fit en vain les plus grands efforts pour rallier ses anciens compagnons d'armes qui, égarés par les insidieuses paroles de l'archevêque, l'abandonnèrent complètement, s'ils n'aidèrent pas à le prendre, lorsqu'il fuyait vers des régions non encore occupées par ses bourreaux.

1. Les membres du congrès des Américanistes, réuni l'année dernière à Madrid, ont pu admirer la richesse de cette magnifique collection que, pendant si longtemps, on n'avait même pas pris la peine de retirer des caisses où elle avait été enfermée par les dernières autorités espagnoles de Bogota ! On sait bien, pourtant, quel grand intérêt scientifique pouvaient avoir ces travaux, spécialement au point de vue de la *quinologie*.

fit venir des ingénieurs, tels, par exemple, que *d'Elhuyar*, dont le fils devait plus tard immortaliser le nom. En janvier 1789, il renonça à ses hautes et doubles fonctions, car il désirait vivement retourner en Espagne, où il fut appelé au siège épiscopal de Córdoue.

Don Francisco Gil de Lémos ne resta que sept mois en charge et eut pour successeur Don José de Ezpeleta, en juillet 1789. Ce vice-roi, homme trés intelligent et très capable, continua l'œuvre de progrès initiée par l'archevêque. Ce fut durant son administration que vit le jour le premier journal publié à Bogota (1791) et l'art dramatique y fit pour la première fois (1793) son apparition dans le théâtre qu'il fit construire malgré les criailleries du clergé et des dévots. Il reprit le projet de fonder l'Université, ce qui n'avait pas été possible jusqu'alors par suite de l'opposition qu'y faisaient les missionnaires dominicains, qui voulaient garder pour eux le monopole de l'instruction supérieure.

Sans l'habileté et la sagesse dont il fit preuve en 1794, l'Espagne aurait pu perdre depuis lors cette riche colonie. En effet, les principes proclamés par la République française de 89 avaient eu un grand retentissement dans le monde entier et son écho avait pénétré jusque dans les gorges profondes des Andes colombiennes. Des jeunes gens studieux et avides de nouveautés, tels que le docteur *Pedro Fermin de Vargas, Antonio Narino, Francisco A. Zea* et les autres membres de l'Expédition scientifique, s'entretenaient souvent des progrès de la Révolution avec un médecin français, le docteur *Louis Rieux* et dom *Manuel Froëz,* Portuguais, qui faisaient une vraie propagande révolutionnaire dans la colonie. Narino traduisit en espagnol la fameuse *Déclaration des droits de l'homme,* faite par la Convention, et en publia quelques exemplaires dans une petite imprimerie qu'il possédait à Bogota. Ces traductions circulèrent partout en cachette, spécialement dans les collèges. Celui du *Rosario* de Bogota devint bientôt un vrai foyer de conspirateurs. Un nommé *Rangel,* originaire de Mérida (Venezuela) dénonça au vice-roi ces coupables entretiens et donna ainsi l'éveil aux autorités royales qui organisèrent une active vigilance. Des symptômes d'une révolte prochaine se montraient partout. On s'attendait à une nouvelle insurrection des communes. Des

placards séditieux, qui apparurent dans certains lieux publics, furent l'occasion des poursuites contre les auteurs présumés de ces pasquins. Le vice-roi Ezpeleta, qui comprit très bien les dangers d'un grand procès politique, qui intéresserait beaucoup des gens, car le nombre des inculpés grossissait de jour en jour, résolut de trancher la question par le vif et fit mettre en liberté les moins compromis parmi les détenus et et expédia en Espagne les principaux inculpés, tels que *Narino, Zea, Cabal, Umana, Mutis*, les avocats *José Ayala Ignacio Sandino, Pablo Uribe*, commerçant et *José Maria Duran*, étudiant en droit. Ce jeune homme fut mis, dit-on, à la question, mais nous nous refusons à croire le vice-roi Ezpeleta capable d'une pareille lacheté; nous croyons plutôt que Duran avoua sa complicité dans l'affichage des pasquins, sur la simple menace qu'on lui fit de le mettre à la question.

En Espagne, ils eurent à souffrir, cependant, un bien cruel châtiment pour des fautes si légères : ils furent transportés aux galères de Cadix, sans être jugés ni entendus, de la façon la plus arbitraire, et ils y restèrent plusieurs années. Le vice-roi Ezpeleta ne saurait être, pourtant, rendu responsable de cet abus de pouvoir : il parvint à conserver la paix dans la colonie et la fit prospérer beaucoup. Des services aussi éclatants furent récompensés, et par la cour, qui lui donna le titre de *comte de Veira*, et par la colonie qui a gardé sa mémoire avec amour et reconnaissance.

Don Pedro Mendinueta y Musquiz, son successeur (1797), fit procéder à un recensement de la colonie, dont la population totale atteignait alors le chiffre de deux milions d'habitants[1]; et, quoiqu'il ne poussait pas avec une très grande vigueur les travaux publics, on lui doit pourtant quelques constructions telles que l'Observatoire astronomique[2]. On lui sait gré

1. Il convient d'observer que le Quito, aujourd'hui République de l'Équateur, appartenait alors au Nouveau Royaume de Grenade.

2. Cet observatoire, bâti par le père capucin Petrez, sous la direction de Mutis, se trouve à 2,540 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer et presque sous la ligne équinoxiale; c'est le plus élevé et le mieux placé qui soit au monde pour faire des études astronomiques. Il serait à souhaiter que les gouvernements et les sociétés météréologiques de l'Europe profitassent de ces circonstances pour y envoyer des délégués chargés de faire des observations.

aussi d'avoir épargné la vie du général *Narino*, lorsque celui-ci tomba entre ses mains, de retour des galères de Cadix, d'où il s'était évadé, et d'avoir fait les honneurs de la colonie au baron *Alexandre de Humboldt*, qui, par une exception spéciale et toute gracieuse, fut admis à visiter la Nouvelle-Grenade en 1801. Du reste, les temps allaient changer, et lorsque en 1803, il cédait la place à DON ANTONIO AMAR Y BORBON on n'imaginait guère que ce rejeton d'une race royale serait le dernier des vice-rois de la Nouvelle-Grenade!

C'est sous son gouvernement que fut importé pour la première fois le vaccin, dont la précieuse découverte devait rendre de si grands services à l'humanité. Les travaux de l'expédition scientifique furent continués avec succès malgré la mort du célèbre Mutis. Ce fut *Francisco José de Caldas*, aussi grand patriote que naturaliste émérite, qui le remplaça dans la direction des travaux de l'expédition, en 1808. Mais la révolution s'annonçait depuis longtemps et l'heure de la délivrance approchait, lentement, mais sûrement.

La malheureuse expédition de *Miranda*, sur les côtes du Venézuela, en 1806; l'invasion française, l'abdication de Charles IV et les autres événements de la Péninsule; la conspiration tramée à Quito en 1809, si malheureusement découverte et si cruellement châtiée, tout cela avait surexcité tellement les esprits dans la colonie, que déjà il y avait eu des troubles dans certaines provinces et que le plus petit incident pouvait devenir l'étincelle qui mettrait le feu aux poudres. En effet, on attendait avec impatience l'arrivée de *Antonio Villavicencio*, commissaire royal, qui avait reçu de la régence de Cadix la mission de négocier avec les colonies pour les engager à rester fidèles à Ferdinand VII et à envoyer de nouveaux subsides à la mère patrie pour l'aider dans sa lutte contre Napoléon. On faisait de grands préparatifs pour fêter cette arrivée et avec d'autant plus d'entrain qu'il était du pays et qu'on attendait beaucoup de bien de son intervention dans les affaires de la colonie. Or, ce fut précisément au sujet de certains préparatifs pour la réception projetée qu'une querelle éclata entre Llorente, un Espagnol, ou *chapeton*, comme on appelait les péninsulaires, et un créole, *Morales*. Des mots on en vint aux mains, et comme les passants prenaient parti d'un côté ou de l'autre, il s'ensuivit bientôt une émeute en

règle contre les Espagnols, émeute qui n'était que l'aurore de la révolution, mais qui devait devenir bientôt le premier jour de la liberté. Un des membres du Cabildo, *D. Josef de Azevedo*, orateur distingué, harangua le peuple et parvint à calmer les esprits, tout en donnant satisfaction à l'opinion publique qui demandait l'organisation d'une Junte à l'instar de celle de Séville et des autres villes principales de la Péninsule.

Cette explosion, populaire, qui renversa le gouvernement du vice-roi Amar y Borbon, eut lieu le 20 JUILLET 1810, jour dès lequel l'ancienne colonie espagnole devint une nation indépendante et souveraine : glorieux anniversaire que la patrie reconnaissante a toujours fêté, avec toute l'allégresse des premiers jours, et que, nous l'espérons, elle fêtera de même durant de longs siècles encore !

. . . .

La domination espagnole avait fait son temps. Pendant cette longue période de trois cents ans, rien, on le voit, de bien remarquable, à l'exception des travaux de l'expédition botanique[1] (dans lesquels, nous autres Colombiens, nous sommes pour une part au moins aussi grande que celle de l'Espagne), n'avait été fait en faveur de la colonie. Les fameuses murailles de Carthagène, qui coûtèrent cinquante-neuf millions de piastres, les nombreux couvents, les églises, les quelques ponts que nous laissèrent les gouvernements et vice-rois espagnols étaient bien peu de chose à côté des sommes immenses représentées par l'or et l'argent ravis à la colonie. En thèse générale, la domination espagnole, avait été fort peu profitable

1. Les divers travaux de cette célèbre expédition scientifique, dont la direction générale avait été confiée au savant docteur *José Célestino Matis*, étaient distribués en cinq sections, dont les directeurs étaient MM. *Francisco Antonio Zea*, de la section botanique; *Antonio Cortès*, et plus tard, *Iorge Tadeo Lozano* de la partie zoologique; *Enrique Umana*, de la minéralogique; *José Maria Cabal*, de la partie chimique et *Sinforoso Mutis*, des dessins : ils étaient tous Colombiens et jouèrent plus tard un rôle important dans la lutte d'émancipation. Le chef en second de l'expédition était le docteur *Éloy Valenzuela*, curé de Bucaramanga, auteur de la *Flore* de cette province et prêtre éminent en sciences et en vertus.

au pays ; mais il est juste de dire qu'elle a fait pour nous tout ce qu'elle pouvait faire. L'Espagne nous a legué, avec son sang le plus pur, cet amour indomptable de l'indépendance qui fait notre seule force, et cette belle langue castillane dont nous sommes si fiers ; mais aussi, hélas ! tout un essaim de mauvaises conditions qui ne pourront s'améliorer sensiblement que lorsque l'instruction publique aura été suffisamment répandue et que le lent travail d'élaboration des races diverses qui peuplent la Colombie, nous aura transformés complètement et nous présentera au monde sous notre vrai jour. En attendant, nous n'avons pas encore un caractère national bien tranché ; mais si l'avenir qui nous est réservé ressemble à notre passé, nous pouvons affirmer d'ores et déjà, avec orgueil, qu'il ne peut être que fort glorieux et fort digne d'un grand peuple.

LA RÉVOLUTION (1810-1820)

Après le départ pour l'Espagne du vice-roi Amar y Borbon, le gouvernement de la colonie fut confié à une junte suprême composée de 37 membres, répartis en six sections, savoir :

Des affaires étrangères : MM. José Miguel Pey*, José Azevedo Gomez*, Miguel Pombo*, Frutos Gutierrez* et Camilo Torres*.

Des affaires ecclésiastiques : Rev. Juan B. Pey, archidiacre ; Andres Rosillo, magistrat ; Martin Gil, chanoine de la cathédrale ; Diégo Padilla, père augustin ; Francisco Javier Gomez et Juan Nepomuceno Azuero, prêtres, et Nicolas Omana.

De la justice : MM. Tomas Tenorio, Joaquin Camacho*, Emigdio Benitez*, Ignacio Rivera, Antonio Morales, Luis Caycedo et Jeronimo Mendoza, tous avocats.

De la guerre : MM. le lieutenant-colonel Jose Maria Moledo, le capitaine Antonio Baraya*, Franscisco Morales et José Sanz de Santamaria.

Des finances : MM. Manuel Bernardo de Alvarez*, Pedro Groot, Manuel de Pombo, José Paris et Luis Eduardo Azuola.

De l'intérieur : MM. Juan Gomez, Justo Castro, Fernando Benjumea, José Ortega, Juan Manuel Torrijos, Sinforoso Mutis et José Maria Dominguez.

Le gouvernement local était confié à deux membres de la junte : MM. Juan Nepomuceno Lugo et Francisco Suescun, nommés alcades ordinaires de la ville.

Nous avons inséré ici cette liste, d'abord pour rappeler les noms de ces pères de la patrie colombienne, dont la plupart moururent ou sur l'échafaud, ou en fuyant dans les montagnes[1], ou en combattant; ensuite, pour constater que la révolution n'était pas le fait d'une poignée de factieux, comme le prétendaient les autorités espagnoles, mais bien le résultat d'une aspiration unanime de toutes les classes de la société, spécialement des hautes classes. Il est hors de doute que, en ce temps-là, personne ne songeait sérieusement à s'insurger contre l'Espagne; on voulait se défendre en cas d'une invasion française et profiter de l'occasion pour obtenir de la métropole qu'on considérât les colonies comme une partie intégrante de la monarchie. Modestes prétentions, en vérité, et qu'aurait pu accueillir, car ce n'était que justice, un gouvernement intelligent et habile. Aussi croyons-nous que, si la constitution de 1812, décrétée par les Cortès de Cadix, eût été connue à temps dans les colonies, et surtout si elle eût été loyalement et sérieusement mise en pratique, elle aurait empêché bien des malheurs et porté la puissance espagnole au plus haut degré de splendeur. Mais ce sont-là des regrets inutiles, car, malheureusement pour l'Espagne, ni Ferdinand VII ni ses successeurs n'eussent jamais su conserver intact l'héritage de leurs aïeux.

La junte adressa un manifeste aux vingt-deux provinces du royaume (dont quelques-unes, notamment Carthagène, Socorro et Pamplona, avaient déjà devancé la capitale dans la voie de la révolution, tandis que d'autres, telles que Sainte-Marthe, Pasto et celles de l'Isthme tenaient encore pour les Espagnols), les invitant à envoyer leurs représentants à Bogota. Sept seulement acceptèrent l'invitation, mais c'étaient

1. Ceux dont le nom porte ce signe*.

les principales, et avec leurs députés, le premier Congrès grenadin fut installé à Santa Fé de Bogota, le 25 décembre 1810.

Le triomphe de la révolution avait été si prompt et si facile, qu'on n'avait pas eu le temps de dresser un programme et d'unifier les aspirations. On voulait avoir une *patrie*. mais, en dehors de ce sentiment presque platonique, on ne savait pas au juste ce qu'on voulait. C'est ainsi que le congrès commettait cette naïveté de décréter une constitution qui créait la *république de Cundinamarca*, tout en admettant le roi d'Espagne pour son chef reconnu, avec un président élu par le Congrès, mais qui devait gouverner au nom du roi. Ferdinand VII fut donc, en conséquence, reconnu et le Congrès, élut un président et un vice-président chargés de gouverner pour lui. C'est ainsi que les insurgés s'efforçaient de concilier leur dévouement à la royauté et leur intention de repousser le joug français, si par hasard Napoléon parvenait à consolider sa dynastie sur le trône des Ferdinand et des Alphonse.

Jorge Tadeo Lozano (de Bogota) et *José Maria Dominguez* ayant été élus par le Congrès, prirent possession de leurs fonctions en 1811 et les résignèrent dans la même année, à cause des difficultés qu'ils rencontraient dans l'organisation du nouveau gouvernement. Le Congrès élut alors, en lui conférant des pouvoirs extraordinaires, le général Antonio Narino (de Bogota), le chef du parti nommmé *centraliste*, par opposition aux *fédéralistes*, qui, eux, ne croyaient guère possible, qu'avec le système de la fédération, l'organisation d'un gouvernement fort et stable dans un pays dont les diverses provinces étaient si éloignées les unes des autres et sans moyens de communication rapide entre elles et la capitale. L'expérience prouva qu'ils avaient raison, ce qui n'empêcha pas que, les passions s'envenimant, une guerre civile n'éclatât entre fédéralistes et centralistes : une lutte qui ne dura pas, il est vrai, mais qui, si elle servit à donner une idée de la guerre à nos jeunes soldats et les préparer pour des campagnes plus glorieuses, n'en fut pas moins désastreuse pour le pays.

Le triomphe des centralistes avait obligé le Congrès à transférer le lieu de ses sessions à Tunja et à la ville de

Leyva. CAMILO TORRES (de Popayan) fut élu dans cette dernière ville en 1813, année glorieuse à plus d'un titre pour la république. En effet, ce fut en cette année que l'indépendance absolue de ces anciennes colonies de l'Espagne fut proclamée par le Congrès, qui ne faisait, d'ailleurs, que suivre l'impulsion générale, car les provinces de Carthagène et d'Antioquia avaient déjà proclamé leur indépendance absolue de la métropole, et les hostilités contre celles qu'occupaient encore les Espagnols allaient commencer. Au Venezuela, le féroce *Monteverde* était parvenu à renverser dans une mare de sang le gouvernement républicain qu'avait essayé de fonder le *général Miranda* (le célèbre lieutenant de Dumouriez, jugé et absous par la Convention nationale française après la défaite de Dœllingen), et les officiers échappés à ces désastres arrivaient à Carthagène pour mettre leur vaillante épée au service de la liberté, sous le drapeau tricolore de Carthagène et de l'Union. Parmi eux était le colonel SIMON BOLIVAR, qui, quoique moins connu que beaucoup de ses compagnons d'armes et bien que ses capacités militaires fussent alors fortement mises en doute par ses compatriotes, sut néanmoins gagner tous les cœurs et obtint du président Torrès (dont la protection décidée lui fut si précieuse alors) les secours qu'il demandait pour libérer le Venezuela, en hommes et en argent. Ces secours n'étaient pas très considérables, tant s'en faut, mais ils ont fait dire à l'historien César Cantu : « Bolivar allait recommencer la révolution à la tête de cinq cents jeunes soldats, alors que Bonaparte la laissait succomber en Europe, appuyé sur cinq cent mille vétérans. » Nous ne saurions trouver un plus grand éloge à adresser à cette glorieuse expédition, de laquelle faisaient partie : *Ricaurte*, jeune officier qui, chargé par Bolivar de guider et de défendre au besoin avec une toute petite garnison un dépôt considérable de poudre et de munitions, et se voyant attaqué par un corps d'armée royaliste, renvoya ses soldats et fit sauter la maison où il s'était enfermé à l'arrivée des ennemis; *Girardot*, noble et vaillant officier, qui mourut en clouant sur le sommet du *Barbula* le pavillon républicain et dont la mort fut vengée par les auxiliaires grenadins qui gagnèrent en son honneur la sanglante victoire des *Trincheras; Urdaneta, d'Elhuyar, Plaza, Velez*,

Ortega et tant d'autres officiers d'élite qui laissèrent après eux une si brillante traînée de sang et de gloire sur le sol vénézuélien, où ils périrent presque tous. Le couronnement de cette héroïque campagne fut l'occupation de Caracas : elle valut à Bolivar le titre de *Libérateur* que lui décernèrent les Vénézuéliens reconnaissants.

Cependant la situation dans la mère patrie n'était plus si favorable aux Indépendants, car le jour était proche où l'Espagne, qui avait enfin secoué le joug de Napoléon, songerait à reconquérir ses vastes possessions d'Amérique. Et, de fait, le parti royaliste gagnait chaque jour du terrain, surtout à cause des dissensions des républicains, qui ne parvenaient pas à se mettre d'accord. Chaque province avait essayé d'organiser un gouvernement, mais devant l'impuissance de leurs efforts, elles s'étaient toutes rejetées sur la dictature. A Carthagène, ce fut *Manuel Rodriguez Torices*, qui l'exerça d'abord et fit avec succès la guerre à la province royaliste de Sainte-Marthe. A Antioquia, ce fut *Juan del Corral*, homme énergique et fort supérieur à son temps, dont la mort prématurée fut une perte irréparable pour la république. Au Cauca, dont les villes principales avaient formé une espèce de confédération, le dictateur fut *Mazuera*, homme obscur, qui ne sut pas être à la hauteur de la situation; dans le Cundinamarca, le Général *Antonio Narino*, la plus grande figure de cette époque-là, si l'on excepte toutefois *Camilo Torres*, président nominal de l'Union et chef des fédéralistes, dont les compétitions avec Nariño furent si désastreuses qu'elles aboutirent à une seconde guerre civile. Le danger commun rapprocha cependant les citoyens. Nariño, réconcilié avec le Congrès, fut promu au grade de lieutenant général des armées de l'Union et marcha vers le sud, où dominaient toujours les Espagnols. Ce tacticien habile, qui appréciait parfaitement l'importance de l'artillerie, gagna plusieurs batailles sur les Espagnols, et rien ne semblait devoir arrêter sa marche victorieuse sur Quito, lorsque la trahison d'un de ses lieutenants le livra aux royalistes, précisément au moment où il allait mettre le siège devant la ville de Pasto et lorsque ses triomphes éclatants ranimaient partout les esprits. Il fut encore une fois chargé de fers et envoyé en Espagne, aucun des chefs espagnols qui le firent prisonnier n'ayant eu, mal-

gré les ordres formels qu'ils avaient reçus, le courage — c'est là leur expression — de fusiller un si grand homme.

Lorsque les nouvelles des désastres éprouvés par les armes de la république dans le sud arrivèrent à Bogota, le Congrès, siégeant en permanence, modifia l'acte fédéral et confia le gouvernement à un triumvirat, le 23 septembre 1814.

MM. Manuel Rodriguez Torices, Custodio Carcia Rovira et José Manuel Restrepo furent nommés, mais étant tous absents, ils furent remplacés provisoirement par MM. *José Maria del Castillo y Rada*, *Joaquin Camacho* et *José Fernandez Madrid*. MM. Garcia Rovira et Restrepo n'ayant pas pris possession de leurs emplois furent définitivement remplacés, en 1815, par le docteur José Miguel Pey et le général Antonio Villavicencio. Ce gouvernement pluriel ne fit, comme de raison, que porter à son comble la confusion et l'anarchie, ce qui était alors d'autant plus dangereux que déjà une armée espagnole, relativement considérable et commandée par *D. Pablo Morillo*, qui s'était beaucoup distingué dans la guerre contre Napoléon, était devant Carthagène.

Le siège de cette place fut dirigé par le généralissime en personne, qui disposait d'une escadre de cinquante-six bâtiments de guerre portant près de dix mille soldats d'élite. La ville était défendue par trois mille hommes, des recrues pour la plupart, et fort mal approvisionnée, car là, comme partout dans le camp patriote, les compétitions et les rivalités des chefs avaient compromis sérieusement la cause de la république. Les diverses attaques dirigées sur la place par les Espagnols ayant été bizarrement repoussées, Morillo comprit bientôt qu'une place défendue de la sorte était imprenable, et, en conséquence, il résolut de l'affamer. Les assiégés n'avaient aucun espoir d'être secourus, car, du côté de la mer, le blocus était rigoureux, et, du côté de la terre, ils ne pouvaient non plus attendre leur délivrance; cependant ils refusèrent d'entendre les propositions du général espagnol, et tinrent bon jusqu'à ce que, ayant tout mangé, jusqu'au cuir de leurs souliers, épuisés par la faim et décimés par les maladies autant et plus encore que par les boulets espagnols, il leur fut humainement impossible d'aller plus loin. Alors ils prirent une résolution, précipitée sans doute, mais qui était le digne couronnement de cette héroïque défense : ils

s'embarquèrent sur de frêles esquifs et de petits voiliers, traversèrent pendant la nuit la ligne du blocus et se lancèrent au hasard en pleine mer. Plusieurs d'entre eux périrent, noyés dans les flots, ou tombèrent entre les mains des Espagnols, ce qui était encore pire, car ils étaient mis à mort avec des raffinements de cruauté inouïs. Quatre cents hommes seulement survécurent parmi les héros de ce siège mémorable, qui dura cent huit jours et qui est une des plus belles pages de l'histoire de la Colombie. Le magnanime Pétion, président d'Haïti, les accueillit dans son île, les protégea et les aida plus tard à rentrer dans leur pays. La prise de cette place forte valut au général Morillo le titre de *comte de Carthagène* que lui donna son maître Ferdinand VII. Ses atrocités sans exemple lui valurent plus tard celui de *tigre royal* que lui décerna le malheureux pays qu'il ravagea sans gloire et sans merci. Son premier acte, en prenant possession de Carthagène, fut de rétablir l'Inquisition, que la République avait supprimée, et le second, de commencer cette longue série de fusillades dont furent victimes, parmi les prisonniers faits en mer, neuf des hommes les plus remarquables du gouvernement de Carthagène : MM. Garcia Toledo, Amador, Ayos, Castillo, Ribon, Anguiano, Diaz Granados, Portocarrero et Stuart.

Sur ces entrefaites, le triumvirat avait été remplacé par la dictature, qui fut confiée pour six mois à l'éminent jurisconsulte Camilo Torres, mais la défense de la patrie ne pouvait pas être l'œuvre d'un tribun, et moins encore celle du poète qui lui succéda. Camilo Torres ayant résigné la dictature, le Congrès élut comme président de la République expirante José Fernandez Madrid, dans cette même année 1816 qui devait voir l'inauguration du règne de la *Terreur* à Bogota, le 16 mai, ce jour néfaste où eut lieu l'entrée des Espagnols dans la capitale. Des armées de la République il ne restait que des misérables débris qui ne pouvaient songer à faire face aux puissantes forces militaires de la reconquête. Après le désastre de *Cachiri*, le président Madrid marcha vers le sud, à Popayan, où le général *Cabal* avait encore huit cents hommes sous ses ordres. Cette troupe et les petits détachements qui s'étaient retirés dans les *Llanos*, sous les ordres des colonels *Santander* et *Serviez*, composaient toute l'armée de la République alors. Madrid et Cabal donnèrent leur démis-

sion, car ils sentaient qu'il n'y avait plus rien à faire. Ils furent remplacés par MM. Custodio Garcia Rovira, jeune homme de vingt-huit ans, élu président par une commission du Congrès, et le lieutenant-colonel *Liborio Mejia*. Celui-ci résolut d'attaquer les Espagnols, qui, cependant, à l'avantage du nombre, joignaient celui des positions formidables qu'ils occupaient dans la *Cuchilla del Tambo*, au sud de Popayan. La victoire était impossible, mais ces restes glorieux de notre armée voulurent mourir, en combattant en héros, plutôt que de se rendre. Et ils succombèrent, en effet, mais en étonnant même leurs ennemis par cette héroïque folie qui fut le dernier râle de la République, le dernier effort de la jeune patrie qui se mourait.

. . . .

La reconquête était terminée, et le « *Pacificateur* » Morillo put croire un moment que son triomphe était assuré. Digne sbire de Ferdinand VII, il s'adonna à cœur joie à l'œuvre infâme de la destruction des patriotes et dressa cette horrible hécatombe DE SEPT MILLE VICTIMES, en sacrifiant, de parti pris, les hommes les plus éminents dans les sciences et dans la politique. La jeunesse d'alors, qui ne pouvait trouver ni dans le commerce, ni dans la politique, ni voire même dans la littérature, un aliment à son activité, avait suivi avec ardeur les cours de Mutis, le chef de l'expédition botanique, et formait, au commencement du siècle, un tel noyau de savants que nous pouvons affirmer hautement, et sans crainte d'être démentis, que l'Espagne n'en possédait alors ni d'aussi remarquables ni en aussi grand nombre. Le général *Villavicencio*, « le fiancé de la liberté », inaugura à Bogota la liste lugubre qui transmettra les noms des *Torres, Lozano, Caldas, Pombo, Torices, Valenzuela, Cabal, Gutierrez*, et tant d'autres à la postérité comme l'exemple le plus injustifiable de la férocité humaine[1]. Rien n'apitoyait cet homme au cœur d'hyène non

1. *Caldas*, remplaçant et continuateur de Mutis, ne regrettait pas de mourir pour la patrie, mais il se lamentait beaucoup en pensant au désordre dans lequel allaient se trouver, par suite de sa mort, les papiers de l'Expédition botanique, auxquels il attachait comme de raison le plus grand prix. Il demanda au général Morillo de surseoir

plus que ses lieutenants, non moins féroces : rien! ni l'âge, ni la vertu, ni la science, ni même le sexe! Heureusement pour le pays, le gouvernement espagnol révoqua les pleins pouvoirs qu'il avait donnés à Morillo et dont il avait fait usage pour fusiller (pour ne parler que des personnes bien élevées et qui avaient reçu une instruction scientifique ou littéraire) *cent vingt-cinq* individus rien qu'à Bogota.

D. Juan Samano, qui avait reçu en 1817 le titre de vice-roi de la Nouvelle Grenade, réinstalla l'*Audience* et continua la politique de son prédécesseur Morillo. Ce fut lui qui fit exécuter à Bogota la *Pola*, cette belle et intéressante jeune fille qui paya si vaillamment son tribut de sang à la cause de l'Indépendance et que ses bourreaux mirent à mort après avoir sacrifié sous ses yeux le jeune *Alejo Savarain*, son fiancé. Mais détournons les yeux de ces scènes sanglantes et suivons Morillo, qui allait combattre au Vénézuéla le grand Bolivar, lequel, à la tête des anciens défenseurs de Carthagène et accompagné de *Zéa*, de *Marino*, de l'amiral *Brion*, avait organisé, sous la protection de Pétion, la fameuse expédition des *Cayes*, qui prit terre définitivement au Vénézuela le 1er janvier 1817.

Cette glorieuse expédition de trois cents hommes, qui allait reconquérir un pays occupé par quinze mille soldats d'élite et plusieurs bandes de maraudeurs — dont le commandement fut confié à Bolivar, grâce aux efforts des Grenadins qui en faisaient partie, tels que *Zéa*, les *Pinerez*, le colonel *Duran*, *Marimon*, etc. — avait été armée à Haïti, nous l'avons dit, grâce à Pétion qui, embrassant Bolivar et en lui disant : « Que le bon Dieu vous bénisse dans toutes vos entreprises! » n'avait exigé du héros colombien d'autre compensation que la promesse, que lui fit d'ailleurs celui-ci, d'abolir l'esclavage et de rendre la liberté aux nègres, si la victoire couronnait ses efforts.

Après mille rencontres presque toutes désastreuses pour les armes républicaines, Bolivar réussit à rallier à lui les au-

à l'exécution de l'arrêt de mort qui l'avait frappé, pendant les quelques jours qu'il mettrait à profit pour arranger les papiers de l'expédition. Morillo n'eut pas honte d'écrire, en marge de la requête du grand homme, ces mots qui se passent de tout commentaire : « L'Espagne n'a pas besoin de savants! »

tres chefs vénézuéliens qui faisaient la guerre aux Espagnols, chacun à sa façon et pour son compte, pour ainsi dire, chacun d'eux aspirant à devenir le chef suprême de cette République. Mais Bolivar avait pour lui la supériorité que donne le génie et le prestige qu'il avait gagné dans sa campagne de 1813, à la Nouvelle-Grenade, qui lui avait décerné le titre de citoyen et le regardait comme le plus illustre de ses fils. Il sut conserver cette position prépondérante, non toutefois sans de grands et douloureux efforts, tels que l'exécution du brave et glorieux général *Piar*, noble victime que la nécessité, cette loi suprême, lui conseilla de sacrifier, pour mettre un terme aux ambitions effrénées des *Marino*, des *Bermudez*, des *Paez*, qui, à chaque instant, compromettaient le succès de la révolution et qui étaient allés même jusqu'à vouloir tuer le Libérateur, ce qui eût été commettre véritablement un crime de lèse-patrie, car en Bolivar s'incarnait alors l'indépendance[1]. Il était, en outre, homme à faire face à toutes les difficultés; c'est ainsi que, ayant réussi à s'emparer, grâce à Piar, de la ville d'*Angostura* (aujourd'hui *Ciudad-Bolivar*), sur les bords de l'Orénoque, il y installa un gouvernement provisoire, dont les personnages les plus marquants étaient *Zea, Brion*, *Soublette, Anzoategui*, *Montilla* etc, ; puis il y convoqua un Congrès national des provinces vénézuéliennes qui se réunit le 1er janvier 1819. Zea, de son côté, rédigeait un journal, le *Correo del Orinoco*, et consacrait tous les efforts de sa puissante intelligence à l'organisation d'un gouvernement régulier et stable autant que les exigences de la guerre le permettaient. D'autres patriotes allaient en Europe chercher des armes, des soldats, et des ressources de toutes sortes pour continuer cette lutte inégale et sans quartier[2]. Ce fut l'Angleterre qui fournit la plus grande par-

1. Les généraux *Francisco Miranda*, *Antonio Villavicencio*, *Antonio Baraya*, avaient été fusillés par les Espagnols; *Santander* et *Sucre* étaient encore trop jeunes et manquaient du prestige nécessaire; *Narino* était au pouvoir des Espagnols. *Bermudez*, *Marino* et *Paez*, quoique ayant acquis une grande renommée de vaillance, ne pouvaient raisonnablement aspirer, ni par leurs talents, ni par leur éducation, à cette haute situation de chef suprême des deux républiques. *Bolivar* était donc le *seul* qui pouvait alors commander en chef.

2. Parmi ceux-ci, les plus remarquables étaient M. *José M. del Real*

tie des cinq mille hommes qui, en détachements plus ou moins considérables, arrivèrent successivement au Vénézuela depuis 1818. Les plus importants furent ceux du colonel *James English* (douze cents hommes) et la légion irlandaise, (dix-sept cent cinquante hommes) commandée par le général D'Evereux. Un grand nombre d'officiers distingués faisaient partie de ces renforts auxiliaires, tels que *Mac Gregor, Elson, Rook, Uzlar, O'Leary, Flegel, Smith, Fraser, Manby* et tant d'autres dont les noms sont aussi chers aux Colombiens que ceux des plus grands patriotes.

Le général SIMON BOLIVAR fut nommé président de la république par le Congrès d'Angostura et M. FRANCISCO ANTONIO ZEA, vice-président. On rêvait depuis longtemps la création de la république de Colombie, qui devait ainsi réaliser l'Union de la Nouvelle-Grenade et du Venezuela ; mais ces deux états étaient encore sous la domination espagnole. La guerre n'avait point donné dans le second les grands résultats qu'on y attendait, car le parti royaliste comptait beaucoup de partisans dans le bas-peuple. Il n'en était pas de même dans la Nouvelle-Grenade, où les populations n'attendaient qu'une occasion et des armes pour se soulever en masse. En outre, le Vénézuela avait été dévasté par la guerre et les ressources y devenaient chaque jour plus difficiles. Le théâtre de la guerre devait donc changer; mais pour cela il fallait se lancer dans des plaines immenses, inhabitées, sans moyens de transport, ni ressources d'aucune espèce; il fallait ensuite franchir la Cordillère orientale, traverser des *paramos* presque à la hauteur des neiges éternelles, et tout cela avec des soldats sans pain, sans vêtements. Rien n'arrêta Bolivar. Nouvel Annibal, il fit franchir les Andes à son armée (composée de dix-huit cents auxiliaires étrangers, de la division Anzoategui, mille hommes environ, et des troupes organisées dans les Llanos de Casanare par le général Santander montant à deux mille hommes, dont mille chevaux) et il s'avança vers Tunja. Après quelques rencontres sanglantes, quoique d'un succès douteux, avec les Espagnols, ceux-ci, qui étaient sous les ordres du

chargé d'affaires de la Nouvelle-Grenade en Angleterre (qui ne fut pas reçu), et M. *Lopez Mendes*, envoyé du Venezuela, *Andres Bello*, surnommé le prince des poètes américains, etc.

général *Barreyro*, se replièrent sur la route de Bogota, voulant conserver leurs communications avec la capitale; mais ils furent prévenus dans leur dessein par les généraux *Santander* et *Anzoategui*, qui, descendant comme une trombe des hauteurs convergeant vers le pont de *Boyacà*, remportèrent la fameuse victoire du 7 août 1819 qui devait être si complètement décisive pour le sort de la République.

L'armée espagnole, à l'exception d'un officier qui réussit à traverser le pont et courut tout effaré donner l'alarme aux autorités royales de Bogota, tomba toute entière au pouvoir des vainqueurs. Trois jours après, l'armée républicaine faisait son entrée triomphale dans la capitale, à la grande allégresse des populations qui voyaient finir le régime de la Terreur. Les « *Pacificateurs* » étaient partis pour toujours, *après avoir fusillé sept mille individus appartenant aux principales familles du royaume*[1]*!*

Le général FRANCISCO DE PAULA SANTANDER, acclamé vice-président du Cundinamarca, se chargea d'organiser le gouvernement, de lever et de réunir les ressources nécessaires pour libérer le Venezuela et les provinces du sud qui étaient encore au pouvoir des Espagnols. Et, en effet, grâce aux talents administratifs de cet éminent homme d'État, grâce à l'activité du colonel *Ortega*, intendant du Boyaca, et à l'audace des colonels *Maza* et *Cordova*, on put faire marcher presque immédiatement vers le nord une armée de neuf mille hommes, et libérer le Rio-Magdalena. Le brave et ancien combattant de Trafalgar, *Padillà*, put bientôt après assiéger Carthagène et Bolivar gagner la bataille de *Carabobo*, qui devait assurer l'indépendance du Venezuela.

Mais n'anticipons pas sur les évènements. Le vice-président ZEA avait été déposé par une insurrection militaire tramée par le général *Arismendi*, qui s'était fait nommer vice-président. L'autorité de Bolivar allait être encore une fois mise en question, lorsque le Congrès d'Angostura apprit, avec le plus profond et joyeux étonnement, les triomphes du Libérateur. Celui-ci arriva bientôt après à Angostura et l'union de la Nouvelle-Grenade et du Venezuela, sous le nom de RÉPUBLIQUE

1. Ce chiffre est officiel. Il a été fourni par un rapport du dernier vice-roi au roi d'Espagne.

DE COLOMBIE, fut proclamée aux acclamations enthousiastes du peuple et de l'armée, *le 17 décembre 1819*.

L'ANCIENNE COLOMBIE (1820-1830)

Le Congrès d'Angostura, qui fonda la République de Colombie, était composé en général de Vénézuéliens qui étaient plutôt les représentants de divers chefs patriotes que ceux d'un peuple, en grande partie encore au pouvoir des Espagnols. Il est vrai que *Zéa*, qui le présidait, et *Salazar*, deux néo-grenadins qui en étaient certainement les membres les plus remarquables, y représentaient la seule province du Nouveau Royaume de Grenade qui avait su conserver son indépendance : le Casanare. Mais il n'en est pas moins également vrai qu'ils n'avaient pas de mandat pour représenter la nouvelle République. Ce congrès fit preuve d'enthousiasme, mais non de clairvoyance politique. Il décerna à Bolivar les titres de *Libérateur*, de *Père de la Patrie*, *Terreur du Despotisme* et autres plus ronflants encore ; créa un ordre militaire des *Libérateurs* et combla de distinctions et d'honneurs certains chefs. Cette conduite, fort explicable sans doute dans l'ivresse du triomphe, était pourtant fort imprudente, car elle créait une sorte d'aristocratie militaire qui devait croire fort naturellement que la guerre de l'Indépendance s'était faite à son profit, et devenir plus tard funeste à la République. Le Congrès d'Angostura clôtura ses sessions après avoir convoqué dans la ville du *Rosario de Cucuta* le premier Congrès général de la Colombie.

La fameuse expédition de Morillo avait été réduite à néant ou à peu près; mais une autre était sur le point de mettre à la voile à Cadix, lorsqu'éclata dans la Péninsule la glorieuse révolution de *Riego* et *Quiroga* qui empêcha l'expédition de partir. Tous les détenus politiques qui se trouvaien

à Cadix furent mis en liberté et le général Nariño, patriarche de l'Indépendance colombienne, put enfin retourner dans son pays, où il allait présider le premier congrès général de la nouvelle République.

Le GÉNÉRAL NARINO installa le Congrès dans la ville du Rosario de Cucuta, le 6 mai 1821, et gouverna le pays comme vice-président jusqu'aux élections qui eurent lieu le 7 septembre de la même année : bien faible compensation aux maux qu'il avait soufferts! Du reste, ce congrès était digne d'être présidé par Nariño, avec qui les deux *Restrepos*, *José Mª del Castillo y Rada* et *Sinforoso Mutis*, étaient les seuls hommes politiques des premiers jours qu'avaient épargnés les fusillades du féroce Morillo et de ses lieutenants. Des hommes nouveaux, mais non moins remarquables, siégeaient dans ce congrès : *Vicente Azuero*, *Francisco Soto*, *José Ignacio de Marquez*, *Diego Fernando Gomez*, *José Francisco Pereira*, *José Cornelio Valencia*, *Alejandro Osorio*, *Manuel Maria Quijano*, *Salvador Camacho*, *Miguel Tovar*, etc., représentaient la Nouvelle Grenade; *Pedro Gual*, *Diego Bautista Urbaneja*, *Miguel Pena*, *José Félix Blanco*, *Ramon Ignacio Mendez*, etc., le Venezuela. Le Congrès décréta l'union des deux républiques sous la condition expresse qu'elles seraient régies par un gouvernement populaire et représentatif. Il décréta également la liberté des fils d'esclaves qui naîtraient dorénavant sur le sol de la République; il abolit le tribunal de l'Inquisition, rétabli par Morillo à Carthagène; il accorda la liberté religieuse aux étrangers et à leurs descendants; il supprima les impôts les plus impopulaires; il ordonna la fondation d'écoles primaires dans tous les villages et de lycées dans toutes les villes principales de la République; il organisa l'administration politique et judiciaire; enfin, il fit tant et si bien que c'est avec raison qu'un historien a dit de lui que « jamais aucune assemblée nationale n'a eu plus de droits à la reconnaissance éternelle des peuples américains, qu'aucune ne fut jamais mieux inspirée, plus laborieuse, ni ne laissa après elle une traînée de lumière plus brillante et plus pure[1] ».

En attendant, Bolivar gagnait, le jour de la Saint-Jean, la

1. M. SALVADOR CAMACHO ROLDAN : *Vie du général Santander*. V. le *Papel Periodico Ilustrado* de Bogota, numéro du 1er avril 1882.

sanglante bataille de *Carabobo* qui assura l'indépendance du Vénézuela, dont seulement quelques places restaient encore au pouvoir de l'ennemi. Le 1er octobre suivant, le général *Padilla* reprenait la place de Carthagène aux Espagnols; le 16 octobre, la ville de Cumana, était reprise par le général *Bermudez*, et le 28 novembre le général *Fabrega*, proclamait l'indépendance des provinces de l'isthme de Panama, qui s'annexèrent à la Colombie. Enfin, de tous côtés la victoire couronnait le pavillon aux couleurs de l'arc-en-ciel, jaune, bleu et rouge, de la République, et tout faisait prévoir la fin de cette horrible guerre dont la devise avait été : INDÉPENDANCE OU MORT!

Le général BOLIVAR, élu président et le général SANTANDER vice-président, prirent possession de leurs fonctions, le 3 octobre de cette même année. *Zéa* était déjà parti en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Colombie près des cours d'Angleterre et de France. Il avait été aussi accrédité près la cour d'Espagne, mais il dut quitter précipitamment Madrid au mois d'août 1821, car le cabinet, non seulement refusa de reconnaître l'indépendance de la Colombie, mais lui fit expédier d'une façon assez brutale ses passe-ports[1]. Morillo aussi avait quitté nos côtes pour n'y plus revenir, après avoir signé un armistice avec ces rebelles que, cinq ans auparavant, il se faisait fort d'assujétir de nouveau en quelques mois. L'indépendance était donc faite ou à peu près. Seulement, dans les provinces méridionales de la Nouvelle-Grenade et au Pérou, les Espagnols dominaient encore, et il fallait songer à les en déposséder.

Quoique le Quito eût eu l'honneur de donner l'exemple de l'insurrection en 1808, placé comme il l'était entre le Pérou, où il y avait une forte armée d'occupation, et la province de Pasto, essentiellement royaliste et tellement belliqueuse qu'elle avait arrêté et vaincu Narino en 1814, et faillit encore arrêter et vaincre de nouveau plus tard l'armée libératrice; le Quito, disons-nous, ne pouvait qu'attendre une occasion pour prendre une part active dans la grande lutte. Il fallait donc songer à y aider les patriotes et à y encourager de

1. L'indépendance de la Colombie n'a été reconnue par l'Espagne que soixante ans plus tard, jour pour jour, au mois d'août 1881.

nouveau l'insurrection que le féroce comte *Ruiz de Castilla* avait étouffée dans le sang.

A cet effet, un officier vénézuélien fort distingué, le général *Antonio José de Sucre*, fut chargé de s'emparer de Guayaquil et des autres provinces du royaume de Quito. De son côté, le général SAN MARTIN, le libérateur de la République Argentine et du Chili, avait organisé une expédition pour libérer le Pérou. Au sud comme au nord, tous les bons patriotes comprenaient que l'indépendance serait un vain mot, tant qu'il resterait des Espagnols sur le continent.

Ce fut le 26 juillet 1822 que Bolivar et San-Martin, ces deux chefs célèbres, dignes émules de WASHINGTON, se rencontrèrent à Guayaquil.

L'entrevue fut extrêmement cordiale et eut pour résultat l'annexion du Guayaquil à la Colombie et la retraite du général San Martin, *protecteur du Pérou*, qui céda le commandement en chef et la direction de la guerre au général colombien. Quelques mois auparavant, celui-ci avait gagné la victoire de *Bombona* et son lieutenant Sucre celle de *Pichincha* qui compléta l'indépendance de l'Équateur. Les pastucians essayèrent encore une fois d'arrêter la marche de l'armée libératrice vers le sud, mais ils furent vaincus et leur châtiment fut exemplaire. De son côté, le Congrès péruvien appelait de tous ses vœux le Libérateur, et celui-ci n'attendait que la permission du Congrès de Colombie pour se mettre en route : cette permission lui arriva enfin au mois d'août 1823. Bolivar se rendit immédiatement à Lima, où on lui fit une réception magnifique, quoique l'anarchie et la confusion y fussent à leur comble.

L'armée espagnole d'occupation au Pérou comptait vingt-trois mille hommes de troupes d'élite ; Bolivar n'avait pour les combattre que six mille soldats colombiens et les troupes que le Pérou mettrait sous ses ordres, qui ne pouvaient être considérables, attendu le mauvais état des affaires de la République et le caractère si peu belliqueux de ses habitants. Les compétitions suscitées entre le président *Riva Aguëro* et le Congrès avaient abouti à une guerre civile, de sorte que Bolivar dut commencer par essayer de réconcilier l'exécutif avec le pouvoir législatif. A toutes ces difficultés, déjà fort graves, vinrent se joindre plus tard la maladie qui le cloua au lit

pendant plusieurs jours, puis l'insurrection d'un bataillon argentin qui livra aux Espagnols la place forte du *Callao*, enfin la désertion et la trahison de plusieurs chefs péruviens, tels que *Torretàgle*, *Portocarrero* et autres. Tout cela aurait dégouté le plus enthousiaste et ferme caractère. Mais, Bolivar était de fer, et, le Congrès l'ayant investi de la dictature, il accepta vaillamment la tâche d'émanciper le Pérou.

Et il tint parole. D'abord, il évita les Espagnols, qui, *fiers de quatorze années de victoires*, se croyaient invincibles au Pérou. Il attendait de nouveaux renforts de la Colombie, et, en attendant, il faisait des efforts inouïs pour électriser le peuple et lui transmettre une petite partie du feu sacré qui le consumait; mais, quand il vit que les renforts n'arriveraient probablement pas, que les populations voyaient chaque jour, avec une plus grande méfiance les auxiliaires colombiens et qu'il lui fallait un succès pour ranimer les esprits abattus, il se décida à tenter le sort et livra la bataille de *Junin*, où les Espagnols comprirent par leur insuccès (le premier qu'ils eussent encore essuyé au Pérou) qu'ils avaient affaire à des vétérans et à des cavaliers bien autrement redoutables que les soldats qu'ils avaient combattus jusqu'alors. En effet, c'était quelque chose de nouveau pour eux que ces terribles centaures de nos *Llanos* qui, couchés sur leurs chevaux et ne faisant qu'un corps avec eux, les renversaient, les culbutaient, en les enlaçant avec les *rejos*, ou lanières de cuir, dont ils se font une arme terrible, et les achevaient avec leurs formidables lances.

Le soir du 8 décembre de l'année 1824, deux armées prenaient position sur les flancs d'un pic élevé, le *Cundurcunca*, nom quéchua qui veut dire cou de Condor[1], et sur la plaine d'*Ayacucho*. Le vice-roi du Pérou, *Laserna*, et le général espagnol *Cantérac* croyaient avoir acculé là l'armée républicaine, dont le chef, *Sucre*, avait choisi précisément cet emplacement étroit pour égaliser un peu les chances, car il n'avait qu'une méchante petite pièce de huit pour toute artillerie et son armée était presque d'une moitié moins forte que l'armée espagnole.

1. Le *condor*, ce roi des oiseaux, plus grand que le plus grand des aigles, habite à des hauteurs vertigineuses dans nos Andes. Il sert d'enseigne à nos drapeaux et surmonte l'écusson de la Colombie.

Cette retraite de quatre-vingts lieues, devant un ennemi qui connaissait mieux le pays et qui avait deux fois plus de forces que les patriotes, combinée pour le contraindre à livrer le combat dans les seules positions qui pouvaient offrir quelques chances de succès, est et restera le plus beau titre de gloire du général Sucre, le plus grand éloge qu'on puisse faire et de ses talents militaires et de la discipline de l'armée colombienne qui lui était confiée.

L'armée espagnole comptait neuf mille trois cent dix hommes et seize pièces d'artillerie; l'armée patriote dépassait à peine six mille hommes, dont quatre mille cinq cents colombiens sous les ordres des généraux *José Maria Cordova* et *Jacinto Lara*, douze cent quatre vingts Péruviens commandés par le général *La Mar*, et huit cents Argentins conduits par le général *Miller* et le général *Necoechea*.

L'aurore du 9 décembre 1824 fut gaiement saluée par les dianes qui retentirent presque au même instant dans les deux camps, et lorsque le soleil parut, les deux armées se saluèrent avec la courtoisie de deux nobles adversaires. On procéda ensuite au déjeuner, après quoi l'armée espagnole, faisant tranquillement sa toilette, revêtit devant ses pauvres adversaires, qui n'avaient qu'un seul habillement et encore fort délabré, ses superbes uniformes de parade.

La cause de tous ces retards n'était autre que le désir des chefs espagnols, qui ne pouvaient douter absolument du succès de leurs armes, d'arriver à un accord pacifique. Le général Cordova, qui reçut même à ce sujet les ouvertures du général *Monnet*, répondit qu'ils ne demandaient pas mieux que de voir évacuer le territoire péruvien par les Espagnols, sans effusion de sang. A cette arrogante réponse, le général Monnet répliqua qu'il allait donner l'ordre d'ouvrir le feu, et, après un mutuel et courtois salut, les deux chefs se séparèrent, allant chacun de son côté prendre les mesures nécessaires au combat qui allait se livrer.

Sucre s'adressant alors à ses troupes, leur dit ces simples mots : « *Soldats! de vos efforts de ce jour dépendra le sort de l'Amérique du sud!* » et la bataille commença. L'aile gauche, formée de la légion péruvienne sous les ordres de *La Mar*, fléchit devant l'attaque impétueuse des régiments espagnols et dut être renforcée, presque depuis le commencement de

l'action, par la division de réserve sous les ordres du général *Làra;* le centre se maintint vigoureusement sous le commandement du général *Miller;* mais ce fut sur l'aile droite, commandée par le général *Cordova,* que se reporta tout l'intérêt du combat. En effet : elle dut essuyer d'abord, sans sourciller, un feu nourri, et lorsque le moment d'attaquer fut venu, on vit Cordova monter à cheval, parcourir les lignes en adressant quelques paroles énergiques à ses soldats, puis se plaçant à une quinzaine de pas en avant de sa colonne, donner de toute la force de ses poumons, ce bizarre commandement resté légendaire : « DIVISION, DE FRENTE, ARMAS A DISCRECION Y PASO DE VENCEDORES! » (Division, en avant, armes à discrétion et au pas des vainqueurs, marche!)

La victoire fut complète. Le vice-roi du Pérou, *Laserna,* le lieutenant général *Canterac,* les généraux *Valdez* et *Monnet,* quatre maréchaux, dix brigadiers, seize colonels et plusieurs centaines d'officiers, plusieurs milliers de soldats avec armes et bagages, et un armement considérable, tout cela tomba au pouvoir des Indépendants[1]. La générosité des vainqueurs, qui laissèrent en liberté les prisonniers et firent même les frais de transport de toutes ces troupes en Espagne, ne fit que rendre plus glorieuse et plus pure cette éclatante victoire qui mit le sceau à l'indépendance du continent sud-américain. Le Congrès du Pérou décerna au général *Sucre* le titre de grand maréchal d'*Ayacucho* et à Bolivar celui de *Libérateur du Pérou.* Le roi d'Espagne, Ferdinand VII, escomptant des succès que l'on croyait faciles, signait à Madrid le même jour le titre de *comte des Andes* dont il voulait récompenser le général Laserna pour ses triomphes sur les insurgés du Pérou.

Bolivar avait exercé la dictature pendant seulement une année, et l'œuvre de l'Indépendance du Pérou était terminée. Ce fut le plus grand jour de sa glorieuse carrière que celui où il résigna les pouvoirs dictatoriaux entre les mains du président du Congrès qu'il avait convoqué; mais le Congrès se refusa énergiquement à recevoir cette démission, et l'investit de nouveau de cette grande responsabilité,

1. Parmi ces officiers était le lieutenant *Espartero,* plus tard régent d'Espagne et duc de la Victoire.

dont personne jusqu'à présent, pas même le libérateur de cinq républiques, l'ayant une fois acceptée, ne s'en est dessaisi sans s'amoindrir.

Pendant ce temps, le général Santander gouvernait, comme vice-président, la Colombie et s'attachait à organiser l'administration de la justice, les finances, l'instruction publique et l'armée. Grâce à ses talents d'administrateur hors ligne, Bolivar put entreprendre sans danger pour son pays, la campagne du Pérou : il avait eu des soldats et des ressources de toutes sortes avec une telle abondance et régularité que, eu égard aux conditions du pays, ces efforts font encore l'admiration des historiens.

Il y a malheureusement une tache, (quelle vie n'en a pas?) à cette page brillante de sa vie. Il fit fusiller trente-huit officiers espagnols, parmi ceux qui avaient été faits prisonniers à Boyacca. Nous n'essaierons point d'excuser cet acte, pas plus que les terribles représailles de Bolivar, d'Arismendi, de Maza et de tant d'autres. Mais il faut reconnaître que sans la déclaration de la *guerre à mort* faite aux Espagnols, alors qu'ils dominaient partout, la cause de l'indépendance aurait été fort compromise, sinon perdue, car les Espagnols, eux, ne donnaient jamais quartier aux insurgés.

On a beaucoup parlé aussi des rivalités entre ces deux chefs éminents, Bolivar et Santander; mais, pour nous, il ne peut pas en avoir aujourd'hui. Chacun d'eux était le premier dans sa spécialité et aucun des deux n'aurait pu faire quelque chose sans l'autre. Loin de s'exclure, leurs génies se complétaient, pour ainsi dire, l'un l'autre. Pourquoi n'ont-ils pas pu marcher toujours d'accord?... Mais revenons à notre récit.

En 1826, on commençait déjà à trouver que l'absence du Libérateur-président se prolongeait un peu trop. Il n'y avait plus d'ennemis à combattre sur le continent; et l'enthousiasme des Péruviens pour Bolivar avait atteint de telles proportions que les vrais républicains s'en émurent. On parlait de son couronnement comme *empereur des Andes* comme d'une chose faite. Cela mécontentait tout le monde. Des émissaires du parti monarchique parcouraient tout le pays en prônant les mérites de la Constitution donnée par le libérateur à la Bolivie et qui n'avait de républicaine que le nom. Bolivar, il est certain, n'aimait pas le gouvernement démo-

cratique; mais il avait le cœur trop haut placé pour songer à trahir la république. Il voulait un gouvernement fort, mais il était sincère quand il plaçait son titre de libérateur au-dessus de celui d'empereur que des amis trop zélés, ou trop serviles, voulaient lui offrir à tout prix. Cependant, il ne désavoua pas aussi sévèrement qu'il aurait dû le faire, ces flatteurs empressés. Une résistance sourde, mais énergique, couvait partout, car la révolution n'avait pas été faite au profit particulier de personne, même de Bolivar : on avait voulu être non seulement indépendants, mais libres. Profitant de ce malaise, Paez montrait des velléités d'indépendance au Vénézuela, où Bolivar ne fut jamais très populaire. Cependant, à son retour du Pérou, le libérateur voulant démentir tous les bruits fâcheux qui couraient sur lui, parcourut la Colombie, et il alla jusqu'à Caracas où il se montra fort indulgent et presque faible envers Paez. Il ne parvint néanmoins pas à calmer les esprits, et révolté par cette injustice, poussé par ses amis et forcé aussi par les évènements, il eut le tort d'accepter la dictature que ses partisans lui offraient comme la seule planche de salut.

Les peuples avaient demandé avec instance la réforme de la Constitution : les idées fédéralistes avaient fait un grand chemin dans l'opinion, et nul doute qu'une constitution fédérale semblable à celle des Etats-Unis eût seule pu maintenir dans le même faisceau les populations diverses qui composaient l'ancienne Colombie. Mais, Bolivar, d'habitude si profond politique, si prévoyant toujours, était l'ennemi juré de cette forme de gouvernement, dont il ne voulait même pas entendre parler. Le chef de l'opposition était Santander, et il est à remarquer cependant, que, celui-ci qui avait gouverné en réalité le pays pendant les sept dernières années, n'eut pas un seul instant l'idée de retenir indûment le pouvoir alors que Bolivar rentrait dans le pays.

Une Convention fut convoquée, et la ville d'*Ocana* fut le lieu de sa réunion. Elle s'y installa le 7 août 1828; mais les fédéralistes y étant en majorité, les députés partisans de Bolivar se retirèrent sans songer à la grande responsabilité dont ils chargeaient leur chef, qui fut accusé, naturellement, d'avoir dissous la Convention. Le conseil des ministres investit alors le libérateur de pouvoirs extraordinaires et le régime dicta-

torial fut proclamé. Dans cette situation, quelques jeunes gens, républicains convaincus, qui croyaient voir en Bolivar le seul obstacle à l'établissement définitif d'un gouvernement libéral et progressiste, conçurent le projet criminel d'assassiner le dictateur, et le mirent à exécution dans la nuit du 25 septembre de cette même année. Heureusement, Bolivar put s'échapper des mains des conspirateurs et, sautant par un balcon du palais présidentiel, se cacher sous l'arche d'un pont, d'où le retira le général Cordova, qui, à la tête d'un bataillon, le cherchait avec la plus grande anxiété. Cet attentat ne fit du reste que raffermir la popularité de Bolivar, déjà assez ébranlée; mais, au lieu d'en profiter, lui qui pouvait tout, il se laissa entraîner par des amis violents à des mesures de rigueur et fit fusiller la plupart des conspirateurs, parmi lesquels on comptait un jeune homme de seize ans et le général *Padilla*, le premier marin de la République, surnommé avec raison le Nelson colombien. Le général Santander fut aussi emprisonné et jugé comme complice de cet acte criminel, ce qui ne put pas être prouvé, et condamné à mort. Heureusement pour la gloire de Bolivar, celui-ci commua la peine de mort en prison perpétuelle dans un fort, où Santander fut enfermé.

De leur côté, les Péruviens, oublieux des grands services qu'ils devaient à la Colombie, lui avaient déclaré la guerre et envahirent son territoire. Ce fut le maréchal Sucre, de retour de la Bolivie (république qu'il avait fondée et qui l'avait récompensé de ses efforts par la plus noire ingratitude), qui se chargea de les châtier au *Portete de Tarqui*, où il remporta, le 26 février 1829, à la tête de quatre mille Colombiens, une victoire complète sur l'armée péruvienne commandée par le Maréchal La Mar et forte de huit mille hommes.

Les affaires publiques en Colombie allaient de mal en pis. Dans le Cauca, les généraux *Lopez* et *Obando* s'étaient insurgés contre la Dictature. Plus tard, ce fut le tour du brave *Cordova*, qui leva l'étendard de la révolte à Antioquia. La première de ces deux insurrections n'eut pas de suites pour le moment, en raison de la guerre qui éclata contre le Pérou; la seconde fut vaincue par l'armée du gouvernement sous les ordres du Général *O'Leary*, et le héros d'Ayacucho fut lâchement assassiné par un officier irlandais, *Hand*, après la vic-

toire. Le grand maréchal Sucre, qui se rendait à Quito, où il devait prendre possession du gouvernement des provinces du sud, fut également assassiné en chemin[1]. Bolivar, accablé de tristesse, voyant son impuissance à empêcher la ruine de cette grande république qui avait été le rêve de sa vie, avait renoncé à la dictature et se trouvait à Carthagène en attendant une occasion favorable de s'embarquer pour l'Europe, lorsqu'il éprouva les premières atteintes du mal qui devait le tuer.

M. Joaquin Mosquera (de Popayan) et le général *Domingo Caycedo* furent nommés président et vice-président de la République, en 1830; mais ils n'exercèrent point longtemps leurs fonctions, ayant été renversés par le général Rafael Urdaneta, qui, se mettant à la tête d'une insurrection militaire, ne fit qu'aggraver le mal et créer ainsi comme Paez, Florez et autres un précédent funeste pour l'avenir. Bolivar, à qui il offrit de nouveau la dictature, la refusa net, ne voulant pas, disait-il, se poser en chef d'une insurrection contre le gouvernement légitime de la République. Ce fut là le dernier acte politique du grand homme : le 17 *décembre* 1830, il mourait à Sainte-Marthe, l'âme pleine d'amertume et avec la triste conviction que sa mort serait le signal du démembrement de la Colombie. Et il en fut ainsi : avec la mort de Bolivar devait finir l'histoire de cette glorieuse et grande République qui sut donner la liberté à tout un continent.

Les libérateurs devaient, en effet, démembrer l'ancienne Colombie ; le général Paez, mandé à la barre du Congrès, s'insurgea contre lui, convoqua à son tour une assemblée des provinces du Venezuela qui, après avoir mis le général Bolivar hors la loi, et presque à prix sa tête, comme s'il s'agissait d'un bandit, proclama finalement, la séparation du Venezuela. Dans les provinces de l'Équateur, le général *Florez*, de son côté, se proclamait le chef d'une république indépendante aussi. Seul, le Congrès général, réuni à Bogota, se montra digne de la grande nation qu'il représentait. Il avait conservé tous ses honneurs à Bolivar et lui avait assigné une rente viagère de 30.000 piastres; il avait envoyé des commissions

1. Par une coïncidence étrange, tous les généraux qui commandèrent en chef à Ayacucho, tant Espagnols que patriotes, sont morts assassinés. Sucre et Cordova, en Amérique; Cantérac et Monet, en Espagne

de paix partout et mérita par la sagesse et la dignité de sa conduite, au milieu de ces circonstances difficiles, le surnom d'*admirable* que lui a décerné l'histoire.

Le général Urdaneta fut promptement renversé par la contre-révolution à la tête de laquelle étaient les généraux Lopez et Obando, et les provinces qui restaient encore sous le drapeau colombien durent songer à se reconstituer sur d'autres bases.

La réaction contre les idées de rigoureuse centralisation et de gouvernement fort était si puissante, le désir de la paix si grand, on était tellement rassasié des gloires militaires que, dans la reconstitution de la République on alla même jusqu'à oublier ce glorieux nom de *Colombie* (que nous ne devions reprendre que plus tard), et les départements du Centre : Boyaca, Cundinamarca, l'Isthme, Magdalena et Cauca formèrent la République de la *Nouvelle-Grenade*. Ceux du nord : Orinoco, Venezuela, Apure et Zulia formèrent celle du *Venezuela*; et, enfin ceux du sud : Équateur, Azuay et Guayas, celle de l'*Équateur*.

NOUVELLE GRENADE (1831-1861)

Le général Domingo Caycedo (de Bogota), vice-président, exerça le pouvoir exécutif jusqu'à la réunion de la Convention, qui nomma pour lui succéder *ad interim* le général *José Maria Obando* (de Popayan). Cependant, aux élections générales qui eurent lieu peu après, ce fut le général Francisco de Paula Santander (de Cucuta) qui, quoique absent alors en Europe, fut élu président, et le docteur[1] *José Ignacio*

1. En Colombie, le titre de *docteur* n'est pas exclusivement réservé aux médecins; les jurisconsultes sont aussi des « Docteurs », le grade de *licencié* ayant été supprimé.

de Marquez, vice-président pour la période de 1833 à 1837.

Le général Santander organisa la République, donna une grande impulsion à l'instruction primaire et à l'instruction secondaire auxquelles il appliqua le produit des biens de certains couvents. Enfin, par ses talents administratifs et son respect des lois, qualités si extrêmement rares dans ces temps de lutte, il mérite d'occuper une des places les plus distinguées parmi tous ces militaires qui, une fois la guerre finie, crurent, pour la plupart, que la révolution n'avait été faite qu'à leur profit.

Le docteur José Ignacio de Marquez (de Boyaca) fut président et le général *Domingo Caycedo*, vice-président de 1837 à 1841. La suppression des couvents des Minimes, qui eut lieu sous cette administration, fut la cause d'une guerre civile désastreuse. Les deux partis politiques qui se sont disputé le pouvoir en Colombie depuis lors, commencèrent à se dessiner clairement et le triomphe du parti conservateur porta à la présidence, le général Pedro Alcantara Herran (de Bogota), et à la vice-présidence le docteur *José Joaquin Gori*, (1841-45).

Cette administration, pendant laquelle prit fin la guerre civile de 1840, n'est remarquable que par la publication de la *Recopilacion Granadina*, ou Recueil des lois, paru en 1843, sous la direction de M. *Lino de Pombo*, et pour avoir rappelé les jésuites, qui n'étaient pas revenus dans le pays, depuis leur expulsion sous Charles III, cent ans auparavant.

Le général Tomas C. de Mosquera (de Popayan) président, et M. le docteur *Rufino Cuervo*, vice-président, (1845-1849). Ce fut une administration très remarquable à cause des progrès réalisés, tels que le tracé d'une route carrossable de Bogota au Rio Magdalena ; l'organisation de l'École militaire, fondée avec des professeurs très distingués tels, par exemple, que M. Bergeron, le savant ingénieur français. On jeta, en outre, les fondements du superbe capitole de Bogota ; la première statue érigée en Amérique à Bolivar, fut inaugurée, et la navigation par vapeur du Rio Magdalena, puissamment encouragée, fut établie assez régulièrement.

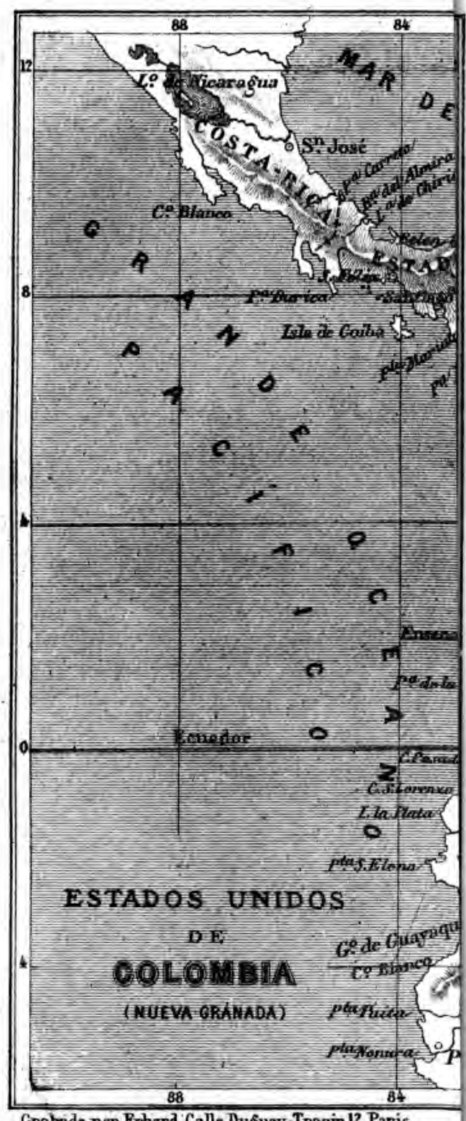
Le général José Hilario Lopez (de Popayan), président, et M. *José de Obaldia* (de Panama), vice-président, (1849-1853). Le progrès des idées libérales, qui avait souffert un temps d'arrêt pendant les administrations Marquez et Herran, avait

atteint un certain développement sous l'administration progressiste du général Mosquera et ce mouvement d'opinion porta au pouvoir le général Lopez, adversaire politique de ce dernier. Il réalisa presque toutes les grandes réformes que l'opinion réclamait depuis longtemps; il abolit l'esclavage, supprima la peine de mort pour les délits politiques, établit le jury, donna une certaine liberté à la presse, abolit quelques impôts odieux, tels que les *estancos* sur le tabac, sur l'eau-de-vie, etc., déclara libre la navigation de nos fleuves limitrophes et intérieurs, et signa le contrat pour la construction d'un chemin de fer à Panama. L'expulsion des jésuites, et autres événements qui furent le contre-coup de la Révolution française de 1848, provoquèrent une nouvelle guerre civile en 1851, dans laquelle le gouvernement demeura d'ailleurs victorieux.

Le général JOSÉ MARIA OBANDO (de Popayan), président, et le docteur *Manuel M. Mallarino* (de Caly), vice-président, (1853-1857). En 1854, une insurrection militaire, à la tête de laquelle était le général *José M. Melo*, que l'on supposait d'accord avec le président, éclata dans la capitale, le 17 avril. Le président fut mis en prison et le général Melo voulut exercer la dictature; mais le pays s'étant levé en masse contre l'usurpateur, la dictature fut vaincue après une campagne de six mois, et le président et ses complices furent jugés par le Sénat et bannis pour un certain temps. En attendant, MM. *d'Obaldia*, le général *Tomas Herrera* et enfin, le docteur *Mallarino* (1855), élus par le Congrès, exercèrent tour à tour le pouvoir exécutif. L'esprit de conciliation et de tolérance qui présida aux actes de l'administration, Mallarino l'a fait placer, à juste titre, en première ligne parmi toutes celles qui ont le plus contribué au maintien de la paix publique et aux progrès du pays.

Le docteur MARIANO OSPINA RODRIGUEZ (de Cundinamarca), président de 1857 à 1861. La vice-présidence ayant été supprimée, c'était le plus âgé des secrétaires d'État ou, au besoin, le Procureur général de la République, qui remplaçait le président.

Après plusieurs essais de république unitaire, consignés dans les constitutions de 1833, 1843 et 1853, les idées décentralisatrices avaient fini par avoir le dessus. Le projet d'orga-



Grabado por Erhard, Calle Duguay-Trouin, 12, Paris.

niser le pays sous la forme républicaine fédérale, si cher aux premiers chefs de la révolution de 1810, reçut enfin son application dans la Constitution de 1858, qui établissait la *Confédération Grenadine*. Mais les traditions du gouvernement central ne pouvaient pas se perdre aussi facilement, et l'intervention du gouvernement général dans les affaires locales de l'État de Santander occasionna un conflit dans lequel le dernier succomba après quelques combats. Ce triomphe du président Ospina causa, toutefois, un tel mécontentement dans le pays, que des mouvements révolutionnaires éclatèrent simultanément à Cartagena et dans le Cauca. Obando et Mosquera, s'étant mis à la tête des libéraux, entreprirent une campagne contre le président Ospina, laquelle eut pour résultat la prise de la capitale, le 18 juillet 1861.

La période administrative pour laquelle le président Ospina avait été nommé ayant pris fin le 31 mars 1861, MM. le docteur *Ignacio Gutierrez Vergara* et *Bartolomé Calvo*, le premier comme doyen d'âge des secrétaires d'État et le second comme procureur général de la république, exercèrent pendant quelques mois le pouvoir exécutif national.

Sur ces entrefaites, le Président de la république de l'Equateur, le général Garcia Moreno, profitant de la guerre civile qui ensanglantait le pays et voulant s'annexer une partie de notre territoire, envahit la province de Pasto avec une armée; mais elle fut complètement défaite à Tulcan, le 31 juillet 1861, par celle que commandait M. *Julio Arboléda*, chef des conservateurs du Cauca.

ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE (1861-1882)

En vertu des conventions passées entre les divers États de l'Union, le pays reprit son nom de Colombie et le gouverne-

ment en fut confié provisoirement au général T. C. DE MOSQUERA, qui convoqua une Convention nationale dans la ville de Rionegro (Antioquia).

Cette assemblée (1863) donna au pays la constitution fédérale qui le régit actuellement et suivant laquelle le territoire de la Colombie est partagé en neuf États quasi-souverains : *Antioquia, Bolivar, Boyaca, Cauca, Cundinamarca, Magdalena, Panama, Santander* et *Tolima.*

Le gouvernement fédéral se compose : du pouvoir exécutif, exercé par un président responsable et non rééligible, assisté de sept secrétaires d'Etat, dont le mandat ne dure que deux ans; du pouvoir législatif, exercé par le Congrès, formé d'une Chambre de représentants élus à raison d'un député par cinquante mille âmes, et du Sénat des plénipotentiaires, composé de trois sénateurs pour chaque État; enfin, du pouvoir judiciaire, exercé par la Cour suprême fédérale, composée de cinq magistrats, et par les autres cours et tribunaux de la République.

Le gouvernement de l'Union est spécialement chargé de la direction des affaires étrangères et ecclésiastiques, de la conservation de la paix publique, de l'administration des douanes, du monnayage, de l'instruction primaire, secondaire et supérieure, des postes et télégraphes, de la police des routes fluviales et intérocéaniques, de la colonisation, de l'émigration et, en général, de toutes les affaires politiques ayant un caractère national.

Les États peuvent s'organiser comme ils l'entendent, pourvu que ce soit sur les bases d'un gouvernement républicain, à temps, alternatif et responsable. Ils ont leur législation civile et criminelle spéciale; ils peuvent lever des armées, établir des impôts, en un mot, exercer toutes les attributions de la souveraineté, même à l'égard des affaires de la compétence du Gouvernement général, à l'exception, toutefois, des relations extérieures, du monnayage, du service douanier et de la fixation des poids et mesures officiels (1). Dans les cas de conflits, c'est la Cour suprême qui décide, soit en suspendant

1. Le système métrique décimal français a été officiellement adopté dans la Colombie depuis 1851.

les lois des États qui sortent évidemment de leur sphère d'action constitutionnelle, soit en suspendant celles du Congrès qui se trouvent dans le même cas. Dans le premier cas, c'est le Sénat qui décide en dernier ressort, et dans le second, ce sont les Assemblées législatives des États.

Cette constitution ne reconnaît point de religion officielle (l'Église étant séparée de l'État) et garantit la liberté *absolue* de la presse et de la parole, le droit d'association et de réunion sans armes, la liberté de l'industrie et du commerce. Elle facilite beaucoup la naturalisation des étrangers et a mis en pratique presque toutes les théories politiques et économiques de l'école libérale de 1849, en commençant par l'abolition de la peine de mort. Nous n'avons pas à nous prononcer ici sur les mérites ou les défauts d'un code qui a été si vivement attaqué par quelques-uns, si chaleureusement défendu par d'autres ; nous voulons seulement constater que c'est l'expérience la plus hardie, dans le sens libéral, que l'on ait jamais tentée pour les institutions d'un pays dans ce siècle.

Élu président par la Convention, le général MOSQUERA s'attacha à pacifier le pays, encore troublé, et à repousser par la force une seconde invasion des Equatoriens, qui, sous les ordres, cette fois, du général FLOREZ, avaient envahi le Cauca. L'armée de Florez fut totalement défaite à Cuaspud, le 6 décembre 1863, sans que les vainqueurs, pas plus cette fois que l'autre, n'exigeassent des vaincus la moindre rançon ou indemnité, soit en argent, soit en territoire : glorieux exemple de généreuse fraternité donné par la Colombie et qui, espérons-le, ne sera pas perdu.

Le Dr MANUEL MURILLO TORO (du Tolima), président de 1864 à 1866, parvint par la sagesse de sa politique à calmer les esprits, encore mal remis des souffrances de la guerre civile de 1861, et donna une impulsion vigoureuse à la construction du réseau télégraphique.

Le général MOSQUERA, élu président pour la troisième fois, de 1866 à 1868, trouvant trop lourd le joug des lois, prétendit dissoudre le Congrès et assumer la dictature, le 29 avril 1867 ; mais le général en chef de l'armée, M. SANTOS ACOSTA, deuxième suppléant du président, déposa celui-ci le 23 mai suivant et convoqua le Congrès en une réunion extraordinaire. Le général Mosquera, jugé par le Sénat, fut condamné à trois ans de

bannissement et tout rentra dans l'ordre. Le général Acosta a eu l'honneur d'avoir réorganisé l'Université nationale, qui avait été supprimée en 1852.

Le général SANTOS GUTIERREZ (de Boyaca), 1868-70, gouverna le pays avec honnêteté et fermeté, et malgré la crainte qu'on eut un instant de voir la paix troublée, il n'en fut rien. Son successeur, le général EUSTORGIO SALGAR (de Bogota) fut encore plus heureux que lui, car c'est de cette époque que date la grande et puissante impulsion donnée à l'instruction publique en Colombie. Il appela des maîtres d'école allemands et créa des écoles normales dans toute la république. La première grande banque nationale fondée dans le pays, la *Banque de Bogota*, fut organisée au capital de 12,500,000 francs, grâce aux efforts du secrétaire d'État aux finances, M. *Salvador Camacho Roldan*. On est redevable en outre à cette administration progressiste de la construction du chemin de fer de Sabanilla à Barranquilla, sur le littoral de l'Atlantique, de la continuation du Capitole national, etc., etc.

M. MANUEL MURILLO TORO, élu président pour la seconde fois, de 1872 à 1874, sut maintenir l'ordre, fit la conversion de la dette extérieure et continua le mouvement d'instruction publique inauguré sous son prédécesseur. Le réveil scientifique et industriel, que la réorganisation de l'Université et la création d'établissements de crédit avait tant favorisé, provoqua l'éclosion de plusieurs projets de travaux publics plu ou moins gigantesques, parmi lesquels joua un rôle très important celui de la construction d'une voie de fer de Bogota au Carare, sur le rio Magdalena, projet d'ailleurs mort-né, qui devint bientôt une arme politique et fut la cause de la division du parti libéral.

M. le docteur SANTIAGO PÉREZ (de Boyaca), 1874-76, prit possession du pouvoir sous les meilleurs auspices. Le pays était dans un état florissant et prospère. L'esprit d'association, longtemps endormi, s'était enfin éveillé, et de tous côtés surgissaient de grandes entreprises industrielles. Les travaux du chemin de fer de Medellin au rio Magdalena, de Cali (Cauca) au Pacifique, du Carare et autres, se continuaient avec un enthousiasme aussi grand qu'irréfléchi; l'éclairage au gaz fut établi à Bogota par une Compagnie nationale organisée par M. *Nicolas Pereira Gamba*; une fabrique d'acide

sulfurique fut installée ; enfin, partout se faisaient sentir les bienheureux effets d'une activité commerciale et industrielle jusqu'alors sans exemple. Malheureusement, les élections présidentielles furent très disputées et il éclata dans l'État de Bolivar une révolte qui n'était que le prélude de la guerre civile qui devait ensanglanter le pays en 1876. Comme, par suite, il n'y eut pas d'élection du président par le peuple, le Congrès élut M. Aquileo Parra (de Santander), qui fut président de 1876 à 1878. Mais les États d'Antioquia et du Tolima, dont les gouvernements appartenaient au parti conservateur, crurent le moment opportun pour essayer de reprendre la direction des affaires publiques et déclarèrent la guerre au gouvernement fédéral. Le 12 août 1876, une armée antioquienne envahit le Cauca, où des soulèvements successifs eurent lieu, sous les ordres immédiats des évêques de Pasto et Popayan, ainsi que dans le Cundinamarca, le Boyaca et l'État de Santander. La révolution fut toutefois vaincue, mais non sans de grands et coûteux efforts, car le pays eut à soutenir pendant plusieurs mois une armée de 70,000 combattants des deux côtés, dont voici la distribution suivant les chiffres officiels : Troupes du gouvernement : Bolivar, 1,000 hommes ; Boyaca, 6,000 ; Cauca, 10,000 ; Cundinamarca, 16,000 ; Magdalena, 2,000 ; Panama, 700 ; Santander, 6,000, et Tolima, 2,000 ; total : 43,700 hommes. Troupes des révolutionnaires : Antioquia, 14,000 ; Boyaca, 1,800 ; Cauca, 3,300 ; Cundinamarca, 3,000 ; Magdalena, 1,200 ; Santander, 1,000 ; et Tolima, 2,000 ; total : 26,300 hommes. Le prétexte de la guerre avait été la suppression de l'enseignement religieux dans les écoles du gouvernement, de sorte qu'elle prit un caractère de lutte religieuse qui faisait craindre toutes les horreurs d'une guerre de partisans. Mais, soit à cause de l'instruction, qui est beaucoup plus répandue aujourd'hui, soit pour toute autre cause, la révolution fut vaincue sans que ni d'un côté ni de l'autre on eût à déplorer beaucoup de ces actes odieux dont nos guerres civiles antérieures n'avaient donné que trop d'exemples. Après la victoire, le gouvernement amnistia ceux qui avaient pris part à l'insurrection, à l'exception toutefois des évêques du Cauca et d'Antioquia, qui subirent deux ans de bannissement. M. Parra eut à cœur de signer, avant de quitter la présidence, le con-

trat pour l'ouverture du canal intérocéanique, dont M. de Lesseps est aujourd'hui le concessionnaire.

Le général JULIAN TRUJILLO (de Popayan), le chef heureux qui avait vaincu la révolution, fut élu à une grande majorité et gouverna de 1878 à 1880. Malgré les difficultés financières créées par la guerre, il paya les intérêts arriérés de la dette extérieure et travailla au relèvement du pays.

Le docteur RAFAEL NUNEZ (de Cartagena), président de 1880 à 1882, a provoqué la réunion d'un congrès américain à Panama, projet qui d'ailleurs n'a pas eu de suites; il a signé la paix officielle, pour ainsi dire, avec l'Espagne, qui ne nous avait point encore reconnus, et il a, enfin, fort encouragé certaines entreprises d'utilité publique dont on ne peut pas encore apprécier les résultats. C'est sous son administration qu'a été commencée l'entreprise du chemin de fer de Bogota à Girardot, et il a fondé la *Banque Nationale de Colombie*, au capital de 50 millions de francs. Il vient d'être remplacé, le 1er avril 1882, par le docteur FRANCISCO JAVIER ZALDUA, élu président pour la période constitutionnelle de 1882-84. Son élection offre ceci d'extraordinaire, qu'il n'a pas eu de concurrent et que de l'aveu de tous les partis politiques la présidence lui a été décernée comme le juste prix d'une longue vie pleine d'honnêteté et de vertus.

Dans cette longue série des présidents qui se sont succédé depuis 1831, il est à remarquer que deux seulement (Obando et Mosquera) ont été déposés avant l'expiration de leurs mandats, et cela par des raisons qui justifiaient leur mise en accusation, car tous les deux aspirèrent à la dictature. Il est aussi à remarquer que la transmission du pouvoir s'est effectuée toujours régulièrement ; car, même en 1861, les pouvoirs du président Ospina étaient légalement expirés lorsque le général Mosquera entra dans la capitale. Ajoutons encore, à l'honneur de nos gouvernants que, quel qu'eût été le parti politique auquel ils aient appartenu, aucun d'entre eux ne s'est enrichi dans la présidence, ni n'a jamais essayé de trahir son pays; ils ont tous commis des fautes, car c'est le lot de l'humanité d'être faillible, mais aucun n'a forfait à l'honneur.

Les deux grands partis politiques qui se disputent le pouvoir en Colombie, sous les noms de libéraux et de conserva-

teurs, ont dirigé alternativement les affaires du pays dans les cinquante dernières années : les conservateurs à peu près pendant vingt-deux ans, et les libéraux pendant vingt-huit ans. Ceux-ci détiennent le pouvoir depuis 1861.

RELATION

DES ADELANTADOS, PRÉSIDENTS DE L'AUDIENCE ET VICE-ROIS QUI ONT GOUVERNÉ LE NOUVEAU ROYAUME DE GRENADE JUSQU'EN 1810.

Conquérants

	Années
Gonzalo Jiménez de Quesada	1538
Hernan Pérez de Quesada	1539
Luis Alonso de Lugo	1542
Lope Montalvo de Lugo	1544
Pedro de Ursúa	1545
Miguel Diez de Armendaris	1546
Juan de Montaño	1551

Présidents de l'Audience

Andres Diaz Venero de Leyva	1564
Francisco Briceño	1575
Lope Diez Aux de Armendaris	1578
Juan Bautista Monzon	1580
Juan Prieto de Orellana	1582
Francisco Guillen Chaparro	1585
Antonio Gonzalez	1590
Francisco de Sande	1597
Juan de Borja	1605
Sancho Giron	1630
Martin de Saavedra y Guzman	1637
Juan Fernandez Cordova y Coalla	1645
Dionisio Pérez Manrique	1654
Diego Egues de Beaumont	1662
Diego del Corro y Carrascal	1666
Diego de Villalba y Toledo	1667
Melchor Liñan y Cisneros	1671
L'Audience	1674
Francisco del Castillo y Concha	1670

Présidents de l'Audience (*Suite*).

	Années
Gil de Cabrera y Davalos	1686
Diego Cordova Lasso de la Vega	1703
Francisco Cossio y Otero	1710
Francisco Menéses de Saravia y Bravo	1713
Nicolas Infante de Venegas	1715
Francisco Rincon	1718
A. de la Pedroza y Guerrero	1718
Jorge Villalonga	1719
Antonio Manso Maldonado	1725
Rafael de Eslaba	1733
Antonio Gonzalez Manrique	1738
Francisco Gonzalez Manrique	1739

Vice-rois

Sebastian de Eslaba	1740
José Alfonso Pizarro	1749
José Solis Folch de Cardona	1753
Pedro Messia de la Cerda	1761
Manuel de Guirior	1773
Manuel Antonio Florez	1776
J. de Torrezal Diaz Pimienta	1782
Antonio Caballero y Gongora	1782
Francisco Gil y Lémos	1789
José de Ezpeleta	1789
Pedro Mendinueta y Musquiz	1797
Antonio Amar y Borbon	1803

LISTE

DES CHEFS SUPRÊMES ET DES PRÉSIDENTS DE LA RÉPUBLIQUE, DEPUIS LA PROCLAMATION DE L'INDÉPENDANCE JUSQU'A NOS JOURS

Provinces-Unies de la Nouvelle-Grenade

	Années
LA JUNTE SUPRÊME	1810
JORGE TADES LOZANO	1811
ANTONIO NARIÑO	1811
CAMILO TORRES	1812
José M. del Castillo y Rada *Joaquin Camacho* *José Fernandez Madrid*	1814
CUSTODIO GARCIA ROVIRA MIGUEL RODRIGUEZ TORICES JOSÉ MIGUEL PEY	1815
MIGUEL RODRIGUEZ TORICES ANTONIO VILLAVICENCIO JOSÉ MIGUEL PEY	1815
CAMILO TORRES	1815
JOSÉ FERNANDEZ MADRID	1816
CUSTODIO GARCIA ROVIRA	1816

La Terreur

Pablo Morillo	1816
FRANCISCO MONTALVO	1816
JUAN SAMANO	1817

Ancienne Colombie

SIMON BOLIVAR	1819
ANTONIO NARIÑO	1821
SIMON BOLIVAR	1821
Francisco de P. Santander	1823
SIMON BOLIVAR	1827
JOAQUIN MOSQUERA	1830
Rafael Urdaneta	1830
Domingo Caycedo	1830
José Maria Obando	1831

Nouvelle-Grenade

	Années
José Ignacio de Marquez	1832
FRANCISCO DE PAULA SANTANDER	1833
JOSÉ IGNACIO DE MARQUEZ	1837
PEDRO ALCANTARA HERRAN	1841
TOMAS CIPRIANO DE MOSQUERA	1845
JOSÉ HILARIO LOPEZ	1849
JOSÉ MARIA OBANDO	1853
Tomas Herrera	1854
José de Obaldia	1854
Manuel Maria Mallariño	1855

Confédération Grenadine

MARIANO OSPINA RODRIGUEZ	1857
Bartolomé Calvo	1861
Ignacio Gutierrez Vergara	1861

États-Unis de Colombie

Tomas C. de Mosquera	1861
LA CONVENTION NATIONALE	1863
TOMAS C. DE MOSQUERA	1863
MANUEL MURILLO TORO	1864
TOMAS C. DE MOSQUERA	1866
Santos Acosta	1867
SANTOS GUTIERREZ	1868
EUSTORGIO SALGAR	1870
MANUEL MURILLO TORO	1872
SANTIAGO PÉREZ	1874
AQUILEO PARRA	1876
JULIAN TRUJILLO	1878
RAFAEL NUÑEZ	1880
FRANCISCO JAVIER ZALDUA	1882

DEUXIÈME PARTIE

ASPECT PHYSIQUE

SITUATION

Le territoire des ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE est situé entre les tropiques, dans la partie nord-ouest de l'Amérique méridionale, et s'étend depuis 5° 8′ de latitude N. jusqu'à 12° 25′ de latitude S. et depuis 8° 4′ de longitude E. jusqu'à 91° 1′ de longitude O. du méridien de Bogota[1]. La république possède, en outre, plusieurs îles dans les deux océans, et le territoire des Mosquitos dans l'Amérique centrale.

Placé entre les deux océans et servant pour ainsi dire de trait d'union aux deux Amériques, cet immense territoire, accidenté par une des plus hautes chaînes de montagnes et contourné par les plus grands fleuves du monde, renferme

1. La ville de *Bogota*, capitale de la République, est à 76° 34′ 8″ longitude O. de Paris; à 74° 13′ 59″ longitude O. de Greenwich et à 2° 46′ 28″ longitude E. de Washington. Ces diverses longitudes, exprimées en heures, donnent une avance sur Paris de 5h 6′ 17″, sur Greenwich de 4h 50′ 55″ et un retard sur Washington de 0h 11′ 6″.

dans son sein tous les climats et toutes les productions de la terre.

La position géographique de la Colombie est, en effet, exceptionnellement favorable, et si, comme l'a dit un célèbre géographe moderne[1] ; les nations ressemblent toujours à la nature qui les nourrit, que ne devons-nous pas espérer de ce pays où se rapprochent les océans, où se trouvent superposés tous les climats, où croissent tous les produits, où cinq chaînes de montagnes ramifiées en éventail créent une si merveilleuse diversité de sites? Par son isthme de Panama il servira de halte et de rendez-vous aux peuples de l'Europe occidentale et à ceux de l'extrême Orient : c'est là, ainsi que le pressentait Christophe Colomb, que viendront se souder les deux extrémités de l'anneau qui entoure le monde.

Lorsque le canal interocéanique aura été percé, et tout le monde sait que pour l'activité de M. Ferdinand de Lesseps il n'y a pas d'obstacles, ces pronostics heureux commenceront à se réaliser, car rien que par leur admirable position géographique les États-Unis de Colombie sont appelés au plus grand avenir.

LIMITES

Les États-Unis de Colombie confinent au nord avec l'océan *Atlantique*, au nord-ouest avec la république de *Costarica*, à l'ouest avec l'océan *Pacifique*, au sud avec la République de l'*Équateur* et le *Brésil*, et à l'Est avec ce dernier empire et la république du *Venezuela*. En général, les frontières de la république sont des frontières naturelles et clairement déterminées: ses côtes maritimes et les cours des grands

1. M. Elysée Reclus : *Voyage à la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe.* Introd. V. 2e édition.

fleuves tels que le *Napo* et l'*Amazone* au sud; le *Rio-Negro*, le *Casiquiare* et le *Haut-Orénoque* à l'est, le *Méta* et l'*Arauca* au nord, etc., qui contournent son territoire. Mais, la démarcation des frontières n'a pas encore été faite, ni ne le sera pas de longtemps à en juger par la mauvaise volonté avec laquelle les nations limitrophes ont ajourné toujours, sous divers prétextes, les solutions proposées par la Colombie pour mettre un terme à cet état de choses, qui n'est pas sans offrir de graves dangers pour le maintien de la paix dans cette partie du continent. La guerre récente du Pacifique n'a confirmé que trop, malheureusement, combien ces craintes sont bien fondées, et de quelle grande importance serait pour l'avenir de ces jeunes nations qu'un accord amical vienne trancher au plus vite cette irritante question de la délimitation des frontières.

Le principe universellement accepté en Amérique pour la démarcation de frontières c'est l'*uti possidetis juris* de 1810, c'est-à-dire que chaque pays réclame, comme lui appartenant *de droit*, tout le territoire que, suivant les divisions politiques édictées par le souverain ou fixées par les traités en vigueur, formait une colonie espagnole ou étrangère jusqu'en 1810, époque de la révolution. Cette base de démarcation est inattaquable, car c'est la seule juste et possible, et ne saurait souffrir de modifications que sur des points déterminés sur lesquels les pays intéressés pourraient se faire au besoin des concessions réciproques, pour se donner des frontières plus précises, ou qui consulteraient mieux leurs intérêts légitimes. Mais, la question étant tout à la fois juridique et scientifique, il ne sera guère possible d'arriver à une solution pratique qu'en soumettant la question à l'arbitrage d'une puissance amie. Voilà pourquoi la Colombie n'a pas cessé de proposer le recours à un arbitrage depuis 1845, quoique malheureusement sans succès. Néanmoins, elle a pu obtenir dernièrement du Costarica, qui est bien cependant la plus faible de ses voisines, le consentement à un arbitrage qui doit être proposé à S. M. le roi des Belges ou, sur son refus, à S. M. le roi d'Espagne[1]. Il faut espérer que cet exemple ne sera poin

1. Il vient d'être signé dernièrement entre la Colombie et le Venezuela un traité dans ce sens. L'arbitre désigné est S. M. le roi d'Espagne,

perdu et que le Vénézuéla, l'Équateur et le Brésil signeront plus tard des traités analogues avec la Colombie.

En attendant, elle publie, sous la direction du modeste et savant historien M. *José Maria Quijano Otero*[1] toutes les pièces et documents authentiques sur lesquels se basent les droits de la Colombie aux démarcations suivantes, qui sont celles qui ont été marquées sur la carte géographique du pays, dressée aux frais du gouvernement, par la commission chorographique permanente.

Avec la république de Costarica :

Sur le versant oriental de la Cordillère des Andes, le rio *Culebras* ou *Doraces* sur tout son parcours; mais cette limite n'est que *provisoire*, car le territoire des Indiens *Mosquitos* (aussi bien que les îles de *San Andres y Providencia)* ayant été détaché de la présidence de Guatemala; par ordonnance royale du 30 novembre 1803, et annexé au Nouveau Royaume de Grenade, nos frontières de ce côté-ci ne sont point encore bien déterminées. Sur le versant occidental, la ligne descend par un contrefort de la cordillère, dit de *Las Cruces*, jusqu'à la naissance du rio *Golfito*, qu'elle suit, eaux en aval, jusqu'à l'océan Pacifique.

Avec la république de l'Équateur :

La ligne de démarcation remonte le cours de la petite

qui mieux que personne au monde peut transiger, en toute connaissance de cause, ces différends. Nous avons lieu de croire, cependant, que Sa Majesté n'acceptera pas cette haute et noble mission, soit pour ne pas éveiller les susceptibilités du colosse du Nord, soit pour toute autre cause. Dans ce cas, il serait à désirer que ce soit M. le Président de la République française qui obtienne la préférence comme arbitre suprême entre les deux républiques.

1. Le premier volume de cet important travail sur les *Limites des Etats-Unis de Colombie*, vient de paraître (Séville, Alvarez, 1881.) Parmi le grand nombre des publications faites sur le même sujet, sont très justement estimés les Mémoires de *M. Anibal Galindo* et *M. Justo Arosemena* sur nos limites avec le Vénézuéla (Bogota, 1881.) L'auteur de ce *Précis* fait actuellement à Séville, dans l'*Archive des Indes*, de très intéressantes recherches sur le même sujet.

rivière du *Mataje*, depuis son embouchure dans l'océan Pacifique jusqu'à sa naissance dans les Andes, qui séparent les eaux du rio Mira d'avec celles du Santiago, et dès ce point, elle continue par les arêtes de la cordillère jusqu'au confluent des rios *Mira* et San-Juan. De là, elle suit les arêtes de la cordillère qui sépare les bassins du Mira et du San-Juan, jusqu'à l'embouchure du cours d'eau la *Plata*, dans le *Rio-Negro* ou *Mallasquer*, qui est le même *San-Juan*; puis elle remonte celui-ci jusqu'à la source dite d'*Aguahedionda*, dans le volcan de *Chiles*. Dès ce volcan la ligne va trouver, par les crêtes de la cordillère, le rio *Carchi* qu'elle descend jusqu'au *Rumichaca*, et celui-ci, eaux en aval, jusqu'au *Tejeo*, cours d'eau qu'elle remonte jusqu'au cerro de la *Quinta*, d'où elle se dirige par celui de *Troya* et les arêtes de la cordillère à la plaine *Grande de los Rios*. Elle en sort par le cours d'eau du *Pun* allant jusqu'au *Chunquer* et de là par les arêtes des Andes, en passant par les cerros du *Mirador de Guaca* et *Piedras*, jusqu'au sommet du glacier *Cayambe*, qui se trouve sous la ligne équinoxiale. De là, par les eaux du rio *Coca*, depuis sa naissance jusqu'à son confluent avec le *Napo*, la ligne suit le cours de cet affluent de l'*Amazone* et descend ce grand fleuve jusqu'aux bouches du *Javari*, en face de *Tabatinga*.

Avec l'empire du Brésil :

La ligne de démarcation suit le cours de l'*Amazone* depuis le confluent du *Javári*, jusqu'à la bouche du bras d'*Avatiparana*, allant chercher par cet embranchement le *Yapura* ou *Caqueta*, fleuve qu'elle remonte jusqu'à la lagune de *Cumapi*. Dès ce point, ligne droite vers le nord, elle va trouver le confluent du *Rio-Negro* et du *Cababuri*, en face de *Laureto* et remonte le Cababuri jusqu'au cerro *Cupi*, dans les monts qui partagent les bassins de l'Amazone et de l'Orénoque.

Avec la République du Vénézuéla :

La frontière commence au cerro *Cupi* et se dirige en ligne droite, en passant par le bras dit *Maturaca*, à la pierre du *Co-*

cuy[1], dans le *Rio Negro* ; elle remonte celui-ci jusqu'à l'embouchure du bras *Casiquiare*, et descendant ce dernier jusqu'à l'*Orénoque*, elle suit le cours de ce puissant fleuve jusqu'au confluent du *Méta*, qu'elle remonte de même jusqu'au point nommé l'*Apostadero*. D'ici, en droite ligne vers le nord, elle passe par le bord occidental du lac du *Termino* et rencontre le rio *Arauca*, dans le *Paso del Viento*, point qui se trouve sur le même méridien que l'ancien Apostadero du Méta. La ligne remonte l'Arauca jusqu'au bord occidental du grand lac ou *Desparramadero del Sarare*, d'où elle va directement au nord jusqu'à trouver le rio *Nula*, qu'elle remonte jusqu'à sa source dans le versant oriental des Andes. Elle suit les crêtes de cette cordillère jusqu'au *Paramo de Tama* et de là, toujours vers le nord, elle suit le cours du rio *Tachira* jusqu'à son confluent avec le *Pamplonita* et les deux rivières réunies, eaux en aval, jusqu'à la bouche du ruisseau *Don Pedro* qu'elle remonte jusqu'à sa source dans les Andes. De là, par les crêtes de la cordillère, en suivant toujours la même direction, elle descend par le ruisseau *China* au rio *Guarumito*, par le Guarumito au *Grita* et par le Grita au *Zulia*. Ici la ligne s'infléchit vers le Nord-Ouest, traverse un territoire désert, en passant par le confluent des rios *Tarra* et *Sardinata*, jusqu'à trouver l'embouchure du rio d'*Oro* dans le *Catatumbo*. Par cette rivière, eaux en amont, jusqu'à sa source dans la sierra dite des *Motilones*, la ligne suit les crêtes de cette chaîne de montagnes et de son prolongement, la chaîne du *Valle d'Upar* ou *Perija*, jusqu'aux sources du rio *Socuy*, qu'elle descend jusqu'à son confluent avec le *Guazare*, où ils forment le rio *Limon*. Elle suit le cours de ce dernier jusqu'à la lagune de *Sinamayca* et, côtoyant celle-ci par son bord oriental, elle va trouver celle du *Grand Enéal*, et de là, en ligne droite, elle va finir à l'embouchure du *Cano Paijana*, dans la baie de *Calabozo*.

1. La pierre du *Cocuy* se trouve vers les 67° 35' longitude O. de Greenwich (Arosemena).

ÉTENDUE

Le périmètre de ce vaste territoire, dont la configuration approcherait assez de celle de la France si la péninsule du Finistère était aussi longue que l'isthme de Panama, mesure près de dix mille kilomètres. D'après les calculs de la Commission chorographique, la longueur de ces lignes périmétriques, sans compter les sinuosités du terrain, serait, depuis le Cano Paijana jusqu'au rio Culebras sur l'Atlantique, de . . . . 2.252 kil. 500

Depuis l'embouchure du rio Culebras, jusqu'à celle du Golfito, sur la frontière de Costarica.	150 kil. »
Depuis le rio Golfito jusqu'au rio Mataje sur le Pacifique, de	2.595 kil. »
Depuis l'embouchure du rio Mataje jusqu'à l'entrée du Javari dans l'Amazone, sur la frontière de l'Équateur.	1.557 kil. 500
Du Javari sur l'Amazone, au mont Cupi, sur la frontière du Brésil.	1.100 kil. »
Du mont Cupi à l'embouchure du Caño Paijana dans le golfe de Maracaybo, sur la frontière du Vénézuéla.	2.260 kil. »
Total.	9.915 kil. »

ou 1,983 lieues colombiennes de 5,000 mètres.

La superficie de la Colombie est de 13,310,25 myriamètres carrés, — soit, 133,100,000 hectares, — lesquels se distribuent ainsi :

Terres habitées et plus ou moins cultivées. . .	2.956 13
Terres non habitées et sans culture.	10.354 12

Topographiquement, cette superficie comprend, en myria mètres carrés :

Llanos (plaines) climat ardent ou tempéré . .	8.056 40
Plateaux sur-andins, climat froid.	327 »
Paramos, endroits très froids et déserts. . . .	246 »
Pays montueux, climat divers	4.088 75
Iles maritimes, climat chaud.	65 25
Lacs, lagunes et marais..	526 85

Le territoire de la Colombie est donc deux fois et demie plus grand que celui de la France et quarante fois plus grand que celui de la Hollande, dont le chiffre de la population est à peu près le même ; il pourrait donc alimenter une population de cinquante millions d'habitants, sans difficulté.

OROGRAPHIE

Les Andes, cette immense chaîne de montagnes qui relie entre elles toutes les républiques américaines d'origine espagnole[1], se ramifie tellement à son entrée dans la Colombie qu'elle en fait un des pays les plus montueux et accidentés du continent. On désigne les trois chaînes principales des Andes colombiennes, en raison de leur position, par les noms de *Cordillère occidentale*, *Cordillère centrale* et *Cordillère orientale*. Elles continuent au nord celles de l'Equateur et de toute l'Amérique du Sud. Dans la partie méridionale de la Colombie, de même que dans l'Équateur, le Pérou, la Bolivie, ce système de montagnes est composé de deux hautes chaînes parallèles se dressant aux deux bords d'un

1. C'est pourquoi l'auteur de ce *Précis* a proposé, dans son « *Projet de Code de Droit public international Sud-Américain* », la désignation d'*andines* (au lieu de *latines* ou *espagnoles* qu'on leur donne), comme celle qui convient le plus à ces républiques, pour les distinguer des Etats-Unis d'Amérique et du Brésil.

grand plateau montueux et profondément raviné par les cours d'eau. A l'ouest de ce plateau qui porte les villes d'Ipiales et de Tuquerres, situées à plus de 3,000 m. de hauteur, s'élèvent les pics de *Chiles* (4,840 m.), de *Cumbal* (5,890 m.), d'*Azufral* ou *Tuquerres* (4,060 m.); au nord, d'autres sommets, hauts de 5,000 m. en moyenne, servent de points de départ à divers chaînons latéraux qui s'abaissent par degrés vers le rivage du Pacifique. Cette rangée de sommets, qui se termine brusquement au sud de la vallée du Patia par le *Cerro* de *Sotomayor* (2,610 m.), est un fragment de la Cordillère occidentale. La Cordillère de l'est, un peu moins haute commence sur le territoire colombien par le *Paramo* de *Angasmayo* (3,030 m.) et se développe au nord-est entre les vallées qui s'inclinent à l'ouest vers la Patia, affluent du Pacifique, à l'Est vers le Putumayo, tributaire de l'Atlantique par le fleuve des Amazones. En dehors de l'axe de cette chaîne, s'élèvent deux pics : à l'est, le *Bordoncillo* (3,800 m.) à l'ouest le célèbre *Cerro* de *Pasto* (4,600 m.), dont le nom est souvent appliqué, depuis Humboldt, à l'ensemble du plateau : « Quant à la désignation de nœud appliquée au massif, elle n'est pas exacte, puisque les deux chaînes ne se fondent nulle part en une seule (Codazzi). »

Au nord de la vallée du Patia, ouverte par le débordement d'un lac andin, recommence la Cordillère occidentale. A partir du premier massif, le *Cacanegro* (2,780 m.), la chaîne se prolonge au nord-est avec une altitude moyenne de 2,500 mètres. Elle se redresse au massif de San-Juan (3,050 m.), d'où rayonnent plusieurs chaînons latéraux, à l'ouest vers le Pacifique, à l'est vers la Cordillère centrale, entre les sources du Cauca et celle du Patia. Plus au nord, la chaîne court parallèlement au cours du Cauca et à la côte du Pacifique, avec une hauteur moyenne de 2,600 mètres. Les *Farallones*, au-dessus du Cali, ont 2,800 mètres; mais au delà les cimes s'abaissent graduellement. Sur les frontières des États de Cauca et d'Antioquia se dresse un nouveau massif, celui de *Tatama* (3,000 m.) et de *Caramanta* (3,100 m.), d'où la chaîne principale, projetant à droite et à gauche de nombreux contre-forts, court en droite ligne vers le nord entre l'État de Cauca et celui de Bolivar. Là plusieurs sommets dépassent 3,000 mètres; tels sont les *Farallones* de *Citara*

(3,300 m.), le *Frontino* (3,400 m.), le *Paramillo* ou *Alto del Viento* (3,370 m.). Jusque par le travers du golfe d'Uraba, au *Morro Chigurrado*, l'altitude de la chaîne se maintient à 2,000 mètres, puis elle s'abaisse rapidement vers l'Atlantique.

A l'est de la vallée du Patia, la Cordillère centrale continue de suivre la direction du sud-ouest au nord-est avec une hauteur moyenne de plus de 3,000 mètres; les pics et les crêtes d'*Iscanse*, d'*Alumbral*, de *Santo-Domingo* dépassent même 3,500 mètres. Aux *Paramos de los Humos* et *de las Papas;* dont la cime s'élève à 4,400 mètres, la chaîne se bifurque des deux côtés de la vallée naissante du Magdalena; c'est là que l'arête des Andes se divise en deux rangées de montagnes : à l'est, la Cordillère orientale ; à l'ouest, la Cordillère centrale. Cette dernière, assez tortueuse dans son développement, se reploie graduellement vers le nord. Au *Paramo del Buey*, elle a 4,550 mètres d'altitude, mais elle se relève encore, projetant à gauche le chaînon qui domine le volcan de *Sotara* (4,580 m.); puis, au *Paramo de Coconucos*, elle atteint 4,893 m. au pic d'*Aguablanca*, et 4,908 mètres à la belle pyramide neigeuse et fumante du volcan *Purace*. Au nord, la chaîne s'abaisse et le col de *Guanacas*, qui fait communiquer les vallées du Cauca et du Magdalena, n'a que 3,518 mètres d'altitude; mais au delà de cette dépression se dresse le massif du *Huila* (5,700 m.), qui est la montagne la plus élevée de la Cordillère centrale ; plus au nord, sur un espace de 200 kilomètres environ, les plus hautes cimes, à l'exception du *Nevado* de *Barragan* (4,930 m.) sont toutes inférieures d'au moins 1,700 mètres. Au col de *Quindio*, le passage le plus important entre les deux vallées parallèles du Cauca et du Magdalena, l'altitude est de 3,485 mètres; mais mmédiatement au nord s'élève un massif de cimes neigeuses, les *Nevados del Quindio* (5,150 m.), du volcan de *Tolima* (5,616 m.) de *Santa-Isabel* (5,100 m.), de *Ruiz* (5,300 m.) et de *la Mesa de Herveo* (5,590 m.), à côté duquel s'ouvre un ancien cratère (4,485 m.). Ce massif est dans la Cordillère centrale le dernier qui soit chargé de neige. Au delà la chaîne se reploie vers le nord-ouest et s'abaisse par degrés jusqu'aux *Altos* de *San-Miguel* (3,000 m.), où elle se bifurque en deux chaînons principaux, subdivisés eux-mêmes en

rangées secondaires, qui finissent par disparaître au nord-Est dans l'État de Bolivar.

La Cordillère orientale, qui prend son origine au « nœud » de *las Papas* et s'infléchit au sud, puis à l'est, pour séparer les bassins du Magdalena au nord et du rio Caqueta au sud, s'abaisse rapidement jusqu'à 2,200 mètres au delà du pic de *Cutangua*, haut de 4,600 mètres. Aux pics de *Fragua* (3,000 m.), la chaîne prend sa direction normale vers le nord-ouest; toutefois, c'est plutôt une ligne de faîte entre deux bassins qu'une chaîne proprement dite; car, au *Paramillo* (1,980 m.), elle est seulement plus élevée de 300 mètres que la haute vallée du Magdalena, sous la même latitude. Sur les confins de l'État de Cundinamarca, la cordillère se redresse pour reformer le *Nevado* de *Suma Paz* (4,810 m.), couvert de neige pendant la plus grande partie de l'année. Au Nord de ce massif de Suma-Paz, dont le nom est souvent appliqué à toute la Cordillère orientale, les pics de la chaîne se maintiennent à l'altitude moyenne de 3,000 à 3,500 mètres et projettent à l'est dans les llanos un grand nombre de chaînons latéraux, tandis qu'à l'ouest s'étendent, à plus de 2,500 mètres d'altitude, de vastes plateaux, tels que ceux de Fusagasuga et de Bogota, qui furent autrefois couverts par des eaux lacustres et que des rangées de monts moins élevés que la Cordillère séparent de la vallée du Magdalena. Au nord du plateau de Bogota et immédiatement au sud de la plaine de Tunja, la plaine s'élargit en un massif (3,127 m.), d'où les *Paramos* se dirigent à l'ouest, au nord et à l'est entre les diverses vallées rayonnant vers le Rio Magdalena et vers les llanos de l'Orénoque. Du côté de l'ouest, plusieurs groupes de montagnes, séparées les unes des autres par les défilés profonds, que se sont creusés les rivières pour gagner la vallée du Magdalena, se dressent à 3,500 et 4,000 mètres de hauteur.

Du côté du nord-est, une chaîne qui s'affaisse par degrés entre le Chicamocha et le Suarez, a des pics de 4,320 et 4,350 mètres. Enfin une autre chaîne parallèle à cette dernière se prolonge sous divers noms à 60 kilomètres plus à l'est et se redresse pour former les cimes de la sierra *Nevada de Cocuï* ou de *Chita*, chargées de neiges et de glaciers : ce sont les plus hautes montagnes (5,983 m.) du système

andin dans cette région. Au nord de ce massif, l'ensemble de la contrée doit être considéré comme un grand plateau découpé dans tous les sens par les rivières tributaires du Magdalena à l'ouest, du lac de Macaraïbo au nord, de l'Orénoque à l'est : ce que l'on appelle la ligne principale n'est en réalité que la ligne de partage des eaux. Elle s'élève à 4,093 mètres au groupe de l'*Almorzadero*, à 4,120 mètres à la *Mesa Colorada*, puis au sud de Pamplona, elle se divise en deux rameaux, l'un qui pénètre à l'est dans le Venezuela, au Paramo de *Tama* (4,000 m.), l'autre qui court droit au nord en projetant à droite et à gauche de nombreux contreforts. C'est la *sierra* de *Ocana* ou *de las juridicciones*, qui en certains endroits s'abaisse à 1,360 mètres. Elle se relève ensuite à plus de 2,000 mètres, et sur un espace de 200 kilomètres elle constitue la frontière entre l'État de Magdalena et la République de Venezuela.

On lui donne, dans cette partie de son développement, les noms de *sierra Negra*, de *Valle Dupar* et de *Perija*.

Elle se perd à l'ouest du golfe de Venezuela, dans les savanes des Goajiros. Ainsi se termine le dernier rameau des Andes colombiennes. Dans son ensemble, le système des trois cordillères ressemble aux branches d'un éventail ayant pour point de départ le massif de Tuquerres.

Parmi les groupes montagneux de la Colombie, indépendants du système andin, le plus remarquable est le massif de la sierra *Nevada de Santa Marta*. C'est une île de montagnes, complètement entourée par les eaux et les terrains d'alluvions; à l'ouest, la Cienaga de Santa-Marta et les *canos* du Magdalena; au sud et au sud-est, la vallée du Rio-César; à l'est et au nord-est, la vallée du Rancheria ou Rio-Hacha, la séparent des Andes. Entre le Rancheria et les hauts affluents du César, le sol est parfaitement uni. Aucun autre groupe de sommets ne s'élève, comparativement à l'étendue de sa base, à une aussi grande hauteur que la sierra Nevada; elle couvre une surface quatre fois moindre que la Suisse, et cependant elle dresse ses pics chargés de neiges et de glaces à près de 6,000 mètres de hauteur.

La *sierra* de *Baudo*, qui longe le littoral du Pacifique à l'ouest de la vallée de l'Atrato, est également un système de montagnes indépendant des Andes, car le point le plus élevé

entre le bassin de l'Atrato et celui de San Juan est une dépression dont l'altitude est de 110 mètres seulement. La plus haute cime de la cordillère de Baudo, atteint 1,816 mètres, mais la hauteur moyenne de la chaîne est de 800 à 1,000 mètres, vers l'isthme du Darien : la chaîne, d'ailleurs fort peu connue, semble s'abaisser et cesse d'exister. Des collines peu élevées indiquent la ligne de faîte entre les eaux qui descendent vers l'Atlantique et celles qui coulent vers le Pacifique. La chaîne proprement dite ne recommence guère que vers les sources du Tuira. Elle se dresse immédiatement au-dessus du littoral de la mer des Antilles à 500 et même 800 mètres d'élévation; mais à l'est de la dépression où passe le chemin de fer de Panama, les hauteurs perdent encore leur caractère de chaîne (Wagner), et se distribuent en massifs isolés, unis les uns aux autres par de légers renflements du sol : là, sans doute, s'étendaient les eaux d'un ancien détroit.

Donc, sous le rapport orographique, la Colombie est partagée en deux régions distinctes : la région montagneuse à l'ouest et les *llanos* ou plaines immenses de l'est et du sud. Dans la première, qui est aussi la région peuplée, se trouvent les magnifiques plateaux surandins, dont les plus remarquables sont ceux de Tuquerres, Pasto et Popayan, dans l'État du Cauca, de Santa-Rosa et d'Hervéo dans l'État d'Antioquia; du Funza ou Bogota, d'Ubaté et de Simijaca dans l'État de Cundinamarca; de Chiquinquira, Sogamoso, Tunja et Cocuy dans l'État de Boyaca, et de Pamplona et Jéridas dans l'État de Santander.

HYDROGRAPHIE

La Colombie continentale comprend trois versants principaux; celui de l'ouest, incliné vers l'océan Pacifique, celui

du nord, incliné vers la mer des Antilles, et celui de l'est, incliné vers l'océan Atlantique.

Sur le VERSANT DU PACIFIQUE coulent quatre fleuves principaux, qui sont très abondants par rapport à la longueur de leur cours. Les chiffres à la suite de chaque nom indiquent les kilomètres navigables. Ce sont le *Mira* (40) le *Patia* (60), le *Dagua* (50) et le *San Juan* (230) dont le bassin n'est séparé de celui de l'*Atrato* que par une dépression de la Cordillère occidentale, nommée l'Isthme de San-Pablo, de 110 mètres de hauteur et de pas plus de 5,000 mètres de largeur.

Le VERSANT DE LA MER DES ANTILLES comprend quatre bassins principaux : ceux de l'*Atrato*, du *Cauca*, du *Magdalena* et du *Zulia*, dont une partie seulement appartient à la Colombie.

L'*Atrato*, qui coule du sud au nord, entre la *sierra de Baudo* et la cordillère occidentale est le fleuve intérieur le plus considérable de la Colombie ; il a près de 700 kilomètres de cours avec des nombreuses sinuosités (la vallée telle que la mesurerait un chemin de fer n'a guère que 350 kilomètres) dont 500 kilomètres sont navigables pour des bateaux à vapeur d'un fort tonnage. Les pluies se déversant sur cette contrée avec une très grande abondance, il roule une énorme masse d'eau, évaluée en moyenne à 5,246 mètres cubes (ce qui supposerait pour un bassin évalué à 35,716 kilomètres carrés une chute d'eau moyenne, non compris l'évaporation, de plus de quatre mètres) et se jette par quinze bouches, inaccessibles pour la plupart aux grands navires, dans le golfe d'Uraba.

Le *Cauca*, qui prend sa source au *Paramo del Buey* à 4,530 mètres d'altitude, est un fleuve d'environ 1,350 kilomètres de longueur, navigable dans toute sa partie moyenne, sa navigation étant obstruée par de périlleux rapides dans sa partie inférieure. Il coule du sud au nord entre les Cordillères occidentale et centrale, se dirigeant vers le nord-est à partir de la ville d'Antioquia, jusqu'à son confluent avec le Magdalena, en aval de Mompox.

Le *Magdalena* est le fleuve principal de la Colombie et l'un des plus considérables de l'Amérique. Il baigne le territoire de sept des neuf États de l'Union et devient par là la

grande voie nationale du commerce extérieur. Il prend sa source au *Paramo de las Papas* et reçoit des deux Cordillères centrale et orientale, qui le dominent à gauche et à droite, un grand nombre d'affluents, dont les principaux sont : le *Paez*, le *Prado*, le *Saldana*, le *Bogota*, (connu aussi sous le nom de *Funza* et célèbre par sa fameuse cascade, le *Salto de Tequendama*) le rio *La-Miel*, le *Nare* (25), le *Carare* (60), l'*Opon* (30), le *Sogamoso*, dont les tributaires sont descendus du plateau de Tunja par des défilés de plusieurs centaines de mètres de profondeur, le *Lebrija* (150), le *Cauca* (240), dont il a été parlé ci-dessus, et le *Rio-Cesar* qui traverse de nombreuses lagunes ou *Ciënagas*. A deux cents kilomètres de sa source, le *Haut-Magdalena* est navigable pour les petites embarcations ; à 300 kilomètres environ : il porte des chalands (*champanes*) et de petits vapeurs ; à 775 kilomètres, immédiatement à l'aval des rapides de *Honda*, commence la grande navigation sur un espace de 1,000 kilomètres environ. Le fleuve (qui prend ici le nom de *Bas-Magdalena*) ne reçoit plus d'affluents en aval de sa jonction avec le Rio-Cesar ; il projette au contraire, plusieurs rameaux à droite et à gauche, mais garde la plus grande partie de ses eaux jusqu'en aval du port de *Barranquilla*. Là, il se divise en deux grands bras, et se jette dans la mer après un cours de 1,800 kilomètres environ, par deux bouches *Rio-Viejo* et *Ceniza*, évitées par les navires à cause de leur barre que l'on croyait fort dangereuse. Cependant, il a été démontré par des sondages récents que la barre a une profondeur moyenne de cinq mètres, de sorte qu'un grand nombre de bateaux à vapeur font aujourd'hui leur entrée par la bouche de Ceniza jusqu'à Barranquilla, où se trouve à présent la douane maritime.

Le *Zulia* prend sa source au *Paramo de Cachiri* et reçoit plusieurs affluents dont le principal est le *Tachira*. Il est navigable dans une étendue de 70 kilomètres, depuis le port des *Cachos*, jusqu'à son confluent avec le *Grita*, en territoire colombien, et pendant 180 autres kilomètres encore sur le territoire venezuelien. Le chemin de fer colombien, qui doit relier bientôt le port de *San-Buenaventura*, sur le Zulia, à la ville de *Cucuta*, donnera une puissante impulsion à la navigation de cette importante artère commerciale.

Le VERSANT DE L'ATLANTIQUE comprend les deux immenses bassins de l'*Orénoque* et de l'*Amazone*, les deux grands fleuves qui encadrent, au moyen du *Casiquiare* et du *Rio-Negro* qui les communique entre eux, le territoire de la Colombie, à l'est et au sud. Les principaux affluents de l'Orénoque sur le territoire colombien sont : l'*Arauca,* qui sert de limite avec le Venezuela à partir du *Desparramadero del Sarare*, étant navigable depuis ce dernier point sur une étendue de 700 kilomètres, dont 280 appartiennent à la Colombie ; le *Méta*, navigable presque sur toute sa longueur, qui est de 1,100 kilomètres[1]. Le *Guaviare*, qui comme le Méta prend sa source dans la Cordillère orientale, coule de l'ouest à l'est sur un parcours de 1,350 kilomètres environ, dont la moitié est navigable.

Les principaux affluents de l'*Amazone* sont, sur le territoire colombien : le *Caqueta* ou *Yavari*, qui prend sa source, comme le Magdalena, et le Cauca, dans le *Paramo de las Papas* ; sa longueur est de 2,200 kilomètres, dont 1,960 navigables; le *Putumayo,* navigable presque sur toute sa longueur, qui est de 1,800 kilomètres; le *Napo*, qui sert de limite avec l'Ecuador, mesurant 1,200 kilomètres dont presque la moitié navigable, et le *Casiquiare*, célèbre bifurcation de l'Orénoque, découverte par La Condamine en 1,744, par laquelle ce fleuve déverse ses eaux dans le *Rio-Negro*, qui se jette dans l'Amazone, formant ainsi une île de toutes les Guyanes et contournant le territoire colombien,

En dehors de cette immense région, connue sous le nom générique des *Llanos*, très exposée aux inondations produites par les débordements des grands fleuves qui la sillonnent, il n'existe pas en Colombie des lacs ou des lagunes bien remarquables par leur étendue. On peut citer, pourtant, le lac de *Chiriqui*, dans l'État de Panama, celui de l'*Aguila* dans le Cauca, du *Dique* près de Carthagène, de la *Ciénaga* à Sainte Marthe, du *Desparramadero del Sarare* et du *Termino*,

1. De *Cabuyaro*, port du Méta, à la ville capitale de Bogota, la distance directe n'est que de 165 kilomètres, mais il n'y a pas de route praticable, celle de Honda et du Magdalena, quoique plus longue, a toujours semblé préférable à cause de la population, et des ressources plus abondantes qu'offre cette voie.

sur les confins du Venezuela, et enfin les lacs surandins de *Tota*, de *Fuquene*, etc.

COTES ET ILES

Les États-Unis de Colombie, si bien partagés déjà par leur ossature de montagnes et leur richesse en eaux courantes, sont aussi très favorisés par le développement de leurs côtes maritimes.

La République a 2,595 kilomètres de littoral sur l'océan Pacifique et 2,252 1/2 kilomètres sur l'Atlantique (sans compter le littoral du territoire des Mosquitos) avec d'excellents ports, dont plusieurs sont encore inutilisés. A lui seul, l'isthme de Panama et du Darien offre près de la moitié de cette énorme longueur de côtes. C'est aussi sur les côtes de l'isthme que sont creusés les golfes les plus importants, le *Dulce*, ceux de *Montijo*, de *Parita*, de *Panama*, de *San-Miguel*, sur le Pacifique; la baie de l'*Almirante*, les golfes de *Chiriqui*, et de *San-Blas*, les golfes d'*Uraba*, *Morrosquillo* et *Bahia Honda* sur l'Atlantique et la baie de *Paijana* dans le golfe de Venezuela ou Maracaïbo. Dans le Sud-Pacifique les baies *Octavia, Cupica*, *Buenaventura* et *Tumaco*.

Les îles que la République possède sont fort nombreuses, mais les principales sont : dans l'Atlantique, au large de la côte des Mosquitos, les groupes de *San-Andres* et *San-Luis de Providencia*, l'archipel de *Bocas-del-Toro*, l'*Escudo de Veraguas*, l'archipel de *San-Blas*, composé de 227 îles, qui sont autant de petits bosquets de cocotiers. Dans le Pacifique, l'île de *Coyba*, qui mesure plus de 40 kilomètres de longueur contre 25 kilomètres de largeur, l'archipel de *Montijo*, composé de 400 îles et ilots, et celui de las *Perlas*, formé de 39 îles d'une certaine grandeur, 63 petites et 81 îlots, dont la plus importante est celle de *San-Miguel*. Au large du littoral du

Cauca, il y en a aussi plusieurs groupes, mais la plus remarquable est l'île *Gorgona*, si célèbre dans l'histoire de la conquête du Pérou par la station qu'y fit Francisco Pizarro en 1527, avec les treize compagnons fidèles qui s'engagèrent seuls à l'accompagner dans sa glorieuse entreprise.

CLIMATS

La Colombie, dit l'auteur auquel nous avons emprunté une bonne partie de cette description physique, a tous les climats dans sa vaste étendue, où se rencontrent les pics neigeux, les hauts plateaux, les gracieuses vallées, les plaines marécageuses ; mais les seuls climats vraiment insalubres sont ceux des régions de l'isthme, du Choco et de quelques parties des États de Bolivar et de Magdalena, où règnent les fièvres paludéennes.

Dans la Colombie, le cours des saisons suit régulièrement le cours du soleil. C'est la saison pluvieuse quand le soleil est au zénith; mais à l'époque des solstices, quand l'astre est perpendiculaire à l'un des tropiques, règnent les sécheresses.

Dans les régions équatoriales, une bande de nuages, semblable à l'une de celles que nous voyons sur la planète Jupiter, s'interpose directement entre le soleil et la terre que pourrait dessécher une chaleur trop intense. Ce voile humide oscille du nord au sud de l'équateur, en même temps que le soleil, et, laissant tomber des pluies abondantes sur les contrées qu'il ombrage, produit ainsi l'alternative des saisons.

Deux fois dans l'année cette zone de nuages passe sur la Colombie surandine, avec son cortège de pluie, de grêle et de tonnerre; deux fois elle s'éloigne en laissant derrière elle une atmosphère pure et dégagée de vapeurs. Dans la province du Choco, au contraire, les pluies sont constantes et le cours des années et des siècles n'amène jamais un changement de saison.

Ce contraste si remarquable entre le versant de la chaîne

des Antilles et celui du Pacifique est dû à la disposition des montagnes colombiennes. Les cinq chaînes s'allongent comme une quintuple barrière pour empêcher les vents alizés de propager leur courant dans la direction de l'ouest et les forcent à s'engouffrer dans les vallées du Magdalena et du Cauca. La côte du Pacifique, parfaitement abritée contre les vents frais du nord-est, garde son atmosphère moite, lourde, immobile. Les couches d'air ne se renouvellent que lentement et maintiennent la contrée dans un bain constant de vapeur. L'immense bassin du grand Océan est là pour fournir sans cesse au soleil qui l'aspire, des torrents de nuages, qui, bientôt après, retombent en torrents de pluie. D'ailleurs il est impossible, vu le manque d'observations, de dire quelle est en moyenne la quantité de pluie qui tombe sur la Colombie. Le long des côtes atlantiques, elle est d'environ 2 mètres 54, tandis que dans l'intérieur elle diminue rapidement; à Bogota, elle est de 1 mètre 107, à peu près deux fois autant qu'en France.

Quant à la température moyenne, elle varie partout, suivant l'altitude et les vents. Sur le littoral de l'Atlantique, elle est de 27; sur les plateaux de 25°, de 15°, de 10°, suivant les hauteurs; loin des brises rafraîchissantes de la mer, le général Mosquera a plusieurs fois constaté la température anormale de 40° à l'ombre.

Sur les monts de la Colombie, le Purace, le Huila, le Herveo, le Cocui, la limite des neiges persistantes est respectivement de 4,688, de 4,800, de 4,845 et de 4,900 m. Les derniers arbustes se montrent à 4,000 mètres d'altitude.

Dans certaines vallées marécageuses, les maladies de la peau sont des plus communes. La lèpre, l'éléphantiasis et les affections qui leur ressemblent peuvent avoir pour cause les piqûres des insectes, la mauvaise alimentation, l'absence de toute hygiène, les habitudes immondes, et peut-être, dans certains cas, la dégénérescence des races mélangées au hasard dans une sorte de promiscuité. Il est des hameaux dont tous les habitants sans exception offrent un aspect effrayant avec leurs visages et leurs corps tachetés comme des peaux de panthère. Le goître est aussi une maladie très commune dans certaines vallées encaissées de l'intérieur, et fréquemment aussi elle est accompagnée de crétinisme. Enfin, dans

les *llanos*, la population est décimée par la petite vérole et la rougeole.

Cependant, le climat de la Colombie surandine pris dans son ensemble peut être considéré comme des plus salubres, puisque la population agglomérée sur les hauts plateaux où règne « l'éternel printemps » s'accroît avec une grande rapidité, et que, dans les terres chaudes, partout où le bras du travailleur abat les arbres, défriche les terres, crée une culture ou une industrie quelconque, le climat s'assainit et l'homme n'est plus repoussé par la nature quand il a su la dompter et l'asservir.

Aussi, soit dit en passant, nous, qui écrivons loyalement et sincèrement la vérité sur notre pays, nous ne conseillerions jamais aux émigrants européens d'aller s'établir dans nos terres incultes au climat ardent, car ils y périraient presque toujours : nous leur conseillons d'aller plutôt dans les contrées hautes des cordillères, où ils trouveront des climats bien supérieurs par leurs conditions hygiéniques aux plus sains de l'Europe. Malheureusement, les frais de transport à l'intérieur sont encore relativement considérables et le courant de l'émigration européenne ne se dirigera d'une façon appréciable et régulière vers ces contrées fortunées, que lorsque ces frais deviendront bien moindres. grâce à la facilité des communications.

POPULATION

D'après Acosta, le nombre probable des indigènes lors de la conquête par les Espagnols, aurait été de huit millions. Ce chiffre n'est point aussi exagéré qu'on pourrait le croire à première vue. Les tueries des premiers temps de la conquête atteignirent de telles proportions qu'en y réfléchissant on n'est pas bien loin d'admettre ce chiffre élevé. Quoiqu'il en

soit, de ces multitudes, il n'en resta bientôt que les tribus insoumises et de misérables esclaves ensevelis dans les mines du littoral de l'Atlantique, et dans l'intérieur du pays, des bourgades insignifiantes éparpillées sur la vaste étendue du royaume [1].

La population de la colonie, d'après le recensement de 1797, était de deux millions d'habitants, dont un million deux cent cinquante mille appartenaient à la Nouvelle-Grenade. La guerre de l'indépendance, guerre à mort et sans quartier, occasionna une grande destruction que nous ne craignons pas de fixer à un quart de la population totale; mais, comme en fixant à un million d'habitants le chiffre de la population en 1801, nous faisons d'avance la déduction du quart détruit par la guerre, nous pouvons établir le calcul ci-dessous, suivant lequel la population se doublerait en Colombie tous les quarante ans en moyenne.

Population de la colonie en 1801	1.000.000 d'habit.	
— de la Nouvelle-Grenade en 1841	2.000.000	—
— des États-Unis de Colombie en 1881	4.000.000	—

La preuve que ce calcul est assez exact, c'est que les recensements officiels ont donné les chiffres suivants : 1,932,279 habitants en 1843, 2,243,054 en 1851, 2,910,813 habitants en 1871, ce qui accuse une progression assez régulière. Il est facile, cependant, de constater que ces recensements ne sont qu'approximatifs et que les chiffres qu'ils donnent sont au-dessous de la vérité. L'éloignement des populations, la crainte des recrutements ou de nouvelles impositions qui sont, aux yeux du peuple, les conséquences de la formation du cens, sont les principales causes d'inexactitude Les habitants des campagnes se cachent ou fuient les per-

1. Pour ne citer qu'un fait avéré qui donne une idée des proportions vraiment effrayantes atteintes par la dépopulation, rappelons ici qu'à l'*Espanola* (qui était bien pourtant la moins peuplée des nouvelles colonies espagnoles) 60,000 indiens furent distribués en 1508 entre les colons; et qu'en 1514, *six ans après*, lorsque Rodrigo d'Albuquerque fit une nouvelle répartition des mêmes Indiens, il n'en restait que 14,000. (V. dans Fray B. de las Casas, *Hist. gén. des Indes*, d'autres preuves à l'appui.)

sonnes chargées de faire le recensement et comme, d'autre part, ces personnes ne sont pas des officiers de l'état-civil, mais de simples citoyens, qui regardent cette tâche comme une corvée, elles s'en acquittent en conséquence.

En tenant donc compte de cette diminution, on reste convaincu que ce chiffre de quatre millions est bien celui qui approche le plus de la vérité [1]. C'est environ cinq habitants par kilomètre carré, proportion minime en comparaison des pays habités de l'Europe occidentale, mais assez élevé pour l'Amérique du sud. Ainsi le Brésil, par exemple, est sous ce rapport deux fois moins peuplé que la Colombie. Il faut, en outre remarquer que son pourtour maritime et les *Llanos* des bassins de l'Orénoque et de l'Amazone, sont presque inhabités, et que les villes et les villages sont groupés sur les plateaux des Andes. Dans plusieurs départements des États de Santander, Boyaca et Cundinamarca, la population est plus dense qu'elle ne l'est en Espagne, presque autant qu'en France.

Cette population de 4,000,000 d'habitants (dont 3,780,000 civilisés et 220,000 indiens sauvages environ) se répartit, sur le territoire de la Colombie, en suivant la conformation du relief montagneux. Sur les plateaux de Tuquerres, de Pasto, de Popayan, vit une population compacte ; puis là où les Andes se bifurquent, les villes et les villages se divisent également et trois cordillères d'hommes se développent le long

1. Dans cette étude nous avons évité de tomber dans le prurit de certains géographes qui, se piquant d'exactitude, donnent les chiffres des populations sans faire grâce même des unités, comme s'il était possible d'arriver jamais à un tel degré d'exactitude... Le dénombrement d'une ville ou d'une province ne peut jamais se faire avec la précision de celui d'un troupeau de chèvres, et quand même cela serait possible, il faudrait encore fixer le jour et l'heure du dénombrément car le lendemain le chiffre trouvé serait inexact déjà, surtout dans un temps comme le nôtre où les changements de résidence sont si fréquents partout.

C'est pourquoi nous avons cru préférable de donner le nombre des habitants en chiffres ronds, tout en calculant sur des bases assez sûres pour avoir la certitude que l'erreur, s'il y en a, ne pourra guère dépasser 10,000 âmes dans les populations des États et 1,000 dans celle des communes, ce qui est à notre avis, un résultat assez approximatif et partant digne de foi.

des trois cordillères de montagnes. A l'ouest, ce sont les habitants de la belle vallée du Cauca et des plateaux d'Antioquia ; au centre, ceux de la vallée du Haut-Magdalena ; à l'est ceux des deux versants des Andes orientales. Plus au nord, là où cette chaîne se divise en deux rameaux, il se forme aussi deux rameaux de population, dont l'un se dirige en ligne droite vers la mer des Antilles, tandis que l'autre se recourbe vers l'est et pénètre dans le Venezuela. Au Nord, là où les roches des Andes s'affaissent sous de vastes forêts marécageuses, la population civilisée s'évanouit pour ne reparaître que sur les bords mêmes de l'Océan, dans les villes maritimes. On peut dire que la densité de la population est dans un rapport constant avec la hauteur des massifs et des chaines. C'est entre 800 et 2,800 mètres d'attitude que sont fixés presque tous les habitants de la République, qui n'ont pas été attirés par le commerce dans les ports du Magdalena ou du littoral. Nous donnons plus loin un tableau montrant la répartition de cette population par États et par territoires.

Quant aux indiens sauvages, ils occupent encore ces régions qui, soit parce qu'elles sont affligées d'un climat malsain, soit parce qu'elles sont très éloignées des principaux centres de population, n'ont pas encore été peuplées ou cultivées. Toutes les frontières de la République, presque sans exception, se trouvent dans ce cas-là et quand la fixation de celles-ci n'aurait d'autre résultat que d'encourager la colonisation de ces vastes régions, il n'en serait que plus désirable que la délimitation des frontières eût lieu le plus tôt possible. Quant à l'immigration, elle apporte tout au plus un contingent de 100 à 200 personnes chaque année à la masse des habitants. Par contre, l'émigration est assez sensible, surtout à la fin de chaque guerre civile qui envoie un grand nombre de nos nationaux grossir la population des colonies colombiennes à l'étranger. Il n'y a pas moins de 50,000 colombiens des deux sexes, émigrés, pour la plupart, à la suite des guerres civiles de 1861 et 1876, répartis à peu près ainsi : en Europe, 1,000, dont plus de la moitié résident à Paris ; dans l'Amérique du Nord et le Centre-Amérique, 3,000 ; au Venezuela, 12,000 ; dans l'Ecuador, 32,000 ; dans les autres républiques du Pacifique et au Brésil, 2,000.

TABLEAU

DE LA POPULATION DES ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE, EN 1881

ÉTENDUE en kilomètres carrés	NOMS DES ÉTATS et des TERRITOIRES	POPULATION			Habitants par kilom. carré	Densit. réelle de la population
		Civilisée	Non civilisée	TOTALE		
59.025	Antioquia	458.000	12.000	470.000	8 »	13.87
70.000	Bolivar	305.000	15.000	320.000	4.57	10 »
86.300	Boyaca	650.000	16.000	666.000	7.76	21.47
603.800	Cauca	520.000	94.000	614.000	1.04	8.33
206.400	Cundinamarca	537.000	26.000	563.000	2.71	22.95
69.800	Magdalena	125.000	25.000	150.000	2.07	4.80
82.600	Panama	265.000	20.000	285.000	3.51	7.34
42.200	Santander	540.000	6.000	546.000	13.03	29.18
47.700	Tolima	300.000	6.000	306.000	6.39	28.26
	TERRITOIRES					
(1)	*Bolivar* (Santander)	9.600	(2)	9.600		
	Casanare (Boyaca)	36.000		36.000		
	Goagira (Magdalena)	12.500		12.500		
	Nevada y Motilones (id)	4.500		4.500		
	Sanmartin (Cundinamarca)	6.000		6.000		
	S. Andres y Providencia (Bolivar)	4.400		4.400		
(3)	*Caqueta* (Cauca)	7.000		7.000		
63.200	*Iles maritimes*	(4)				
1.331.025	**TOTAUX**	3.780.000	220.000	4000000	5.47	14 »

1. L'aire des territoires est comprise dans celle des États auxquels ils appartiennent.

2. Le chiffre de leur population non civilisée y est aussi compris. Celle que nous donnons ici n'est que la population connue des territoires ou colonies.

3. A l'exception du Caqueta, tous les autres territoires sont gouvernés par un préfet nommé par le président de la République, d'après des lois fédérales spéciales (80,000 âmes).

4. La population des îles maritimes est comprise dans celle des États auxquelles elles appartiennent.

APPENDICE

RELATIF AUX RACES, A LA VÉGÉTATION AUX ANIMAUX ET AUX PRODUCTIONS MINÉRALES DES ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE

PAR

IGNACIO GUTIÉRREZ-PONCE

D. M. PARIS, M. D. ET D. D. S. NEW-YORK, M. R. C. S. LONDRES.

RACES

La science ethnographique n'est pas encore fixée sur l'origine des anciens habitants du nouveau monde. Les idées que l'on entretient à ce sujet ne sont basées que sur des hypothèses plus ou moins vraisemblables, lesquelles ont pris naissance dans l'esprit des savants, d'après l'étude des langues primitives, des manuscrits hiéroglyphiques, des institutions sociales et religieuses et de tous les autres monuments de ces peuples indigènes. Ce sont surtout les affinités de langage et autres que l'on a cru trouver entre ceux-ci et les habitants de quelques régions de l'ancien continent qui ont été l'origine des diverses théories émises jusqu'à ce jour sur la première population de l'Amérique.

Ayant reconnu certains rapports entre les langues américaines et celles des Chinois, des Indiens et des Tartares, quelques écrivains distingués n'ont pas hésité d'affirmer qu'à

une époque éloignée les régions situées au nord-est de l'Asie communiquaient avec l'Amérique. D'autres analogies non moins importantes à noter sembleraient confirmer cette hypothèse. C'est ainsi que les quatre grandes fêtes des Péruviens coïncidaient avec celles des Chinois. Les anciens hiéroglyphes de ceux-ci sont évidemment très analogues avec ceux des Aztèques et des Péruviens. Dans le calendrier mexicain, de même que dans celui des Kalmoucks et des Tartares, les mois étaient désignés par des noms d'animaux. Le baron de Humboldt a fait remarquer que la forme du gouvernement établi chez les Muyscas rappelait la constitution du Japon. Ce qui est certain, c'est qu'il existe une ressemblance tellement frappante entre les Chinois ou les Japonais et les Indiens qui habitent aujourd'hui certaines contrées de l'Amérique du Sud, qu'on est forcément tenté de croire à la migration des habitants de l'Asie dans les vastes régions du nouveau monde.

Cependant, ce ne sont pas seulement les habitants des pays situés au nord-est de l'Asie qui offrent des rapports avec les peuples indigènes du nouveau continent. Il existe d'autres analogies non moins difficiles à expliquer. On a reconnu, en effet, dans les langues américaines, quelque ressemblance avec les dialectes celtiques et l'alphabet des Phéniciens. Certains savants ont vu en Amérique des colonies égyptiennes. Il y en a qui regardent les nombreux groupes d'îles de l'Océanie comme des points naturels de repos pouvant guider des plages de l'Indoustan dans celles de l'Amérique. D'autres, enfin, ont proposé la théorie hasardeuse suivant laquelle le nouveau continent aurait été primitivement peuplé par la race asiatique, mais celle-ci, ayant retourné dans l'ancien continent par les Terres d'Atlante, aujourd'hui submergés sous les eaux de l'Océan, aurait apporté en Égypte ses mœurs et sa civilisation.

D'après ce qui précède, on voit combien nous sommes encore loin de pouvoir rien décider sur ce point important de l'histoire de l'humanité.

L'origine des peuplades indigènes de la Colombie reste pour nous enveloppée dans la même obscurité. La tradition n'indique aucune liaison directe entre les nations de l'Amérique méridionale et celles qui vivaient au nord de l'isthme

de Panama. Le seul fait acquis, c'est que, au moment de la découverte du nouveau monde, il existait sur les savanes élevées de Bogota, un peuple dont la civilisation était presque aussi avancée que celle des Aztèques et des Péruviens. Il possédait un calendrier ayant beaucoup d'analogie avec les cycles des peuples asiatiques. Sa forme de gouvernement ressemblait beaucoup à celle du Tibet et du Japon; le chef spirituel était le grand prêtre électif d'Iraca ou Sugamuxi, par corruption Sogamoso. Les princes temporels étaient le *Zaque* de Hunsa ou Tunja et le *Zipa*, qui avait son siège à Funza. Ces deux souverains étaient des rivaux; les Espagnols les ont trouvés engagés dans une guerre civile des plus acharnées.

Ces Indiens, appelés *Muyscas*, ou mieux encore *Chibchas*, adoraient le soleil. Ils étaient distribués par communes, adonnés à l'agriculture, vêtus en toile de coton. Ils gardaient la tradition d'un homme merveilleux, qui n'appartenait pas à leur race, car il avait la barbe longue et touffue, lequel aurait appris aux hommes à se vêtir, à construire des cabanes, à labourer la terre et à se réunir en société. On le connaissait sous les noms de *Nemquetheba* ou *Bochica*. D'après la même tradition, cet homme extraordinaire, brisant les rochers, aurait fait écouler par l'ouverture les eaux du lac de Funza qui remplissait la vallée de Bogota, en formant ainsi l'admirable chute de Tequendama.

La langue chibcha était remarquable par sa richesse et sa clarté. Le révérend père Bernardo de Lugo, missionnaire dominicain, en composa une grammaire qui fut publiée à Madrid en 1619.

La nation des Chibchas occupait une vaste étendue de territoire; elle était la plus nombreuse et la plus civilisée entre toutes celles qui habitaient le pays. Plusieurs peuplades confinaient avec elle; il y avait enfin les tribus qui erraient dans les plaines peu élevées au-dessus de la surface de l'Océan, lesquelles paraissaient abruties, dépourvues de vêtements, sans industrie et sans arts.

Au sud de la terre des Chibchas se trouvaient les *Panches* et les *Sutagaos*. Au-devant de ces tribus, sur les bords du rio Magdalena, était la nation des *Coyaymas, Natagaymas* et *Aipes*. Les *Paezes* et les *Pijaos* occupaient le versant occi-

dental de la Cordillère centrale. Plus loin habitaient les *Quimbayes*.

Le bassin de la rivière Suarez jusqu'à Giron était peuplé par les *Opones*, *Guanes* et *Agatayes*. Les *Coconucos*, *Pubenanos* et *Chisquios* formaient une seule nation qui occupait toute la haute vallée de la rivière Cauca et les Cordillères orientale et occidentale.

Toute la côte de l'Océan Atlantique, depuis Chiriqui et Veraguas jusqu'à la Goagira, était peuplée par des hordes appartenant sans doute à la race *caribe*. Les *Mocas, Sebondoyes*, *Pastusos*, *Almaguerenos* et *Patias* occupaient la région occidentale.

Ces tribus étaient les plus importantes. Il y en avait beaucoup d'autres moins dignes d'intérêt. Plusieurs de ces peuplades ont conservé jusqu'à ce jour leur état sauvage, telles sont les *Mesayas*, *Caquetás, Chocués, Mocoas, Omaguas, Enaguas, Amarizanos, Güipanavis*, *Macucués, Guahibos* et *Andaquies* dans la région orientale; les *Goagiros, Motilones, Guainetas* et *Cosinas* dans les provinces de Riohacha, Santamarta et Upar; les *Darienes, Cunas* et *Chocoés* sur les bords du fleuve Atrato et la côte du Darien. Toutes les autres tribus ont été réduites à l'état social. Il y en a qui, tout en comprenant l'espagnol, ont conservé leur langue primitive ; telles sont les *Noanamos,* dans le territoire du Chocó; les *Coconucos*, à Popayan; les *Paezes* et *Pijaos*, à Popayan et Neiva et les *Sebondoyes* et *Mocoas* dans le territoire du Caqueta. La belle langue chibcha a été oubliée par les descendants des anciens Muyscas.

D'après Humboldt, les nations indigènes de l'Amérique, à l'exception de celles qui avoisinent le cercle polaire, formeraient une seule race, affectant des rapports intimes avec la race mongole. Elle en est caractérisée par la formation du crâne, par la couleur de la peau, par l'extrême rareté de la barbe et par les cheveux plats et lisses.

La race américaine s'est beaucoup mélangée, d'une part, avec la race caucasienne des Espagnols, d'autre part, avec la race des nègres importés de l'Afrique; il en est résulté les différentes castes qui peuplent aujourd'hui le pays.

La plus nombreuse est celle des *métis,* issus des blancs et des Indiens; elle s'élève à plus de la moitié du nombre total

de la population. Le *cuarteron* en est un type secondaire, résultant de l'union des blancs et des métis. Ces deux castes prédominent dans les États de Cundinamarca, Santander, Boyaca, Antioquia, Tolima et Panama. Vient ensuite la race blanche pure, qui n'est représentée que par un peu plus de la cinquième partie du nombre total des habitants. Elle prédomine dans les États de Cundinamarca et Santander et forme, avec la caste des métis, la partie la plus intelligente, active, morale et laborieuse de la population.

La race blanche, outre les vieilles familles des créoles qui habitent les villes principales, est représentée par un type unique et remarquable, celui du *llanero,* qui vit au milieu des plaines immenses de San-Martin et Casanare. Il est le fils du désert; aime la liberté, la musique et la poésie; il est vaillant jusqu'à l'héroïsme et se montre fier de la nature sauvage qui l'entoure.

La race américaine, formée par les descendants des Indiens, dont un tiers environ se trouve encore réduit à l'état sauvage, est à peu près aussi nombreuse que celle des blancs. Décimée par les conquérants espagnols et avilie par les *Encomenderos*, cette race malheureuse se montre résignée à son triste sort. L'illustre savant colombien, M. Francisco José de Caldas, a tracé des Indiens de nos jours un admirable tableau, dont voici quelques traits :

« L'Indien de la côte de l'océan Pacifique est de stature moyenne, gros, robuste, trapu et sa physionomie, quoique dépourvue de beauté, n'a rien de désagréable: ses cheveux sont noirs, grossiers et légèrement ondoyants; peu ou point de barbe; sa peau est bronzée et d'une teinte plus sombre que celle de tous les autres habitants des Cordillères.

« La beauté, la délicatesse des traits qui caractérisent dans tout pays le sexe faible, lui font ici complètement défaut. Les seins, la voix et un simple lambeau d'étoffe grossière autour des reins, voilà ses seules marques distinctives. Si les traits virils de sa physionomie la rapprochent de l'homme, les violents exercices auxquels elle se livre permettent de la confondre avec lui. Elle transporte de lourds fardeaux, parcourt de longs espaces, nage, rame avec la même ardeur et la même intrépidité que lui; elle va à la pêche et accompagne son mari à la chasse.

« Sans doute on ne la voit ni s'armer, ni attaquer les bêtes sauvages; cependant elle assiste aux combats avec calme et sans frayeur. Il est vrai qu'elle file, lave le linge, tisse la toile, apprête les aliments, tient propre sa maison et soigne sa famille; mais elle accomplit ces diverses fonctions avec un air de dignité et de noblesse, un je ne sais quoi de farouche qui semble indiquer qu'elle agit par nécessité plutôt que par goût et par devoir.

« Elle a la mamelle courte, rebondie, plutôt pyramidale que sphérique et nullement flétrie quoiqu'elle la mette constamment à nu. Elle porte ses cheveux flottants ou légèrement tressés et tombants sur les épaules : ses oreilles sont percées et elle y applique des petits pendants de métal.

« L'amour chez les Indiens est calme, ce qui sans doute tient à la trempe de leur caractère et à la violence des exercices auxquels ils se livrent. C'est à peine s'ils connaissent la jalousie, cette effroyable passion qui trouble et envenime tous les instants de la vie.

« Ils sont taciturnes, graves, sérieux pendant qu'ils travaillent; ils sont patients à la chasse, comme ils sont babillards, turbulents et inquiets dans ces festins pendant lesquels ils boivent, mangent et dansent sans frein ni mesure.

« Ils écoutent avec le même plaisir durant des journées entières le son monotone d'un tambourin et d'autres instruments tout aussi primitifs.

« Quand l'Indien, sous ce ciel ardent, a ramé longtemps, quand il a abattu les arbres énormes de ses forêts, il se jette à l'eau froide tout en sueur et se baigne avec délices.

« Si les parfums sont aussi nuisibles aux femmes indiennes qu'aux nôtres, pendant les premiers jours de l'accouchement, la diète, le repos et un abri tutélaire leur sont complètement inconnus. La natation, le canotage, les travaux domestiques, en un mot, leurs exercices quotidiens, n'éprouvent pas la moindre interruption.

« L'Indien est généreux et prodigue de tout ce que produit son pays, comme il est avare de tout ce qui lui vient des Cordillères ou des régions lointaines. Le maïs, le yucca, la banane et la chair des animaux sauvages sont sa seule nourriture.

« Ces indigènes n'ont point de désirs; contents de leur

sort et chérissant leur pays ils regardent avec indifférence le reste du monde.

« Ils vivent sans soucis comme sans remords : la mort elle-même ne les trouble pas. Ils la voient s'avancer d'un œil stoïque et ils meurent tranquillement.

« Tel est, en résumé, l'Indien de nos côtes du sud. »

« La caste des *mulâtres* issus des blancs, et des nègres, et celle des *zambos*, qui résulte de l'union des nègres et des Indiens, constituent un peu plus de la sixième partie de la population. La première est très nombreuse dans l'État du Cauca ; la seconde prédomine dans les États de Magdalena et de Bolivar. C'est une race robuste, voluptueuse, courageuse et intelligente. Elle possède un type remarquable par son originalité, c'est celui du *boga* du rio Magdalena. Le boga est un homme de couleur dont les mœurs sauvages en font un rival des bêtes fauves qui peuplent ces forêts primitives. Il est franc et courageux ; son corps puissant lui permet d'endurer les plus grandes fatigues. Il aime la boisson et les femmes ; chante à tout propos, méprise les dangers qui l'entourent et meurt au milieu de la gaieté et de l'insouciance.

Finalement, nous avons la race éthiopique qui ne s'élève qu'à un trentième de la population. Ces nègres sont paresseux, endurants et méfiants. Ils habitent surtout les États de Cauca, Antioquia, Magdalena et Bolivar.

VÉGÉTATION

C'est au milieu des contrées tropicales que l'homme se trouve en face des plus grandes scènes de la nature et que les tableaux les plus admirables se déroulent devant ses yeux. La Colombie, placée entre deux océans, traversée par de nombreuses rivières, surmontée d'une triple chaîne des montagnes qui constituent la masse énorme des Andes, au

pied desquelles commencent de vastes plaines qui semblent s'évanouir au loin avec l'horizon, offre surtout une richesse de végétation que l'on rencontrerait difficilement ailleurs. On y trouve les productions de tous les climats, depuis les arbres gigantesques des forêts situées au niveau de la mer, jusqu'aux lichens qui recouvrent les rochers des hautes montagnes.

Pour mieux se rendre compte de la distribution de toutes ces espèces végétales, on est habitué à diviser le pays en trois zones distinctes.

La première est appelée la *terre chaude;* elle comprend depuis le niveau de la mer jusqu'à une hauteur de 600 à 1,000 mètres. Elle offre une température moyenne de 23° à 30° C. Cette région est remarquable par son climat ardent et par l'exubérance de sa végétation. Le sol y est revêtu d'une éternelle jeunesse; les feuilles tombent et se renouvellent constamment et les arbres se couvrent d'un abondant feuillage. C'est la région des scitaminées, des musacées et des palmiers. Les villes du littoral, telles que Panama, Cartagena, Santamarta, Barranquilla et Mompox appartiennent à cette zone.

Parmi les plantes les plus riches de la région nous citerons :

Le cacao (*Theobroma cacao*). Il est cultivé dans de grandes proportions dans les États de Cauca, Tolima et Santander. Le cacao de la vallée de Cucuta possède une réputation bien méritée. Celui de Patia est aussi bon que le meilleur de Caracas; il est supérieur à celui du Brésil, de Guayaquil et de Maracaïbo.

La canne à sucre (*Saccharum officinarum*). Elle est surtout abondante dans la vallée du Cauca, où ces plantations se maintiennent pendant de très longues années sur le même terrain, sans avoir besoin d'engrais.

Le platane ou bananier (*Musa*), dont le fruit nutritif constitue, avec le maïs (*Zea Mais*), le premier aliment des habitants de la terre chaude. De même que la canne à sucre, il est très abondant dans la vallée du Cauca. D'après le général Mosquera, les arbres de platane contenus dans une aire de 10,000 mètres carrés fourniraient environ 62,800 kilogrammes de fruits, pouvant nourrir 57 personnes pendant une année.

Le sol dans quelques endroits est tellement fertile qu'une graine de maïs en produit trois cents.

Le tabac *(Nicotiana tabacum)*, très abondant au nord de l'État de Tolima. Il y a quelques années le tabac de cette provenance avait la renommée d'être le plus estimé dans le commerce après celui de la Havane. On le cultive aussi dans les États de Cauca et de Santander (Palmira et Giron).

L'indigo (*Indigofera tinctorea*). Celui des États de Tolima et de Santander est de première qualité.

Le coton (*Gossipium*).

Le caoutchouc provenant probablement d'espèces de *Ficus*. Les plantes qui le produisent sont très abondantes sur la côte de l'océan Pacifique.

L'ivoire végétal ou tagua (*Phytelephas macrocarpa.*)

La vanille (*Vanilla*). Celle de l'État de Cauca est très estimée.

Des bois précieux, tels que l'acajou (*Swietania mahogani*), le cèdre (*Cedrela odorata*), le gaïac (*Guayacum arboreum*), le caracoli (*Anacardium*), le dinde (*Morus*), l'*Hecastophyllum dubium*, le diomate (*Astronium graveolens*).

Des plantes médicinales, telles que le *Mikania guaco*, devenue célèbre contre les morsures des serpents depuis les expériences pratiquées en 1788, à Mariquita, par Mutis, dont un de ses élèves, le savant colombien Matis, se laissa mordre pour constater l'efficacité de l'antidote ; la *Psychotria emetica* ou fausse ipecacuanha de la Nouvelle-Grenade ; le *Myroxilum toluifera*, qui donne le baume de Tolu ; le *Copaifera officinalis*, une des sources du baume de copahu ; le cédron, *Simaba cedron;* le *Carica papaya*, dont le suc est un puissant eupeptique, le gingembre cultivé (*Zingiber officinale*), l'angusture (*Bonplandia trifoliata*), la salsepareille (*Smilax officinalis*), et beaucoup d'autres productions qui enrichissent le commerce extérieur du pays.

C'est sur le littoral maritime et au fond des immenses forêts de la terre chaude que fructifient le mancenillier vénéneux (*Hippomane mancinelle*), le *Rhus juglandifolia* et d'autres arbres délétères. C'est là que la ceiba (*Bomba ceiba*), se développe à côté d'une graminée gigantesque, la guadua (*Bambusa guadua*), décrite pour la première fois par Caldas, et que la vue est égayée par les fleurs nombreuses qui appa-

raissent sur la cime feuillue du cumulà, du cambulo et du gualandaï ; enfin, c'est à la terre chaude qu'appartiennent le *Cocus nucifera* et le caracoli (*Rhïnocarpus excelsa*).

On y trouve en abondance des plantes à fruit délicieux, tels que le néflier (*Achras sapota*), l'assiminier (*Annona squamosa*), le caïmito (*Chrysophilum caimito*), la sapotille (*Lucuma serpentaria*), le mammei (*Mammea americana*), le mango (*Mangifera domestica*), l'arbouse (*Theobroma arborescens*), l'ananas (*Bromelia ananas*), la pomarosa (*Myrtus jambos*), la toronja (*Citrus mali*), le melon d'eau (*Cucurbita sitrullus*), la badea (*Pasiflora quadrangularis*), la guama (*Inga*), la sapatille douce (*Matisia*), l'hicaco (*Chrisobalanus icaco*), etc.

La terre chaude est la patrie de l'*Heliconia* et de l'*Alpinia* C'est là aussi que l'on rencontre ces belles forêts de palmiers, semblables à de vastes édifices antiques, dont le plafond serait soutenu par des milliers de colonnes grêles et élevées, représentées par leurs stypes ligneux et cylindriques. À l'ombre de ces grands arbres les lianes entrelacent leurs tiges flexueuses et les liliacées répandent dans l'air leur parfum eni-vrant.

Quand on quitte la terre chaude on monte dans la deuxième zone appellée *terre tempérée*. Elle s'élève depuis 600 à 1,000 jusqu'à 2,300 à 2,600 mètres au-dessus du niveau de la mer. La température moyenne de l'année y est de 17° à 22° cent. Cette région possède un climat sain et fortuné, un sol fertile où abondent les eaux vives et les plantes feuillues. Un éternel printemps y fait son séjour. Les villes de Medellin, Cartago, Guaduas, Ibagué et Popayan sont situées dans cette zone.

Beaucoup de plantes appartenant à la terre chaude se développent aussi dans toute l'étendue de la zone tempérée. Celle-ci en possède cependant beaucoup d'autres qui lui sont propres.

La terre tempérée peut être considérée d'une façon générale comme la patrie des quinquinas et des fougères arborescentes. On doit faire toutefois exception du *Cinchona lancifolia*, qui naît jusqu'à une hauteur de 3,000 mètres, ainsi que du *Gascarilla oblongifolia*, qui commence à apparaître à une hauteur de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer. On trouve de même des fougères arborescentes depuis une hauteur de 585 jusqu'à 1559 mètres.

Malgré que les quinquinas soient, depuis quelques années, cultivées à Java, dans les Indes Orientales, sur les côtes de Malabar, à Ceylan, etc., et que leurs produits aient déjà paru en Angleterre et en France, il faut reconnaître que cette précieuse écorce appartient en droit à l'Amérique et que l'ancien continent lui en est redevable.

Le savant Colombien Caldas, d'après un grand nombre d'observations faites depuis l'année 1802 jusqu'en 1805, fixa la limite inférieure des quinquinas à 183.71 toises, et la limite supérieure à 1679.97 toises au-dessus du niveau de la mer.

L'exportation des quinquinas des États-Unis de Colombie est devenue chaque année de plus en plus considérable. L'écorce de Pitayo (Cauca) est une des plus appréciées dans le commerce. D'après une note publiée par Triana, la nouvelle écorce nommée *Cuprea*, dont on exporte en ce moment de grandes quantités, n'appartient pas au genre *Remijia.*

Après les quinquinas, la plante la plus riche de la zone tempérée est le café (*Coffea arabica*). On le cultive surtout dans les États de Cauca, Santander et Magdalena. Le café de Popayan est aussi riche que celui de Moka; ceux de Muzo et de la vallée de Cucuta sont aussi très renommés.

Rien de plus séduisant que l'aspect de la Nature dans cette région. L'air en est embaumé par les parfums de la chirimoya (*Annona cherimolia*) et d'autres tout aussi doux. Le chêne (*Quercus granatensis*), l'encenillo (*Wamannias,*) des groupes de laurinées, des fougères arborescentes prennent la place qu'occupaient les palmiers dans la terre chaude. Des bromeliacées, des mousses, des lichens, des algues recouvrent les troncs des vieux arbres. Leurs branches soutiennent des guirlandes sur lesquelles s'épanouissent les belles fleurs des orchidées et des passiflorées.

Parmi les plantes de cette zone nous attirerons l'attention sur le curibano, (*Scleria floribunda*), dont la racine odorante possède des propriétés médicinales, les figues et les motuas, les chochos, *Lupinus,* et surtout, la *Chilca,* dont les feuilles donnent par elles-mêmes, sans aucune sorte de combinaison, une teinture verte permanente. Lors de l'Exposition universelle de 1867, M. le docteur José Triana a fait connaître en France cette teinture végétale. Cet éminent naturaliste colom-

bien, très connu en Europe par ses travaux sur les quinquinas, par ses riches herbiers et ses diverses publications sur la flore de Colombie, a été dûment récompensé par le jury, qui lui a décerné un des grands prix de l'Exposition.

La *terre froide* commence vers les 2,300 à 2,600 mètres et s'élève jusqu'à 4,744 (Bouguer) ou 4,795 (Humboldt) mètres, limite inférieure des neiges perpétuelles. La vraie zone végétative ne dépasse pas, cependant, 4,328 mètres; à partir de ce point on ne trouve plus que des sables stériles.

Au delà de 3,000 mètres, on trouve le *paramo*, région très pauvre en végétaux. Elle est parcourue par des vents secs dont l'influence se fait sentir jusque dans les plaines.

Les villes de Santa-Fé de Bogota (hauteur 2,650 mètres) et Pasto (2,638 mètres) appartiennent à la terre froide. Le ciel de cette région est souvent clair et beau, mais les vents sont froids et impétueux et des légers brouillards s'étendent sur les montagnes nues.

La température moyenne de l'année dans la terre froide et le *paramo* est de 15° à 5° cent. Le sol en est fertile.

Cette région est caractérisée par la culture de la pomme de terre, *Solanum tuberosum,* et par la production abondante des graminées et des légumineuses acclimatées par les Espagnols. Ces graines nutritives furent pour la première fois apportés dans l'intérieur du pays par les soldats de Lebron et de Lugo (1541 à 1542).

Geronimo Aguayo fut le premier qui cultiva le froment sur le plateau de Bogota; depuis ce temps-là cette production s'est beaucoup accrue.

La terre froide offre l'aspect d'un printemps éternel. Les champs en sont couverts de froment, de trèfle, d'orge, d'avoine, de luzerne; leurs jardins produisent constamment toutes sortes de légumes, et le rosier, le lis, l'œillet, la violette, le giroflier, le géranium et beaucoup d'autres plantes d'ornement fleurissent toute l'année. Le palmier à cire (*Ceroxylon andicola*), qui commence à apparaître dans la zone tempérée, traverse toute la zone froide jusqu'à une hauteur de 3,300 mètres.

Toute végétation arborescente disparaît à la hauteur de 3,500 mètres; il y abonde toutefois les arbrisseaux, tels que la *Duranta Mutisii* et la *Bardanesia.* C'est aussi la région des

Wintera et des *Escallonia*. En montant plus haut, on ne trouve plus en abondance que les *Stæhelina*, la *Gentiana* et le frailexon (*Espeletia*), à feuilles velues et argentées. La vie cesse de plus en plus dans ces régions solitaires, et finalement on n'aperçoit d'autres plantes que les lichens qui recouvrent les rochers et vont mourir sous le manteau de la neige perpétuelle.

ANIMAUX

La Colombie, comme tous les pays de la zone tropicale, est remarquable par les nombreuses espèces d'animaux qui peuplent ses immenses contrées. Il nous serait impossible d'en faire ici une énumération complète, à cause de la nature de cette publication. Nous nous contenterons, ainsi que nous l'avons fait pour les plantes, d'esquisser le tableau et nous renverrons le lecteur à des ouvrages spéciaux, parmi lesquels nous citerons la *Fauna cundinamarquesa* de l'illustre savant colombien D. Jorge Tadeo Lozano.

La vie animale se trouve sujette, comme celles des végétaux, aux variations climatériques dépendant de l'élévation au-dessus du niveau de la mer. Les lois de la température président en grande partie à la distribution des espèces. Les animaux de la terre chaude ne sont pas les mêmes que ceux qui habitent sur les plateaux des Andes; les degrés du thermomètre ont décidé du destin et de la patrie de chaque espèce et leur a tracé des limites à peu près constantes.

Le littoral de la Colombie est fréquenté par plusieurs espèces de poissons cartilagineux ennemis de l'homme: le requin en est le plus terrible. La pêche des poissons osseux de mer et de rivière est facile et abondante. L'*Aguja*, le *Patalo*, le *Pargo*, la *Cherma*, la *Sardinata*, le *Bagre*, la *Doncella*, le *Volador*, le *Capitan*, le *Sabalo* de l'Atlantique, le *Bonito*, le *Pardillo*, le *Bocachico*, le *Lebranche*, la *Picua* et le *Titi* sont

les plus estimés. Parmi les cheloniens, la tortue fournit, dans de grandes proportions, la riche écaille dont se sert l'industrie pour la fabrication d'objets de toilette et d'ornement. Le précieux mollusque qui fournit la nacre et les perles est aussi très abondant sur les côtes des deux mers, surtout au golfe de Panama, dans l'Archipel de Montijo et sur la côte de Buenaventura.

En remontant le rio Magdalena on se trouve bientôt en présence de la forêt vierge, où le jaguar (*Felis onza*) et le tigre noir (*Felis nigra*) vivent en souverains. Rien de plus saisissant que l'aspect de cette nature primitive et sauvage. C'est à peine si quelques rayons du soleil ardent des tropiques traversent la voûte épaisse de cet immense labyrinthe animé par des milliers de singes, qui voltigent dans l'air et s'élancent d'un arbre sur un autre. Les espèces les plus connues sont le *Simia ursina*, le *Simia Belzebuth*, le *Simia lagothrix*, le *Simia chiropotes*, le *Simia albifrons*, le *Simia variegata*, le *Cebus chiropus*, le *Cebus robustus*, le *Genus sajous*, le *Simia seinrea*, le *Callitrix antomophagus*, le *Simia Œdipus*, le *Simia melanocephala*, le *Callitrix incanescens*, le *Cebus cinerasceus*, le *Simia lugens* et le *Midas leoninus*.

L'air retentit des hurlements de ces animaux et des cris aigus et perçants des écureuils et des perroquets. Parmi ces derniers, le papagayo (*Psittacus accipihinus*) perché sur le *caryocar* ou le *lecythis* fait voir son plumage aussi beau qu'un bijou formé d'émeraudes et de rubis.

La nuit, c'est le *Paresseux* qui fait entendre, du haut du *Cecropia peltata* (*Guarumo*), sa voix triste et plaintive.

Du fond des marais, recouverts de *Bambusa* et d'*Heliconia* on voit sortir le *Cavia capivara;* plus loin, on aperçoit sur la cime des arbres le *Grax*, le *Tanayra*, l'*Elater nocticulus* et le *Curculio palmarum*.

Le cerf blanc (*Cervus mexicanus*), poursuivi par le jaguar, traverse la forêt, pendant que le fourmiller et l'armadille se cachent dans les endroits les plus ombragés.

Sur les bords sablonneux de la rivière la vue est souvent frappée par l'horrible aspect des *Caïmans* (crocodiles), qui dorment au pied de l'*Anacardium* (Caracoli) et du *Conocarpus*.

Un grand nombre d'ophidiens, tels que le *Boa*, le *Serpent à sonnettes*, le *Traga venado*, le *Corail*, le *Bejuco*, le *Guas*-

cauna, l'*Équis*, la *Berrugosa*, la *Yaruma*, la *Podridora*, séjournent dans ces régions incultes.

Des innombrables moustiques remplissent l'atmosphère de ces terres basses. On trouve aussi d'autres animaux nuisibles qui font le désespoir des habitants de la contrée, tels sont les grillons, les cloportes et les fourmis, le *Comejen* (*Termes fatale*), qui fait des ravages dans les maisons et les boutiques de marchandises, la punaise (*Cimex lectularia*), la *Yaya* et beaucoup d'autres insectes. La sauterelle (*Locusta*) apparaît de temps en temps et détruit les moissons. On trouve aussi plusieurs espèces de myriopodes, parmi lesquels le *Scolopendra morsitans* est le plus venimeux.

Les arachnides sont très nombreux. Le *Scorpius bulthus* et le *Scorpius centrurus* sont des animaux redoutables. Il existe aussi plusieurs espèces de *Mygala*, telles que la *Mygala antipodracia* et la *Mygala avicularia* (arana brava).

A côté de ces êtres épouvantables on en trouve d'autres possédant une beauté merveilleuse: tels sont, dans l'ordre des lepidoptères, le *Papilio sapphirus* et le *Papilio spinelus* (*Mariposas de Muzo*) dont les couleurs sont aussi pures et brillantes que celles des pierres précieuses. On voit aussi des bandes de petits oiseaux qui charment la vue par la richesse de leur plumage et font entendre leur chant mélodieux. Nous avons le *Tannagra cardinal*, le *Regulus*, le *Coracina scutata* et beaucoup d'autres.

Entre 1,000 et 2,000 mètres d'élévation on voit disparaître plusieurs de ces espèces animales pour céder la place à d'autres. On commence à trouver le chat sauvage (*Felis pardalis*) et la dante (*Tapirus americanus*). C'est aussi à cette hauteur qu'on est incommodé par la nigua (*Poulex penetrans*) petit insecte de l'ordre des aptères qui a beaucoup effrayé les premiers conquérants espagnols.

Dans la région supérieure des Quinquinas on rencontre l'ours et le *Felis tigrina*, ainsi que le grand cerf des Andes.

Dans la région des graminées ce sont surtout les animaux domestiques, acclimatés par les Espagnols, qui peuplent les savanes et les plateaux des montagnes. Ces espèces habitent également les autres climats, mais c'est ici qu'on trouve les plus beaux et les plus vigoureux. Le tableau suivant, tiré d'un mémoire de statistique nationale, publié à Bogota en

1874, montre le nombre de têtes de bétail et autres existant à cette époque dans le pays.

Anes	21.480
Chevaux et mulets.	144.490
Chèvres et moutons	442.870
Porcs.	210.960
Bêtes à cornes.	571.490
Non classées.	188.740
Total	1.580.030

représentant une valeur d'environ 74,000,000 de francs.

Les belles prairies de l'État de Tolima, semées de *Panicum altissimum* et de *Para;* celles de l'État de Cundinamarca, de Tunja et Tundama (Boyaca), où abonde le trèfle (*Trifolium*) engraissent la plus grande partie de ce bétail.

Les chevaux de la Goagira et des plaines de Corozal ont les qualités des chevaux arabes; ils sont ardents et durs à la fatigue.

La vie animale, comme la vie végétale, finit de plus en plus à mesure qu'on s'éloigne du centre de la terre. Le *Cimex lectularia* cesse de vivre à une hauteur d'environ 1,770 mètres au-dessus du niveau de la mer. Au delà de 1,800 mètres il n'y a plus de serpents venimeux. Vers 3,000 mètres disparaît le *Poulex penetrans.* A 4,000 mètres il n'y a plus de poissons dans les lacs. La limite inférieure de la neige perpétuelle est pour ainsi dire la limite supérieure des êtres animés ; là il n'y a plus de mammifères, plus d'oiseaux, plus d'insectes, ni de reptiles. Le *Condor* (*Vultur gryphus*) est le seul qui ose habiter ces vastes solitudes.

Avant de finir cette étude sommaire de la faune colombienne, nous rappellerons la remarquable plaine appelée *Campo de gigantes* ou champ de géants, qui est située à quelques lieues seulement de la ville de Bogota. On y rencontre, à une très faible profondeur, des ossements gigantesques de mastodontes, surtout du *Mastodonte angustideus.* On en a trouvé aussi à Boyaca. L'illustre savant dont s'honore l'Institut de France, M. de Boussingault, pendant son séjour prolongé dans les États-Unis de Colombie, recueillit un grand nombre de coquilles et d'équinodermes fossiles. Finalement, notre cher et savant ami, M. Nicolas Saenz, professeur de

géologie à l'université de Colombie, trouva dans une couche de grès, inférieure au dépôt salifère de Zipaquirà, un grand nombre de fossiles. Toutes ces dépouilles organiques étant à côté de vastes dépôts de houille et d'épaisses couches de sel gemme, lesquelles se trouvent à une immense hauteur au-dessus du niveau de la mer, constituent des phénomènes surprenants qui ont beaucoup attiré l'attention des géologues.

MINÉRAUX

La Colombie possède une incomparable richesse de minéraux de toute espèce ; on peut dire, en effet, d'une façon générale, qu'elle renferme plus ou moins dans son sein toutes les productions minérales de l'ancien continent et d'autres que l'on exploite uniquement chez elle. Devant ce vaste tableau, dont la description complète nous entraînerait trop loin, nous choisirons les productions les plus importantes, c'est-à-dire celles qui contribuent le plus à la prospérité du pays.

Les mines d'or et d'argent sont excessivement nombreuses. On n'en exploite à présent qu'un nombre assez limité, car les habitants du pays ne sont ni assez riches ni assez nombreux pour pouvoir donner tout le développement désirable à cette précieuse industrie. Il arrivera un jour, cependant, où la civilisation enlèvera l'écorce qui cache aujourd'hui ce prodigieux amas de richesses, et les vaisseaux du monde entier, se dirigeant vers le canal de Panama, iront chercher dans ces sources, qu'on ne parviendra pas à épuiser avant un nombre incalculable de siècles, toutes les productions qui commencent déjà à manquer en Europe.

L'Etat d'Antioquia fournit environ les deux tiers de l'or dont on bénéficie dans tout le pays. Il y a plus de deux cents mines de veine et plus de trois cent cinquante d'alluvion en état d'exploitation permanente. Le produit net en est d'environ 11,500,000 francs. Le prix de l'or exporté annuellement par l'Etat d'Antioquia est de près de 10,000,000 de francs. Le district de Remedios, dans le département du Nord, est celui qui contient le plus grand nombre de mines. Les

rivières Cauca, Nechi, Porce et San Juan sont remplies de sable d'or. Le métal en est si pur qu'il arrive à avoir plus de vingt-trois carats.

La région du fleuve Atrato ou Choco, dans l'État de Cauca, est aussi très riche en or d'alluvion. On a calculé que quatre mètres carrés de terrain peuvent en contenir de dix à quatorze livres.

Après les États d'Antioquia et Cauca nous citerons ceux de Santander (Zuratà, Canaverales, Giron), de Panama (Veraguas), Tolima (Neiva et Mariquita) et Bolivar. On voit d'après cette description succincte combien l'or est répandu dans le pays.

L'État de Tolima est le plus riche en mines d'argent, dont une seulement, celle de Santana, est bien exploitée aujourd'hui. Pendant la domination espagnole, on travaillait aussi les mines situées au sud de l'Etat, Cette exploitation donna naissance au village de *La Plata*, mot espagnol qui veut dire argent.

Le fer abonde dans les États de Cauca, Santander (Giron et Bucaramanga) et Cundinamarca (Pacho, etc.).

L'État de Boyaca possède, à Moniquira, les meilleures et les plus productives mines de cuivre. Ce métal se rencontre aussi en assez grande quantité dans les États de Cauca, Antioquia, Santander et Tolima.

Cundinamarca et Boyaca sont riches en mines de plomb.

Tout le pays est rempli de dépôts abondants de charbon fossile, de soufre natif, etc.

Les riches mines de sel gemme de Cundinamarca (Zipaquira) et Boyaca, dont on tire un grand profit, sont en même temps très intéressantes au point de vue géognostique. Ces mines se trouvent en effet situées à une hauteur de plus de mille toises au-dessus du niveau de la mer. Elles ont été étudiées avec la plus grande attention par Humboldt, d'Orbigny, Karsten, de Buch et d'autres illustres savants.

Dans l'Etat d'Antioquia on rencontre du grenat, du cristal de roche, du jaspe, etc.

Finalement, l'Etat de Boyaca possède à Muzo les célèbres mines d'émeraudes, les seules bien appréciées aujourd'hui dans le commerce. Il y a de même tout lieu de croire que les Cordillères et les plaines orientales du pays qui touchent au Brésil contiennent des diamants. I. G. P.

TROISIÈME PARTIE

GÉOGRAPHIE POLITIQUE

ÉTATS-UNIS DE COLOMBIE

Les Etats, à peu près indépendants, qui forment jusqu'à présent l'Union colombienne sont au nombre de neuf : ANTIOQUIA, BOLIVAR, BOYACA, CAUCA, CUNDINAMARCA, MAGDALENA, PANAMA, SANTANDER et TOLIMA. Il y a en outre huit territoires, savoir : *Bolivar, Casanare, Goagira, Nevada y Motilonès, San-Martin, San Andres y Providencia,* qui sont des territoires fédéraux; le *Caqueta,* qui appartient à l'État du Cáuca, et le territoire des Indiens *Mosquitos,* dont la propriété est disputée à la République.

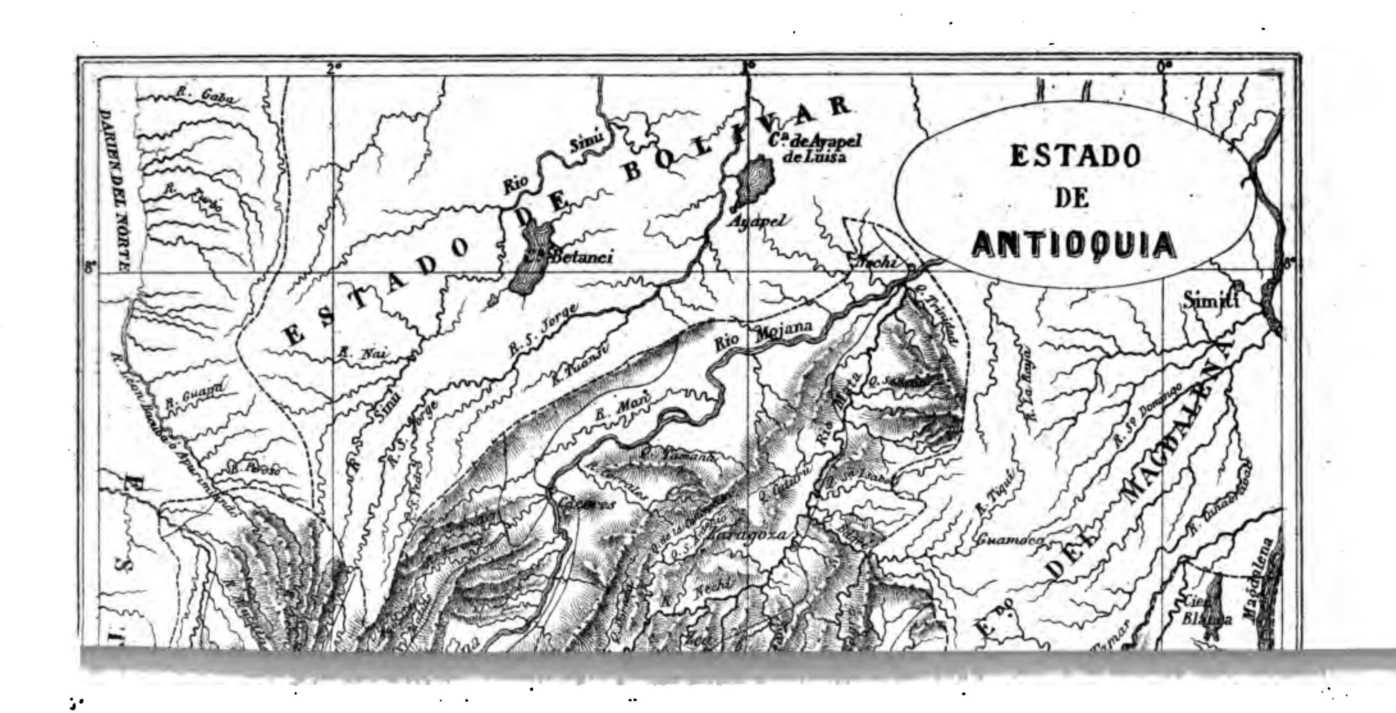
Quatre de ces États sont situés sur le littoral : ceux du Magdalena, Bolivar et Panama, sur l'Atlantique; ceux de Panama et du Cauca, sur le Pacifique. Tous, à l'exception des deux derniers, sont baignés par le rio Magdalena. Ce grand fleuve, depuis sa naissance jusqu'à l'Atlantique, partage le pays en deux régions, chacune d'elles comprenant le territoire de quatre États et demi : dans la région orientale se trouvent les États du Magdalena, de Santander, de

Boyaca, du Cundinamarca et la moitié du Tolima région occidentale, ceux de Panama, Bolivar, Ant moitié du Tolima et la partie habitée du Cauca. D cinte description que nous en faisons ici nous av l'ordre alphabétique des noms des États comme ét usité. Le tableau ci-dessous donne la population chaque État, y compris le nombre probable des I civilisés, celle des chefs-lieux et la température r ceux-ci en degrés centigrades[1].

NOMS DES ÉTATS	Population Totale	CHEFS-LIEUX
Antioquia	470.000	*Médellin*
Bolivar	324.400	*Carthagène*
Boyaca	702.000	*Tunja*
Cauca	621.000	*Popayan*
Cundinamarca	569.000	Bogota
Magdalena	167.000	*Sainte-Marthe*
Panama	285.000	*Panama*
Santander	555.600	*Soccorro*
Tolima	306.000	*Néiva*

1 La température moyenne n'est pour nous que chaque localité à midi et à l'ombre, toujours la l'autre de l'année. Les écarts du thermomètre n quatre ou cinq degrés dans la même journée.




ESTADO
DE
ANTIOQUIA
ESTADO DE BOLIVAR
DEL MAGDALENA
Cª de Ayapel de Luisa
Ayapel
Betanci
Rio Sinú
Simití
Nechi
Rio Mojana
R. S. Jorge
R. Nai
R. Gaba
R. Guapá
R. Peroso
DARIEN DEL NORTE
R. Leon Baudó ó Apurimando
R. Sp. Domingo
R. La Raya
R. Tiquí
Guamoco
Cáceres
Zaragoza
Q. Trinidad
Rio Nechí
Magdalena
Cien. Blanca

ÉTAT D'ANTIOQUIA

Nom, formation, situation, limites, superficie.

L'État d'Antioquia doit son nom à la ville que fonda le maréchal *Jorge Robledo,* en souvenir d'*Antioche,* ville de la Turquie d'Asie, qui fut autrefois la florissante capitale de la Syrie.

Cet État a été formé, par la loi du 11 juin 1856, des provinces d'Antioquia, Medellin et Cordova, qui, sous la République, avaient remplacé l'ancienne province espagnole d'Antioquia.

L'État d'Antioquia est situé dans la région centrale occidentale de la Colombie, et s'étend depuis 0° 13′ 20″ de longitude E. jusqu'à 2° 21′ de long. O. du méridien de Bogota, et depuis 5° 2′ 30″ jusqu'à 8° 9′ de lat. N.

Il est borné au nord par l'État de Bolivar, à l'ouest par celui du Cauca, au sud par le même État et celui du Tolima, et à l'est par le rio Magdalena, qui lui sert de limite avec les États de Boyaca et Santander. Il a presque de tous côtés, sauf vers le nord, des frontières naturelles : à l'est, le Magdalena, sur un parcours de 225 kilomètres; au sud, le rio La-Miel et un contrefort de la Cordillère centrale sur 155 kilomètres; à l'ouest, les rios Chinchina, Cauca, Arquia et les arêtes de la Cordillère occidentale jusqu'à Caramanta, sur 500 kilomètres, etc. Son pourtour est de 1,410 kilomètres environ.

Sa superficie est de 59,025 kilomètres carrés, dont 33,000 environ sont habités et plus ou moins cultivés. Sa plus grande

longueur du sud au nord, du confluent du rio *Claro* et du *Chinchina* jusqu'à la route d'*Ayapel* à *Santa-Lucia*, est de 360 kilomètres ; sa plus grande largeur d'orient à occident, du hameau de *Bohorquez*, sur le Magdalena, à l'embouchure du *Mongudo*, dans le *Rio-Sucio*, de 295 kilomètres. Comme grandeur il occupe le septième rang parmi les États de la Colombie.

Physionomie générale.

L'Etat d'Antioquia, dont la forme affecte un peu celle d'un fleuron, comprend trois régions distinctes qui correspondent exactement à l'ancienne division des provinces grenadines qui le formèrent : la région du Nord, ou Antioquia proprement dite ; celle du Centre, ou province de Medellin, et celle du Sud, ou province de Cordova.

Les deux Cordillères, l'occidentale et la centrale, parcourent l'Etat du sud au nord, en s'écartant graduellement à mesure qu'elles avancent vers l'État de Bolivar, où elles vont mourir. Les innombrables sinuosités de ces deux chaînes de montagnes et les nombreux contreforts qu'elles détachent d'un côté et de l'autre, font de cet État l'un des plus acccidentés de la République. Les principales hauteurs de ces deux cordillères, qui déterminent, comme nous l'avons dit ailleurs, le bassin du Cauca, sont : *Cerroplateado* (2,980 m.), *San José* (3,005 m.), le *Paramo de Frontino* (3,400 m.) dans l'occidentale, et le fameux plateau d'*Herveo* (3,590 m.), *Parados* (3,600 m.), *Alto-Pereira* (3,000 m.), et *Pantanillo* (2488 m.) dans la centrale. Le cratère du volcan d'Herveo n'est qu'à 4,855 mètres d'altitude.

Les cours d'eaux principaux d'Antioquia sont : le *Magdalena*, qui lui sert de limite à l'est et qui est navigable dans toute la partie qui correspond à cet État, et son affluent le *Nare*, navigable aussi pendant quelques kilomètres ; à l'ouest, le *Cauca*, dont la navigation est interrompue par des rapides en aval de la ville d'Antioquia ; au nord, le *Porce*, qui se jette dans le *Nechi*, le *Murri* et le *Sucio*, qui coulent vers l'Atrato, et le *Sinu*, qui se jette plus loin dans la mer des Antilles. Ces derniers cours d'eau sont fort remarquables par

la grande quantité d'or qu'ils charrient et dont le *lavage* constitue une des principales sources de la richesse d'Antioquia.

Il y a plusieurs *ciénagas* dans l'État, dont les plus grandes sont celles de *San Lorenzo*, *Posa*, *Sardinita* et *Blanca* (celle-ci mesure 20 kilomètres de long sur 10 kilomètres de large), et deux lacs surandins du plus haut intérêt géologique, dont un à *San Felix,* sur une hauteur de 3,800 mètres, et l'autre près de la *Mesa d'Herveo* à 4,112 mètres d'altitude.

Son climat est aussi varié que partout ailleurs dans la Colombie, mais, en général, il est plutôt tempéré que chaud; très sain et fort agréable sur les hauteurs du centre et du sud, il est malsain dans les plaines du nord et de l'est, à cause des fièvres paludéennes que produit le voisinage des lagunes.

Population.

D'après des calculs démographiques assez exacts, la population se doublerait tous les trente ans, car cet État est sous ce rapport l'un des mieux partagés de la Colombie. Ainsi sa population, qui était de 106,950 habitants en 1808, atteignait en 1843, malgré la grande dépopulation occasionnée par la guerre d'émancipation et celle de 1841, le chiffre de 189,534; en 1851, c'est-à-dire huit ans après, elle était de 244,442, et en 1870 de 365,974. La guerre de 1876 n'aura pas manqué de produire un ralentissement sensible dans l'accroissement de la population antioquéenne : nous en avons tenu compte, en fixant sa population actuelle à 458,000 habitants, car sans la guerre ce chiffre aurait été de 540,000 environ; en effet, la population de l'État était en 1861 de 327,000 habitants (Perez). Le nombre des Indiens non civilisés, qui habitent sur les confins du Choco et du Darien, a été estimé à 12,000 âmes, ce qui donne à l'État une population totale de 470,000 habitants. Nous donnons plus loin la distribution de cette population par départements.

La race espagnole et ses mélanges prédominent dans cette population, qui ne contient qu'un nombre fort restreint d'Indiens pur sang. Il y avait, en 1870, 185,478 femmes pour

180,496 hommes, soit une différence en faveur des premières de 4,982. En 1851, cet excédent n'était què de 2,124, ce qui prouverait que le nombre des femmes y augmente dans une plus grande proportion que celui des hommes. Cela s'explique non seulement par les pertes en hommes causées par les guerres, mais aussi par l'humeur aventureuse des Antioquéens, qui les porte à émigrer, soit dans les autres Etats, soit à l'étranger. Quant aux éléments constitutifs de cette population, l'immigration étrangère n'étant pas assez considérable pour les avoir modifiés, ils sont les suivants, d'après le recensement de 1808 :

Espagnols, ou créoles issus de ces derniers, race blanche, 25 pour cent; sang-mêlé (métis, mulâtres, zambos et gitanos), 55 pour cent; descendants des esclaves africains, nègres, 12 pour cent; Indiens civilisés et non civilisés, pur sang, 8 pour cent.

Au point de vue de la population absolue, l'Etat d'Antioquia est le cinquième de la Colombie ; il en est le deuxième par rapport à sa population spécifique (8 habitants par kilomètre carré) et le quatrième seulement eu égard à la densité réelle de sa population (13.87 habitants par kilomètre carré.) L'État peut lever en temps ordinaire une armée de 15,000 hommes; en cas d'une guerre extérieure, il pourrait fournir un contingent de 30,000 hommes.

Histoire.

A l'époque de la conquête, l'Etat d'Antioquia ne formait pas, comme cela arrivait dans d'autres Etats, un corps de nation : il était peuplé par diverses tribus, très peu policées, qui constituaient autant de nations différentes, ayant leurs lois et leurs mœurs spéciales, et dont le nombre a été évalué à plus de cent mille âmes[1]. Ces tribus furent soumises par

1. *Ciéza de Léon*, historien et soldat d'une des expéditions envoyées à la recherche des trésors de Dabéiba, évalue à 100,000 individus le nombre des indigènes qui habitaient à Antioquia depuis Quimbaya jusqu'à Caramanta.

trois conquérants espagnols : le capitaine *Francisco César,* qui y entra vers 1537 à la tête d'une expédition envoyée de San Sébastian d'Uraba à la recherche des trésors du *Dabéiba,* riche cacique du Darien dont le nom devint synonyme de l'El-Dorado ; le licencié *Juan Badillo,* qui commandait une autre expédition dans le même but, en 1538; et, enfin, le maréchal *Jorge Robledo,* qui faisait partie de l'expédition antérieure et qui devint le premier colonisateur d'Antioquia, où il fonda la ville de ce nom, en 1541. Belalcazar, gouverneur de Popayan, qui réclamait comme lui appartenant les terres découvertes par Robledo et dont celui-ci s'intitulait *Adelantàdo,* marcha sur lui à la tête d'une armée, s'empara de la personne du maréchal et lui fit subir une mort aussi ignominieuse qu'imméritée, en 1546.

Trente ans plus tard, vers 1576, le territoire actuel de l'État fut érigé en province du nouveau royaume de Grenade, et le gouvernement en fut confié à Don *Gaspar de Rodas,* qui fonda un grand nombre de petites villes, et inaugura la série des gouverneurs espagnols qui se succédèrent dans la colonie jusqu'en 1810, époque de la révolution. L'histoire de la domination espagnole à Antioquia est dénuée de tout intérêt. Cette province, enclavée pour ainsi dire au milieu des Andes colombiennes, n'attira que bien tard l'attention des vice-rois de Santa-Fé, malgré tout l'or qu'on en extrayait dès les premiers temps de la conquête. Ce fut l'archevêque vice-roi qui, le premier, en eut quelque souci : il obtint de la cour l'envoi de quelques ingénieurs qui donnèrent une certaine impulsion à l'industrie minière de la colonie. Le gouvernement d'Antioquia relevait de l'audience de Santa-Fé, quoique le gouverneur fût nommé par le roi. Il y avait des caisses royales (bureaux de perception) à Antioquia et à Remedios. Le produit annuel de ces rentes, à la fin du siècle dernier, était d'un million de francs environ.

En 1810, cette importante colonie suivit l'exemple général, et même elle osa devancer le mouvement insurrectionnel, car elle fut une des premières à proclamer, sous la dictature de l'énergique patriote *Juan del Corral,* son indépendance absolue de la métropole (1813). *Çaldas,* le savant naturaliste, transformé par les circonstances en chef d'un corps du génie improvisé, réussit à fabriquer des fusils et autres armes pour

la défense de l'État, que la mort prématurée du dictateur livra de nouveau au pouvoir de l'Espagne. Reconquis, en effet, comme le reste du pays (1816), le général *Warletta,* digne émule de Morillo, fut chargé de *pacifier* le pays, de la façon que l'on sait, mais il en fut chassé par le général *Cordova,* qui remporta sur lui la glorieuse victoire de *Chorros-Blancos* (12 février 1820).

Dans l'ancienne Colombie, Antioquia faisait partie du département de Cundinamarca, et dans la République de la Nouvelle-Grenade, elle formait les trois provinces d'Antioquia, Medellin et Cordova.

Cet État a produit un grand nombre d'hommes remarquables dans les sciences, les lettres, la politique et la guerre, tels que l'éminent naturaliste et homme d'État *Francisco Antonio Zea;* les jurisconsultes *Félix Restrepo* et *José Maria Salazar;* les historiens *José Manuel Restrepo* et *José Antonio de Plaza;* le diplomate *Alejandro Vélez;* le colonel *Atanasio Jirardot,* mort sur le sommet du Barbula; le lieutenant-colonel *Liborio Mejia,* le glorieux vaincu de la Cuchilla del Tambo, fusillé par les Espagnols; l'économiste *Juan de D. Aranzazu;* les généraux *José Maria Cordova,* le héros d'Ayacucho, *Miguel Antonio Alzate, Braulio Enao,* etc. De nos jours, Mgr. *Vicente Arbelaez,* l'archevêque de Bogota ; *Francisco Montoya,* le promoteur de la navigation par vapeur dans le rio Magdalena; les littérateurs *Juan de Dios Restrepo* (Emiro Kastos), *Camilo A. Echeverri, Demetrio Viana ;* les célèbres médecins *Manuel Uribe Angel, Aureliano Posada, Vicente La Roche,* qui a introduit dans l'État la culture des vers à soie, etc., les poètes *Domingo Diaz Granados, Epifanio Mejia, Agripina Montes del Valle, Arcesio Escobar,* etc. *Gregorio Gutierrez Gonzalez,* le plus populaire des poètes de la Colombie, était né à Medellin.

Les présidents qui se sont succédé dans le gouvernement de l'État depuis sa création ont été MM. RAFAEL M. JIRALDO (1856), MARCELIANO VÉLEZ (1861), *Antonio Gonzalez Carazo* (1862), *Pascual Bravo* (1863), PEDRO JUSTO BERRIO (1864), le même, réélu en 1868, RECAREDO DE VILLA (1872), SILVERIO ARANGO (1876), *Julian Trujillo* et *Daniel Aldana* (1877), *Tomas Rengifo* (1878), PEDRO RESTREPO URIBE (1879) et LUCIANO RESTREPO (1882).

État social et politique.

A l'exception des quelques Indiens sauvages, dont le chiffre total n'excède point assurément celui de 12,000 que nous leur avons donné, les Antioquéens parlent la langue nationale, mais ce n'est pas un espagnol d'une grande pureté, car le nombre des *provincialismes* est là bien plus grand que dans les autres sections de la République. Ils possèdent, en outre, une prononciation spéciale qui les distingue beaucoup des autres Colombiens. On a prétendu, non sans quelques raisons, qu'ils étaient de souche israélite; quoi qu'il en soit, Antioquia est sans doute le seul État de la Colombie dont les habitants possèdent un type particulier et bien tranché. Cela tient aussi à l'isolement dans lequel les Antioquéens ont vécu, au centre de leurs montagnes, et sans moyens de communication avec le reste du pays.

L'État d'Antioquia forme deux diocèses : l'évêché d'Antioquia et celui de Medellin. Les Antioquéens sont tous catholiques et fort attachés à leurs croyances; ils n'aiment point à faire la guerre et, dans nos querelles intérieures, ils restent neutres volontiers, à moins pourtant que leurs prêtres ne s'en mêlent. Ils subissent, comme les pastucians, l'influence prépondérante des évêques, qui, le cas échéant, tirent l'épée du fourreau et deviennent de terribles *cabecillas*, ou chefs d'armée. Aussi les conservateurs catholiques ont eu toujours le dessus dans les affaires politiques d'Antioquia jusqu'en 1877, époque à laquelle les libéraux s'emparèrent du pouvoir dans cette importante section de la République. Lors de la guerre civile de 1876, l'armée antioquéenne avait un effectif de 14,000 hommes.

Le peuple d'Antioquia est, en général, robuste, travailleur, âpre au gain et prêt à changer de place s'il y trouve le moindre avantage pécuniaire. Il possède des conditions colonisatrices de premier ordre et se multiplie avec une rapidité vraiment étonnante. Les mariages s'y font de très bonne heure: à quatorze ou quinze ans pour les filles, à seize ou dix-huit ans pour les garçons. Aussi, les familles y sont nombreuses, même en les comparant à celles des autres États où les

familles de dix et de douze enfants sont très communes [1]. Sous le rapport de la sociabilité, le caractère des Antioquéens laisse beaucoup à désirer : chaque famille y vit cloîtrée, pour ainsi dire, chez-elle. Les bals, les réunions de famille même, y sont fort rares. Les femmes y mènent une vie presque aussi cachée à tous les regards que dans les gynécées de l'Orient. Les hommes sont très casaniers et, quoiqu'ils vivent grandement, en général, n'aiment pas à faire parade de leur confort intérieur. En résumé, c'est une belle et forte race aux mœurs patriarcales, et n'était un penchant un peu trop prononcé, surtout dans les classes ouvrières, pour les boissons alcooliques, elle serait vraiment parfaite.

L'instruction publique est assez répandue dans l'État : il y a une université, une école d'arts et métiers, une école des mines, un séminaire et plusieurs lycées publics et privés à Medellin, un séminaire à Antioquia et des lycées dans les chefs-lieux des départements. En outre, il y a deux écoles normales d'instituteurs et de nombreuses écoles primaires fonctionnant dans l'État (en dehors des écoles du gouvernement sectional) aux frais du gouvernement de l'Union. Le nombre des écoles primaires à Antioquia, était de 447 en 1873, auxquelles assistaient 19,791 enfants des deux sexes. Quatre ou cinq journaux paraissent ordinairement à Medellin et à peu près autant dans les autres villes de l'État.

Le budget annuel d'Antioquia est de quatre à cinq millions de francs. Son gouvernement est formé d'un président, assisté de trois secrétaires, pour les finances, les travaux publics et la justice ; d'une assemblée législative, composée des députés élus en raison d'un pour chaque dix mille âmes ; et d'une cour supérieure de justice, nommée par l'Assemblée. Le président et les députés sont élus par le peuple tous les quatre ans.

Antioquia n'envoie que sept députés à la Chambre des représentants, d'après le cens électoral de 1871, et trois sénateurs plénipotentiaires ; les premiers sont élus par le peuple et les seconds par l'Assemblée législative.

1. A Envigado, près de Medellin, il y a un ménage qui, assure-t-on, avait eu, jusqu'en 1870, trente-deux enfants, tous vivants et bien portants.

Agriculture. Industrie. Commerce.

Des trois régions qui forment l'État, celle du Nord (Antioquia) est presque exclusivement minière, celle du Centre (Medellin) minière et commerçante, celle du Sud (Cordova) commerçante et agricole. La population de l'État étant essentiellement minière et commerçante, l'agriculture est dans un état fort arriéré, même par rapport aux autres provinces de la Colombie. Pas ou peu de grandes cultures ou d'entreprises pour l'élevage du bétail. On se borne à récolter du maïs, qui est la base de l'alimentation de l'Antioquéen; des haricots de diverses espèces, *arracachas*, bananes, yucas, du riz et de la canne àsucre, dont le suc sert à préparer le *guarapo*, la *chicha*, l'eau-de-vie et autres boissons populaires. Depuis quelques années, pourtant, on commence à cultiver, sur une plus grande échelle, spécialement dans le sud, le café, le cacao, l'indigo, le coton, etc., destinés à l'exportation ; mais, faute absolue de bons chemins, on ne peut pas donner à ces cultures le développement qu'elles pourraient comporter.

En fait d'animaux domestiques voici les chiffres relevés par la commission chorographique en 1852 : gros bétail, 114,963 têtes; moutons, 2,736; porcs, 90,442; chevaux, 22,979; mules, 14,238 ; ânes, 877. Les Antioquéens affectionnent beaucoup la viande de porc, dont ils font une grande consommation; ils n'aiment pas beaucoup le bœuf et pas du tout le mouton. Les chiffres ci-dessus, croyons-nous, peuvent être portés aujourd'hui au double et cependant rester au-dessous de la vérité, surtout pour les mules et les chevaux. Le mulet a été de tout temps l'animal préféré du montagnard, et les routes d'Antioquia sont si mauvaises, pour la plupart, qu'elles rendent les mules et les mulets indispensables. Aussi, ces sobres et patients animaux sont l'objet des plus grands soins de la part des Antioquéens, qui en ont amélioré la race jusqu'à obtenir des produits vraiment remarquables par leur agilité et leur souplesse.

L'industrie minière a été portée dans Antioquia, quant aux procédés, à un degré de prospérité et de perfection inconnu

aux autres États. On peut dire d'Antioquia qu'elle n'est qu'un immense *placer*. Presque partout, il y a des mines d'or en exploitation, ou des gens occupés à laver le sable aurifère. De là, deux sortes d'exploitations; celles des mines de *veta*, ou filon, qui se fait au moyen de tunnels creusés dans le sol pour en extraire le minerai, et celles des mines d'alluvion, ou *lavage* des sables aurifères, qui se fait au moyen d'appareils tout à fait primitifs. Le produit de toutes ces mines, dont quelques-unes sont exploitées par des compagnies anglaises, françaises ou indigènes, qui font usage naturellement des procédés plus perfectionnés, peut être évalué à près de trente millions de francs par an. Le bénéfice obtenu par une personne lavant du sable aurifère varie, suivant la richesse du sable, depuis 5 francs jusqu'à 20 francs par jour.

Le commerce d'Antioquia est très actif et assez considérable : il consiste en bœufs, mules, chevaux, porcs, cacao, tabac et étoffes de Pasto qu'elle reçoit du Cauca en échange d'or et de marchandises étrangères dont elle fournit une bonne partie de la population de l'État voisin. En bétail, spécialement des mules, tabac d'Ambalema et cacao, qu'elle échange contre de l'or avec le Tolima. Elle envoie de l'or et des chapeaux au Cundinamarca en échange des tissus de Boyaca et Santander, du fer de Pacho et des articles de sellerie de Choconta qu'elle en reçoit. Quant au commerce extérieur, il consiste, pour les exportations, en barres d'or et d'argent pour une valeur d'un à deux millions de francs environ par mois, en chapeaux pour les Antilles et quelques denrées coloniales, et, pour les importations, en tissus de laine et de coton, vins et liqueurs, articles de quincaillerie et de luxe provenant de France, d'Angleterre et des États-Unis.

Quant aux industries fabriles, il n'y en a presque pas. La fonderie d'Amaga, à trente-cinq kilomètres de Medellin, dont vingt environ carrossables, ne produit ordinairement que des pilons pour pulvériser les minerais. La fabrication des chapeaux de paille *jipijapa*, connus en Europe sous le nom de *panamas* dont la valeur peut dépasser un demi-million de francs par an, et la fabrication des bijoux en or, dans laquelle sont fort habiles les artisans antioquéens, constituent presque toutes les industries manufacturières de l'État.

Le mouvement industriel de l'État représente bien un total de cent millions de francs par an.

Routès et moyens de transport.

Le voyageur européen qui visite l'État d'Antioquia doit remonter le cours du Magdalena jusqu'à *Nare*, au confluent de cette rivière, que les bateaux à vapeur parcourent jusqu'à *Islitas*, qui devient ainsi le vrai port fluvial d'Antioquia, à cent cinquante kilomètres de Medellin. On y trouve des mules dont le prix de louage est de 80 à 100 francs jusqu'à Medellin. On y trouve aussi des selles et autres accessoires indispensables pour un voyage à dos de mulet, mais il est toujours plus prudent de les emporter avec soi d'Europe, en ayant soin toutefois de les commander pour des bêtes de petite taille. Les bagages doivent former des malles plutôt petites que grandes ($0^{m}85 \times 0{,}45 \times 0{,}55$) et dont le poids ne dépasse guère 65 kilos, 70 tout au plus. Moins on a de petits colis plus la charge des mules est facile, surtout lorsque les malles sont d'un poids à peu près égal. Il n'est pas sans utilité d'emporter avec soi quelques conserves alimentaires, du cognac et autres provisions achetées à Baranquilla, car les *ventas* ou hôtelleries qu'on rencontre sur la route ne sont pas toujours bien pourvues, loin de là. Un hamac est aussi fort utile. Quant au costume, il est bon qu'il soit en laine, chapeau à grands bords et bottes montantes bien souples et imperméables. Il y a cinq jours de chemin d'Islitas à Medellin : la route traverse les villes de Marinilla et de Rionégro et plusieurs villages de moindre importance.

Cette route sera complètement abandonnée lorsque le chemin de fer qui est en construction entre Medellin et *Puerto Berrio*, sur le Magdalena, aura été mis en circulation. Aujourd'hui même, elle obtient la préférence des voyageurs, quoique étant plus longue que celle de Nare : d'abord on peut profiter des trente-cinq kilomètres du chemin de fer, puis l'on a quarante-cinq autres kilomètres d'une bonne route carrossable entre Barbosa et Medellin ; enfin, dans les derniers cent vingt kilomètres intermédiaires, qu'il faut par-

courir à dos de mulet, la route n'est pas difficile, car elle suit le tracé du chemin de fer. Le voyage de Puerto-Berrio à Medellin prend quatre jours.

Le nord d'Antioquia, ancienne province de ce nom, est en communication avec le rio Magdalena par une route qui va de *Remédios,* à *San Bartolomé* (il y a six jours de chemin depuis Medellin jusqu'à Remédios). Dans les départements du sud, il y a une autre grande route plus fréquentée, qui mène de *Manizales* à *Honda,* limite de la navigation par vapeur du bas Magdalena, en trois jours environ. La grande route de Manizales à Medellin est une des plus importantes et des mieux soignées de l'État; le voyage se fait en sept jours.

La vallée de Medellin, qui mesure cinquante kilomètres de long sur une largeur moyenne de dix, est sillonnée par plusieurs routes carrossables qui relient la capitale à *Envigado, Caldas, Itagui, Copacabana* et *Barbosa,* futur embranchement de la ligne du chemin de fer en construction. Quatre lignes télégraphiques relient Medellin aux principales villes de l'État. Medellin est à trois cent quatre-vingt-dix kilomètres de Bogota : le voyage se fait en douze jours environ, soit par la voie de Nare et le Magdalena, qui est la plus courte, soit par la voie de Manizales.

Curiosités naturelles.

L'État renferme un grand nombre de sites très pittoresques, des vallons charmants, des grottes curieuses et des chutes d'eau remarquables. Au point de vue géologique, les cerros de *Guaca* et de *Titiribi,* le volcan éteint d'*Herveo,* etc., méritent un examen. Les rochers du *Penol,* des *Palomas,* des *Parados* offrent des aspects superbes. La vallée de Medellin est d'une beauté sans rivale, surtout quand on la découvre de l'*alto* de *Santa-Helena.* Les sources thermales abondent dans l'État, notamment aux environs du volcan le *Ruiz.* Enfin, la chute d'eau du rio *Sonson,* qui mesure deux cents mètres de hauteur, est d'un effet, dit-on, presque aussi grandiose que le Tequendama ou le Niagara.

Divisions administratives.

Le territoire de l'État d'Antioquia est divisé en départements et ceux-ci en communes ou districts. Les premiers sont administrés par des préfets nommés par le gouverneur de l'État, et les districts par des chefs municipaux. L'État comprend, en outre, quatorze circonscriptions judiciaires et notariales, dans chacune desquelles il y a un juge au civil, un au criminel et un ou plusieurs notaires, suivant son étendue. Pour les affaires contentieuses de moindre importance, il y a des juges de paix dans les communes; un procureur (fiscal) pour les affaires criminelles dans chaque district, etc.

Les départements sont au nombre de neuf : CENTRE, ch.-l. MEDELLIN, ville capitale de l'État ; NORD, ch.-l. SANTA-ROSA (de Osos), NORD-EST, ch.-l. AMALFI ; SUD, ch.-l. MANIZALES ; SUD-OUEST, ch.-l. JERICO ; ORIENT, ch.-l. RIONEGRO ; OCCIDENT, ch.-l. ANTIOQUIA ; CAUCA, ch.-l. TITIRIBI, et SOPÉTRAN, ch.-l. SOPÉTRAN [1].

Dictionnaire des Communes.

Abejorral, dép. d'Or., 2,147 m., 10,000 h.

Aguadas, d. du S. 2,210 m., 9,000 h. — Ruines de la ville d'*Arma*, fondée par Belalcazar, où eut lieu l'exécution du maréchal Roblédo en 1546.

Amaga, d. du Cauca, 1,380 m., 9,000 h. Fonderie de fer en exploitation.

Amalfi, ch.-l. du dép. du N.-E., 1,745 m., 9,000 h. Riches gisements d'or.

Andes, d. du S.-O., 1,307 m., 7,000 h.

Angostura, d. du N., 1,637 m., 6,000 h.

Anori, d. du N., 1,535 m., 6,000 h.

Antioquia, ch.-l. du dép. d'Occident, 572 m., 13,000 h. Siège d'un

1. Nous les désignons ci-après par les initiales : *C.* (Centre), *N.* (Nord), *N.-E.* (Nord-Est), *S.* (Sud), *S.-O.* (Sud-Ouest), *Or.* (Orient), *Occ.* (Occident), *Cauca* et *Sop.* (Sopetran) : *d.* veut dire département ; *m*, mètres d'altitude ; *h*, habitants.

évêché. Cette ville, qui a donné son nom à l'État, fut fondée par le maréchal Robledo dans la vallée du Frontino. Juan de Cabrera la transplanta plus tard à la place qu'elle occupe aujourd'hui, sur les bords du Rio Cauca. Elle possède un séminaire, un hôpital, etc. La cathédrale fut achevée en 1837. C'est la patrie de Zea et de Girardot.

Anza, d. d'Occ., 800 m., 4,000 h.

Aranzazu, d. du S., 6,000 hab.

Barbosa, d. du Centre, 1,300 m. 5,000 h. Future stat. du ch. d. fer.

Belmira, d. de Sop., 2,400 m., 2.000 h.

Bolivar, d. du S.-O., 3,000 h.

Buritica, d. d'Occ., 1,650 m., 3,000 h. Almines d'or.

Caceres, d. du N., 1,000 h.

Caldas, d. du C., 1,615 m., 3,000 h.

Campamento, d. du N., 1,842 m., 3,000 h.

Canas-gordas, d. d'Occ., 1,490 m., 4,000 h.

Carmen, d. d'Or., 2,107 m., 4,000 h.

Carolina, d. du N., 1,755 m., 6,000 h.

Ceja, d. du S., 2,200 m., 7,000 h.

Cocorna, d. d'Or., 700 m., 3,000 h.

Concepcion, d. d'Or., 1,906 m., 4,000 h.

Concordia, d. du Cauca, 900 m., 7,000 h.

Copacabana, d. du C., 1,400 m., 6,000 h.

Donmatias (Azuero), d. du N., 2,216 m., 4,000 h.

Eliconia, d. du Cauca, 1,420 m., 6,000 h.

Entrerios, d. du N., 2,127 m., 2,000 h.

Envigado, d. du C., 1,580 m., 8,000 h. L'historien Restrepo est né dans cette petite ville en 1780.

Estrella, d. du C., 1,730 m., 5,000 h.

Evégico, d. de Sop., 720 m., 5,000 h.

Fredonia, d. du Cauca, 1,845 m. 10,000 h.

Frontino, d. d'Occ., 1,550 m., 6,000 h. Très riches mines d'or. Le bourg de *Dabéiba* fait partie de cette commune.

Guarne, d. d'Or., 2,285 m., 6,000 h.

Guatapé, d. d'Or., 1,882 m., 2,000 h.

Itagüi, d. du C., 1,546 m., 8,000 h.

Ituango, d. d'Occ., 1,530 m., 2,000 h.

Jerico, ch.-l. du dép. du S.-O., 11,000 h. Petite v. dont la fondation date de vingt ans à peine.

Jiraldo, d. d'Occ., 2,000 h.

La-Union, d. d'Or., 1,500 h.

Liborina, d. de Sop., 714 m., 3,000 h.

Manizales, ch.-l. du dép. du S., 2,140 m., 15,000 h. Ville très prospère, et, quoique de fondation toute récente, elle est déjà la seconde de l'Etat. Entrepôt du commerce avec les Etats limitrophes du Cauca et Tolima. Place militaire de premier ordre.

Marinilla, d. d'Or., 2,043 m., 7,000 h. École supérieure.

Medellin, ville capitale de l'Etat et la seconde de la République, ch.-l. du dép. du C., 1,541 m., 40,000 h. Siège d'un évêché. Elle fut fondée en 1674 dans la belle vallée d'*Aburra* et fut ainsi nommée en honneur du comte de Medellin, président du conseil des Indes. C'est une très belle ville, très riche et florissante. Elle possède une Université, un séminaire et plusieurs autres établissements d'instruction secondaire et supérieure, théâtre, hôtel de la monnaie, huit églises, deux hôpitaux, etc. Fabrication de bijoux en or et centre de grandes spéculations. Deux grandes banques commerciales et une banque populaire. Les maisons sont belles et spa-

cieuses et les villas des alentours sont charmantes. Francisco Antonio Zea naquit dans cette ville en 1770.

Nare, d. d'Or., 162 m., 508 h. Port très fréquenté, sur le confluent du rio Nare et du Magdalena; son climat très malsain le rend presque inhabitable.

Neira, d. du S., 1,941 m., 7,000 h.

Nueva Caramanta, d. du S.-O., 2,107 m., 2,000 h.

Pacora, d. du S., 1,819 m., 6,000 h.

Penol, d. d'Or., 1,928 m., 6,000 h.

Remedios, d. du N.-E., 715 m., 5,000 h. Ville jadis de quelque importance. Riches mines d'or. Climat très insalubre.

Retiro, d. d'Or., 2,239 m., 7,000 h.

Rionegro, ville fondée en 1545, ch.-l. du dép. d'Or., 2,150 m. 12,000 h. Ecole normale, théâtre, hôpital, etc. Monument érigé au général Cordova, qui naquit près de cette ville en 1799. La Convention nationale y siégea en 1863.

Sabanalarga, d. de Sop., 500 m., 2,000 h. Mines d'or assez riches.

Salamina, d. du S., 1,812 m., 10,000 h. Ancien ch.-l. du dép.

San-Andres, d. du N., 588 m., 3,000 h.

San-Carlos, d. d'Or., 973 m., 2,000 h.

San-Jeronimo, d. de Sop., 755 m., 4,000 h.

San-Pedro, d. du C., 2,435 m., 6,000 h.

Santa-Barbara, d. d'Or., 1,650 m., 6,000 h.

Santa-Rosa de Osos, ch.-l. du d. du N., 3,610 m., 11,000 h. Climat assez froid. Végétation rabougrie. Le lavage du sable aurifère constitue sa principale industrie.

Santo-Domingo, d. du C., 1,778 m., 6,000 h.

Santuario, d. d'Or., 2,100 m., 4,000 h. Le général Cordova y fut assassiné en 1829.

San-Vicente, d. d'Or., 2,123 m., 7,000 h.

Sonson, d. d'Or., 2,545 m., 14,000 h. Ville de nouvelle création, très prospère, près la fameuse chute d'eau d'*Aures.*

Sopétran, ch.-l. du dép. du même nom, 754 m., 13,000 h. Bâtie sur une charmante vallée plantée de palmiers et de cocotiers. Fabrication des chapeaux dits panamas.

Sucre, d. de Sop., 600 m., 2,000 h.

Tamesis, d. du S.-O., 2,000 h.

Titiribi, ch.-l. du dép. du Cauca, 1,580 m., 10,000 h. Sur le versant d'une montagne aurifère où se trouve la riche mine du *Zancudo,* estimée à dix millions de francs.

Urrao, d. d'Oc., 1,885 m., 5,000 h.

Vahos, d. d'Or., 2,082 m., 4,000 h.

Valparaiso, d. du S.-O., 2,000 h.

Yarumal, d. du N., 2,276 m., 10,000 h.

Yolombo, d. du N.-E., 1,469 m., 2,000 h.

Zaragoza, d. du N.-E., 205 m., 4,000 h. Ville fondée en 1581 par Gaspar de Rodas. Mines d'or, mauvais climat.

Zea, d. du N., 694 m., 3,000 h.

TABLEAU

DE LA POPULATION DE L'ÉTAT D'ANTIOQUIA EN 1881.

DÉPARTEMENTS	COMMUNES	POPULATION	CHEFS-LIEUX	Mètres d'altitude	Températ. moyenne	POPULATION
Du Nord............	11	56.000	*Santa-Rosa*.........	3610	15°	11.000
Du Nord-Est	4	20.000	*Amalfi*	1745	22°	9.000
D'Occident	8	38.000	*Antioquia*	572	27°	13.000
Du Cauca	5	42.000	*Titiribi*	1580	21°	10.000
Du Centre...........	9	87.000	Médellin.............	1541	20°	40.000
D'Orient	18	96.000	*Rionégro*	2150	17°	12.000
Du Sud-Ouest........	6	27.000	*Jerico*	....	11°	11.000
Du Sud	7	60.000	*Manizales*	2140	17°	15.000
De Sopétran.........	7	32.000	*Sopétran*	754	25°	13.000
Indiens sauvages (aprox)		12.000				
Totaux.....	75	470.000				


ESTADO
DE
BOLIVAR
Soledad
Mahates
S. Cayetano
S. Agustin
S. Jacinto
S. Onofre
Turbaco
T. Bamba
Rocha
Playones de
Apuro
R. Tourinca
R. Ariguani
Guayacanes
Barranca Vieja
S. Juan de
Sabanagrande
Sitionuevo
Manati
Neroiti
Carmen
Isla del
Rosario

ÉTAT DE BOLIVAR

Nom, formation, situation, limites, superficie.

L'ÉTAT DE BOLIVAR doit son nom au libérateur de cinq républiques, père et fondateur de la Colombie, qui commença à Mompox, sur son territoire, cette glorieuse carrière de triomphes qui devaient le rendre immortel.

Il a été formé, par la loi du 13 mai 1857, des anciennes provinces grenadines de Cartagena, Sabanilla et de la partie occidentale de celle de Mompox.

Il est situé dans la région septentrionale de la République, et s'étend depuis 7° 9′ 30″ jusqu'à 11° 7′ de latitude N., et depuis 0° 26′ de longitude E. jusqu'à 2° 14′ de longitude O. du méridien de Bogota.

Il est borné au nord par la mer de Colomb ou des Antilles, à l'est par le rio Magdalena qui le sépare des États de Magdalena et Santander; au sud par Antioquia, et à l'ouest par le Cauca. Il a des frontières naturelles presque de tous côtés, excepté vers le sud. Son périmètre est de 1,680 kilomètres, ainsi distribués : 450 sur l'Atlantique, 520 sur le rio Magdalena, 530 sur la frontière d'Antioquia et 180 sur celle du Cauca.

Sa superficie est de 700 myriamètres carrés, dont 300 environ habités et plus ou moins cultivés. Sa plus grande longueur, depuis les sources du rio *Matara* jusqu'à la *Boca de Ceniza*, dans le delta du Magdalena, est de 465 kilomètres ; sa plus grande largeur, à partir de *Tamalameque* sur le Magda-

lena jusqu'au rio *Arbolete* à l'ouest, est de 277 kilomètres environ. Par son étendue, il occupe le cinquième rang et pourrait contenir une population de 7,000,000 d'habitants.

Physionomie générale.

L'État de Bolivar est un des quatre États maritimes de la Colombie : sa configuration physique ressemble à un cadenas renversé et sans anneau, dont la partie convexe, se prolongeant beaucoup, formerait la presqu'île de Sabanilla. Et, de fait, l'État de Bolivar est non seulement la clef de la Colombie, mais il en est encore son plus puissant boulevard sur l'Atlantique.

La cordillère, occidentale et la cordillère centrale entrent dans l'État au sud, en s'écartant de la direction parallèle au nord. La première se bifurque pour former les deux chaînons de la cordillère, connus sous les noms de *Serrania de San Jeronimo* et *Serrania de Abibe*, qui vont mourir à *Carmen* et à la ciénaga d'Arboletes, respectivement; la centrale détache un contrefort qui va mourir, en face du village le *Banco*. La plus grande partie de l'État est composée de plaines, plus ou moins souvent inondées par les eaux du *Magdalena*, du *Cauca*, du *San-Jorge*, du *Sinu* et des autres cours d'eau principaux qui le parcourent, en général, du sud au nord. Comme une conséquence de cette configuration, son territoire est sillonné de *caños* ou canaux qui vont des fleuves et des nombreuses ciénagas qu'il contient à d'autres fleuves ou bien à la mer. Parmi ces *caños*, les plus remarquables sont : le bras qui détache le Magdalena, en amont de Mompox, vers le rio Cauca, appelé *Brazo de Loba*, et celui qui détache le même fleuve près de Barranca vers la ciénaga de *La-Cruz*, qu'il traverse, ainsi que celle de *Gallinazo*, en suivant la direction E.-O., pour se jeter dans la rade même de Cartagena. C'est ce canal qui est appelé le *Dique*.

L'Etat renferme donc une énorme quantité d'îles formées par l'entre-croisement de tous ces cours d'eau, telle que l'île de *Morales*, formée par le Magdalena; mais, en dehors de ces îles et de celles formées par les lagunes du nord qui

sont en communication avec la mer, ou qui se trouvent sur le littoral, comme celles de *Baru* ou *San-Bernardo*, etc., l'Etat possède celles de *San-Andres* et *San-Luis de Providencia*, qui, ayant été cédées temporairement au gouvernement de l'Union, forment aujourd'hui un territoire fédéral dont la population est à peu près de 5,000 âmes.

Les côtes de l'État de Bolivar commencent à l'est près de Sabanilla, dans le bras du delta du Magdalena appelé *Bocas de Ceniza*, et se dirigent vers le S-O. jusqu'à la baie de Cartagena; et de là presque en ligne droite, vers le sud, elles vont jusqu'au golfe de *Morrosquillo* ou de *Tolu*, où elles s'infléchissent à l'ouest pour former ce golfe et reprendre encore la direction S.-O. jusqu'aux limites de cet État avec celui du Cauca, dans la mer du Darien.

Le climat est en général très chaud, spécialement à l'intérieur, où les brises de la mer ne vont pas rafraîchir l'atmosphère. Il est malsain aussi dans certaines provinces, où les caños et les ciénagas sont fort nombreux.

Population.

D'après le recensement de 1843, la population de l'État était de 191,708 habitants, et d'après celui de 1874, elle était de 241,704, de sorte que la population ne s'y doublerait que dans une période de soixante à soixante-dix ans. Il est certain que, sous ce rapport, cet État, aussi bien que les autres du littoral de l'Atlantique, sont les moins favorisés de la Colombie. Mais, d'un autre côté, l'émigration étrangère, surtout celle des Antilles, étant là plus considérable que partout ailleurs, nous devons admettre qu'elle apporte un contingent de quelque signification à l'augmentation de ses habitants. Voilà pourquoi nous avons cru pouvoir fixer à 305,000 âmes le chiffre de sa population en 1881.

Cette population est fort mêlée, et la race blanche ne dépasse probablement pas le 10 $^0/_0$ du total, tandis que l'africaine peut bien former un 30 $^0/_0$ et les mélanges divers à peu près le reste, car la race indigène fut presque exterminée par les Espagnols. Les tribus insoumises qui habitent

sur les bords des rios *Sinu*, et *San-Jorge*, dans la province de Mompox, etc., ont une population de 15,000 âmes environ, ce qui donne à l'État une population totale de 320,000 habitants. Nous donnerons plus loin la distribution de cette population par provinces et communes.

Par rapport à son étendue territoriale, l'État de Bolivar occupe le cinquième rang parmi ceux de l'Union colombienne, le sixième par sa population absolue, et le cinquième encore, en raison de sa population spécifique (4.57 hab. par kil. carré), et par la densité réelle de la population dans la partie du territoire habité et cultivé, qui est de 10 habitants par kilomètre carré.

Cet État peut fournir un contingent de 10,000 hommes en temps ordinaire, et pourrait mettre jusqu'à 20,000 hommes sous les armes en cas d'une guerre extérieure.

Histoire.

Parmi les diverses et vaillantes tribus d'Indiens qui habitaient l'État de Bolivar lors de la conquête espagnole (et qui, sans aucun doute, étaient de race caribe, comme presque toutes celles du littoral), une des plus fameuses a été celle des *Turbacos*, qui habitaient près de l'emplacement actuel de Cartagena. Ils défirent complètement les soldats d'Ojéda en 1510 et payèrent plus tard bien cher leur audace. Les fondations dans ces parages n'étaient vraiment pas sans danger, et ce ne fut qu'en 1532 que commença d'une façon un peu plus définitive l'œuvre de la conquête de cet État, par l'expédition que commandait *D. Pedro de Heredia*. La ville de Cartagena fut fondée et devint bientôt la scale obligée de toutes les expéditions vers la Terre-Ferme.

La prospérité de la nouvelle colonie attira l'attention de nombreux corsaires et écumeurs de la mer des Antilles, qui la saccagèrent plusieurs fois, ce dont nous avons parlé en son lieu et place, jusqu'à ce que, fortifiée pour parer à ces inconvénients, elle devint une place forte de premier ordre.

Lorsque survint le mouvement insurrectionnel, la province de Cartagena joua un rôle prépondérant dans cette lutte

pour la liberté. Le 22 mai 1810, elle déposa le gouverneur espagnol *Montes*, et le 11 novembre proclama la première son indépendance absolue de l'Espagne. Elle envoya des députés au Congrès national réuni à Bogota en 1811.

Une Convention provinciale réunie à Cartagena organisa un gouvernement républicain, dont le chef, qui portait le titre de *préfet*, fut un avocat distingué, *M. José Maria del Real.* Bientôt, cependant, Cartagena étant menacée par les troupes royalistes de Sainte-Marthe, la Convention investit de la dictature le jeune député *Manuel-Rodriguez Torices ;* celui-ci prit des mesures énergiques et expédia des patentes de Corse, qui firent beaucoup de mal aux Espagnols, tout en faisant connaître avantageusement dans les mers, le pavillon tricolore de la République naissante. A l'intérieur de l'État, deux curés, voulant réagir contre les idées républicaines, avaient proclamé roi Ferdinand VII, à Sincelejo, et obtenaient quelques succès sur les républicains. Dans ces circonstances, les revers éprouvés par les indépendants du Venezuela, d'où ils avaient été chassés par le féroce Monteverde, attirèrent vers Cartagena (1813) beaucoup de ces officiers tels que Bermudez, Carabaño, Campomane, etc., qui devaient contribuer si puissamment plus tard à la défense héroïque de Cartagena contre le pacificateur Morillo. Parmi ces officiers, était arrivé le colonel SIMON BOLIVAR, alors à peu près inconnu, mais qui devait donner son nom à cet État, qui le reçut les bras ouverts et lui confia le commandement d'une expédition sur le Magdalena.

Le colonel *Labatut*, militaire français au service de Cartagena, après une courte et glorieuse campagne, prit la ville de Santa-Marta ; mais la perdant bientôt avec la même facilité, il sacrifia les troupes qui lui avaient été confiées. Bolivar, au contraire, battit les royalistes à *Tenerife*, à *Mompox*, et, laissant libre d'ennemis cette partie du Magdalena, entra dans *Ocana* (État de Santander) aux acclamations enthousiastes des populations.

La lutte entre Cartagena et Santa-Marta se prolongeait ainsi sans donner aucun résultat satisfaisant pour les armes républicaines, à cause surtout des rivalités des chefs patriotes. Ces querelles misérables, qui ne purent s'apaiser, pas même en face de l'ennemi commun, causèrent la perte de la ville.

Les Espagnols, qui étaient au courant des divisions intestines du camp patriote, firent des propositions insidieuses à *M. Juan de D. Amador*, gouverneur de la place, pour le décider à leur livrer ses formidables remparts; mais celui-ci répondit que les Indépendants étaient des frères qui pouvaient se brouiller entre eux, mais qui ne trahiraient jamais la cause de la patrie.

Bolivar, nommé par le Congrès de Bogota gouverneur de Cartagena, se vit refuser l'entrée de la ville et dut s'embarquer pour la Jamaïque. Morillo mit le siège devant Cartagena : le général *Manuel del Castillo*, le détracteur de Bolivar, en était le gouverneur, et la défense était confiée aux généraux *Narvaez*, *Bermudez* et *Montilla*.

Lorsque Morillo entra dans la ville, abandonnée après cent huit jours d'un siège mémorable, et juste au moment où elle allait être approvisionnée, il rétablit l'Inquisition (1815) et constitua un conseil de guerre, qui devait siéger en permanence, afin de purger la terre de ces *bandits*, comme il appelait les Indépendants. Pour s'en emparer plus facilement, il fit annoncer d'abord une amnistie générale, et quatre cents insurgés qui s'en prévalurent furent fusillés sans le moindre scrupule. Telle était la politique du *Pacificateur!*

Cartagena ne fut reprise par les Indépendants que vers 1821, grâce aux vaillants efforts des généraux *Padilla*, *Cordova* et *Maza*. Les États actuels de Bolivar et Magdalena formèrent le département du Magdalena, de l'ancienne Colombie. Dans la Nouvelle-Grenade, l'État formait trois provinces, celles de Cartagena, de Sabanilla et de Mompox.

L'État a produit beaucoup d'hommes remarquables : les généraux *Juan Salvador de Narvaez*, le défenseur de Carthagène en 1815; *José Ramon Leyva*, fusillé par Morillo; *Gabriel Gutierrez de Pinerez*, *Joaquin Posada*, *Juan José Nieto;* les diplomates et hommes d'état *Jose* et *Pedro Fernandez Madrid*, *José M. Del Real;* le président *Custodio Garcia Rovira*, fusillé par les Espagnols; *Garcia de Toledo*, *Ribon*, *Granados* et autres qui eurent le même sort. Le dictateur d'Antioquia, *Juan del Corral*, né à Mompox, fut le premier qui décréta l'abolition de l'esclavage en 1813. De nos jours, M. *Rafael Nunez*, ex-président de la République; *Joaquin Pablo Posada*, le poète satyrique bien connu ; *José*

Maria Grau, l'intègre administrateur; le géographe *José M. Royo;* le Général *R. Santo-Domingo Vila;* les publicistes *Bartolomé Calvo, Manuel M. Madiedo, Agustin Nuñez, Lazaro M. Pérez,* etc.

Depuis son érection en État fédéral, le Bolivar a été gouverné par les présidents dont les noms suivent : JUAN ANTONIO CALVO (1857), *Juan José Nieto* (1859), *Juan A. de la Espriel'a* (1860), JUAN JOSÉ NIETO (1862), *R. Santo Domingo Vila* (1864), ANTONIO GONZALEZ CARAZO (1865), MANUEL AMADOR FIERRO (1867), RAMON SANTO DOMINGO VILA (1870), PEDRO BLANCO (1872), GARCIA *Manuel Ezequiel Corrales* (1873), EUGENIO BAÉNA (1873), RAFAEL NUNEZ (1876), *Manuel Gonzalez Carazo* (1877), *Benjamin Noguera* (1878), RAFAEL NUNEZ (1879), BENJAMIN NOGUERA (1880).

État social et politique.

La langue espagnole, parlée avec cet accent si caractéristique des populations de la mer des Antilles, est celle du plus grand nombre des habitants de l'État. Mais, dans les îles maritimes, l'anglais est fort répandu, et dans les régions méridionales et occidentales, où il existe encore quelques tribus sauvages, les Indiens ont conservé leur langue avec leur indépendance.

Le Bolivaréen ne se distingue pas, en général, des autres Colombiens des terres chaudes par des traits bien caractéristiques : il subit naturellement l'influence du climat, de sorte qu'il est plutôt indolent que travailleur, insouciant et dépensier plutôt qu'économe et prévoyant. Ce sont là des traits généraux, bien entendu, car il y a beaucoup d'exceptions, d'autant plus dignes d'admiration que tout y invite l'homme à la paresse : la fertilité des savanes, l'abondance du gibier et des poissons exquis. Le travail, a-t-on dit avec raison, semble un effort inutile dans cet heureux climat, où la paix descend des montagnes vertes et du ciel azuré. Ce calme, pourtant, n'est que simple apparence et ne les empêche pas de se passionner jusqu'au délire pour les affaires politiques et de jouer un rôle important dans toutes nos malheureuses guerres civiles. Du reste, leur caractère enjoué les

rend très sociables : les bals, les soirées dans le beau monde sont très fréquentes et fort gaies. Les fêtes populaires sont un peu trop bruyantes et d'une animation qui dépasse souvent les limites d'un enthousiasme ordinaire ; mais elles n'ont pas, en général, des conséquences fâcheuses.

La religion catholique est celle du plus grand nombre, mais les prêtres n'exercent pas sur ces populations un trop grand ascendant. Dans les classes ouvrières, on éprouve rarement le besoin de faire intervenir le maire ou le curé pour légitimer les unions, et comme dans beaucoup de villages il n'y a pas de curé, il s'ensuit que les mariages sont rares relativement, ce qui est regrettable autant au point de vue de la morale que de l'accroissement de la population. L'État forme un diocèse, dont le siège est Cartagena.

L'instruction publique a fait des progrès remarquables pendant ces dix dernières années : à Cartagena, il y a une université, école navale, école normale, un séminaire et deux lycées dont un pour jeunes filles ; à Baranquilla, deux lycées et à Mompox, le collège Pinillos, établissement d'instruction secondaire fondé et doté à ses frais par M. Pedro Martinez de Pinillos.

Trois ou quatre journaux paraissent ordinairement dans la capitale, en dehors du *Diario Oficial* ; cinq ou six, quelques fois plus, à Baranquilla, et deux à Mompox. On cultive dans l'État, non sans succès, les lettres et la musique. Le style des écrivains bolivaréens est, en général, très chaud, très imagé, un peu redondant parfois ; mais, ce sont là des exagérations fort explicables par l'exubérance de la nature qui les entoure et qui leur donne l'exemple de la production hâtive et spontanée.

Le gouvernement de l'État est organisé à peu près comme celui d'Antioquia ; seulement, le mandat du président et des députés n'est que de trois ans. L'État envoie au Congrès huit députés, dont cinq à la Chambre des représentants et trois sénateurs plénipotentiaires. Le territoire de *San-Andres y Providencia*, cédé au gouvernement général par une loi de 1866, est administré par un préfet nommé par le président de la République ; il envoie un commissaire, ayant voix seulement dans les discussions, siéger à la Chambre des représentants. Le budget annuel de l'État de

Bolivar est de un à deux millions de francs; il ne grève chaque habitant que de 4 francs par an en moyenne.

Agriculture. — Industrie. — Commerce.

Sous la domination espagnole, Cartagena était *l'emporium* de toutes les richesses des Indes occidentales. Aussi sa population, qui était presque le triple d'aujourd'hui, s'adonna tout entière au commerce et à la navigation maritime et fluviale. Mais, Cartagena ayant beaucoup perdu de son importance depuis l'invention des bateaux à vapeur, la population a dû émigrer aux États voisins, ou bien se consacrer à d'autres industries plus lucratives. De là le développement qu'ont pris dans l'État l'agriculture et l'élevage du bétail, surtout dans les riches savanes de Corozal et de Sincelejo. Le tabac est cultivé en grande échelle dans la province du Carmen, et le cacao, le café et surtout le coton et la canne à sucre, un peu partout, dans toutes les provinces. L'exportation du bétail sur pied pour Cuba et autres Antilles acquiert chaque jour une plus grande importance.

Baranquilla, aujourd'hui le port le plus fréquenté de la Colombie, est le centre d'un mouvement commercial très considérable. La douane maritime de ce port produit annuellement de 15 à 20 millions de francs. Il y a plusieurs banques dans l'État, et cinq ou six compagnies de navigation fluviale, dont une anglo-américaine, une allemande et trois ou quatre du pays. Elles ont une flotte de vingt-cinq steamers environ et possèdent des chantiers pour la construction et la réparation de leurs bateaux.

La ville de Mompox, si fameuse dans les fastes de la République, est, de même que l'héroïque Cartagena et presque autant qu'elle, en décadence, malgré les efforts patriotiques de ses habitants, qui se sont beaucoup préoccupés de faciliter en tout temps la navigation du bras du fleuve dans lequel elle se trouve. Malheureusement, jusqu'à présent, les changements capricieux du lit du Magdalena et les atterrissements énormes qu'il produit ont déjoué tous

leurs calculs et déçu leur espoir. Magangué, sa rivale, est bien mieux partagée, car les foires qui s'y tiennent deux fois par an, et qui donnent lieu à un mouvement commercial de 10 millions de francs environ, sont très fréquentées par les négociants du littoral et même de l'intérieur.

Cartagena, de son côté, se préoccupe avec raison de la canalisation du *Dique*, ce canal qui met en communication l'artère centrale de la République avec le plus beau de ses ports sur l'Atlantique. Et Cartagena réussira; car, comme l'a dit M. Reclus, il est inévitable que l'antique reine des Indes se relève de ses ruines. En effet, sa position géographique est admirable : assise sur le bord d'une mer sans orages, située à peu près à égale distance du golfe du Darien, où se jette l'Atrato, et du rio Magdalena, elle servira nécessairement tôt ou tard d'intermédiaire commercial entre les bassins de ces deux puissants fleuves; elle n'est séparée de Colon et des autres ports de l'isthme que par la largeur d'un golfe étroit, et peut communiquer avec ces divers points plus rapidement que toutes les autres villes de la République; sa rade est l'une des plus belles du monde entier, et l'on pourrait très facilement y creuser des bassins à flot et des bassins de carénage, nécessaires aujourd'hui dans tous les grands ports de commerce. La canalisation du Dique et le nettoyage de Boca-Grande, large bras de mer qui sépare de l'île de Tierrabomba la pointe sablonneuse de Cartagena, rendront à la *reine des Indes* son ancienne splendeur.

En fait de fabrications, en dehors de celle des bateaux et leurs accessoires pour la navigation des *caños*, il y a les tissus de coton, les nattes et autres articles de ménage, les objets en écaille, etc., dont on fait un grand commerce intérieur. Les exportations consistent en baume de Tolu, bétail sur pied, café, cacao, coton, cuirs, dividivi, salsepareille, tabac, etc., dont la valeur peut être estimée de 20 à 30 millions de francs par an.

Routes et moyens de transport.

Des ports d'Europe, on peut se rendre dans l'État de Bolivar,

soit par les steamers de la Malle-Royale (Southampton) le 2, le 11 et le 17 de chaque mois, soit par ceux de la Compagnie générale transatlantique : le 6 de Saint-Nazaire, le 12 de Marseille, et le 24 de chaque mois de Bordeaux, soit par les bateaux de la Compagnie hambourgeoise, de l'espagnole du marquis del Campo, de celle de Liverpool, ou par la voie de New-York, où il y a deux départs par mois pour Sabanilla. La traversée directe prend une vingtaine de jours, à cause des scales intermédiaires, et le prix du passage varie pour la première classe depuis 750 jusqu'à 1,080 francs et depuis 500 jusqu'à 750 francs pour la seconde classe. Les passagers d'entrepont payent à peu près la moitié du prix de passage en première classe. Les paquebots anglais et américains font scale à Cartagena.

De Sabanilla, ou plutôt de *Salgar*, embarcadère du chemin de fer de Baranquilla, l'on se rend dans cette ville en une heure. Le prix du billet, y compris le passage à bord du remorqueur qui conduit les voyageurs du paquebot transatlantique à la jetée du port, est de 25 fr. (1re classe). La douane est à Baranquilla, mais les bagages ne sont point examinés par les préposés aux recouvrements ; chaque voyageur ayant droit à une franchise de 100 kilos, l'excédent seul est passible d'un droit de douane par kilo de poids brut. Les bagages qui se trouvent dans ce cas sont classés dans la cinquième division du tarif (3 fr. 25 par kilo). Les émigrants, toutefois, n'ont rien à payer ; à cet effet, ils doivent être munis d'une déclaration expresse faite par l'intéressé et visée par le consul colombien du pays d'origine.

De Baranquilla partent une ou deux fois par semaine les steamers pour les divers ports du rio Magdalena, tels que : *Calamar*, *Magangué*, *Mompox* (Bolivar), *Banco*, *Tenerife*, *Puerto-Nacional* (Magdalena), *Barranca-Bermeja*, *Puerto-Carare* (Santander), *Puerto-Berrio*, *Nare* (Antioquia), *Honda* ou *Caracola* (Tolima) et *Puerto-de-Bogota* (Cundinamarca). Il y a aussi des départs pour Santa-Marta et Cartagena, mais bien rarement, car cette navigation ne se fait pas en bateau à vapeur, mais en bongos ou champanes (challands). Du reste, le champan peut être regardé comme le principal véhicule de locomotion dans l'État, à l'exception des communications intérieures de certaines provinces qui possèdent

des routes plus ou moins carrossables. A part cela, les caños sont les voies principales de communication. Des fils télégraphiques relient la capitale aux principaux centres de population du nord de l'État; mais le réseau télégraphique n'est pas aussi complet qu'il serait à désirer. Cartagena est à 1,100 kilomètres de Bogota; par la voie de Baranquilla, le voyage se fait en douze jours environ.

Le voyageur doit être pourvu dans ces régions d'un moustiquaire ; car, à certaines époques de l'année, de vraies nues de moustiques, cousins et autres insectes dont le bourdonnement est aussi désagréable que la piqûre, s'abattent sur les bateaux, spécialement pendant la nuit. On s'en procure à Baranquilla, de même que les nattes, appelées *petates* dans le pays, et qui sont si commodes pour rafraîchir la couche et assujettir le moustiquaire sur les lits de sangle des steamers. En général, les hommes couchent à l'air libre dans le salon ou sur le pont; les cabines sont pourtant assez supportables, étant fort aérées. Le prix du passage de Baranquilla à Magangué ou à Mompox et le Banco, ou *vice versa* (deux jours de navigation), est de 40 francs en première et de 20 francs en seconde classe; à Honda (800 kilomètres, qui se font en huit jours, quelquefois en six, plus souvent en dix jours), il est de 200 francs en première classe et de 100 fr. en deuxième classe à l'aller, et au retour (quatre à cinq jours de voyage) de 160 francs en première et 80 en deuxième classe.

Curiosités naturelles.

La nature même du territoire de l'État, qui fait l'effet d'une plaine immense inondée, en exclut les accidents de terrain qui procurent dans d'autres États des vues si magnifiques, des coups d'œil si inattendus; mais la navigation du fleuve, des caños (prononcez *cagnos*) et des ciénagas, bordés de mangliers et d'épaisses forêts où jouent les singes et les écureuils, remplies de *caïmans* (crocodiles), de *manatis* (phoques d'eau douce), ne laissent pas d'avoir un certain charme. En outre, l'emplacement de l'ancien *Turbaco* et les fameux volcans de boue décrits par Humboldt méritent bien la peine d'être visités.

Divisions administratives.

Le territoire de l'État de Bolivar est divisé en provinces et celles-ci en communes. Les circonscriptions judiciaires, notariales, etc., sont les mêmes. Les provinces sont administrées par des gouverneurs nommés par le président de l'État et les communes par des alcades nommés par les gouverneurs. Il y a dans chaque province un juge qui connaît des affaires criminelles graves et des affaires civiles dont l'importance excède 1,000 francs. Dans les communes, il y a des juges de district dont la compétence ne s'étend qu'aux affaires civiles de moindre importance. A Barranquilla, il y a, en outre, un tribunal de commerce et un juge au criminel. Les appels se font devant les tribunaux de première instance pour les affaires jugées dans les districts et, en dernier ressort, devant la Cour supérieure de l'État.

Les provinces, connues par les noms de leurs chefs-lieux, sont au nombre de dix : Barranquilla, Carmen, Cartagena, Corozal, Chinu, Lorica, Magangué, Mompox, Sabanalarga et Sincelejo. Elles envoient des députés à l'Assemblée législative de l'État, en raison d'un pour chaque dix mille âmes.

En vertu d'une cession temporaire faite par l'État, en 1866, du territoire de *San Andres y Providencia*, ces deux îles (dont la première est à 12° 31′ 40″ lat. N. et 7° 29″ 57 long. O. de Bogota, et l'autre à 13° 22′ 34″ lat. N. et 7° 8′ 17″ long. O) ont été érigées en Territoire fédéral. Ce Territoire est administré, d'après une loi nationale, par un préfet, dont la résidence est à San-Andres, et qui, à son tour, nomme les corregidores. Les noix de coco et le bois de teinture, qu'on exporte pour près d'un demi-million de francs par an, sont les principaux articles du commerce de ces îles, dont la population totale n'est que de 4,000 à 5,000 âmes. La langue anglaise y est d'un plus grand usage que l'espagnol. La juridiction du gouverneur de ces îles embrassait, sous la domination espagnole, toute l'étendue du territoire des *Mosquitos*, dont la propriété est disputée à la Colombie par les républiques de l'Amérique centrale.

Dictionnaire des Communes

Arjona, prov. de Carthagène, 4,000 h.

Arroyo-Grande, prov. de Cart., 1,000 h.

Ayapel, prov. de Chinu, au sud de la ciénaga du même nom, 3,000 h.

Baranoa, prov. de Sabanalarga, 4,000 h.

Barranco-de-Loba, prov. de Mompox, 2,000 h.

Barranca-Nueva, prov. du Carmen, 1,500 h.

Barranquilla, ch.-l. de la prov. de ce nom, 7 m. 20,000 h. Est une ville de très récente fondation, dont les progrès rapides peuvent être comparés à ceux de certaines villes des Etats-Unis. C'est la capitale commerciale de l'Etat et l'une des villes les plus florissantes de la Colombie, surtout depuis que la navigation du delta du Magdalena en a fait un port maritime et fluvial à la fois. Elle est reliée à *Sabanilla*, petit bourg sur le bord de l'Atlantique, par un chemin de fer, qui a été racheté dernièrement par la République. C'est de Barranquilla que partent les bateaux à vapeur qui remontent le fleuve. La ville possède deux églises, dont une presque en ruines, théâtre, hôpital, deux lycées, six ou sept journaux, des chantiers pour la construction des bateaux, etc. La douane maritime y fut établie en 1876 et donna un produit de 7,246,357 fr. dans l'année 1876-77.

Baru, prov. de Cart., dans l'île de Baru, autrefois *Bohaire*, 1,000 h.

Bocachica, prov. de Cart., 1,000 h. Château fort, prison d'Etat, du temps des Espagnols; située dans l'île de *Tierra-Bomba*, jadis appelée *Codego*. Lazaret à *Cano-de-Loro*.

Caimito, prov. de Chinu, 3,500 h.

Calamar, prov, de Cart, à l'entrée du *Dique* dans le Magdalena, 2,000 h.

Campo-de-la-Cruz, prov. de Sab., 3,000 h.

Candelaria, prov. de Sab., 1,500 h.

Caracol, prov. de Sincelejo, 1,000 h.

Carmen, ch.-l. de la prov. de ce nom, 9,000 h. Dans une vallée très fertile; l'élevage du bétail à cornes et la production de tabac et du coton sont ses principales industries.

Carthagène (des Indes), ville capitale de l'Etat, ch.-l. de la prov. de ce nom, 10,000 h. Siège épiscopal. Place forte de 1er ordre en Amérique. Comme ancienneté, c'est la troisième ville de la Colombie, ayant été fondée par Pedro de Heredia en 1533. Bâtie sur une île sabloneuse de 10 kilomètres de long sur un de large, elle communique par quatre ponts avec son faubourg de *Jetsemani*, situé sur la terre ferme. V. très importante jadis, elle était trois fois plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Elle est défendue par de superbes murailles, qui coûtèrent 245 millions de francs, et par plusieurs forts tels que ceux de *S.-Félipe*,

Pastelillo, *S. José* et *S. Fernando*. C'est la patrie du général Narvaez, des présidents Madrid et Garcia Rovira et d'autres hommes célèbres. Université, École normale, École navale, deux lycées, hôpital, théâtre, plusieurs églises, ruines du palais de l'Inquisition. La cathédrale est remarquable surtout par sa chaire, qui est un pur chef-d'œuvre.

Cereté, prov. de Lorica, 4,000 h.

Chima, prov. de Lorica, 3,000 h.

Chinu, ch. l. de la prov. du même nom, 8,000 h. Ce fut ici qu'Heredia trouva un si riche trésor dans les tombeaux des Indiens, que chaque soldat en eut pour sa seule part 6,000 ducats d'or.

Ciénaga-de-Oro, prov. de Lorica, 6,000 h.

Coloso, prov. de Sincelejo, 2,500 h. Extraction du baume de Tolu.

Corozal, ch.-l. de cette prov., 8,000 h. L'élevage du bétail et la fabrication de tissus de coton sont les principales industries de cette petite ville, très prospère.

Calapa, prov. de Barranq, 1,000 h.

Galeras, p. de Corozal, 1,000 h.

Guamo, prov. du Carmen, 2,000 h.

Hatillo-de-Loba, p. de Mompox, 1,000 h.

Juan-de-Acosta, prov. de Sabanal, 2,000 h.

Loba, prov. de Mompox, 2,000 h.

Lorica, ch.-l. de cette prov., 7,000 h. Petite ville très commerçante, sur les bords du rio-Sinu.

Magangué, ch.-l. de cette prov., 4,000 h. près du confluent du Cauca et du Magdalena. Port très fréquenté. Pendant les trois premiers jours de février il s'y tient une foire très importante et qui attire là beaucoup de monde. Tissus de coton, fabrication de nattes et autres petites industries.

Mahates, prov. de Cart., 3,000 h.

Majagual, prov. de Magangué, 5,000 h.

Malambo, prov. de Barranq. 2,000 h.

Manati, prov. de Sabanal, 2,000 h.

Margarita, prov. de Mompox, 4,000 h.

Maria-la-Baja, prov. de Cart., 1,000 h.

Momil, prov. de Lorica, 2,500 h.

Mompox, ch.-l. de cette prov., 9,000 h. Ville très florissante jadis, fondée par Alonso de Heredia en 1538. Sa position géographique est très favorable; mais, depuis que les bateaux à vapeur ne font plus régulièrement la navigation du *Brazo de Loba*, où elle est située, son importance commerciale a diminué beaucoup. Elle acquit une grande renommée de vaillance pendant la guerre d'émancipation. Le général Bolivar, qu'elle protégea et encouragea tant en 1813, a dit avec raison : « Si je dois la vie à Caracas, c'est à Mompox que je dois la gloire. » Cette ville possède un bon établissement d'instruction secondaire, fondé et doté par le philanthrope *Pinillos*, dont il porte le nom. En 1874, fut érigé dans une de ses places publiques le « monument du 6 août », en honneur du jour où elle proclama son indépendance absolue de l'Espagne, en 1810. C'est la patrie du dictateur d'Antioquia, *Juan del Corral*.

Monteria, p. de Lor., 4,000 h.

Morales, p. de Momp., 4,000 h.

Morroa, prov. de Corozal, 1,000 h.

Ovejas, prov. de Corozal, 3,000 h.

Palmar-de-Candelaria, prov. de Sab., 2,000 h.
Palmarito, prov. de Magangué, 1,000 h.
Palmar-de-Varela, prov. de Barranq., 1,000 h.
Palmito, prov. de Sincelejo, 2,000 h.
Pasa-Caballos, prov. de Cart., 1,000 h.
Pié-de-Popa, prov. de Cart., 2,000 h.
Pinillos, prov. de Mompox, 3,000 h.
Piojo, prov. de Saban, 2,000 h.
Ponedera, prov. de Saban, 1,000 h.
Purisima, prov. de Lorica, 2,000 h.
Repelon, prov. de Saban, 2,500 h.
Rocha, prov. de Cart. 1,000 h.
Rosa-Vieja, prov. de Saban, 1,500 h.
Sabana-Grande, prov. de Barranq, 1,000 h.
Sabana-Larga, ch.-l. de cette prov., 9,000 h., riches pâturages pour l'élevage du gros bétail.
Sahagun, p. du Chinu, 7,000 h.
Sambrano, p. du Carmen, 1,000 h.
Sampues, prov. de Sincelejo, 5,000 h.
S. Andres, p. du Chinu, 6,000 h.
S. Andres et S. Luis de Providencia. Ce territoire fédéral comprend trois *corregimientos :* deux dans l'île de San Andres, chefs-lieux *San Andres*, 500 h. et *San Luis*, 400 h., et un dans l'île de Providence, ch.-l. *Providencia*, 300 h. Il y a dans les deux îles, 12 hameaux ayant une population totale de 4,400 hab.
S. Antero, p. de Lorica, 2,500 h.
S. Antonio, p. de Cart., 1,000 h.
S. Benito-Abad, p. de Chinu, 2,500 h.
S. Carlos, p. de Lorica, 2,000 h.
S. Estanislao, p. de Cart., 2,000 h.
S. Fernando, p. de Mompox, 1,000 h.
S. Jacinto, p. du Carmen, 4,000 h.
S. Juan-Nepomuceno, p. du Carmen, 3,000 h.
S. Marcos, p. de Chinu, 1,000 h.
S. Nicolas, p. de Lorica, 1,000 h.
S. Onofre, p. de Sincelejo, 6,500 h.
S. Pelayo, p. de Lorica, 2,000 h.
S. Sébastian-de-Madrid, p. de Magangué, 4,000 h.
Santa-Ana, p. de Cart., 1,000 h.
Sta-Catalina, p. de Cart., 1,000 h.
Sta-Rosa, p. de Cart. 1,000 h.
San-tiago, p. de Chinu, 2,000 h.
Santo-Tomas, p. de Barranq., 3,000 h.
Simiti, p. de Mompox, mines d'or, 2,500 h.
Sincè, p. de Corozal, 7,000 h.
Sincelejo, ch.-l. de cette prov., 12,000 h. Plantations de cannes à sucre. Elevage des bestiaux.
Soledad, p. de Barranq., 4,000 h.
Sucre, p. de Magangué, 4,000 h.
Talaigua, p. de Momp., 1,500 h.
Teton, p. du Carmen, 1,000 h.
Tolu, p. de Sincelejo, 4,000 h.
Tolu-Viejo, p. de Sinc., 3,000 h.
Tubara, p. de Barranq., 2,000 h.
Turbaco, p. de Cart., 4,000 h.
Turbana, p. de Cart., 1,000 h.
Usiacuri, p. de Sab., 2,500 h.
Villanueva, p. de Cart., 2,000 h.
Yati, p. de Magangué, 2,000 h.
Yucal, p. du Carmen, 1.500 h.

TABLEAU

DE LA POPULATION DE L'ÉTAT DE BOLIVAR EN 1881.

PROVINCES	COMMUNES	POPULATION	CHEFS-LIEUX	Tempér. moyenne	POPULATION
Barranquilla........	8	34.000	*Baranquilla*	27°	20.000
Carmen	8	23.000	*Carmen*............	»	9.000
Cartagena...........	19	40.000	*Carthagène*.........	»	10.000
Corozal.............	5	20.000	*Corozal*	»	8.000
Chinu..............	8	33.000	*Chinu*..............	»	8.000
Lorica	11	36.000	*Lorica*........	»	7.000
Magangué	6	20.000	*Magangué*	»	4.000
Mompox.............	10	30.000	*Mompox*...........	30°	9.000
Sabanalarga	12	33.000	*Sabanalarga*........	28°	9.000
Sincelejo	8	36.000	*Sincelejo*	»	12.000
Torrit. féd. de S. Andres y Providencia.	3	4.400	*San Andres*.........	»	500
Indiens sauvages (approximation)		15.000			
Totaux.....	98	324.400			

ÉTAT DE BOYACA

Nom, formation, situation, limites, superficie.

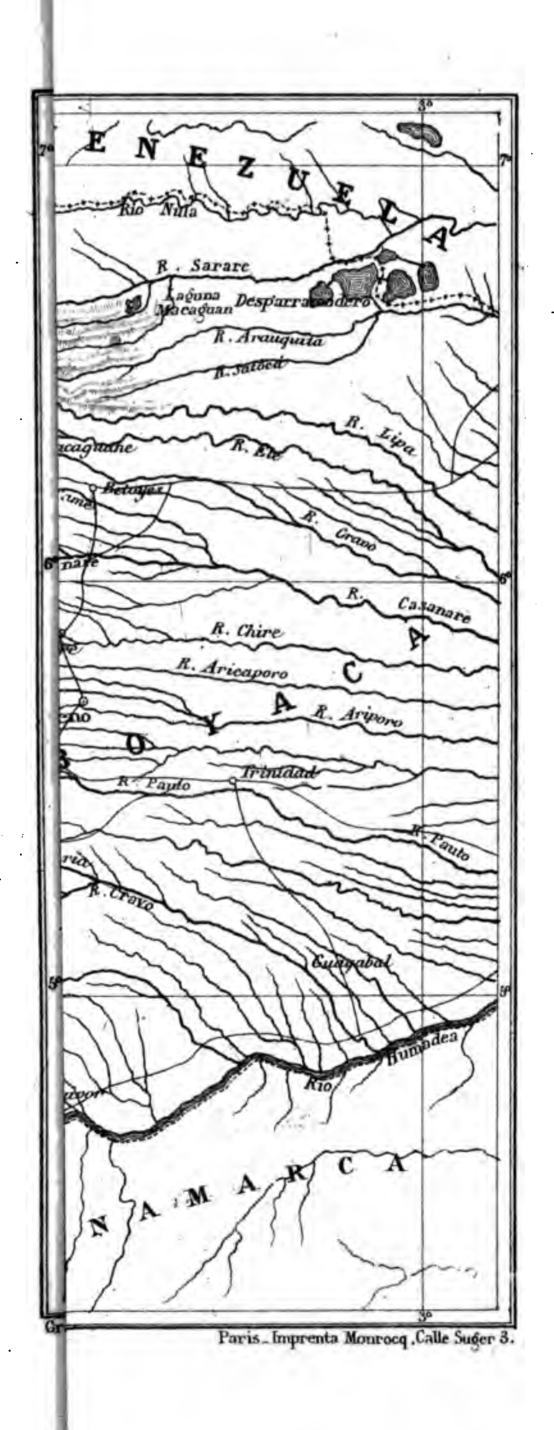
L'ÉTAT DE BOYACA tient son nom de la glorieuse victoire remportée sur les Espagnols, le 7 août 1819, par les armées réunies de la Nouvelle-Grenade et du Venezuela, aux ordres des généraux Bolivar et Santander, victoire qui décida définitivement du sort de la Colombie.

Il a été formé par la loi nationale du 15 juin 1857, des anciennes provinces de *Casanare, Tundama, Tunja et Velez,* à l'exception de l'ancien canton de Vélez, qui fait partie de l'État de Santander.

Il est situé dans la région centrale orientale, et s'étend depuis 4° 24′ jusqu'à 7° 3′ de latitude N. et depuis 5° de longitude E. jusqu'à 0° 22′ de longitude O. du méridien de Bogota.

Il est borné au N. par l'Etat de Santander et la République du Venezuela; à l'E. par cette même République; au S. par le Cundinamarca et à l'O., par le rio Magdalena, qui le sépare d'Antioquia, et par l'État de Santander. Son pourtour est de 2,180 kilomètres, distribués ainsi : sur le rio Magdalena, 50; sur la frontière de Santander, 450; sur celle du Venezuela, 430; et sur celle du Cundinamarca, 1,250 kilomètres.

Sa superficie est de 863 myriamètres carrés, dont 305 environ sont habités et plus ou moins cultivés. Sa plus grande longueur, depuis l'embouchure de la petite rivière d'*Aldana* au S.-O. jusqu'au point nommé l'*Apostadero,*


ENEZUELA
Rio Nula
R. Sarare
Laguna Macaguan
Desparramadero
R. Arauquita
R. Satoca
R. Lipa
R. Ele
Betoyes
R. Cravo
R. Casanare
R. Chire
R. Aricaporo
R. Ariporo
BOYACA
Trinidad
R. Pauto
R. Cravo
Guaybal
Rio
Humadea
NAMARCA
Paris. Imprenta Monrocq, Calle Suger 3.

au N.-E., est de 735 kilomètres ; et sa plus grande largeur, depuis le confluent de l'*Upia* et du *Meta* au S. jusqu'au pic de l'*Ima* au N., est de 265 kilomètres. Comme étendue territoriale, cet État occupe le troisième rang et pourrait bien alimenter une population de 10 millions d'habitants.

Physionomie générale.

La conformation physique de l'État est à peu près celle d'un quadrilatère rhomboïdal, dont les côtés opposés seraient : la ligne frontière de Santander au N.-O. et le rio Méta au S.-E. ; le rio Arauca au N.-E. et la frontière du Cundinamarca au S.-O. Il est traversé du S. au N.-N.-E. par la cordillère orientale des Andes colombiennes, qui détache à droite et à gauche plusieurs chaînons plus ou moins considérables. Les principales hauteurs de cette partie de la cordillère orientale, sont : le *Boqueron del Consuelo* (4,320 m.) le *Cerro del Mortino* (4,700 m.) et le pic de *Saboya* (4,003 m.). C'est au *Paramo de Tunja* (3,127 m.), au sud de la capitale, que se trouve le *divortio aquarum* de cette région. Vers le N.-O. coule le rio *Suarez,* appellé aussi *Saravita,* vers le N. le *Chicamocha,* vers le S.-O. le *Funza,* affluents du Magdalena ; et vers le S., l'*Upia,* affluent du Meta. Sur le versant oriental de la cordillère, l'État possède un grand nombre de fleuves et de caños navigables, dont les principaux sont : l'*Arauca,* le *Pore* et le *Meta.* Sur le versant occidental, le Suarez et le Chicamocha qui, une fois réunis, forment le *Sogamoso;* le rio *Minero,* plus loin *Carare,* etc.

L'État de Boyaca, comme tous ceux des Andes orientales, contient deux régions distinctes : celle des *Llanos* ou plaines de l'Est, à peu près inhabitées, qui se transforment en ciénagas ou lagunes à l'époque des grandes pluies, et les plateaux surandins, où se trouve la grande masse de la population.

Le climat des savanes est ardent et, en général, très insalubre ; celui des hauts plateaux, froid ou tempéré, est fort sain et agréable.

Population.

La population de l'État de Boyaca était, d'après le recensement de 1843, de 331,887 habitants, et d'après le recensement de 1871 (y comprise la population du territoire fédéral de Casanare) de 508,940 habitants. La période de duplication de la population est plus longue pour cet État que pour celui d'Antioquia. La race n'est pas moins prolifique, tant s'en faut, mais c'est elle qui fournit le plus gros contingent aux armées fédérales, à tel point qu'on peut dire que la moitié des victimes de nos guerres civiles, sont des Boyacéens. Nous avons cru pouvoir fixer à quarante ans cette période de duplication et donner à l'État une population civilisée de 650,000 habitants. Le chiffre de ses habitants non encore civilisés a été calculé à 16,000 environ, soit en total 666,000 habitants, ou 702,000 habitants en y ajoutant la population du territoire fédéral de Casanare (36,000 hab.) qui appartient à l'Etat. Les éléments de cette population peuvent être décomposés ainsi : Indiens pur sang, 30 pour 100; race blanche, 20 pour 100; métis fils de blanc et d'Indienne, 50 pour 100. Il n'y a presque pas de nègres dans l'Etat.

Le Boyaca est bien l'État le plus peuplé de la Colombie; mais son territoire, qui est fort étendu, le place au troisième rang au point de vue de sa population spécifique (7.76 par kil. c.) et de la densité réelle de la population (21,47 hab. par kil. c.). Le contingent militaire de cet État, qui a été toujours le plus fort, pourrait être, au cas d'une guerre extérieure, de 30,000 hommes pour l'armée active et de plus de 15,000 pour l'armée de réserve.

Histoire.

Avant la conquête, presque toutes les populations de l'État de Boyaca formaient un corps de nation, dont le roi, appelé *Zaque*, était inféodé au *Zipa* ou roi des Muyscas, son suzerain. Sur son territoire se trouvait le sanctuaire d'*Iraca*, la *Rome des Chibchas* (nom que les Espagnols donnèrent à

la ville qui occupait l'emplacement actuel de Sogamoso), dont le grand pontife était choisi par quatre puissants caciques qui portaient le titre d'électeurs. C'était là le siège du gouvernement théocratique de l'empire, le lieu des pèlerinages et des offrandes. Aussi les Espagnols montrèrent un tel désir de s'en emparer dès leur première entrée dans le pays (1537) qu'ils éveillèrent la méfiance des indigènes. Ceux-ci leur donnèrent de fausses indications et surent manœuvrer avec assez d'habileté pour réussir à cacher la plupart de leurs trésors. *Gonzalo Jiménez de Quesada* s'empara par un coup de main hardi de *Quiminchatocha,* leur roi ; mais celui-ci, dont la personne était sacrée, fut tellement indigné de cet acte d'hostilité injustifiable, qu'il en mourut. Quesada prit aussi la ville sacrée d'*Iraca*, où se trouvait le fameux temple du soleil, le plus somptueux de tous ceux du nouveau monde, après celui du Cuzco, et que la cupidité de deux soldats espagnols mit en flammes.

L'intrépide *Diego de Ordaz* avait remonté, bien avant Quesada, le cours de l'Orénoque et du Méta (1531), mais il n'osa pas abandonner ses navires pour aller à la découverte du pays des *Hunzas*. Ce furent donc Quesada et son frère « le mauvais ange de la conquête », le cruel *Hernan Pérez de Quesada,* les conquérants de cet État: son premier colonisateur fut *Gonzalo Suarez Rondon,* brave capitaine qui s'était distingué à Pavie et qui, comme gouverneur de cette région, jeta les fondements de la ville de *Tunja* sur le même emplacement occupé par la capitale des Hunzas.

Lorsque Philippe II, de lugubre mémoire, encouragea l'établissement des missions de jésuites dans ses vastes possessions d'Amérique, le Boyaca fut une des provinces qui en profitèrent le plus. Les richesses de la *Compagnie* sont restées légendaires dans le pays : ses troupeaux étaient innombrables, et de cette époque date l'existence des taureaux sauvages dans les llanos de Casanare. Cette prospérité des établissements de jésuites fut un des principaux motifs de leur expulsion sous Charles III. Les missionnaires dominicains, augustins, capucins, etc., qui les remplacèrent; laissèrent dans un tel abandon ces florissantes colonies que, vers 1810, elles n'existaient presque plus pour la plupart.

A l'époque de la révolution, la province de Tunja, s'orga-

nisa à l'instar des autres du Nouveau-Royaume de Grenade et envoya des députés au Congrès fédéral de Bogota (1810). Tunja devint plus tard le siège du gouvernement de l'Union (1812-1813) pendant plusieurs mois. Après la défaite de *Cachiri* (1816), qui fut le dernier effort tenté par les républicains pour s'opposer à la marche triomphante des armées de la reconquête, ce fut à *Casanare*, dans le Boyaca, que se réfugia la liberté expirante. Comme les Asturies de la vieille Ibérie, cette province ne fut jamais foulée aux pieds par les envahisseurs, et devint l'unique espoir des patriotes. Les généraux *Santander*, qui avait sauvé les derniers restes de l'armée républicaine, *Neira, Moreno* et autres chefs, tels que les frères *Almeidas, Nonato Pérez*, etc., y maintinrent en haut le drapeau de l'indépendance, harcelant sans trève ni repos les troupes espagnoles; et, marchant de concert avec *Paez,* surnommé le *lion d'Apure;* et les autres chefs des insurgents du Venezuela, préparèrent l'avènement de la liberté.

Vers 1818, le général Santander, de retour de la Guyane, où il avait été conférer avec le général Bolivar (qui avait réussi à organiser à Angostura un gouvernement provisoire) sur les avantages de changer le théâtre de la guerre, commandait déjà une armée de 2,000 hommes, dont 1,000 fantassins et 1,000 chevaux. Bolivar, comprenant qu'il fallait tenter un coup sur la capitale du royaume, plutôt que de prolonger indéfiniment cette guerre féroce de *guerrillas* qu'il faisait sans aucun succès appréciable dans le Venezuela, vint se joindre au général Santander, qui s'effaça modestement devant la supériorité de son génie, et prit le commandement en chef des deux armées. L'armée de Bolivar comptait 1,800 hommes de la légion irlandaise, aux ordres du brave colonel *Rook*, et la division *Anzoatégui,* forte de 1,000 hommes, soient 2,800 soldats et 1,000 chevaux environ.

Les généraux Bolivar et Santander, à la tête de leurs armées, traversèrent les Andes par le paramo de *Pisva* (3,900 m.) le 6 juillet 1819, et surprirent la petite garnison des *Corrales de Bonza*, forçant par suite les Espagnols à évacuer la ville de Sogamoso. Le 25 juillet, ils livraient la sanglante bataille du *Pantano-de-Vargas,* où se couvrirent de gloire les terribles lanciers *llaneros* que commandait *Rondon*. Grâce à eux, cette rencontre ne fut pas une défaite pour les armées ré-

publicaines, mais le prélude du triomphe éclatant de Boyaca. Le 7 août suivant, l'armée du général espagnol *Barreyro* tombait tout entière, armes et bagages, au pouvoir des insurgents, à l'exception de quelques soldats fugitifs et d'un officier, *Martinez de Aparicio,* qui porta avec toute la hâte de la peur la nouvelle de ce désastre écrasant au vice-roi Samano, à Bogota.

Cette victoire, si féconde en résultats, que Santander avait aidé à préparer et à gagner plus que nul autre, ne fut point, cependant, un triomphe ni trop coûteux ni très longtemps disputé. L'impétuosité incontestable de nos jeunes soldats l'enleva à la pointe de leurs baïonnettes, en quelques heures, et, détail curieux, les âges réunis des trois généraux insurgents qui commandaient en chef ce jour-là n'atteignaient pas cent ans: Bolivar était âgé de trente-six ans, Anzoátegui de vingt-neuf et Santander de vingt-sept ans! Et, cependant, cette victoire assura l'indépendance de la Nouvelle-Grenade, contribua puissamment à la libération du Venezuela et permit d'aller plus tard porter les drapeaux de la Colombie, de victoire en victoire, jusqu'aux cimes neigeuses du Potosi, dans l'Amérique australe. Telles furent les conséquences du magnifique succès obtenu sur cette armée espagnole de 3,500 vétérans qui avaient vaincu Napoléon.

Le général *José Maria Ortega Narino*, alors colonel, fut nommé intendant gouverneur de la province de Tunja, changée en département de Boyaca, et, grâce à son activité, une armée de 9,000 hommes fut levée par lui et dirigée sur le Venezuela. Le bataillon Tunja (1,200 fusils), qui se couvrit de gloire à *Carabobo* (24 juin 1821), faisait partie de ce contingent.

Cet État a donné déjà quatre présidents à la République : MM. le docteur *José Ignacio de Marquez*, les généraux *Santos Gutierrez* et *Santos Acosta* et le docteur *Santiago Pèrez.* Parmi les hommes célèbres dans la guerre, les sciences et les lettres de l'ancienne Colombie et de la Nouvelle-Grenade, nés dans l'État, nous pouvons citer : le naturaliste *Joaquin Camacho,* le docteur *Joaquin Umana*, fusillés par les Espagnols, le brave général *Juan José Neira,* les jurisconsultes *Rufino Cuervo, Ezequiel Rojas* et *Salvador Camacho,* les poètes *Luis Vargas Tejada* et *José Joaquin Ortiz,* les géné-

raux *Juan Nepomuceno Moreno, Juan José Reyes Patria, Ramon Acevedo, Manuel M. Franco,* etc.

De nos jours, citons parmi les illustrations de Boyaca: MM. *Salvador Camacho Roldan,* l'économiste bien connu; *Santiago Pérez,* ex-président de la République, *Felipe Perez,* l'auteur de la « Géographie des États-Unis de Colombie »; le médecin Dr *Juan de Dios Tavera, Zenon Solano,* qui a tant fait pour répandre les connaissances agronomiques; *Jose Eusebio Otalora,* promoteur de la fonderie de Samaca, le docteur *Pedro Cortes Holguin, Antonio Roldan,* directeur de la banque nationale; les généraux *Santos Gutierrez,* dont la bravoure et la loyauté étaient proverbiales; *Santos Acosta, Sergio Camargo, Anibal Currea, Venancio Rueda,* etc., *Jesus T. Tejada* et autres hommes de lettres; les explorateurs des llanos de Casanare et du Caqueta, *Joaquin Diaz E.* et *Rafaël Reyes.*

Une partie du territoire de l'État et celui de Santander formèrent le département de Boyaca de l'ancienne Colombie. Dans la Nouvelle-Grenade, l'Etat formait les provinces de Casanare, Tundama, Tunja et Velez (sauf le canton du même nom). Depuis son érection, l'État de Boyaca, a été gouverné par les présidents dont les noms suivent : PEDRO FERNANDEZ MADRID (1857); *Jose M. Malo Blanco* (1858); *David Torres* (1859); SANTOS GUTIERREZ (1861); PEDRO CORTES HOLGUIN (1862); *Cenon Solano* (1863); SERGIO CAMARGO (1864); SANTOS ACOSTA (1866); ANIBAL CURREA (1868); FELIPE PÉREZ (1870); VENANCIO RUEDA (1872); ELISEO NEIRA (1874); JOSÉ DEL C. RODRIGUEZ (1876); JOSÉ EUSEBIO OTALORA (1878); ARISTIDES CALDERON (1882).

État social et politique.

Les Indiens, qui forment la base de la population boyacéenne, ne sont pas, à l'exception de quelques tribus nomades des llanos, des Indiens sauvages : ils sont plus ou moins policés et parlent l'espagnol. Ils sont doux, avenants et honnêtes, quoique les mauvais traitements des blancs, qui les ont toujours exploités, leur aient imprimé une défiance

instinctive et rusée, qui forme le fond de leur caractère. Assez intelligents jusqu'à un certain âge, ils s'abêtissent à mesure qu'ils avancent dans la vie, soit par l'abus de la *chicha* (boisson fermentée qu'ils font avec du maïs, de la mélasse et autres ingrédients), soit par toute autre cause, et deviennent parfois d'une stupidité, réelle ou simulée, qui frise le crétinisme. La monotonie de leur existence, leur penchant pour l'immobilité roide et les mouvements automatiques, autant que leur grande pauvreté, leur font rechercher de préférence la carrière des armes ou celle de l'Église. Comme fantassins, on n'en saurait trouver nulle part de meilleurs : disciplinés, sobres, d'un stoïcisme incroyable, ils supportent sans murmurer toutes les privations et bravent sans sourciller tous les dangers. Dans les batailles, ils marchent, toujours à l'avant, sans jactance, sans vanité, avec la précision mathématique d'une machine et l'honnêteté de gens qui connaissent leurs devoirs. On pourrait les appeler les Prussiens de la Colombie, s'ils n'en étaient point les Suisses. Ils entrent à contre-cœur dans le service militaire ; mais, une fois qu'ils ont troqué leurs loques contre les pantalons rouges ou la casaque bleue du soldat, ils ne veulent plus les quitter.

A côté de cette race d'Indiens de la cordillère, humbles et pauvres, il y a les terribles lanciers des *llanos*, qui sont très intelligents, courageux jusqu'à la témérité, indisciplinés et querelleurs. Comme les Arabes du désert, ou les Cosaques des steppes, avec lesquels ils ont beaucoup de points de ressemblance, ils aiment leur liberté et leur cheval par-dessus tout au monde. Dans la guerre d'émancipation, ils acquirent une renommée impérissable par leurs charges impétueuses qui étaient la terreur des Espagnols.

La grande majorité des Boyacéens est catholique : descendants d'une nation superstitieuse, dont la religion était une sorte de paganisme au petit pied, ayant un dieu pour chacun des besoins humains, ils ont continué à faire, sous l'invocation de la Vierge ou des saints, comme catholiques, les mêmes pérégrinations qu'ils faisaient jadis, comme païens. Il n'y a que les noms des divinités et certaines pratiques externes qui ont changé; quant au fond, c'est toujours la même chose. Des prêtres intelligents ont voulu réagir contre cette tendance des indigènes à dénaturer d'une façon si

mesquine la foi du Christ; mais ils n'ont réussi qu'à s'aliéner le bon vouloir des populations et à s'attirer les haines des exploiteurs de leurs faiblesses. La capitale de l'État, *Tunja*, a été érigée dernièrement en évêché; mais la vraie capitale religieuse de l'État est *Chiquinquira* où une image de la Vierge, que l'on dit fort miraculeuse, attire tous les ans plus de 60,000 pèlerins.

L'instruction publique n'est pas assez répandue dans l'État, attendu le nombre de ses habitants: il y a une université, deux écoles normales, un séminaire, etc., à Tunja; des écoles d'agriculture à Tunja et Duitama et des lycées dans tous les chefs-lieux des départements. Le nombre des écoles primaires de l'État n'était que de 200 en 1874, et le nombre des inscriptions de 10,000 pour les enfants des deux sexes. Il n'y a que trois ou quatre journaux dans l'État, mais cela tient aussi à la proximité de Bogota, dont les publications y circulent beaucoup.

L'organisation intérieure de Boyaca est à peu près la même des autres États; la période administrative n'est que de deux ans. Il envoie au Congrès fédéral trois sénateurs plénipotentiaires, représentation fixe, et onze députés (dont un de Casanare) à la Chambre des représentants. Le budget annuel de l'État dépasse à peine un million de francs.

Agriculture, industrie, commerce.

L'État de Boyaca est essentiellement agricole. Peu ou pas de fruits exportables: on y cultive de préférence les céréales, les légumes et les arbres fruitiers de l'Europe, spécialement des pommiers, dont on fait un cidre excellent. Depuis quelques années, on cultive des vignes, des oliviers, du chanvre, du lin et autres plantes industrielles, dont la culture était défendue sous peine de mort par les lois espagnoles. L'élevage du bétail, la fabrication de quelques tissus de laine et de coton, des poteries et autres articles de ménage de peu de valeur, sont les principales industries de la population du Boyaca. Il est sans doute l'État le plus pauvre de la Colombie, tout en étant le plus peuplé. Suivant les calculs de la Com-

mission chorographique, il y avait dans l'État, en 1850-1855, 214,657 bœufs, 188,515 moutons, 16,510 chèvres, 62,260 porcs, 38,227 chevaux, 15,226 mules et 3,335 ânes. En trente ans, ces chiffres doivent être doublés, pour le moins.

Les llanos de Casanare renfermaient une si grande quantité de taureaux sauvages qu'on s'imagina qu'elle était inépuisable. Aussi arriva-t-on jusqu'à l'extrême blâmable de les tuer dans le seul but d'en retirer les peaux pour l'exportation. Malgré cette stupide destruction, les troupeaux sauvages, qui commencent à devenir plus rares, ne sont point encore épuisés. On n'évalue pas à moins de 12,000 têtes le produit annuel de cette chasse d'un genre si inconnu en Europe.

Le peu de valeur des articles de fabrication indigène, tels que les toiles écrues, les couvertures de laine, les poteries, les sacs, les espadrilles et autres articles de *fique*[1], le bon marché incroyable des subsistances, maintiennent les salaires à des taux tellement dérisoires que le peuple des campagnes est dans une pauvreté très voisine de la misère.

En fait de mines, l'État possède les fameuses mines d'émeraudes de *Muzo*, les seules en exploitation aujourd'hui dans le monde entier; les mines de cuivre de *Moniquira*, dont la richesse émerveilla le baron d'Humboldt, etc. Le gouvernement de l'État a fait dernièrement l'acquisition des mines de fer de *Samaca*, où il se propose d'établir une grande fonderie et des hauts-fourneaux.

Le principal commerce de l'État consiste en l'échange de bétail et des articles de fabrication indigène contre le tabac et le cacao du Tolima, le sel et les marchandises étrangères qu'il reçoit du Cundinamarca; le coton, les chapeaux de paille, le sucre, le café et autres denrées coloniales qu'il introduit de l'État de Santander.

1. *L'agave americana* est l'une des plus utiles parmi les plantes des terres tempérées de la Colombie; elle sert à former les haies des enclos. Son tronc fournit le *maguey*, l'étoupe et le liège des Indiens; la partie charnue des feuilles fournit le *barbasco*, qui endort les poissons et facilite la pêche; la partie fibreuse, le *fique*, la *pita* ou *jéniquen*, employé à la confection des cordes, des sacs, des espadrilles, etc. Les fruits sont utilisés comme condiments et, dans certaines régions, ils servent à préparer une boisson fermentée, le *pulca* des Mexicains. Cette plante, dont la tige est fort droite, croît avec une rapidité étonnante.

Routes et moyens de transport.

Les chemins de l'État de Boyaca sont faits pour être parcourus à dos de mulet ; mais, à Tunja et dans les autres villes principales, il y a des routes carrossables qui mènent aux villages des alentours : celle qui doit relier Tunja à Bogota n'est pas encore terminée, mais elle le sera bientôt. Les chemins de l'État sont assez bons en général, quoiqu'ils deviennent presque impraticables à l'époque des grandes pluies. Boyaca n'a pas de ports ouverts au commerce, sur le Magdalena, de sorte que le voyageur européen qui s'y rend doit aller d'abord à Bogota, à moins qu'il ne préfère débarquer à *Puerto-Nacional* et traverser l'État de Santander par la voie d'Ocana, ce qui pourrait être bien plus long, surtout pour un étranger qui ne serait pas bien au courant de notre façon de voyager. Tunja est à 165 kilomètres de Bogota, lesquels se font en trois jours à cheval.

Dans la partie peuplée de l'État, qui jouit en général d'un climat assez froid ; on porte des vêtements d'hiver pendant toute l'année. Quant aux prix de louage des bêtes de somme, ils varient suivant les localités et les saisons, mais ils sont en moyenne de 5 francs par journée de voyage et par chaque mule ou cheval, y compris le salaire des muletiers. Les routes sont très sûres, et l'on peut voyager partout sans la moindre crainte d'avoir de mauvaises rencontres. Du reste, cette observation est applicable à toutes les routes de la Colombie, presque sans exception.

Curiosités naturelles.

Elles sont fort nombreuses, mais nous nous contenterons de citer : au point de vue archéologique et ethnographique, plusieurs pierres ressemblant aux *dolmens* et aux *menhirs* bretons, la pyramide de *Saboya* portant de nombreuses inscriptions hiéroglyphiques ; les tombeaux de *Gameza*, pleins de momies, d'armes et d'ustensiles des Indiens primitifs. Au

point de vue géologique, les grottes de *Soata* et du *Cocouy* où l'on a trouvé des mastodontes et autres mammifères fossiles: la *Fura-Tena* (l'homme-femme), deux rochers colossaux séparés par le rio Minero, qui avaient une signification mystique pour les aborigènes; des gisements de sel et des eaux minérales dans plusieurs endroits. Un pont naturel sur le rio Suarez, la chute d'eau de *Quitisoque*, le lac sub-andin de *Tota* et plusieurs vues d'une beauté et d'un pittoresque hors ligne.

Divisions administratives

Le territoire de l'État est divisé en départements et ceux-c en districts. Les divisions politiques sont au nombre de sept, les judiciaires et notariales au nombre de treize. Départements: du Nord, chef-lieu *Soata*, du Nord est, chef-lieu *Labranza-grande*; de Gutiérrez, chef-lieu *Cocouy*; du Centre, chef lieu *Tunja*; d'Orient, chef-lieu *Guateque*; d'Occident, chef-lieu *Moniquira*, et Tundama, chef-lieu *Santa-Rosa* (de Viterbo).

Le territoire fédéral de Casanare, chef-lieu *Tame*, qui appartient à l'État, comprend 14 corregimientos ayant une population totale de 36,000 habitants environ. Nous donnons plus loin la distribution de la population boyacéenne par départements et par communes.

Dictionnaire des Communes

Arauca, Territ. de Casanare, sur le fleuve Arauca, ancienne douane nationale, 4,000 h.

Arauquita, territ. de Casanare, 1,500 h.

Arcabuco, d. d'Occ., 3,500 h.

Barroblanco, territ. de Casanare, 2,000 h.

Belen, d. de Tund., 2,699 m., 7,000 h.

Betéitiva, d. de Tund., 2,680 m., 5,500 h.

Boavita, d. du N., 2,113 m., 8,500 h.

Boyaca, d. du C., 2,361 m., 7,000 h. Champ de bataille célèbre où fut gagnée l'indépendance de la N. G. et par suite, celle du continent sud-américain, le 7 août 1819. Il a donné son nom à l'Etat.

Buenavista, d. d'Occ., 1,984 m., 3,000 h.

Busbanza, d. de Tund., 2,000 h.

Caldas, d. d'Occ., 2,700 m., 7,000 h.
Capilla del Cocuy, d. Gut., 2,800 m., 5,500 h.
Capilla de Tenza, d. d'Or., 1,600 m., 6,500 h.
Cerinza, d. de Tund., 2,675 m., 5,000 h.
Chameza, d. du N.-E., 1090 m., 2,500 h. Mines de sel.
Chinavita, d. d'Or., 1,643 m., 3,000 h.
Chiquinquira, d. d'Occ., 2,614 m. 18,000 h. Ville la plus peuplée de l'Etat. Elle se trouve près du lac de Fuquene, qui était un ancien lieu de pèlerinage avant la conquête. Les Espagnols y trouvèrent une image de la Vierge Marie, que l'on dit très miraculeuse. Les pèlerins y affluent de toutes parts, au nombre de 60,000 environ par an. L'église où l'on vénère l'image de N. D. de Chiquinquira est assez belle. La ville possède cinq établissements d'instruction secondaire, dont trois lycées de jeunes filles, deux ou trois journaux, hôpital, etc. Les petites cultures et l'élevage du bétail sont ses deux principales industries.
Chiquisa, d. d'Occ., 2,500 m., 2,000 h.
Chire, territ. de Casanare, 3,000 h.
Chirivi, d. du C., 2,800 m., 4,500 h.
Chiscas, d. de Gut., 2,380 m., 8,000 h.
Chita, d. de Gut., 2,976 m., 10,000 h. Mines de sel.
Chitaraque, d. d'Occ. 1,571 m., 4,500 h.
Chivata, d. du C., 2,903 m., 4,000 h.
Ciénaga, d. du C., 2,500 m., 4,000 h.
Cocuy, ch.-l. du dép. de Gutiérrez, 2,757 m., 9,000 h. Grande production de céréales. Mines d'or et d'argent. Patrie du général Santos Gutiérrez.
Combita, d. du C., 2,730 m., 6,000 h.
Coper, d. d'Occ., 880 m., 4,000 h.
Corrales, d. de Tund.. 2,381 m., 3,500 h.
Cucaita, d. du C., 1.640 m., 2,000 h.
Cuitiva, d. de Tund. 2,640 m., 3,500 h.
Duitama, d. de Tund., 2,510 m., 12,000 h., Jadis la résidence du cacique Tundama. Fabriques d'esparterie. Ecole d'agriculture.
Espino, d. de Gut., 1,994 m. 3,500 h.
Firavitova, d. de Tund., 2,506 m., 6,500 h.
Floresta, d. de Tund., 2,506 m., 7,500 h.
Gachantiva, d. d'Occ., 2,436 m., 5,500 h.
Gameza, d. de Tund., 2,690 m., 4,500 h.
Garagoa, d. d'Or., 1,584 m., 9,500 h.
Guacamayas, d. de Gut., 2,010 m., 4,000 h.
Guatéque, ch. l. du d. d'Or., 1,815 m., 9,000 h. Dans la fertile vallée de Tenza, mines d'or, d'argent et de cuivre. Patrie du général *Juan José Neira.*
Guatoque, d. d'Occ., 2,391 m., 4,000 h.
Guayata, d. d'Or., 1,720 m., 8,500 h.
Güican, d. de Gut., 2,900 m., 4,000 h.
Iza, d. de Tund., 2,560 m., 3,000 h.
Jenezano, d. du Centre, 2,165 m., 10,000 h.
Jerico, d. du N., 3,070 m., 5,500 h.
Labranza-grande, ch.-l. du département du N.-E., 1,161 m., 7,000 h. sur la route de Sogamoso aux Llanos. Entrepôt

du commerce de gros bétail.
La-Paz, d. du N., 2,720 m., 4,500 h.
Leyva, d. d'Occ., 1,982 m., 4,500 h. Mines d'argent, cuivre, nitre, soufre, carrières de marbre etc. Plantations récentes d'oliviers et de vignes. Le Général Antonio Narino y mourut en 1823. Ruines d'anciens couvents.
Macanal, d. d'Or., 1,683 m., 6,000 h.
Maripi, d. d'Occ. 3,000 h.
Marroquin, d. du N.-E. 865 m., 1,500 h.
Miraflores, d. d'Or., 1,432 m., 12,000 h.
Mongua, d. du N.-E., 2,970 m., 5,000 h.
Mongui. d. de Tund., 2,930 m., 4,000 h. Couvent de Saint-François où se trouve une image de la Vierge du Rosaire, peinte, dit-on, par Charles V, qui en fit cadeau à la ville lors de sa fondation,
Moniquira, ch.-l. du d. d'Occ., 1,705 m., 13,000 h. Très riches mines de cuivre.
Morcote, d. du N.-E., 1,005 m., 2,000 h.
Moreno, territ. de Casanare, 5,000 h.
Motavita, d. du C., 2,851 m., 2,000 h.
Muzo, d. d'Occ., 824 m., 5,000 h. Riches mines d'émeraudes, les seules qui soient en exploitation dans le monde entier. Le café de Muzo, est aussi bon que le meilleur moka. Ses papillons ornent tous les musées.
Nobsa, d. de Tund., 2,388 m., 4,500 h.
Nunchia, territ. de Casanare, 2,500 h.
Oicata, d. du C., 2.500 m., 3,000 h.
Orocué, territ. de Casanare, sur le Méta. Douane fédérale, 2,000 h.
Pachavita, d. d'Or., 1,704 m., 4,500 h.
Padua, d. du C., 2,616 m., 9,000 h.
Païpa, d, de Tund., 2,459 m., 12,000 h.
Pajarito, d. du N. E., 1,100 m., 1,500 h.
Panqueva, d. de Gut., 2,258 m. 3,000 h.
Pare, d. d'Occ., 1,600 m., 4,500 h.
Pauna, d. d'Occ., 1,236 m., 4,000 h.
Paya, d. du N.-E., 905 m., 2,000 h.
Pesca, d. de Tund., 2,661 m., 12,500 h.
Pisva, d. du N.-E., 2,000 h.
Pore, territ. de Casanare, 3,000 h.
Pueblo-Viejo, d. de Tund., 3,035 m., 5,500 h.
Ramiriqui, d. du C., 2,270 m., 8,500 h. Ruines d'un temple des Hunzas, thermes des Zaques.
Raquira, d. d'Occ., 2,135 m 4,500 h.
Recetor, d. du N.-E., 1,000 h Mines de sel.
Ricaurte, d. du N., 2,178 m., 2,500 h.
Saboya, d. d'Occ., 2,801 m., 9,000 h.
Sacama, d. du N., 1,500 h.
Sachica, d. d'Occ., 1,990 m., 1,500 h.
Salina, d. de Gut., 1,439 m., 2,000 h.
Samaca, d, du C., 2,569 m., 7,000 h. Fonderie de fer.
San-Lope, territ. de Casanare, 1,000 h.
Santa-Ana, d. d'Occ., 1,820 m., 5,500 h.
Santa-Rosa, (de Viterbo) ch.-l. du d. de Tundama, 2,591 m., 9,000 h. Lycées pour filles et garçons. Mines d'argent.
Sativa-Norte, d. du N., 2.290 m., 6,000 h.

Sativa-Sur, d. du N., 3,108 m., 4,000 h.
Siachoque, d. du C., 2,760 m., 4,000 h.
Soata, ch.-l. du d. du N., 2,044 m., 17,500 h.; est la seconde ville de l'Etat quant au chiffre de la population. Grandes plantations de cannes à sucre et de dattiers.
Socha, d. de Tund., 2,625 m., 4,000 h.
Socota, d. de Gut., 2,440 m., 7,000 h.
Sogamoso, d. de Tund., 2,536 m., 14,000 h. était jadis le siège du gouvernement théocratique du *Sugamouxi*, grand prêtre des Muyscas. Son temple du Soleil avait une superbe apparence et était tapissé de lames d'or : il fut brûlé par deux soldats espagnols qui voulurent le piller la nuit et y mirent le feu par mégarde. Aujourd'hui, c'est une ville très prospère, centre d'un grand commerce de gros bétail, de céréales, cuirs, etc.
Somondoco, d. d'Or., 1.614 m., 10,000 h. Mines d'émeraudes non exploitées.
Sora, d. du C., 1,632 m., 3,000 h.
Soraca, d. du C., 2,949 m., 3,500 h.
Sotaquira, d. du C., 2,705 m., 9,000 h.
Susacon, d. du N., 2,466 m., 4,500 h.
Sutamarchan, départ. d'Occ., 2,136 m., 6,000 h.
Sutatenza, d. d'Or., 1,854 m., 8,000 h.
Tamara, territ. de Casanare, 5,000 h.
Tame, ch.-l. du territoire fédéral de Casanare, 345 m., 3,000 h.
Tasco; d. de Tund., 2,700 m., 5,000 h.
Ten, territ. de Casanare, 3,500 h.
Tenza, départ. d'Or., 1,590 m., 10,000 habit. Vallée très fertile.
Tibana, d. du C., 2,515 m. 12,000 h.
Tinjaca, d. d'Occ., 2,062 m., 5,500 h.
Tivasosa, d. de Tund.. 2,700 m., 4,500 h.
Toca, d. du C., 2,733 m., 4,000 h.
Togüi, d, d'Occ., 1,691 m., 4,500 h.
Topaga, d. de Tund., 2,899 m., 2,500 h.,
Tota, d. de Tund., 2,824 m., 7,000 h., près du beau lac du même nom.
Trinidad, territ. de Casanare, 1,500 h.
Tunja, v. capitale de l'État et ch.-l. du d. du Centre, siège d'un évêché, 2,793 m., 8,000 h. Était jadis la résidence du gouvernement des *Zaques*, dont les rois des Muyscas étaient les suzerains. Fondée en 1537, sur l'emplacement de l'ancienne ville des *hunzas*, par *Gonzalo Suarez Rondon*, Tunja devint bientôt l'une des principales villes de la colonie. Depuis quelques années déjà elle est en décadence; mais ses douze églises, ses six couvents, les nombreux écussons qui ornent l'entrée des maisons, attestent qu'elle était bien plus peuplée autrefois et bien plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Université, séminaire, deux écoles normales, école d'agriculture, et plusieurs autres établissements d'instruction publique. Le botaniste *Joaquin Camacho*, le poète *Luis Vargas Tejada*, etc., étaient nés à Tunja.
Turmequé, d. du C., 2,720 m., 11,000 h.
Tuta, d. du C., 2,400 m., 6,000 h.
Tutasa, d. de Gut., 2,700 m., 3,500 h.

Umbita, d, du C., 1,805 m., 7,000 h.
Uvita, d. de Gut., 2,408 m., 5,000 h.
Viracacha, d. du C., 2,700 m. 4,000 h.
Zapatosa, d. du N.-E., 1,000 h.
Zetaquira, d. d'Or., 3,000 h.

TABLEAU

DE LA POPULATION DE L'ÉTAT DE BOYACA, EN 1881.

DÉPARTEMENTS	COMMUNES	POPULATION	CHEFS-LIEUX	Mètres d'altitude	Tempér. moyenne	POPULATION
du Nord...........	11	54.500	*Soata*	2044	20°	17.500
du Nord-Est........	10	25.000	*Labranza-Grande* ..	1161	22°5	7.000
Guttiérez..........	11	64.500	*Cocuy*.............	2757	13°2	9.000
du Centre..........	23	143.500	Tunja.............	2793	13°	8.000
d'Orient...........	12	90.000	*Guateque*	1815	20°	9.000
d'Occident..........	22	124.500	*Moniquira*	1705	21°2	13.000
Tundama............	23	148.000	*Santa-Rosa*	2591	14°6	9.000
Territoire fédéral de Casanare.........	14	36.000	*Tame*..............	345	28°5	3.000
Indiens non civilisés (approximation).....		16.000				
Totaux.....	126	702.000				

ÉTAT DU CAUCA

Nom, formation, situation, limites, superficie.

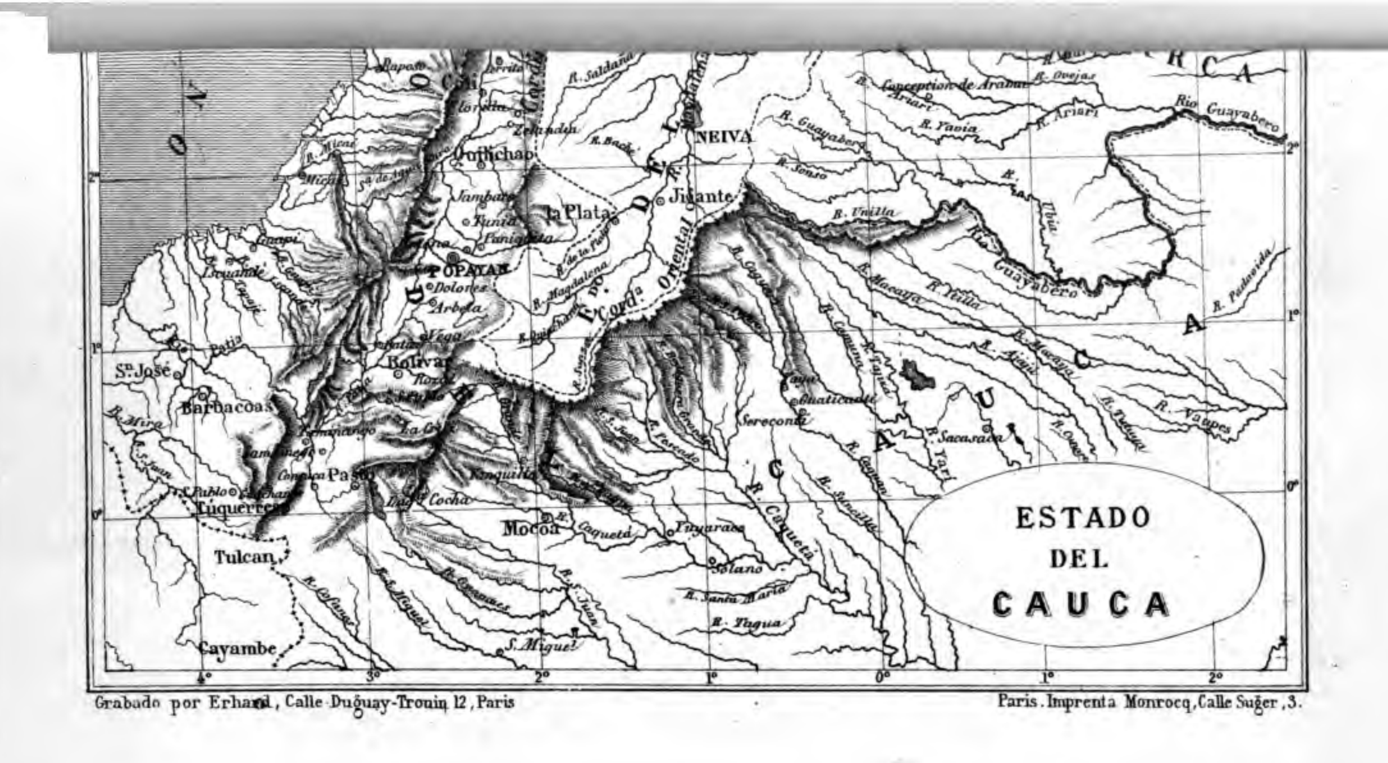
L'ÉTAT DU CAUCA (prononcez *Caouca*) doit son nom au fleuve qui parcourt, du sud au nord, une bonne partie de son territoire habité.

Il a été formé par la loi nationale du 15 juin 1857, des anciennes provinces de Buenaventura, Choco, Pasto, Cauca et Popayan, du territoire du Caqueta et de trois districts de l'ancienne province de Neyva.

L'État du Cauca, qui occupe l'angle ouest-sud-est de la Colombie, est à la fois un État maritime et un État frontière: il s'étend depuis 5° 8′ de latitude S. jusqu'à 9° de latitude N. et depuis 1° 20′ jusqu'à 4° 55′ de longitude O. de Bogota.

Cet État est borné au N.-O. par l'État de Panama; au N. par la mer des Antilles; à l'E. par les États d'Antioquia, Tolima et Cundinamarca, le Venezuela et le Bresil; au S. par cet empire et l'Ecuador, et à l'O. par l'océan Pacifique. Son pourtour, qui est fort irrégulier, comprend 7,359 kilomètres, distribués ainsi: 237 sur la frontière de l'Isthme, 255 sur la mer des Antilles (le golfe d'Uraba), 180 sur la frontière de Bolivar, 500 sur celle d'Antioquia, 750 sur celle du Tolima, 980 sur celle du Cundinamarca, 800 sur celle du Venezuela, 1100 sur celle du Brésil, 1557 sur celle de l'Ecuador et 1,000 sur le Pacifique.

La superficie de cet immense territoire est de 6,038 myriamètres carrés, dont tout au plus un dixième est habité et plus ou moins cultivé. Cet État est le plus grand de l'Union



Grabado por Erhard, Calle Duguay-Trouin 12, Paris

Paris. Imprenta Monrocq, Calle Suger, 3.

colombienne qu'il encadre, pour ainsi dire, à l'ouest et au sud : il pourrait alimenter aisément une population de vingt millions d'habitants.

Physionomie générale.

L'État du Cauca apparaît sous la forme d'une hachette dont le manche, qui est la partie peuplée, serait les cordillères du littoral du Pacifique ; il comprend quatre régions parfaitement distinctes : le bassin de l'Atrato, à peu près désert ou habité par des tribus sauvages, et le Choco au nord ; le bassin du Cauca, habité et cultivé, au centre ; les plateaux surandins du sud, habités aussi, et les vastes savanes du sud-est, connues sous le nom de Territoire du Caqueta, presque inexplorées encore et habitées par de nombreuses tribus d'Indiens non civilisés.

C'est dans cet État, dans l'ancienne province de Pasto, qu'a lieu la double bifurcation des Andes colombiennes, ce qui rend cette région l'une des plus montueuses de la Colombie. Nous ne répéterons point ici ce que nous en avons dit ailleurs ; il nous suffit de rappeler que l'État est parcouru du sud au nord par la cordillère occidentale et par le bras qu'elle détache près d'Antioquia, pour former la cordillère, dite de Baudo, à l'ouest ; par la cordillère centrale, qui lui sert de limite avec le Tolima, et un peu aussi par l'orientale qui contourne le sud du Tolima et, traversant d'autres États de la Colombie, va finir dans le Venezuela près de Caracas.

Ses cours d'eau les plus remarquables sont : le fleuve des *Amazones* et ses affluents, le *Napo*, le *Putumayo* et le *Caqueta* ou *Yupura*, au sud et à l'est ; le *Rio-Negro* et le *Casiquiare* qui communiquent l'Amazone et l'Orénoque ; le *Haut Orénoque* et le *Guaviare,* affluent de ce dernier et qui lui sert de limite avec le Cundinamarca, au nord ; sur le littoral du Pacifique, le *Mira*, le *Patia*, l'*Iscuandé*, le *San-Juan*, etc., et au centre le *Cauca* qui a donné son nom à l'État, et l'*Atrato*, qui se jette dans le golfe d'Uraba.

Son littoral, sur l'Atlantique, commence à *Punta-Arbolétes*, limite de l'État de Bolivar, et suit la direction S.-O. jusqu'à

la pointe de *Carivana*, qui forme l'entrée du golfe d'Uraba du côté est, à 55 kilomètres en ligne droite du cap *Tiburon*, sur le territoire de Panama, qui le ferme à l'ouest. Ce golfe mesure 85 kilomètres de long sur 20 kilomètres de large et reçoit les eaux de l'Atrato qui s'y jettent par quinze bouches. La côte du Pacifique commence à la baie *Octavia* et se dirige vers le S.-O. jusqu'à la rade de *Coupica*, d'où elle continue dans la direction générale au S. jusqu'à l'angle rentrant qui forme le golfe de *Tortugas*, où se trouve la belle baie de Buenaventura; ici, elle se dirige vers le S.-O., décrit un demi-cercle et s'avance à l'O. pour former le golfe de Tumaco, après quoi, elle reprend la direction générale S.-O. jusqu'au rio *Mataje*, limite de l'Ecuador.

L'État possède plusieurs îles, dont les principales sont celles de *Gorgona* et *Gorgonilla* dans l'océan Pacifique, et deux ports maritimes ouverts au commerce extérieur, ceux de *Buenaventura* et *Tumaco*. Il a plusieurs ports intérieurs dont les principaux sont: *Quibdo* sur l'Atrato, *Novita* sur le San-Juan et *Barbacoas* sur le Telembi affluent du Patia. On appelle *isthme de San-Pablo* une dépression de la cordillère occidentale de 110 mètres de hauteur et d'une largeur au minimum de 5 kilomètres, qui sépare les eaux du San-Juan et de l'Atrato.

Population.

D'après le recensement de 1843, la population de l'État du Cauca était de 268,615 habitants; d'après celui de 1851, de 322,585, et d'après celui de 1871, de 435,078 habitants, de sorte que le chiffre de la population s'y doublerait tous les quarante ans en moyenne. La race n'est pas moins prolifique que l'antioquéenne, mais il nous a fallu tenir compte de la dépopulation causée par les guerres, plus appréciable ici que partout ailleurs, en raison du naturel belliqueux des habitants et des caractères de ténacité et de dévastation qu'y revêtent les révolutions. C'est pourquoi nous n'avons donné à l'État aujourd'hui que 520,000 habitants, ou 621,000 si l'on y ajoute le chiffre des Indiens non civilisés, que nous

avons estimés à 94,000 et les 7,000 habitants civilisés du Territoire du Caqueta.

Cette population est fort mêlée et l'on peut calculer que les trois races qui peuplent la Colombie y sont représentées à peu près par parties égales, chacune d'elles dominant dans le milieu le plus approprié à son développement. Le nombre des femmes, comme dans tous les autres États de la région occidentale, à l'exception de Panama, dépasse d'un 7 pour 100 environ celui des hommes.

Sous le rapport de la population spécifique, l'État du Cauca occupe le dernier rang, ayant à peine, y compris les Indiens non civilisés, un habitant par kilomètre carré; au point de vue de la densité réelle de la population, il occupe le sixième rang (8.33 hab. par k. c.). Le nombre des Indiens sauvages est bien plus nombreux dans cet État que dans nul autre de la Colombie : à lui seul il contient presque une moitié du nombre total des Indiens non encore civilisés de la République. Le contingent du Cauca, en cas de guerre extérieure, pourrait être de 20,000 hommes pour l'armée active et de 15,000 pour l'armée de réserve, en tout, 35,000 hommes.

Histoire.

Rodrigo Bastidas fut le premier Espagnol qui visita le territoire du Cauca en 1501 ; mais ce ne fut qu'en 1510 que *Alonso de Ojeda* fonda, sur le bord oriental du golfe d'Uraba, la ville de San-Sebastian, dont on ne sait même pas aujourd'hui quel était l'emplacement exact. De cette première colonie et de Sainte-Marie-l'Ancienne du Darien, fondée sur les bords du même golfe, partirent successivement les expéditions de Balboa (1513), qui découvrit la mer du Sud, de Francisco César (1537) et de Badillo, qui découvrirent l'État d'Antioquia. Mais la conquête de la partie méridionale de l'État était réservée à *Sebastian de Belalcazar*, lieutenant de Pizarro, qui après avoir soumis le Quito, voulut faire pour son compte personnel des conquêtes, dont il serait l'Adelantado. Dans ce but, il envoya une première expédition vers le nord, en 1535, aux ordres du capitaine *Juan de*

Ampudia, dont Belalcazar suivit bientôt les traces sanglantes avec une autre expédition qu'il commandait en personne. Dans la vallée de *Lili* (d'où par corruption on a fait Caly) ils rencontrèrent l'expédition de Badillo, qui, après avoir traversé le territoire d'Antioquia, s'en alla en quête d'autres aventures, laissant à Belalcazar la plus grande partie des soldats qu'il commandait.

Les premières fondations de Belalcazar et de ses lieutenants eurent donc lieu dans la région des *Pastos*, ainsi nommée à cause des nombreux pâturages qu'y rencontrèrent les Espagnols. Les positions militaires formidables de ce pays montueux permettaient aussi aux conquérants de s'y établir et de s'y retrancher pour résister aux indigènes qui faisaient montre d'une férocité et d'un courage peu communs. Ces diverses tribus, à l'exception toutefois de celles de Barbacoas qui formaient une sorte de république fédérale, n'avaient ni les éléments de cohésion, ni la discipline qui auraient pu faire d'elles une puissante nation capable d'arrêter les Espagnols. Elles furent vaincues en détail, non sans de grands et coûteux efforts, et l'histoire rappelle les exploits des Caciques *Payan*, *Calambaz* et surtout ceux du terrible *Calarca*, chef des Pijaos, dont la vaillance indomptable causa bien de soucis aux conquérants. Et, chose rare, ces indigènes, qui avaient opposé à l'invasion étrangère une résistance bien supérieure à celle des plus grandes peuplades des autres régions, devinrent, une fois leur soumission faite, les plus fidèles sujets que les rois d'Espagne aient jamais eus en Amérique. Ceux du *Choco*, cependant, dont les côtes sont baignées par les deux océans, dont le territoire est parcouru par des canaux naturels aussi considérables que l'Atrato et le San-Juan (les lits de ces deux fleuves ne sont séparés que par la largeur d'un isthme étroit par où ils charrient leurs pirogues et passent d'une mer à l'autre) et recèle dans son sein des richesses fabuleuses en mines d'or et de platine, ces Indiens, disons-nous, qui détruisirent les villes fondées sur leur territoire, les premières du continent, ont gardé, après trois cent cinquante ans, la même haine du nom espagnol et le souvenir toujours vivant de ces luttes lointaines où ils réussirent à repousser le joug étranger.

Belalcazar subjugua tout le pays compris depuis Otavalo,

au sud de Quito, jusqu'aux confins du Darien, et devint le gouverneur de la province de Popayau, l'une des plus vastes du nouveau monde, car elle embrassait une bonne partie de la république actuelle de l'Écuador et les États colombiens du Cauca, Antioquia et Tolima. En 1539 Belalcazar découvrait les sources des rios Magdalena et Cauca, lorsqu'il fut rappelé au Pérou pour prêter main-forte à son chef Pizarro, dans la guerre civile contre les Almagros. Pour la première fois, des troupes parties du territoire qui forme aujourd'hui la Colombie, devaient aller rétablir l'ordre troublé au Pérou. Six ans plus tard une nouvelle intervention était jugée nécessaire et, grâce à elle, le vice-roi du Pérou, Blasco Nuñez, rentra dans son gouvernement. L'insurrection de Tupac-Amaru (1780) devait encore provoquer, deux cents ans plus tard, une nouvelle intervention, et l'indépendance du Pérou (1824) devait encore être l'œuvre d'une armée colombienne. Tant il est vrai que l'histoire n'est que la répétition périodique des mêmes événements!

L'absurde fidélité des Pastucians aux rois d'Espagne fut pendant de longues années un obstacle sérieux à l'œuvre de l'indépendance nationale. Ainsi, lorsqu'en 1809 eut lieu à Quito (10 août) le mouvement insurrectionnel qui renversa le comte *Ruiz de Castilla*, président de l'Audience, et le remplaça par le marquis de *Selva-Alegre,* les Pastucians levèrent une armée pour aller au secours des autorités royales, lesquelles s'étant emparées par une trahison, des principaux conspirateurs, les avaient fait lâchement assassiner par une soldatesque ivre dans les prisons où ils avaient été enfermés. Tous ces événements avaient eu pourtant dans le Cauca, qui par sa position géographique entretenait des communications bien plus fréquentes avec Quito qu'avec Bogota, un grand retentissement. A Popayan on fit comme partout ailleurs lorsque éclata la révolution de 1810 : on expulsa le gouverneur espagnol *Tacon*, mais celui-ci, toujours aidé par ces hardis montagnards de Pasto, parvint à maîtriser l'insurrection pendant quelque temps. Le général *Antonio Baraya,* envoyé de Bogota avec une petite armée expéditionnaire contre Tacon, eut l'honneur de gagner la première bataille livrée aux Espagnols, pour l'indépendance de la Colombie, à *Palacé,* le 28 mars 1811. Les Espagnols se replièrent sur

Pasto et organisèrent une armée qui, aux ordres du général *Samano,* reprit la ville de Popayan aux insurgents (1812). Ce fut à la nouvelle de ces échecs éprouvés par les armes républicaines dans le sud que *Narino,* nommé lieutenant général des armées de l'Union, entreprit cette glorieuse campagne qui devait avoir une fin aussi désastreuse qu'inattendue. Il marcha vers le sud, en transportant à grands frais toute l'artillerie dont il pouvait disposer, défit complètement l'armée de Samano (1813), dans ce même champ de bataille de *Palacé* qui avait donné le baptême du feu à notre drapeau et leurs premiers lauriers à nos jeunes soldats; il remporta la sanglante victoire de *Calibio* (1814), reprit la ville de Popayan aux Espagnols et, tombant sur le général *Aymerich,* il défit son armée dans le col du *Juanambu* (1814), remplissant d'admiration ses adversaires eux-mêmes par son habileté, son courage et sa générosité envers les vaincus. Il investissait déjà la ville de Pasto, que les Espagnols avaient évacuée, et l'Écuador le saluait déjà comme son libérateur, lorsque la trahison infâme d'un de ses officiers supérieurs, auquel il avait reproché publiquement d'avoir coupé la tête au cadavre du général espagnol *Asin,* le livra aux Pastucians, qui n'en pouvaient croire leurs yeux, juste quand il s'occupait de faire avec son état-major une reconnaissance dans les avant-postes ennemis. Son armée, croyant à une défaite, avait cloué l'artillerie et se replia précipitamment sur Popayan. C'est là l'explication la plus vraisemblable qu'on puisse donner à une catastrophe dont les vraies causes ne sont point encore bien connues. L'imprudence blâmable du général en chef, d'un côté, et sans doute la trahison, de l'autre, ruinèrent d'un coup toutes les espérances que cette vaillante armée avait fait concevoir. Leurs restes devaient plus tard (1816) livrer sur ce théâtre de leurs victoires le dernier combat pour la liberté, et tomber en héros, aux ordres du jeune colonel *Liborio Mejia,* qui, ne pouvant plus les conduire à la victoire, leur offrit une mort glorieuse qu'ils acceptèrent tous plutôt que de se rendre. Les ossements de ces braves blanchissent encore, hélas! les âpres défilés de la *Çuchilla del Tambo.*

Dans le Cauca, comme ailleurs, le manque de discipline et d'union avait porté des coups mortels à la république. Les

villes principales du Cauca avaient formé une sorte de confédération, de laquelle avaient été successivement nommés présidents le docteur *Joaquin Caycedo y Cuero*, fusillé par les Espagnols à Pasto (1813) en union d'un Nord-Américain, le général *Alexandre Macaulay*, qui s'était beaucoup distingué dans le Sud, et de seize autres prisonniers; le major général *José Maria Cabal*, chimiste et ingénieur distingué, qui remporta sur les Espagnols la sanglante victoire du *Palo* (1815); et enfin *Felipe Antonio Mazuéra*, qui porta aussi le titre de Dictateur, et que sa nullité même protégea contre la fureur des Espagnols. Lorsque le pays envahi de tous côtés, était retombé au pouvoir des Espagnols (1816), Popayan devint la résidence des dernières autorités de la république.

Les Pastucians continuèrent de soutenir la cause du roi Ferdinand VII, même après qu'elle eût été complètement perdue à Boyaca, et ce ne fut qu'en 1822, lorsqu'ils apprirent que l'indépendance de l'Ecuador était assurée par la victoire de *Pichincha*, qu'ils consentirent à reconnaître le nouvel ordre des choses.

L'État du Cauca et une bonne partie du Tolima formèrent le département du Cauca de l'ancienne Colombie; dans la Nouvelle-Grenade, il formait les provinces de Buenaventura, Cauca, Choco, Popayan et Pasto, et le Territoire du Caqueta.

L'État du Cauca est sans doute celui qui a donné à la république un plus grand nombre d'hommes éminents dans les sciences, les lettres, la politique, la guerre et l'Église : *Francisco José de Caldas*, dont l'éloge n'est plus à faire après ce qui en a été dit par Humboldt; *Camilo Torres*, sévère et noble physionomie de tribun, moulée sur le modèle des plus grandes figures de l'antiquité romaine ; *Joaquin Caycedo*, *Miguel Cabal*, le général *José Maria Cabal*, directeur des études chimiques dans l'expédition scientifique ; *José Ignacio* et *Miguel de Pombo*, membres de l'expédition; le général *José Maria Quijano*, tous fusillés par les Espagnols; *Joaquin Mosquera*, président de l'ancienne Colombie; *José Rafael Arboleda*, diplomate et orateur comme le précédent; le médecin et naturaliste *Manuel Maria Quijano*, le conseiller d'État *José Francisco Pereira*, les généraux *José Hilario Lopez*, qui, a l'âge de quinze ans, fut fait prisonnier à la Cuchilla del Tambo et condamné par le sort à mourir, marcha vers l'échafaud en

faisant une cigarette de son bulletin de mort; *José Maria Obando,* dont l'immense popularité égala à peine l'immensité de ses malheurs; *Tomas Cipriano de Mosquera,* quatre fois président de la République; Mgr *Manuel José de Mosquera,* archevêque de Bogota, qui mourut à Marseille juste quand il allait être créé cardinal. Dans des temps plus rapprochés de nous, le célèbre mathématicien et homme d'État *Lino de Pombo,* qui dirigea pendant de longues années le département des affaires étrangères; *Manuel Maria Mallarino,* ex-président de la république; *Manuel de Jesus Quijano;* le poète-orateur *Julio Arboleda.* Parmi nos contemporains, citons les généraux *Julian Trujillo,* ex-président de la république; *Daniel Delgado, Eliseo Payan, Ezequiel Hurtado;* les avocats *Manuel D. Camacho, Emigdio Palau, Andres Ceron, Sergio Arboleda; Carlos Holguin,* ministre de la Colombie à Londres et à Madrid; les poètes et hommes de lettres *Manuel* et *Rafael Pombo, César Conto, Jorge Isaacs, Vicente Holguin, Ricardo Carrasquilla,* le savant médecin Dr *Pio Rengifo,* etc.

Voici les noms des présidents qui ont gouverné le Cauca, depuis son érection en État fédéral: MM. *Emigdio Palau* (1857) *Jorge Juan Hoyos* (1858), Tomas C. de Mosquera (1858), *Miguel Quijano* (1861), *Emigdio Palau* et *Froilan Largacha* (1861), *Manuel Dolores Camacho* (1862), *Julio Arboleda* (1863), Eliseo Payan (1863), Julian Trujillo (1867), Andres Ceron (1869), Tomas C. de Mosquera (1872), Julian Trujillo (1874), César Conto (1876), Modesto Garcés (1878), *Eliseo Payan* (1879), Ezequiel Hurtado (1880).

État social et politique.

Les habitants du Cauca parlent l'espagnol avec l'accent propre aux diverses régions qu'ils habitent. Dans le haut Atrato et sur les limites d'Antioquia, ils le parlent à peu près comme les Antioquéens; à Pasto et dans les autres hauts plateaux du sud, avec le sifflement caractéristique des habitants de Quito; au centre, à Popayan et dans la vallée du Cauca, ils ont cet accent un peu traîné et comme en cadence des races créoles des climats tempérés. Au Choco, le bas

Atrato et le Caqueta, les nombreuses tribus qui peuplent encore ces vastes régions inexplorées, ont conservé leurs langues primitives. Le fonds des mots quéchuas est très considérable dans cet État, qui se trouvait jadis sur la lisière du puissant empire des Incas.

Les habitants de l'ancienne province de Pasto, les seuls de la République qui montrèrent une grande adhésion pour les principes monarchiques, aux débuts de l'indépendance, subissent comme les Antioquéens l'influence prépondérante des prêtres; ceux de la vallée du Cauca professent, au contraire, des idées par trop antireligieuses et démagogiques. De là des conflits fréquents et d'autant plus à craindre que rien n'est aussi féroce que les guerres de religion. Dans la guerre de 1876, les conservateurs réunirent dans le Cauca 3,300 hommes sous leur drapeau, qui furent vaincus par l'armée fédérale levée dans l'État et forte de 10,000 hommes. L'État forme deux diocèses : l'évêché de Popayan et celui de Pasto.

Les habitants du Cauca sont, en général, fort intelligents, d'une imagination vive et d'un cœur chaud : ils se passionnent facilement pour la cause de leurs convictions, à laquelle ils sacrifient tout, le bien-être, la famille et la vie. Étant très belliqueux, ils ont joué toujours le premier rôle dans nos guerres civiles; une fois lancés de leurs foyers, ils n'y rentrent que victorieux, car ils n'épargnent rien pour s'assurer le triomphe, surtout lorsqu'ils combattent pour une cause noble et grande. On leur a adressé souvent le reproche de quichottisme ; mais cette condition de leur caractère peut aussi bien être une vertu qu'un défaut. Après tout, il n'est de vrais grands peuples que les peuples quichottes.

L'instruction publique est assez répandue dans toutes les classes de la société, mais les difficultés auxquelles est en butte le gouvernement local, sont ici bien autrement graves que dans les autres États, à cause des distances énormes qui séparent les principaux centres de population. D'autre part, l'abolition de l'esclavage, qui était très nombreux dans le Cauca, a causé là, comme dans tous les pays qui ont souffert cette hideuse plaie sociale, de grandes et profondes perturbations, qui ont pris parfois les caractères d'un antagonisme de races très marqué. Les grandes familles de jadis, que

l'exploitation des mines d'or du Choco, imposée aux nègres, faisait vivre dans l'opulence, ont été ruinées depuis que de leurs esclaves on a fait des citoyens (1851). Tous ces tiraillements douloureux tendent, cependant, à disparaître au fur et à mesure que les races se fondent, que le cercle de l'instruction s'élargit et que les vieux préjugés aristocratiques disparaissent. Le nombre des écoles primaires fédérales était dans le Cauca de 228 en 1873 auxquelles assistaient régulièrement un peu plus de 10,000 enfants des deux sexes. En fait d'établissements pour l'instruction secondaire et supérieure, l'État possède une université, deux séminaires, trois écoles normales et des lycées dans presque toutes les populations de quelque importance. Huit ou dix journaux apparaissent régulièrement dans l'État.

L'organisation du gouvernement local est à peu près le même que celle des autres États : le président ne dure que deux ans en fonctions : il est assisté de trois secrétaires d'État pour les finances, la justice et la guerre. Son budget annuel est de deux à trois millions de francs; sa représentation au Congrès, de trois sénateurs plénipotentiaires et de neuf députés, d'après le cens électoral de 1871.

Agriculture. — Industrie. — Commerce.

Sous ce rapport encore, l'État du Cauca offre des aspects différents au sud, au centre et au nord. Dans l'ancienne province de Pasto, la fabrication des tissus de laine, d'articles de sellerie et de ménage d'un vernis d'une grande résistance et qui a été l'objet d'une étude spéciale de M. Boussingault, est très développée ; dans la province de Barbacoas on exploite des mines d'or; le bassin du Cauca est essentiellement agricole; la province du Choco est une vraie Californie pour la richesse inépuisable de ses gisements d'or et de platine; quant au Caqueta, nous avons vu que sa population civilisée est fort réduite, presque nulle par rapport à son étendue. La production d'or et de platine était de 2,750,000 fr. en 1861 et la valeur des autres articles d'exportation dans la même année était de 2,500,000 fr. pour les tabacs, de 750,000 fr.

pour les quinquinas et de 900,000 francs pour les cacaos, les baumes, etc. Quant au bétail sur pied qu'il envoie à Antioquia, en échange d'or et des marchandises étrangères, la valeur en était de 750,000 francs. La valeur des marchandises de Pasto exportées à l'Équateur ou envoyées dans d'autres États n'était pas inférieure à 500,000 francs. Ces chiffres sont naturellement bien plus considérables aujourd'hui, car depuis quelques années déjà, le Cauca fait un commerce très actif avec le Chili et le Pérou, auxquels il envoie du tabac, du cacao, du café, et autres denrées coloniales. Ce commerce acquerra une bien plus grande importance, lorsque le chemin de fer du Pacifique (déjà en circulation entre la Buenaventura et la station de Cordova, ce qui supprime la périlleuse navigation du rio Dagua) aura été terminé. Il y a deux banques dans l'État, dont une à Popayan et une autre à Caly, qui est la capitale commerciale du Cauca.

Si la prospérité du Cauca n'a pas encore atteint le degré de développement qu'elle comporte, c'est à ses habitants surtout qu'on peut en faire le reproche, car il n'est pas au monde de terre plus riche ni plus fertile. La canne à sucre, dit le général Mosquera dans son *Essai sur la Géographie de la Nouvelle-Grenade*, vit quatre-vingts ans sur le même terrain et sans qu'il soit besoin d'en avoir le moindre souci ; le maïs rend le 300 pour 1 ; les bananiers sont si abondants, que, sur une superficie de 10,000 mètres carrés, ils donnent un produit de 62,800 kilogrammes, ce qui suffit pour alimenter cinquante-sept personnes dans un an. Le café de Popayan est aussi bon que celui de Moka ; les quinquinas de Pitayo sont fort recherchés par le commerce ; le cacao des bassins du Cauca et du Patia est bien supérieur à ceux de Guayaquil, du Brésil et de Maracaybo et aussi bon que le meilleur de Caracas...

Quant à ses richesses minérales, elles sont aussi abondantes que possible : l'or se trouve un peu partout, soit en filons, soit dans le sable des cours d'eau ; le platine et l'argent, dans le haut Atrato ; le cuivre, le fer, le sel, etc., etc., au Centre et au Sud.

Routes et moyens de transport.

L'immense étendue du territoire du Cauca n'est pas très accessible au voyageur européen, quoique celui-ci peut choisir pour s'y rendre cinq routes différentes : celle de l'Atrato, celle de l'isthme et le Pacifique, celle du Magdalena, celle de l'Orénoque et celle de l'Amazone.

La navigation par vapeur dans l'Atrato a été établie dernièrement : il y a un steamer qui fait presque tous les mois le voyage de Carthagène à Quibdo, et vice-versâ. Ce fleuve est tellement puissant, que des navires du plus grand tonnage pourraient remonter son cours jusqu'à cette dernière ville sans inconvénient. Cette navigation, pourtant, n'est point encore assez régulièrement établie pour pouvoir y compter d'une façon absolue. De Quibdo l'on se rend à Cartago par un chemin qui n'est pas toujours praticable, car il n'a été ouvert que dernièrement, et n'est pas bien entretenu.

La route la plus fréquentée est celle de Buenaventura, voie Panama. Les paquebots qui font le service côtier dans le Pacifique étant en correspondance avec les transatlantiques qui touchent à Colon, on peut prendre son billet directement pour Buenaventura ou Tumaco. Le prix en est de 1,500 francs en première classe et de 950 francs en seconde classe, y compris le passage sur le chemin de fer de Panama. C'est à Buenaventura que commence le chemin de fer de Caly, dont une partie, jusqu'à la station de Cordova, a été déjà livrée au public. Le reste du chemin jusqu'à Caly se fait à dos de mulet.

Par la voie du Magdalena, on s'arrête à Sabanilla et l'on remonte le fleuve jusqu'à Honda. Ici, on peut s'arrêter et suivre la route qui mène à Cartago, en passant par Manizales, ou bien, remonter encore le fleuve (haut Magdalena) jusqu'à Guataqui, ou jusqu'à Neyva, selon qu'on choisit la route qui traverse la cordillère centrale par le paramo du Quindio (3,485 m.), ou le paramo de Ruiz (3,675 m.). Toutes ces routes sont très mauvaises et dépourvues de ressources. La traversée des paramos ou glaciers n'est pas sans offrir quelques dangers. Quant à la durée du voyage, elle varie suivant les habitudes, et surtout les aptitudes du voyageur : la dépense

peut être estimée à 10 francs par jour et par bête de somme ou de selle, y compris les salaires des muletiers. Popayan est à 570 kilomètres de Bogota : le voyage prend ordinairement dix ou douze jours, soit par le Quindio soit par le Ruiz. La route qui traverse la cordillère par le col de Guanacas (3,518 m.) est de beaucoup préférable aux deux autres.

Par la voie de l'Orénoque, dont on remonte le cours jusqu'au confluent du Guaviare (nom qu'un voyageur français a voulu changer par celui de M. de Lesseps, sous prétexte qu'il croyait l'avoir découvert), le voyage ne présente aucune facilité pour un touriste ordinaire ; pour un explorateur scientifique, il peut être la source d'un grand nombre de découvertes et d'observations utiles.

Quant à l'Amazone qui est parcouru assez régulièrement par des steamers brésiliens jusqu'aux bouches du Caqueta ou Yapura, du Putumayo et même du Napo, le voyage n'offre point de grandes difficultés jusqu'à l'arrivée dans un de ces derniers fleuves où la navigation par vapeur n'a pas encore été faite d'une façon tant soit peu régulière. Le Dr Crévaux, dont la fin tragique a causé de si profonds regrets dans le monde savant, avait fait cet intéressant voyage en 1878. (V. *le Tour du monde.*) C'est près de Mocoa que la distance qui sépare les lits du Caqueta et de l'*Iça* ou Putumayo devient moindre, car elle n'est que de 30 kilomètres environ. Il y a des routes qui vont de ces deux fleuves à Mocoa, d'où l'on peut se diriger vers la partie peuplée de l'État, soit par la route qui mène à Pasto, soit par celle bien moins fréquentée qui conduit à Almaguer. Ces deux villes sont à 795 et à 675 kilomètres, respectivement, de Bogota.

Les routes intérieures de l'État, à l'exception de quelques-unes de la vallée du Cauca qui sont plus ou moins carrossables, sont en général très mauvaises, aussi mauvaises que les pires d'Antioquia, surtout dans la région de Pasto. Aucun renseignement utile ne saurait être donné à ce sujet, car il faut acquérir par soi-même l'expérience de ces voyages, quand on veut les faire avec toutes les commodités qu'ils peuvent comporter. Tout au plus nous sera-t-il permis de donner un conseil aux étrangers qui se trouveront dans quelque pas difficile sur un des chemins de nos cordillères : c'est d'être assez modestes pour croire que, si intelligents qu'ils soient

eux-mêmes, leur mule est encore plus intelligente qu'eux. Le conseil peut sembler par trop sarcastique : quand on y est, on en reconnaît toute la sagesse à ses risques et périls.

Curiosités naturelles.

Dans la région volcanique du Sud, les sujets d'étude pour le géologue ou l'américaniste sont tellement nombreux qu'il serait fastidieux d'en faire l'énumération : les cratères des volcans de Pasto, — dont le col dit du *Peligro* (danger), mesurant de 300 à 400 mètres de profondeur, est toujours plein des pierres et des vapeurs qu'il exhale, — de *Sotara*, de l'*Azufral*, du *Puracé ;* le lac subandin du volcan de Tuquerres, la fameuse lagune du *Truéno* (tonnerre), incessamment fouettée par des décharges électriques; les ruines de Pupiales, qui peuvent encore donner une idée de l'architecture incasique; le pont naturel du *Rumichaca* et nombre d'autres sites d'une beauté sauvage sans rivale ; parmi les chutes d'eau, celle de l'*Excomulgado,* celle du rio *Pasambio*, nommé aussi *Rio-Vinagre* à cause de la grande quantité d'acide sulfurique contenu dans ses eaux, dont M. Boussingault a donné l'analyse chimique, celle des *Coconucos*, etc.

Divisions administratives.

L'État du Cauca est divisé en municipes et ceux-ci en districts. Les premiers sont administrés par un conseil municipal élu par le peuple et par des chefs municipaux nommés par le président de l'État. Les municipes sont au nombre de seize : ATRATO, ch.-l., *Quibdo;* CALDAS, ch.-l. *Almaguer;* OBANDO, ch.-l. *Ipiales;* QUINDIO, ch.-l. *Cartago;* SAN-JUAN, ch.-l. *Novita;* SANTANDER, ch.-l. *Quilichao,* et BARBACOAS, BUENAVENTURA, BUGA, CALY, PALMIRA, PASTO, POPAYAN, TORO, TULUA et TUQUERRES, connus par les noms de leurs chefs-lieux. Les divisions judiciaires et notariales coïncident avec les divisions politiques. Les juges de première instance sont

nommés par les conseils municipaux, et les trois magistrats qui forment la Cour d'appel supérieure sont élus par le peuple.

Le territoire du Caqueta est administré par un préfet, qui cumule aussi les fonctions de juge de première instance, nommé par le président de l'État. Les corregidores, nommés par le préfet, sont également des fonctionnaires de l'ordre judiciaire. Les corregimientos sont au nombre de neuf : *Alto* et *Bajo-Caqueta*, *Alto* et *Bajo-Putumayo*, *Aguarico*, *Canélos*, *Mesaya*, *Mocoa*, ch.-l. du Territoire, et *Sébondoy*. La population civilisée du Territoire est de 7,000 à 10,000 habitants. La population totale, y compris les Indiens non civilisés, dépasse sans doute aujourd'hui le chiffre de 100,000 âmes.

Dictionnaire des communes.

Aguarico, territ. du Caqueta, 700 h.

Almaguer, ch.-l. du municipe de Caldas, 2,266 m. 6,500 h. Fondée par Vasco de Guzman en 1551, cette ville fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre en 1765.

Alto-Caquéta, territ. du Caq., 500 h.

Alto-Putumayo, territ. du Caq., 1,000 h.

Anchicaya, munic. de Buenav., 2,000 h.

Ancuya, munic. de Tuq., 1,373 m. 3,000 h.

Anserma-Nuevo, ch.-l. du m. de Toro, 1,045 m., 1,000 h.

Anserma-Viejo, m. de Toro, 1,790 m., 1,000 h.

Arbela, m. de Caldas, 1,754 m., 1,500 h.

Arrayanal, m. de Toro, 1,900 m. 1,000 h.

Bagado, m. d'Atrato, 40 m. 1,000 h.

Bajo-Caquéta, territ. du Caq., 700 h.

Bajo-Putumayo, terr. du Caq., 1,000 h.

Barbacoas, ch.-l. du municipe de ce nom, 22 m., 6,000 h., sur le confluent du Guagüy et du Télembi, à 50 kilomètres du Pacifique. Port intérieur. Riches mines d'or.

Baudo, m. de S.-Juan, 8,000 h. Or d'alluvion.

Bebara, m. d'Atrato, 40 m., 2,500 h.

Boca-Grande, m. de Barbacoas, 1,500 h.

Bolivar, m. de Caldas, 1,679 m., 6,000 h.

Buenaventura, ch.-l. du municipe, 8 m., 5,000 h. Sur une petite île du Pacifique. Port de création récente (1826) et le plus important du Cauca. La baie est magnifique. Embarcadère du chemin de fer de Cali, aujourd'hui en construction. Douane nationale.

Buenos-Aires, m. de Sant., 1,270 m., 3,500 h.

Buesaco, m. de Pasto., 2,038 m.,

4,500 h. Le général Narino remporta ici, en 1813, une victoire sur l'armée espagnole, commandée par Aymérich.

Buga, ch.-l. du municipe, 1,001 m., 12,500 h. Dans la fertile vallée du Cauca, à 5 kilomètres du fleuve. Plantations de cannes à sucre, de café, etc , riches pâturages. Patrie du général *José Maria Cabal.*

Buga-la-Grande, m. de Tulua, 960 m., 3,000 h.

Cajambre, m. de Buenav., 1,500 hab.

Cajibio, m. du Pop., 1,851 m., 3,500 hab.

Caldono, m. de Sant., 1,920 m,, 2,500 h.

Caly, ch.-l. du municipe, 1,046 m., 16,000 h. Cette ville, l'une des plus anciennes de la Colombie, est appelée par sa position géographique à un grand avenir. Elle doit être bientôt reliée par un chemin de fer au port de Buenaventura. Entrepôt du commerce du Cauca. Elle possède une banque, une école normale, deux lycées et autres établissements d'instruction supérieure. Le dictateur *Joaquim Caycedo,* et le président *Mallarino* étaient nés à Caly.

Calibio, m. de Popayan, 2,000 h. Le général Narino y gagna une sanglante victoire en 1813.

Calima, m. de Buenav., 2,500 h.

Caloto, m. de Sant., 1,011 m., 5,000 h.

Candelaria, m. de Palmira, 960 m., 7,000 h.

Canelos, territ. de Caquéta, 500 h.

Caquéta, territoire appartenant à l'État. La superficie est de 527,200 kilomètres carrés, contenant une population d'environ 100,000 h. dont les 9/10 sont des Indiens sauvages.

Carlosama, m. d'Obando, 3,050 m., 4,500 h. Douane nationale sur la frontière de l'Ecuador.

Cartago, ch.-l. du municipe du Quindio, v. ancienne située sur une belle plaine à une lieue du rio Cauca, 979 m., 9,500 hab. Cultures de cacao, de tabac et de café. Deux lycées.

Cerrito, m. de Buga, 933 m., 5,000 h.

Coconuco, m. de Popayan, 2,360 m., 1,500 h.

Contadero, m. d'Obando, 500 h.

Consaca, m. de Pasto, 1,400 m., 3,000 h.

Corinto, m. de Santander, 1,000 h.

Cuellar, m. de S.-Juan, 2,500 h.

Cumbal, m. d'Obando, 3,747 m., 6,500 h., près le volcan du même nom (4,890 m. de hauteur).

Dolores, m. de Pop., 1,719 m., 2,000 h.

Florida, m. de Pasto. 2,772 m., 2,500 h.

Florida, m. de Palm., 1,006 m., 3,000 h.

Funes, m. de Pasto, 1,850 m., 3,000 h.

Guacari, m. de Buga, 980 m., 4,500 h.

Guachavez, m. de Tuq., 2,850 m., 2,000 h.

Guachicono, m. de Caldas, 939 m., 500 h.

Guachucal, m. d'Obando, 3,030 m., 4,500 h.

Guaitarilla, m. de Tuq., 2,693 m., 6,000 h.

Guapi, munic. de Buenav., 5 m., 5,000 h.

Higueron, m. de Tulua, 955 m., 2,000 h.

Huasano, m. de Tulua, 1,500 h.

Iles, m. d'Obando, 3,008 m. 3,000 h.

Imuès, m. de Tuq. 2,500 m., 2,000 h.

Ipiales, ch.-l. du m. d'Obando

3,081 m., 13,000 h., v. très pittoresquement située sur le rio Males. École supérieure, lycée de jeunes filles.

Iscuandé, m. de Barb., port intérieur sur le fleuve de ce nom, 5,000 h.

Jambalo, m. de Sant., 2,382 m., 2,000 hab.

Jamundi, m. de Caly, 1,025 m., 3,000 h.

La-Cruz, m. de Caldas, 2,403 m. 4,500 h.

Lerma, m. de Caldas, 1,075 m., 1,000 h.

Libertad, m. de Pasto, 3,000 h.

Linares, m. de Tuq., 2,000 h.

Lloro, m. d'Atrato, 2,000 h.

Magui, m. de Barbacoas, 2,000 h.

Males, m. d'Obando, 2,867 m., 3,500 h.

Mallama, m. de Tuq., 2,283 m., 2,000 h.

Mamascato, m. de Caldas, 500 h.

Maria, m. du Quindio, 5,500 h.

Mercaderes, m. de Caldas, 1,213 m., 1,000 h.

Mesaya, territ. du Caq., 200 m., 500 h.

Micay, m. de Buenav., 4,000 h.

Mocoa, ch.-l. du territ. du Caqueta, 638 m., 1,000 h.

Morales, m. de Popayan, 2,000 h.

Mosquera, m. de Barbacoas, 2,000 h.

Mosquera, m. de Pasto, 3,500 h.,

Murindo, m. d'Atrato, 22 m., 1,500 h.

Murri, m. d'Atrato, 2,000 h.

Naya, m. de Buenav., 3,000 h.

Noanama, m. de S.-Juan, 3,000 h.

Novita, ch.-l. du m. de S.-Juan, 175 m., 8,000 h. Mines d'or fort riches. Ancienne capitale de la province du Choco. Elle est bâtie sur des pilotis et tout en elle semble être provisoire. On dirait un camp plutôt qu'une ville.

Obando, m. du Quindio, 2,000 h.

Ospina, m. du Tuq., 3,000 m., 2,000 h.

Pabas, m de Caly, 1,000 h.

Paez, m. de Popayan, 9,000 h.

Palestina, m. du Quindio, 1,000 hab.

Palmira, ch.-l. du municipe du même nom, 954 m., 15,000 h. V. de fondation relativement récente et la seconde de l'État comme population. Grandes plantations de tabac. Élève de bétail. École supérieure, lycée de jeunes filles, etc.

Pancitara, m. de Caldas, 2,900 m., 500 h.

Panga, m. de Tuquerres, 1,000 h.

Paniquita, m. de Pop., 2,224 m., 3,000 h.

Pasto, ch.-l. du municipe, 2,638 m., 13,000 h. V. fondée par Lorenzo de Aldana en 1539. Siège d'un évêché. Elle fut une des dernières à se rallier au gouvernement républicain (1822). Elle a été détruite plusieurs fois par les incendies et les tremblements de terre. Manufactures de tissus de laine et de divers articles de ménage dont elle fait un grand commerce. Sept églises, séminaire, deux lycées, etc.

Patia, m. de Pop., 737 m., 2,000 h.

Penol, m. de Pasto, 2,000 h.

Pereira, m. du Quindio, 1,424 m., 2,000 h. Ainsi nommée en honneur du docteur *José Francisco Pereira*, né à Cartago.

Pescador, m. de Tulua, 940 m., 1,000 h.

Pescador, m. de Popayan, 1,500 h.

Polonia, m. de Toro, 1,810 m., 6,000 h.

Popayan, v. capitale de l'État, ch.-l. du municipe, siège d'un évêché, 1,776 m., 10,000 h. Fondée par Sebastian de Belalcazar, en 1537; elle doit son nom au cacique Payan, chef d'une puis-

sante et belliqueuse tribu. Elle possède une cathédrale et plusieurs églises, université, séminaire, deux écoles normales, quatre lycées, etc. Une grande banque et Hôtel de la monnaie. Il n'est pas de ville en Colombie qui ait eu plus à souffrir des guerres civiles que Popayan. Elle fut aussi fort endommagée par le tremblement de terre de 1827; le volcan de Puracé, à 30 kilomètres de la villè, a eu plusieurs éruptions, quoique sans danger pour la ville. Popayan a produit un grand nombre d'hommes remarquables dans les sciences, les lettres, la politique et la guerre, tels que *Caldas, Camilo Torres*, les *Mosquera*, les généraux *Lopez* et *Obando*. Cette ville a donné six présidents à la République.

Potosi, m. d'Obando, 500 h. Mines d'or.

Pradera, m. de Palmira, 2,500 h.

Pupiales, m. d'Obando, 3,050 m., 4,000 h. Ruines d'un palais des incas.

Purace, m. de Pop., 2,646 m., 2,000 h.

Quibdo, ch.-l. du municipe d'Atrato, sur la rive droite de ce fleuve, 42 m., 7,000 h. Entrepôt du commerce d'or du Choco. Douane nationale. Les maisons sont bâties sur pilotis, à cause des inondations.

Quilcacé, m. de Popayan, 1,500 h.

Quilichao, voir *Santander*.

Quinchia, m. de Toro, 3,000 h.

Rioblanco, m. de Popayan, 1,500 hab.

Roldanillo, m. de Tulua, 960 m., 4,000 h.

Rosal, m. de Caldas, 1,850 m., 3,000 h.

Rosario, m. de Popayan, 1,000 h.

Salado, m. de Caly, 300 m., 2,000

Salahonda, m. de Barb., 6 m., 1,500 h.

Salento, m. de Quindio, 2,500 h.

Samaniego, m. de Tuq., 1,510 m., 3,000 h.

San-Francisco, m. de Quindio, 1,500 h.

San-José, m. de Barb., 18 m., 2,500 h.

S.-Lorenzo, m. de Caldas, 1748 m., 2,000 h.

S.-Pablo, m. de Barb., 1,176 m., 2,000 h.

S.-Pedro, m. de Buga., 1,034 m., 3,000 h.

S.-Sébastien, m. de Caldas, 2,000 hab.

Santander, (anciennement *Quilichao*), ch.-l. du municipe, 1,112 m., 5,500 h. V. fondée en 1543 par Belalcazar, sous le nom de *Jamaïque*, dans le pays des Indiens Quilichaos. Sa situation, qui domine la vallée du Cauca, est très pittoresque. École supérieure de garçons. Riches mines d'or.

Santander, m. de Pasto, 10,000

Santa-Rosa (de Cabal), m. du Quindio, 1,697 m., 4,500 h.

S.-Vicente, m. de Tulua, 2,000 h.

Sapuyes, m. de Tuq. 3,057 m., 3,500 h.

Sebondoy, territ. du Caqueta, 1,200 m., 2,000 h.

Segovia, m. du Quindio, 1,000 h.

Sierra, m. de Popayan, 1,500 h.

Silvia, m. de Pop., 2,521 m., 7,500 h. Extraction des quinquinas dits de Pitayo.

Sipi, m. de S.-Juan, 47 m., 2,000 h.

Supia, m. de Toro, 1,220 m., 4,000 h.

Tado, munic. de S.-Juan, 96 m., 4,000 h.

Tambo, mun. de Pasto, 2,220 m., 2,500 h.

Tambo, mun. de Pop., 1,745 m., 5,000 h.

Taminango, m. de Pasto, 1,780 m., 3,500 hab.

Tangua, m. de Pasto, 2,000 h.

Timbio, m. de Pop., 1,800 m., 5,000. h.

Timbiqui, m. de Buenav., 1,000 h. Lieu de naissance du célèbre poète et orateur *Julio Arboleda*.

Toribio, m. de Sant., 1,737 m., 2,000 h.

Toro, m. de Toro, 989 m., 5,000 h.

Tulua, ch.-l. du municipe, 1,011 m., 5,000 h.

Tumaco, m. de Barb., 2,500 h. Dans une île du Pacifique. Douane nationale.

Tunia, m. de Pop., 1,785 m., 2,500 h.

Tuquerres, ch.-l. du municipe de ce nom, 3,057 m., 8,500 h. Située sur un plan incliné d'où l'on jouit d'une vue superbe sur les montagnes environnantes. Non loin de la ville se trouve le volcan de Tuquerres, dont le sommet, formé presque exclusivement de soufre, exhale une odeur forte et pénétrante, lorsqu'il est en ignition.

Turbo, m. d'Atrato, 1,000 h., près le golfe d'Uraba.

Union, m. de Toro, 978 m., 1,000 h.

Union, m. de Pasto, 4,500 h.

Vega, m. de Caldas, 2,187 m., 1,000 h.

Veinticuatro, m. de Cald., 1,636 m., 2,000 h.

Victoria, m. du Quind., 962 m., 2,500 h.

Viges m. de Caly, 992 m., 2,000 h.

Yacuanquer, m. de Pasto, 2,733 m., 3,000 h.

Yascual, m. de Tuq., 2,777 m., 3,000 h.

Yeguerizo, m. de Tulua, 1,000 h.

Yotoco, m. de Caly, 978 m., 2,000 h.

Yumbo, m. de Caly, 1,005 m., 2,000 h.

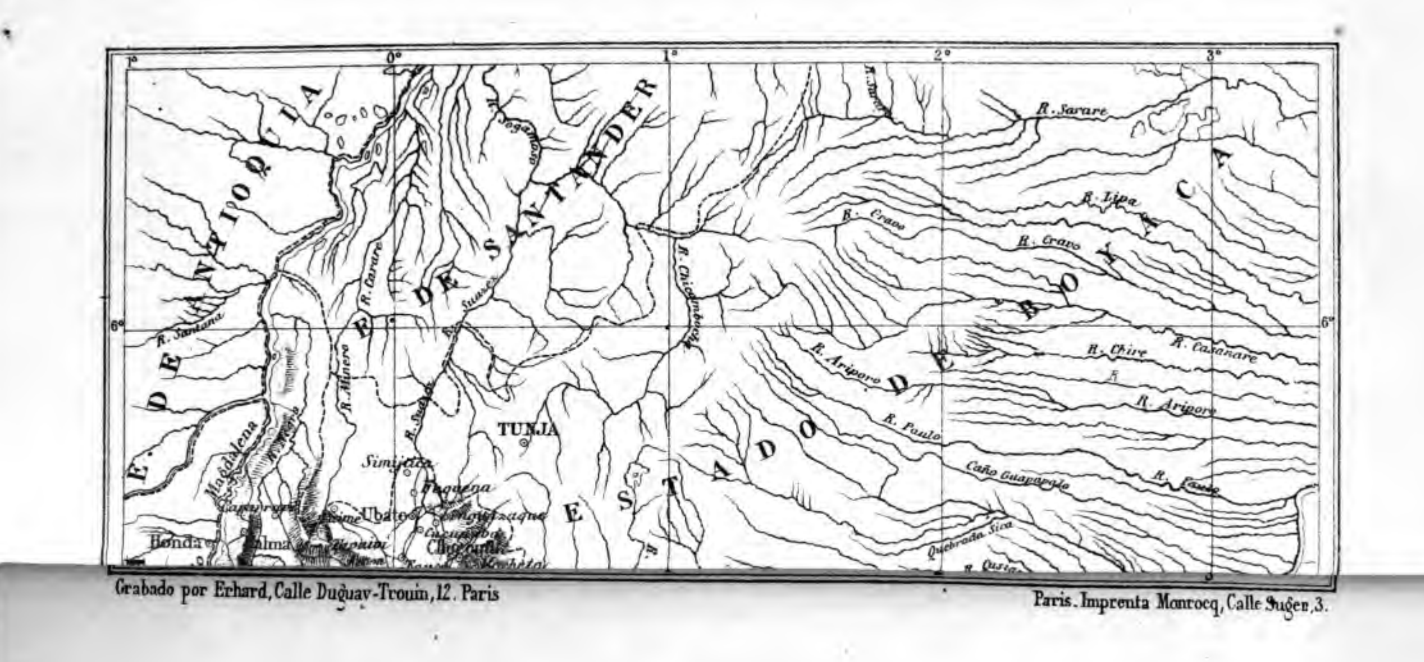
Zarzal, m. de Tulua, 961 m., 2,500 h.

Zelandia, m. de Sant., 3,000 h.

TABLEAU

DE LA POPULATION DE L'ÉTAT DU CAUCA EN 1881

MUNICIPES	COMMUNES	POPULATION	CHEFS-LIEUX	Mètres d'altitude	Temp. moyenne	POPULATION
Atrato	7	17.000	*Quibdo*	42	29°	7.000
Barbacoas	9	25.000	*Barbacoas*	22	27°	6.000
Buenaventura	8	24.500	*Buenaventura*	8	27°	5.000
Buga	4	25.000	*Buga*	1001	24°	12.500
Caldas	15	35.000	*Almaguer*	2266	17°	6.500
Caly	7	28.000	*Caly*	1046	22°	16.000
Obando	9	40.000	*Ipiales*	3081	12°	13.000
Palmira	4	28.000	*Palmira*	954	24°	15.000
Pasto	14	60.000	*Pasto*	2638	14°	13.000
Popayan	20	65.000	*Popayan*	1776	18°	10.000
Quindio	10	32.000	*Cartago*	979	24°	9.500
Santander	7	23.500	*Quilichao*	1112	23°	5.500
San-Juan	7	31.000	*Novita*	175	26°	8.000
Toro	9	26.000	*Anserma-Nuevo*	1045	23°	1.000
Tulua	9	22.000	*Tulua*	1011	24°	5.000
Tuquerres	12	38.000	*Tuquerres*	3057	10°	8.500
Territ. du Caqueta.	9	7.000	*Mocoa*	638	27°	1.000
Indiens sauvages (approximation)		94.000				
Totaux	160	621.000				



Grabado por Erhard, Calle Duguay-Trouin, 12. Paris

Paris. Imprenta Monrocq, Calle Suger, 3.

ÉTAT DE CUNDINAMARCA

Nom, formation, situation, limites, superficie.

L'ÉTAT DE CUNDINAMARCA doit son nom à l'ensemble des mots qui revenaient toujours sur la bouche des aborigènes, lorsqu'ils voulaient désigner aux premiers conquérants le haut plateau sur lequel se trouvait jadis la capitale de l'empire Chibcha (aujourd'hui *Savane de Bogota*) et dont le sens était « haute région où le Condor se trouve » (de *Cundur*, condor; *ina*, hauteur; *mara*, être dessus; *cà*, celle-là).

Il a été formé par la loi du 15 juin 1857 des anciennes provinces grenadines de Bogota, Cundinamarca, Tequendama et Zipaquira.

Il est situé dans la région centrale orientale et s'étend depuis 1° 56′ jusqu'à 6° 19′ de latitude nord et depuis 8° 4′ de longitude est jusqu'à 0° 47′ de longitude ouest du méridien de Bogota.

Le Cundinamarca est borné au nord par l'État de Boyaca et le Venezuela; à l'est par cette dernière république; au sud par le Cauca et à l'ouest par le Tolima. Son pourtour mesure 3,970 kilomètres distribués ainsi : sur la frontière du Boyaca, 1,310; sur celle du Venezuela, 1,120; sur celle du Cauca, 980 et sur celle du Tolima, 560 kilomètres. Il a presque partout des frontières naturelles et clairement déterminées, comme le rio *Meta*, au nord, l'*Orénoque* à l'est, le *Guaviare* au sud, le *Magdalena* et la cordillère orientale à l'ouest.

La superficie du Cundinamarca est de 206,400 kilomètres carrés, dont 183,300 déserts et 23,100 habités. C'est, après le Cauca, le plus grand des États colombiens; il est aussi grand que la moitié du Chili, presque aussi grand que la République de l'Uruguay et bien plus grand que la Belgique ou la Hollande. Il pourrait aisément alimenter dans son sein une population de plus de vingt millions d'habitants. Cette vaste étendue comprend, d'après les calculs du général Codazzi, l'illustre chef de la Commission chorographique en 1856 :

Llanos, plaines désertes, climat ardent.......	140.000 k. c.
Hauts plateaux, climat froid ou tempéré.....	31.200
Terrains accidentés, climats divers...........	30.600
Paramos, glaciers, climat très froid..........	3.000
Iles, lacs, lagunes et marais.................	1.600

Physionomie générale.

La configuration de l'État de Cundinamarca, grâce aux inflexions presque parallèles du Meta et du Guaviare, est celle d'un bras, ou plutôt d'une manche, dont le coude s'appuierait sur le territoire du Caqueta. Son aspect physique offre trois régions distinctes, déterminées par la cordillère orientale qui traverse l'État du sud au nord-nord-est ; celle des savanes à l'est, celle de la cordillère au centre, et celle du bassin du Magdalena, à l'ouest. La première, qui comprend presque les quatre cinquièmes de son territoire, est la moins peuplée tout en étant la plus grande. L'altitude de ces vastes plaines, dit un voyageur français qui les visita en 1875, est peu considérable au-dessus du niveau de la mer. Cependant, la chaleur n'y est pas excessive ; les vents de l'Atlantique, les rivières et les pluies les rafraîchissent constamment. Les conditions hygiéniques n'y sont point mauvaises, malgré leur réputation de *pays à fièvres.* Si les parties basses sont parfois inondées, les eaux disparaissent rapidement. Dans le reste du pays, elles sont partout courantes, et les bords des rivières sont couverts de la plus belle végétation.

Les Andes orientales, qui le séparent du Tolima, atteignent

en entrant dans l'État une grande hauteur au *Nevado de Sumapaz* (4,810 m.), puis s'affaissent en détachant d'un côté et d'autre de nombreux chaînons. Les plus remarquables parmi ces bras de la cordillère sont ceux qui enserrent la savane de Bogota, lit d'un ancien lac subandin. L'oriental passe par les *Paramos de Cruz-Verde* (3,260 m.) et de *Choachi* (3,170 m.); l'occidental, par celui de *San-Fortunato* (2,890 m.) et forme les dépressions ou *boquerones* du *Salto-de-Tequendama*, de la *Boca-del-Monte*, du *Roble*, etc., par lesquelles les eaux se frayèrent un pássage à travers la cordillère. C'est au paramo de *Gachaneque*, sur les limites de Boyaca, qu'a lieu la soudure de ces deux bras de la cordillère orientale.

Le rio Magdalena et quelques affluents peu considérables, tels que le *Rio-Negro*, le *Funza* ou Rio-Bogota, le *Fusagasuga*, etc., à l'ouest; l'*Orénoque* et ses grands affluents, le *Meta*, le *Vichada* et le *Guaviare*, à l'est, sont les principaux cours d'eau de l'État. Les fleuves de la région orientale sont tous navigables. La navigation du Magdalena est interrompue au *Puerto-de-Bogota* par le salto de Honda, rapide de 300 mètres de long, produit par l'encaissement des eaux et la forte pente du lit du fleuve qui est fort pierreux en cet endroit. Quant au *Funza*, auquel sont attachées tant de fables poétiques de la mythologie chibcha, il prend sa source au paramo de Gachaneque et descendant d'une vallée dans une autre de la cordillère, il va serpenter paresseusement dans la belle savane de Bogota et se précipiter dans le gouffre du Tequendama. Après la chute, il change son nom pour celui de Rio-Bogota qu'il conserve jusqu'à son confluent avec le Magdalena, près le port de Jirardot.

Le trait le plus saillant de la configuration physique de cet État est, sans doute, l'abondance des hauts plateaux, lits d'anciens lacs, dont la fertilité est aussi faite pour étonner le voyageur que leur étendue. En effet, c'est un bien beau et bien étrange spectacle que celui de ces vastes et riches plaines, à une hauteur absolue de 2,640 mètres, c'est-à-dire presque à la hauteur des neiges perpétuelles de l'Europe.

Population.

L'État de Cundinamarca avait une population de 240,528 habitants d'après le cens de 1843; d'après celui de 1851, le plus incorrect de tous, elle était de 278,847, et d'après celui de 1871 de 409,602 habitants.

La période de duplication pour cet État est de trente à quarante ans. Il est certain que sa population s'augmente dans une proportion considérable et que le minimum de trente ans se rapproche bien plus que tout autre chiffre de la vérité. Il nous a fallu, pourtant, tenir compte de la dépopulation probable survenue à la suite de la guerre de 1876, et nous n'avons fixé qu'à 537,000 le chiffre de sa population actuelle. En y ajoutant les 6,000 habitants du Territoire fédéral de San-Martin et le nombre des Indiens sauvages, que nous avons estimé à 26,000, nous arrivons à un total de 569,000 âmes. Or, nous sommes persuadé que ce chiffre est au-dessous de la vérité, car la population civilisée de l'État (en dehors de celle de la ville capitale de Bogota et des faubourgs qui formaient auparavant le *District fédéral*, 100,000 âmes environ) n'est pas inférieure aujourd'hui à 500,000 habitants. La population de la savane de Bogota est de 250,000 habitants; celle des autres hauts plateaux de la cordillère, de 150,000 habitants; celle du bassin du Magdalena, de 160,000 habitants; de sorte que si nous estimons à 40,000 âmes la population des Llanos, y compris les Indiens non civilisés, nous obtenons un total de 600,000 habitants, qui est bien la population probable de l'État.

En 1851, l'excédent des femmes était du 2/100, tandis qu'en 1871, il atteignait le 4/100 de la population totale. Cette augmentation, justifiée jusqu'à un certain point, par les désastreuses conséquences des luttes civiles, peut aussi bien s'expliquer par le soin avec lequel on se dérobe, les hommes surtout, aux enquêtes des recenseurs.

Les éléments de cette population sont : la race blanche ou européenne, qui entre pour un 25/100; la race indigène, qui représente bien un 15/100 de la population totale de l'État, et les

métis, issus de blancs et d'Indiens, qui forment à peu près le reste. Dans ces mélanges, pourtant, la race blanche prédomine surtout dans les terres froides. La race nègre n'apporte aucun contingent appréciable à la masse de la population cundinamarquéenne.

Au point de vue de la population spécifique (2,71 habitants par kil. c.), le Cundinamarca occupe le huitième rang; mais par la densité réelle de la population (22,95 habitants par kil. c.) il est le deuxième de la République. En cas d'une guerre extérieure, le contingent de l'État ne saurait être inférieur à 40,000 hommes, dont 25,000 pour l'armée active et 15,000 pour l'armée de réserve. Pendant la guerre civile de 1876, cet État fournit aux belligérants une armée de 19,000 combattants.

Histoire.

L'empire chibcha était, au XVe siècle, le troisième du Nouveau-Monde par sa civilisation et sa puissance. Il embrassait presque toute la région superandine des États de Cundinamarca et de Boyaca, et contenait une population de 1,200,000 habitants, d'après Acosta. Les indigènes étaient appelés *Chibchas* ou *Muyscas*, qui veut dire gens, personnes, et par corruption *Moscas*. Suivant d'autres auteurs, ils apparurent aux yeux des Espagnols comme des essaims de mouches, ce qui motiva le nom qu'on leur donna. Quoi qu'il en soit, ils étaient fort nombreux, mais ils n'avaient pas encore l'organisation régulière d'une société bien assise. Ils étaient évidemment à une époque de transition qui offre beaucoup de points de ressemblance avec la situation de l'Europe dans les premiers siècles du moyen âge. Ainsi, le *zipa* était une sorte d'empereur, dont la suzeraineté était reconnue par beaucoup de caciques et des chefs plus ou moins considérables, et dont le plus puissant était son rival, le *zaque* des Hunzas; mais qui, à son tour, s'inclinait souvent devant la puissance du *suamoz*, ou grand pontife des Chibchas, élu par certains caciques, et qui habitait la ville sacrée d'*Iraca*, surnommée par les Espagnols la *Rome des Chibchas*.

Avant 1470, époque à laquelle régnait *Saguanmachica*, l'histoire des Chibchas est restée dans les ténèbres qui entourent le berceau de tous les peuples précolombiens. Ses traditions cosmogoniques présentent de grandes ressemblances avec celles des anciens Péruviens : ainsi, ils se disaient sortis d'une lagune et avaient en grande vénération les grenouilles et autres batraciens, qui étaient pour eux les symboles de leur origine et partant de leur nationalité. Leur grand prophète et législateur était *Bochica* (appelé aussi *Nenqueteba* et *Idacanzas*, grande lumière de la terre), homme blanc, venu de l'Orient, qui leur apprit les sciences et les arts. Bochica avait une femme d'une rare beauté, quoique de très méchant caractère (*Witaca*) ou *Huythaca)*, laquelle voulant faire périr le peuple chibcha, fit déborder le Funzé et inonda la savane de Bacata. Bochica, indigné du procédé, chassa cette femme de la terre, et, frappant de sa baguette puissante les rochers du Tequendama, fendit la cordillère et ouvrit un chemin aux eaux qui depuis lors se jettent dans le gouffre du *Salto*.

La succession de la couronne chibcha, quoique étant réglée par droit d'aînesse, n'appartenait pas aux enfants des zipas, mais à leurs neveux (fils de la sœur aînée du souverain) ou, à défaut de ceux-ci, à un frère du défunt. A Saguanmachica, mort dans une victoire gagnée sur le cacique *Ubaque* (Sang-de-Bois) succéda *Néméquène* (Os-de-Lion) qui continua de faire la guerre avec succès aux Caciques *Ubaté* (Sang-Versé), *Susa* (Paille-Blanche) et *Simijaca* (Bec-de-Hibou) portant ses armes victorieuses jusqu'à Saboya ; ce qui a fait penser à quelques historiens que la pyramide aux hiéroglyphes, dont nous avons parlé dans la monographie du Boyaca, n'était autre chose qu'un monument commémoratif des victoires de Néméquène. Une confédération des caciques, de laquelle faisaient partie le zaque des Hunzas et le suamoz, vainquit enfin l'armée du zipa à Choconta, où Néméquène fut tué, et forçant son successeur *Tisquesusa*, le dernier des zipas, à leur accorder une paix de vingt lunes, celui-ci s'apprêtait à prendre la revanche, lorsque les Espagnols envahirent presque simultanément et par trois points à la fois, le territoire de l'empire.

Nous avons dit ailleurs par quel hasard extraordinaire l'Allemand *Nicolao Federmann,* qui avait abandonné son

chef, Jorge Spira, gouverneur du Venezuela; *Sebastian de Belalcazar,* lieutenant de Pizarro, qui venait du Pérou, et *Gonzalo Jiménez de Quesada,* commandant de l'expédition partie de Sainte-Marthe, le 6 août 1536, s'étaient rencontrés dans le Cundinamarca, chacun à la tête de 160 hommes, et comment les deux premiers avaient fait cession du droit à la conquête en faveur de Quesada, moyennant une somme assez ronde, que celui-ci leur compta sur place. Cette dernière expédition, dont le second était *Juan del Junco* et les principaux capitaines *Gonzalo Suarez Rondon*, *Juan de Cespedes*, *Juan de Sanmartin, Antonio Lebrija*, *Lazaro Fonte* et *Ortun Velasquez,* avait remonté le cours du Magdalena, sur des radeaux, jusqu'à l'embouchure du rio Carare et puis, par la vallée de Jésus, elle avait franchi la cordillère en surmontant bravement les plus grands dangers.

Quesada vainquit facilement le zipa, le zaque et le suamoz et, suivant les traces des Cortes et des Pizarro, il s'empara de leurs personnes et leur fit subir une mort aussi cruelle qu'injustifiable. Plus tard, il regretta amèrement sa conduite, car il n'était pas sanguinaire. Son étoile ne brilla pas toujours d'un grand éclat, mais par son illustration, sa vaillance et ses malheurs, il occupe une des premières places parmi les conquérants espagnols du XVI[e] siècle. La savane de Bogota apparut à ses yeux comme une belle plaine remplie de tourelles (les huttes de ces Indiens étaient conoïdes et fort élevées), c'est pourquoi il lui donna le nom de *Vallée des Alcazars*. L'emplacement de *Bacata* (grande culture), lieu de plaisance des zipas, plut au conquérant, qui crut y trouver quelque ressemblance avec la véga de Grenade, son pays natal, et, en souvenance du campement espagnol où avaient été signées les capitulations de Colomb avec les rois catholiques, il y fonda la ville de *Santa-Fé* (aujourd'hui *Bogota* tout court) le 6 août 1538. La capitale de l'empire chibcha était la ville de *Funza* (aujourd'hui un petit village) dont la population était sans doute de 80 à 100,000 âmes, puisque Quesada y compta vingt mille huttes.

Les Chibchas firent encore quelques tentatives malheureuses pour recouvrer leur indépendance ; mais s'étant convaincus de leur impuissance à rejeter le joug étranger, quelques-uns s'entretuèrent par désespoir, la plus grande partie

se soumit, sans arrière-pensée, à ses nouveaux maîtres. Ceux-ci en profitèrent pour se les distribuer entre eux comme des troupeaux et les attacher à la glèbe, sous le prétexte de sauver leurs âmes des griffes du démon.

Toutes les conquêtes des Espagnols dans le Cundinamarca ne furent pas pourtant aussi faciles, car en dehors du territoire de l'empire, dont les limites ne dépassaient pas celles des terres froides, l'État était peuplé par de nombreuses tribus indépendantes et belliqueuses, telles que les *Panches*, les *Sutagaos* et les *Colimas*, qui ne purent être définitivement soumis que vers la fin du XVII[e] siècle, et les peuplades de l'Orient, qui conservent encore leur indépendance.

Lorsque éclata la révolution des *comuneros* en 1781, les Muyscas ne restèrent pas indifférents à ce mouvement insurrectionnel qui préluda la grande lutte pour l'indépendance : ce fut à Zipaquira que les capitulations jurées par les chefs de l'insurrection et les délégués de l'Audience furent signées, et beaucoup de Cundinamarquéens eurent à souffrir les conséquences de la violation infâme de ce pacte, notamment le marquis de San-Jorge, père du premier président de Cundinamarca, *Jorge Tadeo Lozano*. En 1794, les ferments d'une nouvelle insurrection (la conspiration de Nariño) éveillèrent assez à temps l'attention des autorités espagnoles pour qu'elle fût promptement étouffée, grâce surtout à l'habileté du vice-roi Ezpeleta.

Lors de la révolution de 1810, les patriotes ressuscitèrent ce nom de *Cundinamarca* pour l'appliquer au territoire qui formait alors la provincc de Santa-Fé, dont l'étendue était bien plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Nous avons rappelé en son lieu et place les malheureuses compétitions survenues entre le gouvernement du Cundinamarca et celui de l'Union, qui rendirent si aisée l'entrée des troupes de la reconquête en 1816. Sous le régime de la Terreur inauguré par le pacificateur *Morillo* et son lieutenant *Enrile*, le Cundinamarca eut à souffrir plus que nul autre Etat de cette soif de sang qui tourmentait les sbires de Ferdinand VII : il vit sa brillante jeunesse, l'espoir de la patrie, fauchée sans merci, ses belles campagnes désolées et abandonnées par les familles éplorées qui cherchaient dans les montagnes un abri contre la fureur des bourreaux du Néron

castillan. Le canon de Boyaca (1819) résonna dans tout le pays comme un long cri de victoire et de joie. Ce fut comme le réveil d'un cauchemar horrible. Aussi, avec quel enthousiasme voyait-on marcher les populations au devant de l'armée libératrice ; avec quel entrain les citoyens prenaient les armes et juraient de mourir jusqu'au dernier, plutôt que de retomber sous la domination espagnole. Cette compression stupide avait rassemblé des forces qui, suivant l'expression d'un orateur colombien, en éclatant, devaient balayer d'ennemis le sol de la patrie, comme d'un seul souffle qui fut un ouragan de victoires !

Ancien siège de la cour des vice-rois et contenant la ville la plus peuplée et la plus riche de la Colombie, l'État de Cundinamarca est naturellement l'un de ceux qui ont produit un plus grand nombre d'hommes célèbres dans les sciences, les arts, la guerre, la politique et l'Église. Sous la domination espagnole : le peintre *Gregorio Vasquez* (dont le nom a été donné à l'Académie des beaux-arts); les historiens, *Lucas Fernandez de Piédrahita*, évêque de Sainte-Marthe et plus tard de Panama, qui écrivit l'*Histoire des conquêtes des Espagnols dans le Nouveau-Royaume de Grenade ; Juan Rodriguez Fresle,* auteur du *Carnero*, vieille chronique de Santa-Fé, etc. Parmi les hommes des premiers jours de la révolution, le général ANTONIO NARINO; JORGE TADEO LOZANO, le savant directeur de la section zoologique de l'expédition scientifique, auteur de la *Faune cundinamarquéenne* et premier président de la République ; *José Azevedo Gomez*, « le tribun du peuple », le général *Antonio Villavicencio,* « le fiancé de la Liberté », qui inaugura la funèbre série des fusillades espagnoles en 1816; le capitaine *Antonio Ricaurte*, le héros légendaire de San-Mateo ; *Policarpa Salabarrieta* ou La-Pola, cette héroïne des premiers jours dont le peuple fit l'épitaphe « Yace por salvar la patria » (ci-gît pour sauver la patrie) avec les lettres de son nom ; *José Miguel Pey, Manuel Bernado Alvarez,* qui occupèrent aussi la présidence du Cundinamarca, les *Azuolas, Ayalas, Gutierrez, Rivas* et tant d'autres illustres victimes des vengeances de Ferdinand VII. Les généraux *José Maria Ortega, Francisco de P. Vélez, Ambrosio Plaza,* le colonel *Luciano d'Elhuyar* et tant d'autres chefs de cette glorieuse expédition qui libéra le Venezuela en

1813 et dont sept seulement devaient revoir leur pays. Les généraux *Hermogènes Maza,* l'ange exterminateur des Espagnols, *Isidoro* et *Valerio Francisco Barriga, Domingo Caycedo,* vice-président de l'ancienne Colombie, *Joaquin Paris, Pedro Alcantara Herran,* ex-président de la République, *Rafael Mendoza;* le colonel *José Maria Gonzalez,* le Dr *Alejandro Osorio, Estanislas Vergara, Mariano Calvo,* etc.

De nos jours, les célèbres diplomates et hommes d'État : *Manuel Ancizar,* mort récemment à Bogota, *Lorenzo Maria Lléras, José Maria Torres Caicedo,* les économistes *Pastor* et *Mariano Ospina Rodriguez,* ancien président de la République, *Ignacio Gutièrrez Vergara, José Maria Plata;* les juriconsultes *Francisco Javier Zaldua,* actuel président de la Colombie; *Miguel Chiari,* auteur du code civil de Cundinamarca; *Juan Agustin Uricœchea, Tomas Cuenca,* dont la mort prématurée fut une vraie perte pour la République, *Pablo Currea, José Maria Malo Blanco,* etc. Les historiens *Joaquin Acosta,* auteur du « Compendio historico del Descubrimiento y Colonizacion de la Nueva-Granada » et de plusieurs travaux géographiques très estimés, *José Manuel Groot,* auteur de la « Historia eclesiastica y civil de la Nueva-Granada », *José Maria Vergara y Vergara,* auteur de la « Historia de la Literatura en N.-Granada; » *José Maria Quijano Otero, Rafael Eliseo Santander,* professeurs d'histoire à l'Université nationale. Les généraux *Eustorgio Salgar,* ex-président de l'Union, *Wenceslao Ibanez, Daniel Aldana, Antonio B. Cuervo* etc. Les philologues et grammairiens *Ulpiano Gonzalez, Rufino J. Cuervo, Miguel A. Caro, Venancio G. Manrique, Eustacio Santamaria, Cesar C. Guzman* etc. Les poètes et hommes de lettres *Juan Antonio* et *Manuel M. Marroquin, José Caycedo Rojas, Belisario Pena, Diego Fallon, José B. Gaitan, Ruperto S. Gomez, Leopoldo Arias Vargas, Medardo Rivas, J. J. Borda, Prospero* et *Benjamin Pereira Gamba; Silveria Espinosa de Rendon, Josefa Acevedo de Gomez* et autres dames qui ont été des écrivains distingués. Parmi les hommes politiques : *Carlos Martin, Ricardo Becerra, Jacobo Sanchez, Ramon Gomez,* etc. Dans les sciences naturelles : *Matis,* qui essaya sur lui le pouvoir du *guaco* comme contre-poison contre les morsures des serpents; *Eloy Ordonez* et *José Triana,* consul général de Colombie à Paris,

bien connus dans le monde savant, le premier par son histolo gie, le second par sa quinologie; *Francisco Bayon, Ezequiel Uricœchea,* professeur d'arabe à l'Université de Bruxelles, dont la mort récente a été une perte irréparable pour l'américanisme, *Liborio Zerda* et tant d'autres. Dans l'Église : Mgr *Paul,* évêque de Panama, les PP. *Saavedra, Perilla, Ortiz, Valenzuela, Pardo Vergara, Herrera, Aguilar,* qui a reçu dernièrement une mission du ministère de l'instruction publique, etc. Les ingénieurs des ponts et chaussées, *Indalecio Liévano, Cornelio Borda,* qui mourut en défendant la place du Callao contre les Espagnols en 1866. *N. Gonzalez Vasquez Manuel H. Pena, N. Santamaria, Manuel Ponce de Leon,* qui dressa la grande carte géographique d'après les travaux de *Codazzi, Ramon Guerra Azuola,* etc. Les médecins *Merizalde, Andres M. Pardo, J. Sarmiento, N. Osorio,* etc. Parmi les hommes progressistes auxquels l'État est redevable de nombreuses améliorations, citons : *Enrique Paris, José Maria Urdaneta* et *Manuel Umana,* agriculteurs, qui ont introduit des étalons des plus belles races ovines, bovines et chevalines de l'Europe; *Alfonso Acevedo Tejada,* qui construisit tant de ponts, de fontaines et de chemins ; le Dr *Juan de Dios Riomalo,* qui prit une si belle part à l'organisation de l'assistance publique; *Nicolas Pereira Gamba,* qui introduisit le premier dans le pays, d'une façon permanente, les machines agricoles et en généralisa l'usage, qui organisa la compagnie d'éclairage au gaz à Bogota, et qui a été pendant tant d'années le zélé promoteur des chemins de fer d'Occident, et de La-Dorada (la ligne ferrée qui doit relier le haut et le bas Magdalena pour éviter la navigation des rapides) et de tant d'autres œuvres utiles; *Cenon Padilla* qui fit tant pour embellir la capitale, etc. [1].

1. C'est ici le lieu de faire une observation applicable aussi aux autres Etats : comme nous écrivons en nous rapportant plutôt à notre mémoire qu'à des documents qu'il nous serait impossible de consulter, il est aisé de comprendre que nous pouvons faire erreur soit sur les noms, soit sur le lieu de naissance des personnages contemporains. Nous en avons pu oublier aussi quelques-uns. Mais, en général, nous sommes dans le vrai, et sans prétendre les donner tous comme des illustrations d'une égale valeur (à l'égard d'hommes pour la plupart vivants, cette sélection serait fort délicate) nous avons tenu à placer ici les noms de ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ont appelé sur eux l'attention publique.

Le département de Cundinamarca (qui embrassait aussi le territoire des Etats actuels d'Antioquia et du Tolima) était sinon le plus grand, du moins le plus riche et le plus peuplé de l'ancienne Colombie. L'Etat formait dans la Nouvelle-Grenade, les quatre provinces de Bogota, Cundinamarca, Tequendama et Zipaquira. Depuis son érection en Etat fédéral, il a été gouverné par les présidents dont les noms suivent : JOAQUIN PARIS (1857), *José Maria Malo Blanco* (1858) *Uldarico Leiva* (1859), PEDRO GUTIÉRREZ LEE (1860), *José Maria Plata* (1861), *Justo Briceno* (1862), *Alejo Morales* (1863), SANTOS GUTIÉRREZ (1864), *Rafael Mendoza* (1865), DANIEL ALDANA (1866), IGNACIO GUTIÉRREZ VERGARA (1868), *Rudecindo Lopez* (1868), *Justo Briceno* (1869), *Cornelio Manrique* (1870), JULIO BARRIGA (1871), EUSTORGIO SALGAR (1874), JACOBO SANCHEZ .(1876), DANIEL DELGADO (1878), *Rudecindo Lopez* (1879), WENCESLAO IBANEZ(1880), DANIEL ALDANA (1882).

Etat social et politique.

Les impressions d'un voyageur qui, après avoir traversé les régions sauvages de l'Afrique centrale, se trouverait tout à coup transporté dans une plaine de la Normandie, sont bien l'image de celles qu'éprouvent les étrangers qui, après avoir remonté le cours du Magdalena, arrivent dans la plaine de Bogota. Et elles sont aussi vraies au physique qu'au moral, car tout peuple ressemble à la nature qui le nourrit. En Colombie, comme dans toute l'Amérique espagnole, les distinctions de races et d'origine, quoique abolies par les lois, n'ont pas encore eu le temps de s'effacer complètement des habitudes, et comme il n'existe presque pas de couches sociales intermédiaires, la société est composée d'une classe qui a tout pour elle, l'instruction, la puissance et la richesse, et d'une autre qui n'a rien La première se trouve à la hauteur des plus civilisées de l'Europe, la seconde se trouve à peine au-dessus de la barbarie. Ou plutôt, ce sont deux sociétés superposées, dont une, appréciant à son juste prix tous les raffinements de la civilisation moderne, se trouve

comme dépaysée dans son propre sol ; et l'autre, méconnaissant les avantages du progrès, non seulement ne se soucie pas beaucoup de marcher en avant, mais ralentit par son inertie la force d'impulsion donnée par quelques esprits d'élite.

Cela est vrai de toute l'Amérique andine, avons-nous dit, mais à cette différence près, que, dans certains pays, le despotisme des gouvernants a perpétué l'ignorance dans le peuple, qui est exploité par des oligarchies, plus ou moins bien organisées, tandis que dans d'autres, la Colombie en tête, les théories libérales ont fait de tels progrès, qu'elles ont acquis déjà la consécration des vérités pratiques. Rien qu'en donnant une entière liberté aux classes déshéritées, on leur a ouvert toutes les portes ; en supprimant les monopoles et les privilèges, on leur a procuré l'aisance et parfois même la richesse ; et, en répandant l'instruction, l'évolution sociale s'est faite d'elle-même et toutes les capacités tendent à trouver leur vrai niveau. Ce sera l'éternel honneur du général Santander, d'avoir compris, dès les débuts de l'indépendance, que ce n'était pas assez de libérer un peuple et qu'il fallait l'instruire. L'œuvre est encore à peine commencée, et déjà combien y a-t-il d'hommes issus des classes les plus pauvres de la société qui ont illustré leurs noms et sont montés même jusqu'à la présidence de la République !

Dans d'autres pays de l'Amérique méridionale, dans d'autres Etats même de la Colombie, la fréquentation des étrangers a produit des changements profonds dans les mœurs et dans le caractère même des habitants. Mais dans ces hautes régions du Cundinamarca, si inaccessibles en raison du manque de bons chemins, le caractère national a conservé quelque chose d'original et de bien à lui, tout en s'appropriant les coutumes et les façons étrangères. De ce que 'assimilation ne s'est pas effectuée par voie de contact, mais plutôt par une sorte de communion intellectuelle, cette influence n'en devient que moins superficielle et plus réfléchie. Ainsi, les habitudes et les mœurs des Bogotains sont aussi loin des anciennes mœurs espagnoles que des parisiennes de nos jours, malgré l'influence prépondérante que là, comme partout ailleurs, du reste, exerce la littérature française. Cette influence n'a pas été non plus jusqu'à vicier, comme il

arrive en Espagne et ailleurs, cette majestueuse langue castillane que les Bogotains ont conservée avec amour et cultivée avec le plus grand succès. Les Bogotains sont froids, cérémonieux, parfois même compassés, mais sans raideur, et leur esprit, si justement vanté, est un composé du *humour* anglais et du sel andalous. La franchise, le courage et l'amour de la liberté sont des traits non moins saillants de leur caractère. Il n'est peut-être pas au monde un peuple plus démocratique et égalitaire; rien ne l'en impose: le pouvoir, l'opulence, ni les titres pompeux. Il se moque de toutes les vanités, et malheur à celui qui a donné prise au ridicule, car mieux lui aurait valu de n'être jamais né... En revanche, le courage héroïque le passionne et il a de vraies tendresses pour l'homme de talent quel qu'il soit et d'où qu'il vienne.

Toutes ces nuances si difficiles à saisir pour un étranger, surtout quand il ne connaît pas à fond la langue espagnole, sont passées presque inaperçues pour la plupart des voyageurs français qui ont écrit sur la Colombie: en arrivant à Bogota, ils n'y ont vu qu'une ville d'aspect assez triste, des gens enveloppés dans leurs manteaux ou leurs ruanas (les *ponchos* des Péruviens) qui promenaient lentement, un cigare à la bouche, leur ennui dans les rues, ou qui tramaient des conspirations en allant à la messe.

Eh bien! ils se sont trompés: cette population est très active, très laborieuse et intelligente; partout où une industrie nouvelle s'établit, partout où un travail demande des bras ou des intelligences, on les voit accourir sans se soucier des préjugés d'un autre âge, et souvent au danger même de leur vie. Telle fut l'époque de la grande production du tabac d'Ambaléma, telle l'époque des plantations d'indigo dans le haut Magdalena et des grandes extractions de quinquinas. Malheureusement, le manque de bons chemins rend toute grande culture impossible, tout excès de production ruineux. Ces populations ont été enfermées dans un cercle d'obstacles insurmontables, car sans chemins, pas de grandes industries, et sans industrie, point de chemins : heureusement, cet état de choses changera bientôt, lorsque le premier chemin de fer de la savane de Bogota au rio Magdalena aura été mis en circulation. On verra alors avec quelle surprenante facilité la solution du problème se présentera d'elle-

même et comment l'activité des habitants, presque sans secours étrangers, aura changé complètement l'aspect du pays.

L'Etat de Cundinamarca forme un archevêché qui comprend aussi le territoire du Tolima. La religion catholique est la dominante, mais le nombre des libres-penseurs est peut-être plus grand dans cet Etat que dans tout le reste de l'Amérique Méridionale. Le fanatisme des uns et des autres a été souvent la cause de conflits sérieux. Les processions catholiques n'y sont plus de mise; mais les francs-maçons en organisent d'autres non moins regrettables pour la tranquillité publique. L'esprit de tolérance fait cependant de grands progrès, et quoique l'Église soit entièrement séparée de l'État, le gouvernement de l'Union s'est mis d'accord déjà sur un *modus vivendi* plus amical avec le Saint-Siège, qui vient d'accréditer à Bogota un nonce apostolique.

L'instruction publique est assez répandue dans l'Etat. En 1874, le nombre des écoles primaires était de 400, auxquelles assistaient plus de 20,000 enfants des deux sexes, résultat qui est assez beau mais qui pourrait être meilleur. De trente à quarante journaux paraissent ordinairement dans l'Etat, pour la plupart publiés à Bogota. Il n'y a que Zipaquira, La Mesa et deux ou trois petites villes qui aient un journal. La publication de livres est, aussi, bien considérable dans la capitale.

L'organisation du Cundinamarca est à peu près la même que celle des autres Etats. La période administrative n'est que de deux ans, tous les fonctionnaires, à l'exception du gouverneur, étant rééligibles. Il est représenté au Congrès fédéral par trois sénateurs et neuf représentants. Le budget annuel de l'Etat est de 4 à 5 millions de francs.

Agriculture. — Industrie. — Commerce.

Dans les terres froides, l'agriculture a fait quelques progrès, grâce à l'introduction des machines et instruments perfectionnés. La plupart des fermiers n'emploient cepen-

dant que la vieille charrue espagnole, l'*aratrum* des Romains. On se contente d'égratigner la terre qui, sans fumier ni engrais d'aucune sorte, produit deux petites récoltes par an, de pommes de terre, céréales, légumes, etc. Une plus grande production ruinerait tout le monde, faute de débouchés. La plus grande partie des riches savanes surandines forme des prairies pour l'élève du bétail. Le trèfle, la luzerne en sont les principales plantes fourragères. Sur les versants de la cordillère, on cultive de très bon café et de la canne à sucre; dans le bassin du haut Magdalena, il y a de grandes plantations de tabac, d'indigo et de cacao. En fait d'animaux, il y a de très jolis produits obtenus par le croisement des races indigènes et les étalons européens des plus belles races, introduits à grands frais dans le pays. Les expositions agricoles de Bogota, qui ont réussi bien au delà de tout ce qu'on pouvait espérer, en ont fait foi depuis 1871.

Le Cundinamarca, qui est destiné à être un Etat manufacturier autant qu'agricole, en raison des énormes gisements de houille qu'il contient et de la facilité avec laquelle il peut se procurer à bas prix toutes les matières premières indispensables aux grandes exploitations manufacturières, n'en possède actuellement que quelques-unes et celles-là à un état presque embryonnaire, telles que les manufactures de tissus de laine, de faïences, de vitres, etc. Les tanneries et les selleries, les brasseries et les fabriques de liqueurs, les briqueries et autres industries du bâtiment, ont acquis déjà un développement un peu plus considérable, mais qui laisse encore beaucoup à désirer. Aucun doute que les grandes entreprises manufacturières et agricoles, qui feront un jour la prospérité du Cundinamarca, n'attendent plus que des voies faciles de communication pour s'y acclimater et changer du jour au lendemain les conditions économiques d'un Etat si favorisé par la nature.

Le manque de bonnes routes est encore plus préjudiciel au commerce qu'aux autres industries, en raison des frais énormes de transport qu'il exige. Le commerce d'importation, assez considérable, malgré ces inconvénients, peut être évalué à 25 ou 30 millions de francs par an. Les exportations consistent en café, cuirs, indigo, quinquina, tabac, *tagua* ou ivoire végétal, etc. Le commerce intérieur, bien plus important,

consiste principalement en sel, chaussures, articles de sellerie, tissus de laine, faïences, poteries et les fruits de la terre froide, qu'on échange contre du tabac, du café, du cacao, du sucre et autres denrées coloniales, des chapeaux de paille et autres productions des climats chauds.

Il y a huit banques dans l'État, en dehors de la *Banque nationale*, dont sept à Bogota et une à La Mesa; une Compagnie nationale d'assurances, qui fait de très bonnes affaires et qui pourrait en faire de meilleures, si elle voulait étendre le cercle de ses opérations. En fait de mines, il n'y a que celles de sel gemme et de houille qui soient en exploitation.

Routes et moyens de transport.

Le *Puerto-de-Bogota,* limite supérieure de la navigation du bas Magdalena, a été jusqu'à présent le principal port fluvial de l'État. Le mauvais vouloir d'un Allemand, propriétaire des terrains où le port est situé, a été la cause principale de l'abandon inexplicable dans lequel se trouve ce débarcadère important, et qui a motivé de si justes critiques de la part de voyageurs étrangers. En effet, on n'y trouve qu'une fort mauvaise auberge et une grande bâtisse, la *Bodega,* où l'on entasse les marchandises étrangères sous l'auvent, en attendant que les muletiers viennent les enlever. Quoique l'expropriation de l'aire suffisante pour l'érection d'un village dans un lieu si fréquenté ait été décrétée, depuis 1858, par l'Assemblée législative de l'État, le prix exorbitant qui en a été demandé par son propriétaire a retardé jusqu'à présent l'exécution d'une mesure d'utilité publique, universellement réclamée. Heureusement que la construction des chemins de fer de La-Dorada et de Jirardot mettra une fin à cet abus vraiment incroyable, que la faiblesse du gouvernement de l'État a consenti bien plus longtemps qu'il n'aurait fallu.

Le prix de louage des mules depuis le Puerto jusqu'à Facatativa est de 50 francs au temps des pluies, et de 40 francs lorsque le temps est au beau. Le trajet se fait en deux jours et demi, en passant par Guaduas et Villeta, où

l'on trouve des hôtelleries assez bonnes. Depuis Facatativa, et même depuis Los-Manzanos, sur le bord occidental de la savane, il y a des omnibus qui font le transport des voyageurs avec leurs petits bagages jusqu'à la capitale, en quatre heures. Prix de chaque place, 8 francs. Les chemins à roue de la savane sont très bons pour la plupart. La chaussée macadamisée mesure cinq mètres de large, et les deux zones latérales deux mètres chacune. Près de Fontibon, cependant, et dans les *Alcantarillas*, où la chaussée traverse une vraie lagune, le chemin devient très mauvais à l'époque des pluies: les voitures s'enfoncent dans la boue jusqu'aux essieux, et quatre chevaux parviennent à peine à traîner un omnibus contenant quatorze personnes. Les gros bagages sont transportés sur des chariots traînés par des bœufs, à raison de 2 francs par charge de mule, ou 120 kilos. De la capitale à Zipaquira (30 kilomètres) on se rend en quatre ou cinq heures, en voiture. Cette route sera bientôt reliée à celle qui est en construction dans l'État de Boyaca, venant de Tunja. — Vers l'orient de la ville, les routes sont fort mauvaises : une route carrossable, dont le tracé a été fait depuis 1868, mettra un jour la capitale en communication avec le rio Méta et, par celui-ci et l'Orénoque, avec l'océan Atlantique; mais les difficultés qui ont toujours surgi sur les questions des frontières avec le Venezuela, ont ajourné jusqu'à présent l'exécution de cette œuvre d'avenir.

Deux chemins de fer sont en construction dans l'État : celui de Jiradot et celui d'Occident. Le premier, qui mettra en communication la savane de Bogota avec le haut Magdalena, a été déjà mis en circulation jusqu'à Tocaïma : il développera le commerce intérieur déjà fort considérable entre l'État de Cundinamarca et ceux du Cauca, d'Antioquia et du Tolima, et deviendra le premier tronçon du grand chemin de fer transocéanien de l'intérieur de la Colombie. Le second, partant d'un port du bas Magdalena, est arrivé déjà au pied du premier échelon de la cordillère, énorme masse granitique taillée à pic, et s'élevant à 500 ou 600 mètres sur le niveau du Rio-Seco, appelée l'*Alto del Sargento* (1,400 m.). Une fois surmonté cet obstacle (au moyen d'une sorte d'ascenseur ou d'un chemin funiculaire), la construction de ce chemin de fer n'offrira plus de grandes difficultés, le tracé ayant

été fait depuis 1870 par ordre de la Junte patriotique que présidait M. Nicolas Pereira Gamba. Ce chemin aura tout le mouvement du commerce extérieur d'importation et d'exportation des États de Cundinamarca et Boyaca, soit une population de près d'un million et demi d'habitants. Les tramways de la savane de Bogota ne feront que compléter le réseau des voies ferrées de l'État, sitôt que l'une de ces deux lignes aura été terminée.

Curiosités naturelles.

Elles sont fort nombreuses et nous aurions mauvaise grâce à nous appesantir sur des descriptions qui ont été faites par Humboldt, Bonpland, le baron Gros et tant d'autres voyageurs illustres : la cascade de *Tequendama*, formée par le rio Funza qui se précipite tout entier, d'un seul bond, dans un abîme de 146 mètres de profondeur, trois fois la hauteur du Niagara; le pont d'*Icononzo*, formé par une pierre roulée des hauteurs et plus large que le lit du rio Sumapaz, qui est restée suspendue sur une taille très étroite à 86 mètres au-dessus de l'eau; les cavernes de *Panches*, celles de Soacha, où l'on a trouvé des squelettes de mastodonte, etc.

Divisions administratives.

Les divisions judiciaires de l'État sont au nombre de dix, les notariales au nombre de vingt. Dans chaque circuit judiciaire, il y a un ou plusieurs juges au civil et au criminel, suivant son étendue, et un procureur portant la voix du ministère public ; dans les communes, des juges de district dont la compétence ne s'étend qu'aux affaires civiles contentieuses de moins de 1000 francs. A Bogota, siège la Cour supérieure de l'État ou cour d'appel pour toutes les affaires

civiles jugées en première instance par les juges de circuit, et une cour d'assises.

Les départements sont au nombre de sept : d'Orient, chef-lieu *Fomeque;* de Tequendama, chef-lieu *La-Mésa;* de Bogota, Facatativa, La-Palma, Ubaté et Zipaquira, connus par les noms de leurs chefs-lieux.

Le territoire fédéral de Sanmartin, chef-lieu *Villavicencio*, appartient aussi à l'État; mais il est administré, comme les autres territoires, d'après des lois spéciales.

Les départements sont administrés par des préfets, nommés par le gouverneur de l'État, et les communes par des alcades nommés par les préfets, à l'exception de celles de Bogota et La-Mesa, qui sont administrées par des chefs municipaux élus pas les conseils municipaux.

Dictionnaire des communes.

Anapoima, d. de Teq., 676 m., 4,500 h. Eaux thermales sulfureuses, mines de cuivre.

Anolaima, d. de Fac., 1,416 m., 10,500 h. Ancienne résidence du cacique des *Panches*. Mines de plomb.

Beltran, d. de Fac., 231 m., 4,000 h.

Bituima, d. de Fac., 1,194 m., 3,500 h.

Bogota, v. capitale de l'Union colombienne et de l'État de Cundinamarca, ch.-l. du dép. et siège de l'archevêché, 2,635 m., 100,000 h. — Fondée le 6 août 1538, par *Gonzalo Jiménez de Quesada*, elle fut érigée en ville en 1540 par Charles V. Par sa position géographique, au cœur de cette immense région, qui s'étend depuis la mer des Antilles jusqu'à l'Amazone, aussi bien que par son climat (15 degrés cent. en moyenne), elle fut choisie et comme capitale de l'ancien royaume de la Nouvelle-Grenade, qui embrassait jadis le Venezuela et l'Écuador (1739), et comme capitale de l'ancienne Colombie (1821). Elle continua d'être plus tard (1831), la capitale de la Nouvelle-Grenade, et en 1861, lorsque le pays reprit son nom de Colombie, elle fut érigée en *District fédéral*, ce qui ne dura guère, malgré le vœu unanime du pays, par le mauvais vouloir d'un sénateur qui refusa de ratifier l'acte constitutionnel qui l'avait créé. Bogota a produit un grand nombre d'hommes célèbres, tels que le peintre *Vasquez*, l'historien *Piedrahita* (XVIIe siècle), *Narino*, *Lozano*, *Villavicencio*, *Azevedo*, *Alvarez*, *Pey*, *Ricaurte*, etc. — Elle est située à 4° 36′ lat. N. et à 76° 34′ 8″ long. O. de Paris. Sa superficie est de 10 kilomètres

carrés et sa configuration, à peu près, celle d'un losange. Sa plus grande longueur du sud au nord est d'environ 5,000 m., et sa plus grande largeur de l'est à l'ouest de 2,500 m. Elle est bâtie sur le versant du chaînon est de la cordillère orientale, aux pieds des cerros *Guadalupe* (3,255 m.) et *Monserrate* (3,165 m.), dont les sommets sont couronnés par deux chapelles. (Vue magnifique sur la savane et les pics lointains de la cordillère centrale, dont quelques-uns, notamment le Tolima, sont couverts de neiges éternelles. Source d'eau permanente, appelée *chorro milagroso*, sur le sommet du Monserrate.) Deux petits cours d'eau, les rios S.-Francisco et S.-Agustin, qui serpentent dans la ville, forment les divisions administratives des quatre *barrios* ou quartiers principaux, connus par les noms de leurs églises paroissiales : *San-Carlos* (35,000 h.), *Las Niéves* (30,000 h.), *Santa-Barbara* (20,000 h.) et *San-Victorino* (15,000 h.). Ces barrios sont reliés entre eux par une vingtaine de ponts. — Les rues, d'une largeur de cinq à huit mètres, sont très droites et se coupent à angles droits, allant toutes dans les directions N.-S. ou E.-O. Pour s'orienter dans la ville, il suffit de se placer près de la statue de Bolivar, dans le square de la Constitution; toutes les rues parallèles à la ligne N.-S. sont des *carreras*, qui se distinguent par leur position, en 1re, 2e, 3e, etc. à l'est, ou à l'ouest; toutes celles allant dans la direction E.-O. sont des *calles*, dont les noms indiquent la situation : 1re, 2e, 3e, etc. au S. et au N. L'étranger peut donc s'y reconnaître très facilement. Les plus beaux squares (places publiques avec un jardin entouré d'une grille) de la ville sont ceux de la Constitution ou de Bolivar, de Santander, de Narino, de Camilo Torres, des Martyrs et de San Diégo; les principales rues, les carreras 1res à l'est et à l'ouest (anciennes rues Royale et de Florian) qui sont les plus commerçantes et fréquentées de la ville. Presque toutes les *calles* sont parcourues par des ruisseaux (canos) qui deviennent des rivières quand il pleut et sont un obstacle sérieux pour la circulation des voitures. Les *carreras* sont bien pavées et c'est par là que circulent les omnibus et les fiacres. Presque toutes les rues sont éclairées au gaz et possèdent des trottoirs d'un mètre et demi de large. — Les principaux monuments de la ville sont la statue de *Bolivar*, érigée en 1846; celle de *Santander*, dans le square du même nom, et la colonne des *Martyrs*, dans la place où furent fusillés en 1816 les cent et quelques patriotes dont les noms sont inscrits sur le piédestal. Les fontaines publiques méritent à peine d'être mentionnées. Dans la cathédrale, le monument érigé à la mémoire de l'archevêque *Mosquera;* à l'Hôtel-de-ville, le buste d'*Azevedo*, le tribun du peuple; au grand cimetière, le tombeau du général *Neira*, etc. Les statues de *Narino*, de *Camilo Torres*, seront érigées prochainement dans leurs squares respectifs, de même que celles de *Mutis* et *Caldas* dans l'Observatoire, et celle du général *Mosquera* au Capitole. La ville possède 29 églises ca-

tholiques et une appartenant au culte presbitérien réformé. En général, ce sont de vieux temples espagnols qui n'offrent rien de bien remarquable. La *Cathédrale*, achevée en 1827, est une des plus belles de l'Amérique du Sud. La chapelle, dite du *Sagrario*, à côté, possède un maître-autel surmonté de colonnes torses en écaille, or et ivoire d'un effet magnifique : on y admire aussi six grandes toiles du maître Vasquez, peintre, né à Bogota, au XVIIe siècle. Les églises de *San-Carlos*, de *Santo-Domingo*, de la *Tercera*, dont les bois ouvragés sont fort remarquables, et celle de l'ancien couvent des *Capucins*, méritent d'être visitées. Il y avait huit couvents d'hommes et six de femmes, qui ont été supprimés depuis 1861 : d'après le recensement de 1800, ils contenaient à cette époque 1,313 individus, moines et nonnes, sur une population totale de 21,394 habitants! — Cette population devrait s'accroître dans une progression bien plus considérable que dans le reste de l'État, à cause de l'immigration des familles aisées des provinces qui vont s'établir à la capitale; cependant, elle ne se double que tous les trente-cinq ans environ, à cause surtout des mauvaises conditions hygiéniques des habitations ouvrières, qui constituent de vrais foyers d'infection au centre de la ville. — Les édifices civils les plus remarquables sont : le *Capitole*, vaste et belle construction, occupant le côté sud de la place de la Constitution, et qui n'est pas encore finie; l'*Hôtel de ville*, grande bâtisse à trois étages, sur le côté occidental de la même place, en face de la cathédrale; l'*Observatoire astronomique*, le plus haut placé qui soit au monde; le *Pénitencier*, construit sur le modèle de ceux de l'Amérique du Nord; l'*Hôtel des Monnaies;* les *Ministères*, qui occupent l'ancien couvent de Santo-Domingo; la *Gobernacion* de l'État, dont les bureaux sont installés dans l'ancien couvent de San-Francisco ; la maison présidentielle et le palais de l'archevêque ; les casernes, notamment celle de San-Agustin et l'*Hôpital de la Charité ;* l'*Université*, etc. — La ville possède deux théâtres, un musée d'histoire naturelle et d'antiquités qui contient beaucoup de souvenirs de la conquête, tels que les fameux drapeaux de Pizarro, le manteau d'Atahualpa, inca du Pérou, etc., rapportés du Cuzco par l'armée colombienne qui libéra le Pérou en 1824; une bibliothèque publique (plus de 50,000 volumes), trois hôpitaux, trois cimetières, deux orphelinats, des asiles d'aliénés et d'indigents, celui-ci dans l'ancien couvent de San-Diégo. — L'Université nationale comprend six académies : celles de Droit, de Médecine, des Sciences naturelles, de Littérature et Philosophie, des Beaux-Arts et du Génie, installées pour la plupart dans les anciens couvents. Le *Colegio del Rosario* (sorte d'Université de Cundinamarca), est aujourd'hui spécialement affecté à l'enseignement secondaire et à la jurisprudence. La ville possède, en outre, un Séminaire, Écoles militaire, d'arts et métiers, normales, et de nombreux lycées de garçons et de jeunes filles. Le nombre des élèves de l'Uni-

versité et des autres établissements d'instruction secondaire et supérieure, est de 5,000 environ; le nombre des enfants des deux sexes, qui fréquentent les écoles primaires est de 10,000 à 12,000. — En dehors des petites industries fabriles, qui sont fort répandues et assez perfectionnées dans la ville, il y a des manufactures de draps, de faïences, de vitres, d'acide sulfurique, de liqueurs, d'allumettes, de tapis, cordes, espadrilles et autres articles de *fique* (jute), de sparterie, etc. Son commerce d'importation est d'environ 25 millions de francs par an: c'est l'entrepôt des marchandises étrangères pour les États de Boyaca, Cundinamarca et une bonne partie du Tolima. Ce commerce n'est pas exclusivement entre les mains des étrangers, comme cela arrive dans toutes les autres capitales de l'Amérique du Sud, bien au contraire. — En dehors de la *Banque nationale*, qui est une entreprise officielle, il y a cinq banques par actions: la *Banque de Bogota* (fr. 12,500,000 de capital), la *Banque de Colombie* (fr. 5,000,000) et trois *Banques populaires*, institutions fort utiles (qui offrent aux classes ouvrières les avantages des caisses d'épargne et des monts-de-piété) organisées, d'après les plans proposés par l'auteur de ce *Précis*, depuis 1875. La *Compagnie colombienne d'assurances*, au capital de 10,000,000 de francs, et beaucoup d'autres sociétés anonymes prouvent bien que l'esprit d'association produit là, comme partout ailleurs, des résultats merveilleux. — Bogota est aussi un marché considérable pour les échanges des produits du commerce intérieur. Ses halles sont des mieux pourvues du monde entier, car, à l'exception des poissons de mer, elles renferment, presque en tout temps, les productions de tous les climats de la terre. Les fleurs et les légumes sont les plus beaux produits de ses jardins potagers, si pauvres d'ailleurs en arbres fruitiers. — La ville est administrée par un conseil municipal qui élit le maire et les inspecteurs de police des quartiers; un des secrétaires du gouverneur de l'État est en même temps le préfet du département. Le budget annuel de la ville n'atteint pas un million de francs, sans doute parce que les affaires de la ville n'ont pas été toujours gérées avec une grande pureté. — Les trois promenades de la ville sont dans un état d'abandon déplorable. Les routes carrossables qui la relient à Zipaquira, à Facatativa, etc., ne sont pas bien entretenues: cela provient aussi des frais considérables exigés par la construction des chemins de fer d'Occident (de Bogota à Honda) et de Girardot sur le haut Magdalena, dont il y a déjà plusieurs kilomètres en exploitation. Le jour prochain où l'une de ces deux lignes aura été mise en circulation, le progrès de la ville ne connaîtra plus d'entraves, car elle renferme une population active, très intelligente et éclairée. Il nous suffira, pour donner une idée de sa culture, de citer le nombre des journaux tant quotidiens qu'hebdomadaires ou mensuels qui s'y publient: il y en a presque toujours de trente à quarante, dont la moitié environ, politiques; cinq officiels (l'or-

gane du gouvernement général est le *Diario oficial*), et les autres littéraires, religieux et philosophiques, industriels, financiers et scientifiques ; il y a un journal illustré et une revue redigée exclusivement par des femmes. En général, tous ces journaux sont écrits avec une pureté de langage rarement atteinte par les revues espagnoles elles-mêmes. Par l'atticisme de leur langage, par l'esprit pétillant des Bogotains et leur goût pour les hautes études littéraires et scientifiques, cette ville a été justement surnommée l'*Athènes* de l'Amérique du Sud.

Bojaca, d. de Fac., 2,620 m., 3,500 h.

Bolivar, d. de Zip., 1,000 h.

Boqueron, terr. de Sanm., 100 h.

Bosa, d. de Bog., 2,580 m., 1,500 h.

Cabuyaro, territ. de Sanm., 334 m. 300 h., sur le rio Méta, à 260 kil. de Bogota.

Cajica, d. de Zip., 2,600 m., 3,500 h., près le fameux pont du *Comun*, sur le Funza, construit aux frais de la commune (500,000 fr.) sous la domination espagnole. Il mesure 352 m. de long.

Calamoyma, d. de Fac., 2,586 m., 3,000 h.

Calera, d. de Bog., 2,853 m., 3,000 h.

Caparrapi, d. de la Pal., 1,310 m., 7,500 h.

Caqueza, ch.-l. du dép. d'Or., 1,683 m., 8,000 h.

Carupa, d. d'Ub., 2,968 m., 4,000 h.

Chaguani, d. de Fac., 1,200 m., 2,000 h.

Chia, d. de Bog., 2,610 m., 5,000 h. Le cacique de Chia était l'héritier présomptif de la couronne des Zipas.

Chipaque, d. d'Or., 2,432 m., 6,500 h.

Choachi, d. d'Or., 1,883 m., 5,500 h.

Choconta, d. d'Ubaté, 2,644 m., 10,000 h. Ancienne place forte des Chibchas.

Cogua, d. de Zip., 2,670 m., 4,000 h.

Colegio, d. de Teq., 1,210 m., 4,000 h.

Cota, d. de Bog., 2,622 m., 2,000 h.

Cucunuba, d. d'Ubaté, 2,595 m., 6,000 h.

Cumaral, territ. de Sanm., 400 m., 200 h. Mines de sel gemme.

Engativa, d. de Bog., 2,570 m., 1,000 h.

Facatativa, ch.-l. du dép., 2,586 m., 7,500 h. Ancienne place forte des Zipas. Grandes pierres portant des hiéroglyphes chibchas, qui ont l'aspect des ruines d'une vieille cité. Entrepôt du commerce entre les terres froides et les terres chaudes.

Fomeque, d. d'Or., 1,970 m., 9,000 h.

Fontibon, d. de Bog., 2,576 m., 2,500 h., sur le bord d'une lagune et près le *Puente grande*, pont de 25 m. de long sur le Funza. Terre excessivement fertile. C'est un des jardins potagers de Bogota

Fosca, d. d'Or., 2,113 m., 3,000 h.

Funza, d. de Bog., 2,578 m., 3,000 h. Était jadis la florissante capitale de l'empire chibcha. Quesada y compta, dit-on, 20,000 huttes, ce qui supposerait une population de 80 à 100,000 h.

Fuquene, d. d'Ubaté, 2,425 m., 1,500 h. sur les bords du lac de ce nom (15 kil. sur 5), dont les eaux étaient sacrées pour les aborigènes. Ancien lieu de pèlerinage.

Fusagasuga, d. de Bog., 1,772 m., 8,000 h., dans la vallée des Indiens Sutagaos.

Gachala, d. de Zip., 1,744 m., 2,000 h.

Gachanzipa, d. de Zip., 2,624 m., 2,000 h.
Gacheta, d. de Zip., 1,727 m., 8,000 h. Mines de soufre et de sel.
Guacheta, d. d'Ub., 2,703 m., 6,500 h.
Guaduas, d. de Fac., 1,022 m., 11,000 h. Petite ville dans la charmante vallée, ainsi nommée à cause des bambous ou guaduas qui y croissent à l'envi. Hôpital, bibliothèque publique. Production de café et des chapeaux jipijapas. Mines de houille. Patrie du géographe *Joaquin Acosta* et de l'héroïne de l'indépendance *Policarpa Salabarrieta*, ou *La Pola*, fusillée par les Espagnols en 1817.
Guasca, d. de Zip., 2,685 m., 5,000 h., près la fameuse lagune de Siecha où, suivant la tradition, furent jetés les trésors des Zipas.
Guataqui, d. de Teq., 339 m., 1,500 h.
Guatavita, d. de Zip., 2,596 m., 7,000 h. Ancienne place forte des Chibchas où les conquérants espagnols firent un butin considérable en 1537.
Hato-Viejo, d. d'Ub., 2,727 m., 6,000 h.
Jerusalem, d. de Teq., 324 m., 2,500 h.
Jiramena, territ. de Sanm., 219 m., 500 h.
Jirardot, d. de Teq. 330 m., 2,000 h., st. du ch. de fer entre Bogota et le haut Magdalena. Pont de fer suspendu sur le fleuve.
Junin, d. de Zip., 1,820 m., 9,000 h.
La Mesa, ch.-l. du dép. de Teq., 1,258 m., 14,000 h. Ville très prospère, commerce intérieur très considérable. École normale, lycées de garçons et de jeunes filles. Grandes plantations de canne à sucre et de café.
La Palma, ch.-l. du dép., 1,447 m., 10,000 h. Mines d'or et de cuivre. Plantations de café.
La Pena, d. de la Palma, 1,240 m., 1,000 h.
La Véga, d. de Fac., 1,164 m., 3,500 h.
Lenguazaque, d. d'Ub., 2,603 m., 4,000 h.
Macheta, d. d'Ub., 2,094 m., 8,500 h.
Madrid, ci-devant **Serrezuela**, d. de Fac., 2,591 m., 2,000 h.
Manta, d. d'Ub., 1,870 m., 5,000 h.
Medina, territ. de Sanm., 566 m., 2,500 h.
Mosquera, d. de Bog., 2,570 m., 2,000 h.
Narino, d. de Teq., 298 m., 3,000 h.
Nemocon, d. de Zip., 2,680 m., 5,000 h. Mines de sel. Deux lycées.
Nilo, d. de Teq., 400 m., 3,000 h.
Nimayma, d. de Fac., 1,114 m., 1,500 h.
Nocayma, d. de Fac., 1,400 m., 2,000 h.
Pacho, d. de Zip., 1,810 m., 7,000 h. Fonderie de fer en exploitation.
Payme, d. d'Ub., 1,000 m., 2,000 h.
Pandi, d. de Bog., 997 m., 2,500 h.; près le fameux pont naturel d'Iconónzo sur le rio Sumapaz.
Pasca, d. de Bog., 2,134 m., 1,000 h.
Penon, d. de la Palma, 1,390 m., 2,500 h.
Puerto-de-Bogota, d. de Fac., 215 m., 1,000 h., sur le rio Magdalena.
Puli, d. de Teq., 1,321 m., 3,000 h.
Quetame, d. d'Or., 1,460 m., 3,000 h.
Ricaurte, d. de Teq., 333 m., 4,000 h.

S.-Francisco, d. de Fac., 1,507 m., 2,000 h.
S.-Juan, d. de Fac., 1,245 m., 5,000 h.
S.-Juan (d'Arama), territ. de Sanm., 200 h.
S.-Martin, terrir. de Sanm., 450 m., 1,000 h..
Sasayma, d. de Fac., 1,368 m., 4,000 h.
Serrezuela. Voir *Madrid.*
Sesquilé, d. de Zip., 2,651 m., 4,000 h. Mines de sel.
Simijaca, d. d'Ub., 2,593 m., 5,000 h.
Siquima, d. de Fac., 1,866 m., 4,000 h.
Soacha, d. de Bog., 2,570 m., 3,000 h.
Sopo, d. de Zip., 2,601 m., 3,000 h.
Suba, d. de Bog., 2,615 m. 2,000 h.
Subachoque, d. de Fac., 2,687 m., 5,500 h.
Suesca, d. de Zip., 2,656 m., 4,000 h.
Susa, d. d'Ub., 2,567 m., 4,000 h.
Sutatausa, d. d'Ub., 2,620 m., 4,000 h.
Tabio, d. de Zip., 2,640 m., 3,500 h.
Tausa, d. de Zip., 2,793 m., 3,000 h.
Tena, d. de Teq., 1,350 m., 4,500 h,
Tenjo,, d. de Zip., 2,630 m., 5,000 h.
Tiribita, d. d'Ub., 1,907 m., 5,000 h.
Tocayma, d. de Teq., 408 m., 7,000 h. Ville fondée dans les terres des Indiens Panches par Hernando Venegas de Carrillo, en 1544, et complètement ruinée par une inondation en 1673. Eaux thermales sulfureuses. Station balnéaire très fréquentée. Le village *Agua de Dios*, aux alentours, est spécialement affecté aux lépreux qui ne peuvent pas en sortir. Pont suspendu sur le rio Bogota.
Tocancipa, d. de Zip., 2,620 m., 3,000 h.
Ubala, d. de Zip., 2,239 m., 1,000 h.
Ubaque, d. d'Or., 1,784 m., 4,500 h.
Ubaté, ch.-l. du dép., 2,562 m., 8,000 h., près le lac de Fuquene. Ancienne résidence d'un cacique puissant.
Une, d. d'Or., 2,658 m., 3,000 h.
Upia, territ. de Sanm., 300 m., 200 h.
Usaquen, d. de Bog., 2,092 m., 1,500 h.
Usme, d. de Bog., 2,690 m., 2,000 h.
Utica, d. de Fac., 1,110 m., 8,500 h.
Vergara, d. de la Palma, 1,300 m., 3,000 h.
Viani, d. de Fac., 1,300 m., 3,500 h.
Villavicencio, ch.-l. du territ. de Sanmartin, 300 m., 1,000 h.
Villeta, d. de Fac., 839 m., 6,000 h.
Viota, d. de Teq., 1,300 m., 2,000 h.
Yacopi, d. de la Palma, 1,530 m., 4,000 h.
Zipacon, d. de Fac., 2,645 m., 2,000 h.
Zipaquira, ch.-l. du dép. du même nom, 2,628 m., 12,000 h. Jolie petite ville célèbre par les gisements de sel gemme qu'elle possède et qui passent pour les plus riches du monde. L'exploitation des mines de sel produit au gouvernement de l'Union une rente annuelle de 6 à 8 millions de francs.

TABLEAU

DE LA POPULATION DE L'ÉTAT DE CUNDINAMARCA EN 1881

COMMUNES	DÉPARTEMENTS	POPULATION	CHEFS-LIEUX	Mètres d'altitude.	Temp. moyenne.	POPULATION
8	D'ORIENT...........	42.500	*Fomeque*..........	1970	19°	9.000
16	D'UBATÉ...........	82.000	*Ubaté*............	2562	15°	8.000
19	DE ZIPAQUIRA......	90.000	*Zipaquira*........	2628	14°	12.000
16	DE BOGOTA.........	140.000	BOGOTA............	2635	15°	100.000
22	DE FACATATIVA......	95.500	*Facatativa*........	2586	13°	7.500
14	DE TEQUENDAMA.....	59.000	*La-Mesa*..........	1258	23°	14.000
6	DE LA PALMA.......	28.000	*La-Palma*.........	1447	20°	10.000
9	TERRIT. DE SANMARTIN.	6.000	*Villavicencio*......	300	27°	1.000
»	INDIENS SAUV. (aprox.)	26.000				
110	**Totaux**.....	569.000				

ÉTAT DU MAGDALENA

Nom, formation, situation, limites, superficie.

L'État du Magdalena a reçu le nom du fleuve qui est aujourd'hui la plus importante artère commerciale de la Colombie.

Il a été formé par la loi nationale du 15 juin 1857, avec les anciennes provinces grenadines de *Rio-Hacha* (qui, sous la domination espagnole, comme après, comprenait le territoire de la péninsule *Goagire*), *Santamarta, Valle Dupar* et d'une bonne partie de celle d'*Ocaña*.

Il est un des quatre États maritimes de l'Union, et s'étend, y compris les territoires fédéraux de la *Goagire* et de *Nevada y Motilones*, depuis 7°36′ jusqu'à 12°25′ de lat. N., et depuis 3° 6′ long. E. de Bogota, jusqu'à 0° 41′ long. O. du même méridien.

Il est borné au N. et au N.-E. par la mer des Antilles; à l'E. par le golfe de Maracaybo, le Venezuela et l'État de Santander; au S. et à l'O. par ce même État et par le rio Magdalena, qui le sépare de l'État de Bolivar. Son pourtour est de 1,790 kilomètres environ, distribués comme suit : 730 sur l'Atlantique, 370 sur la frontière du Venezuela, 210 sur celle de Santander et 480 sur le rio Magdalena.

Cet État comprend 698 myriamètres carrés, dont 250 habités et 448 déserts. Sa plus grande longueur, depuis la crique *Choco* dans le Magdalena au S.-O. jusqu'au cap de *Chichiba-*



Grabado por Erhard, Calle Duguay-Trouin, 12, Paris.
Paris. Imprenta Monrocq, Calle Suger, 3.

coa au N.-E., est de 610 kilomètres; sa plus grande largeur, depuis le village de *Tenerife* à l'O. jusqu'aux sources du *Magidiamo* à l'E., de 180 kilomètres. Comme étendue, l'État du Magdalena ne vient qu'au sixième rang parmi ceux de l'Union colombienne.

Physionomie générale.

La configuration de l'État du Magdalena est celle d'un triangle rectangle, formé par des lignes courbes, et dont l'hypothénuse serait la ligne frontière du Venezuela. Il est parcouru du S. au N. par la branche qui détache près de Pamplona la cordillère orientale des Andes colombiennes, appelée d'abord *Sierra de las Jurisdicciones* et plus loin, chaîne d'*Upar* ou *Perija*, et dont le faîte ou ligne de partage des eaux, forme la frontière colombienne sur le Venezuela, jusqu'à la naissance du rio *Socuy*. A partir de ce point la cordillère s'infléchit vers le N.-E. en entrant dans la grande péninsule de la Goagire où elle forme un nœud, sous le nom de *Montes de Oca*, présentant quatre branches principales qui vont mourir sur les bords de l'Océan. Quant à la *Sierra-Nevada* de Santamarta, c'est un groupe de montagnes tout à fait indépendant, qui constitue le trait le plus remarquable de la configuration physique de l'État (voir page 68).

En dehors du fleuve qui a donné son nom à l'État, et qui lui sert de limite à l'ouest, les cours d'eau les plus considérables de cette région, sont : parmi les affluents du Magdalena, le *Lebrija* et le *César*, navigables pour des steamers pendant plusieurs kilomètres; parmi ceux qui se jettent dans l'océan, le *Cordova*, le *Papare*, le *Manzanares*, le *Dibulla*, le *Hacha* et autres de moindre importance de la *Ramada* et de la péninsule; et, enfin, le rio *Limon*, formé par deux rivières (le Socuy et le Guazare), qui se jette dans le golfe de Maracaybo, en face l'île de San-Carlos. Les *ciénagas* et les lagunes sont fort nombreuses dans l'État : la *ciénaga* de Sainte-Marthe, qui est en communication avec la mer et le rio Magdalena, en est la plus considérable. Les *caños*, ou canaux, qui mettent en communication les ciénagas entre elles et avec les fleuves,

y sont fort nombreux aussi. Comme une conséquence naturelle de cette conformation, l'État possède beaucoup d'îles, dont les principales sont celle des *Gomez*, dans le delta du Magdalena, et celle de *Salamanca*, qui bouche l'entrée de la ciénaga.

La péninsule de la *Goagire* (dont la Colombie avait abandonné une moitié au Venezuela par le traité de 1835, qui heureusement ne fut point ratifié) appartient tout entière à cet État, quoique formant aujourd'hui un territoire fédéral, dont le chef-lieu est le bourg de *Soldado*. Les deux ports principaux du territoire sont ceux de *Bahia-Honda* (fortifié par le vice-roi Guirior en 1774) et le *Portete*.

Les côtes maritimes de l'État, commencent à l'embouchure du rio *Limon* dans l'anse de Paijana (golfe de Maracaybo ou Venezuela) et, après avoir contourné celle-ci, s'avancent dans la direction générale N.-E. jusqu'au cap de *Chichivacoa* où elles décrivent un demi-cercle avec de nombreuses sinuoités qui forment le cap *Falso*, les pointes de *Chimara*, de *Taroa* et, enfin, celle de *Gallinas*. D'ici, elles se dirigent au S.-O. jusqu'à la pointe *Aguja*, où elles dévient au S., par deux fois, pour former les baies de *Bahia-Honda* et du *Portete*, et puis à l'O. jusqu'au cap de la *Vela*. A partir de ce cap, la ligne côtière s'avance au S. en reprenant bientôt la direction générale à l'O.-S.-O. jusqu'à la pointe *Gaira*, près de Sainte-Marthe où elle s'infléchit brusquement au S. pour former la *Ciénaga*, dans le delta du Magdalena, dont le bras dit *Boca de Ceniza*, sert de limite entre cet État et celui de Bolivar.

Les ports de l'État du Magdalena, ouverts au commerce extérieur, sont ceux de *Sainte-Marthe* et de *Riohacha*.

Population.

L'État du Magdalena avait (d'après les divers recensements officiels) une population de 67,411 habitants en 1843, de 72,986 en 1851 et de 85,255 en 1874, de sorte que, de deux choses l'une, ou ces recensements ont été plus défectueux ici que partout ailleurs, ou bien la population de cet État ne s'accroîtrait même pas dans la progression observée chez les peuples les

moins prolifiques de l'Europe. Or, cette dernière hypothèse étant à tous égards inadmissible, il s'ensuit que c'est la première la seule acceptable, à moins que le climat de cet Etat ne soit tellement mauvais qu'il justifie la dépopulation accusée par les recensements. Mais, là encore, les conditions sanitaires sont sensiblement les mêmes que celles des autres États maritimes de la Colombie, si toutefois elles n'y sont point meilleures, grâce au voisinage de la *Sierra-Nevada,* dont les nombreux gradins permettent aux habitants du Magdalena de choisir le climat qui leur convient le plus, depuis les plaines ardentes du Sahara jusqu'aux frimas et aux neiges de la Sibérie.

Nous avons donc été porté à croire que de graves erreurs s'étant glissées dans le dénombrement de cet État, le chiffre de 125,000 habitants civilisés que nous lui avons donné, n'était nullement exagéré. Quant aux Indiens non civilisés de la *Goagire,* que quelques auteurs font monter jusqu'à 100,000 et d'autres jusqu'à 60,000, nous les avons estimés à 25,000 seulement. Aux chiffres antérieurs, il faut ajouter ceux de la population civilisée des Territoires de la *Goagire* (12,500 hab. qui forment 70 colonies) et de *Nevada y Motilones* (4,500 hab. répartis en 14 hameaux) pour obtenir la population totale de l'Etat, soit 167,000 habitants.

L'État du Magdalena est le moins peuplé de l'Union colombienne : il occupe le huitième rang par rapport à sa population spécifique (2.07 hab. par kilomètre carré.) et le neuvième par rapport à la densité réelle de la population (4.80 hab. par kilomètre carré). Il peut fournir un contingent de 6,000 hommes en temps ordinaire et de 10,000 en cas d'une guerre extérieure.

Histoire.

Ce fut le bouillant *Alonso de Ojeda* le premier Européen qui visita les côtes de l'État, dans le voyage qu'il fit en compagnie d'*Améric Vespuce* et de *Juan de la Cosa* en 1499. Mais, il n'y séjourna guère, s'étant contenté de racheter, comme on disait alors, tout l'or qu'il put trouver entre les mains des indigènes. L'année suivante, ce fut *Rodrigo Bastidas,* tou-

jours guidé par l'habile pilote *Juan de la Cosa,* qui fit quelques reconnaissances sommaires dans les côtes; il ne devait retourner que plus tard dans ces parages où il devait mourir assassiné par ses soldats. Ojeda retourna dans le pays, vers 1502, avec le titre de gouverneur de la province de *Coquivacoa,* nom qui ne subsista pas plus que le nouveau gouvernement, car les associés d'Ojeda, Vergara et Ocampo, ayant eu des sujets de plainte contre lui, s'emparèrent par force de la personne du gouverneur et l'envoyèrent chargé de chaînes à Saint-Domingue, où Ojeda devait mourir plus tard pauvre et délaissé. Vers 1525, Bastidas, qui avait proposé l'érection d'un fort sur la terre ferme, qui servît d'escale et de refuge aux conquérants, choisit l'emplacement actuel de Sainte-Marthe et y fonda cette ville, la seconde, comme ancienneté, du continent américain.

Cet honnête homme commença sous les meilleurs auspices l'œuvre de la colonisation de cet État : il était très aimé des indigènes dont il sut gagner la confiance par la douceur et la loyauté de ses procédés. Il n'employait que des moyens pacifiques qui lui réussirent très bien; mais, ses soldats, qui ne pouvaient plus se livrer au pillage, ni brutaliser sans contrôle les Indiens, résolurent de s'en débarrasser et le poignardèrent. *Palominos* qu'ils se donnèrent pour successeur perdit, comme l'on pense bien, tous les avantages acquis par la politique prudente de Bastidas : il se livra à toutes sortes d'excès et périt noyé dans une rivière qui porte son nom. L'hostilité des Indiens devint à tel point invincible que les expéditions se succédaient sans qu'on pût arriver à rien fonder de stable. *Pedro Vadillo,* le nouveau gouverneur, fit plusieurs incursions à l'intérieur, parcourut la *Ramada,* cette contrée sillonnée par tant de cours d'eau, qui s'étend entre Sainte-Marthe et Riohacha et qui était alors bien plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il se rendit coupable de tant d'actes odieux qu'il fut suspendu après un an de fonctions, par l'audience de Saint-Domingue. *Garcia de Lerma* le remplaça et ce fut dans son temps que le rio Magdalena, découvert quelque temps auparavant par un Portugais du nom de *Melo,* fut exploré pour la première fois jusqu'au confluent du Cauca (1530).

A peu près vers la même époque, le gouverneur de *Mara-*

caybo, *Ambrosio Alfinger*, d'origine allemande, entreprit une exploration vers le sud à la tête de deux cents hommes. Il découvrit la vallée d'*Upar* et pénétra dans l'état de Santander, laissant après lui une trace non moins sanglante que celles que laissaient sur leur passage ses émules castillans. En 1535, D. *Pedro Fernandez de Lugo* fut nommé gouverneur et capitaine général de la province de Sainte-Marthe : son fils devait lui succéder dans le gouvernement. D. *Gonzalo Ximénez de Quesada*, le fameux conquérant du Cundinamarca accompagnait Lugo en qualité de justicia mayor. Ce fut alors que les entreprises les plus audacieuses furent menées à bonne fin par ceux qui avaient survécu aux massacres des Indiens, à la famine et aux fléaux qui accompagnent toujours les premiers établissements dans les climats ardents sous les tropiques. L'État fut alors parcouru presque en tous sens par les chercheurs d'or qui explorèrent bien des contrées, aujourd'hui même, à peu près inconnues.

Jeronimo Lebron, nommé gouverneur à la suite de la mort de Lugo (1540), réclamait, non sans raison, comme lui appartenant toutes les régions découvertes par Quesada. Il décida d'en prendre possession et, dans ce but, il marcha vers l'intérieur à la tête d'une expédition de trois cents hommes, dont deux cents qu'il commandait en personne firent à travers bois le chemin de Sainte-Marthe à l'embouchure du rio César, lieu du rendez-vous donné aux cent autres qui devaient remonter le Magdalena aux ordres du capitaine *Alonso Martin*. Cette expédition, qui suivit à peu près les traces de celle de Quesada, n'est mémorable que parce qu'elle conduisait les premières femmes espagnoles qui habitèrent l'intérieur de la Colombie. Il serait injuste, même en parlant aussi sommairement que nous le faisons ici, de passer sous silence le nom du capitaine *Francisco César*, l'un des plus vaillants et des plus humains parmi les conquérants espagnols et dont le nom est resté comme un souvenir glorieux à l'un des principaux fleuves de l'État.

Les attaques des corsaires, notamment celles de *Drake*, qui détruisit Riohacha et Sainte-Marthe en 1596, et les guerres toujours renouvelées contre les Indiens, constituent les faits principaux de l'histoire de ces deux provinces jusqu'à l'époque de l'émancipation. En 1810, les populations de

l'État se firent remarquer par leur attachement à la cause monarchique : le général *Padilla* en fut le libérateur en 1823.

Le 17 décembre 1830, mourut près de Sainte-Marthe, dans l'hacienda de *San Pedro Alejandrino* (dont la république a fait dernièrement l'acquisition) le plus célèbre héros de cette lutte homérique de vingt ans : le général SIMON BOLIVAR. Ses restes furent transportés en grande pompe à Caracas en 1847, pour obéir à la dernière volonté du grand homme, qui légua son cœur à la ville de Bogota.

Cet État n'a guère produit beaucoup d'hommes qui aient illustré leur nom pendant la guerre de l'indépendance. On peut même dire qu'il n'en produisit qu'un, mais celui-là, le général *José Padilla*, fut un des hommes les plus remarquables de son temps : officier de la marine espagnole, il se distingua à Trafalgar, cette bataille qui renversa à jamais la puissance maritime de l'Espagne ; général de la république, il libéra la Guyane avec *Piar*, il fit avec *Brion* cette campagne extraordinaire de l'Orénoque, dont les conséquences furent immenses pour l'œuvre de l'indépendance ; plus tard, il força la barre de Maracaybo et se rendit maître de la flotte espagnole par un acte d'audace inouï ; il reprit Carthagène aux Espagnols et libéra Riohacha et Sainte-Marthe. Le congrès national a voté dernièrement l'érection d'une statue à cet homme éminent que l'injustice et la jalousie firent mettre à mort, sous le prétexte qu'il devait être le chef désigné, pour succéder à Bolivar, par les auteurs de l'attentat contre le libérateur en 1828. De nos jours, nous pouvons citer parmi les illustrations du Magdalena, le jurisconsulte *Juan Manuel Pérez*, les économistes *Manuel Abello* et *Manuel A. Vengœchea*, les généraux *Joaquin Riascos*, *José Maria Campo Serrano*, *J. M. Louis Herrera*, etc., les hommes de progrès, *Manuel Julian de Mier*, riche capitaliste qui a fait de louables efforts pour améliorer les races et les cultures, *Rafael Celedon*, prêtre-poète qui s'est beaucoup préoccupé de la civilisation des Indiens de la Goagire, etc.

Sous la domination espagnole, le territoire de l'État formait les deux provinces de Sainte-Marthe et de Riohacha ; dans la république de la Nouvelle-Grenade, les mêmes, celle de *Valle-d'Upar* et une bonne partie de celle d'*Ocaña*. Depuis son érection en État, le Magdalena a été gouverné par MM. JOSÉ

MARIA SOJO (1857), EDUARDO SALAZAR (1858), PEDRO M. CONSUEGRA (1860), *Francisco de Labarcès* (1861), *José Maria Louis Herrera* (1862), JOAQUIN M. VENGOECHEA (1864), *Tomas E. Abello* (1865), *Joaquin Riascos* (1867), *José Ignacio Diaz Granados* (1868), MANUEL A. VENGOECHEA (1868), MANUEL ABELLO (1869), JOSÉ MARIA CAMPO SERRANO (1871), JOSÉ IGNACIO DIAZ CRANADOS (1874), *Joaquin Riascos* (1875), *Manuel Davila Garcia* (1876), LUIS S. ROBLES (1878), JOSÉ MARIA CAMPO SERRANO (1879).

État social et politique.

Sous ce rapport, cet État n'offre pas une différence bien sensible avec celui de Bolivar : toutes les observations que nous avons faites dans la monographie de ce dernier sont également applicables au Magdalena. Il y a un point, cependant, sur lequel ils diffèrent entre eux : le nombre des Indiens, qui est bien plus considérable dans cet État que dans l'autre. Quant aux mœurs et aux habitudes, c'est la même chose. Voici, du reste, ce qu'on lit dans la description de Barranquilla faite par M. André (V. *Le Tour du monde*, année 1877) et qui est également applicable à Sainte-Marthe et, en général, à toutes les villes du littoral.

« Dans le centre commercial, ou cité proprement dite, les maisons sont pourvues d'un étage servant à l'habitation, et le rez-de-chaussée, très vaste, à jour, soutenu par des colonnes de bois, sert d'entrepôt pour les marchandises. Ces vastes magasins sont un résumé de la vie matérielle dans les côtes de la Colombie. La *spécialité* de chaque négociant est de vendre de tout. On trouve chez lui du fil et des aiguilles, des machines à vapeur, de la farine, du drap, des souliers, des bijoux, de la poudre et des armes pour alimenter les révolutions, de la librairie et du savon; on y fait la banque, on agiote sur toutes choses; on est courrier d'Etat (?), apothicaire, consul, et le soir homme du monde avec toutes les ressources que la civilisation peut apporter si loin. Chacun de ees *trade-gentlemen* parle cinq ou six langues. Ils sont obligés de tout savoir, de tout acheter, de tout vendre. Leur

existence est fiévreuse et cependant leurs affaires admirablement ordonnées. Pour objectif, ils ont l'espoir de faire fortune en dix ou quinze ans, de céder leurs fonds à bon prix à quelque successeur entreprenant comme eux et de venir vivre à Paris, pour eux le véritable Eldorado. » Il y a des exagérations dans cette peinture, mais elle n'en est point moins vraie.

D'un autre côté, voici comment l'éminent géographe M. Elisée Reclus décrit, dans son *Voyage à la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe* (page 223), la race d'Indiens la plus répandue dans l'État :

« Les Goagires sont beaux, dit-il, et je ne crois pas que dans toute l'Amérique on puisse trouver des aborigènes ayant le regard plus fier, la démarche plus imposante et les formes plus sculpturales. Les hommes, toujours drapés à la façon des empereurs romains dans leur manteau multicolore attaché par une ceinture bariolée, ont en général la figure ronde comme le soleil, dont leurs pères, les Muyscas, se disaient les descendants; ils regardent presque toujours en face d'un air de défi sauvage, et leur lèvre inférieure est relevée par un sourire sardonique. Ils sont forts et gracieux, très habiles à tous les exercices du corps. Leur teint dans la jeunesse est d'un rouge brique beaucoup plus clair que celui des Indiens de San-Blas et des côtes de l'Amérique centrale; mais il noircit avec l'âge, et dans la vieillesse il ressemble à peu près à la belle couleur de l'acajou. Autour de leurs cheveux noirs tombant en larges boucles sur leurs épaules, ils enroulent gracieusement une liane de convolvulus, ou bien attachent des plumes d'aigle ou de toucan, retenues par un simple diadème en fibres de bois tressées; leurs figures sont rarement tatouées; parfois, quelques lignes arrondies sont gravées sur leurs bras et leurs jambes.

« Les femmes, moins ornées que leurs maris et vêtues de manteaux aux couleurs moins riches, ont sans exception et jusque dans la vieillesse la plus avancée des formes d'une admirable fermeté et d'une grande perfection de contours; leur démarche est vraiment celle de la déesse, ou plutôt celle de la femme qui vit dans la libre nature, et dont la beauté, caressée par le soleil, se développe sans voiles. Leurs traits, qui ressemblent à ceux des belles Irlandaises, sont malheu-

reusement défigurés par des bariolages tracés sur les joues et le nez au moyen du roucou et simulant assez bien les besicles de nos bisaïeules; mais en dépit de ces grandes taches rouges, les sauvages filles du désert n'en frappent pas moins par leur fière et rayonnante beauté, surtout lorsqu'on les voit bondir à travers la plaine au galop de leurs chevaux rapides, l'œil enflammé, la chevelure au vent, le bras levé en signe de triomphe. »

L'État du Magdalena est organisé à peu près comme les autres, mais il reçoit une subvention annuelle du Trésor fédéral, ses rentes, qui atteignent à peine un demi-million de francs, n'étant pas suffisantes pour faire face aux dépenses du gouvernement local. L'instruction publique laisse encore beaucoup à désirer. Sainte-Marthe possède une école normale, deux lycées, un séminaire; Riohacha, un lycée. Le nombre des écoles primaires fonctionnant dans l'État était de cent en 1873 et celui des inscriptions de trois mille environ pour les enfants des deux sexes. Cet État est représenté par trois députés à la Chambre et par trois plénipotentiaires au Sénat.

Agriculture. — Industrie. — Commerce.

La population du département de la Ciénaga ou Sainte-Marthe s'est adonnée de tout temps presque exclusivement au commerce de cabotage et à la contrebande. Depuis quelques années, pourtant, on y a fait des plantations de tabac, de canne à sucre et de cacao en grande échelle; on y exploite aussi des mines d'or et de cuivre. Les départements de l'intérieur (Valledupar, Téneriffe et le Banco) sont presque exclusivement agricoles: l'élevage du bétail y constitue l'une des principales richesses. L'extraction du dividividi, du palo mora et autres bois de teinture, que l'on exporte pour une valeur de plus de deux millions de francs par an, les pêcheries de perles de Riohacha, les quelques mines qu'on y exploite et les échanges avec les Indiens Goagires, qui élèvent de très bons chevaux et fournissent pour près d'un demi-million en bois de teinture, écailles, résines, cuirs, etc., forment les principales industries du département de Padilla.

Si jamais le gouvernement de l'Union songe à établir d'une façon sérieuse un grand courant d'émigration vers la Colombie, c'est par cet État que doit commencer l'œuvre de l'acclimatation des émigrants européens sur notre sol. M. John May, ingénieur anglais, chargé d'une mission scientifique par le gouvernement de Colombie et qui fit en 1871 la découverte de riches gisements de houille dans cet État, terminait ainsi son rapport sur un projet de colonisation de la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe :

« Les plaines immenses qui s'étendent aux pieds de la Sierra-Nevada produisent spontanément le coton, l'indigo, le tabac : le cacao qu'on y cultive n'a pas son égal comme qualité dans le monde entier. De même que les familles aisées de la Savane de Bogota, conservent leur santé en changeant de climat et vont passer de temps à autre quelques semaines dans les pays chauds, de même l'habitant de la Sierra peut habiter tel climat qu'il lui conviendra sans un dérangement appréciable. Un simple coup d'œil sur la carte géographique du nouveau monde suffit à démontrer que, eu égard à cette merveilleuse diversité de climats, c'est par là que doit commencer l'œuvre de la colonisation de l'Amérique du Sud par les Européens. Comme je l'ai fait observer déjà, c'est là que se trouve le commencement des Andes, et le territoire qui s'étend derrière la Sierra, possède les mêmes conditions favorables, étant presque illimité comme étendue. Le climat de la vallée d'Upar est froid et sain; plus loin, la cordillère d'Ocaña contient beaucoup de mines et des plateaux d'une grande richesse. La proximité de ce pays charmant des ports de l'Europe, la grande fertilité de ses savanes, les traditions fascinatrices de son histoire, tout, jusqu'à la facilité même du retour, est fait pour attirer vers lui l'émigration européenne et le trop-plein que l'Amérique du Nord déversera bientôt sur l'Amérique du Sud. »

C'est aussi l'opinion de M. Reclus, qui termine ainsi son beau livre tant de fois cité :

« Les plateaux et les régions montagneuses de la Nouvelle-Grenade possèdent par millions d'hectares des terrains favorables à la culture et faciles à coloniser; mais en dépit de l'échec que j'ai subi, je crois que la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe est un des pays de l'Amérique espagnole qui

offrent le plus d'avantages à une grande émigration latine... Le prix des terres est nul sur les pentes de la Sierra tournées vers Riohacha et la vallée du rio César. La valeur nominale de l'hectare de terrain vendu par le gouvernement est de 75 centimes; mais tout chef de famille grenadin ou étranger n'a qu'à demander la concession de quarante hectares de terres en friche pour l'obtenir aussitôt, si toutefois il s'engage à y exécuter un travail quelconque dans l'espace de deux années. Le plus souvent les colons se dispensent même de cette formalité, et s'établissent où ils le désirent sans demander de concession et sans prendre d'engagements; ils deviennent propriétaires par le droit du premier occupant. Cette facilité d'obtenir sans travail de vastes concessions pourrait avoir de très funestes résultats, en immobilisant pour de longues années des terrains favorables à la culture ; mais, dans la plupart des vallées de la Sierra-Nevada, ce danger est beaucoup moins à craindre que dans une plaine, parce que le sol cultivable se compose de bassins fermés, de petites terrasses, de plateaux limités, formant autant de domaines distincts dont chacun suffit amplement à une famille.

« Et ce n'est point seulement la Sierra-Nevada qui demande des bras à l'Europe et au reste du monde; toute la Nouvelle-Grenade réclame aussi des colons. Est-il donc nécessaire de plaider pour un pays si beau, si admirablement pourvu de toutes les richesses de la terre? Jadis, bien des milliers d'Espagnols ont bravé la mort pour aller conquérir ce monde, que Colomb leur avait fait surgir du sein des mers comme une autre planète accouplée à la nôtre; maintenant, on semble plus indifférent pour la Nouvelle-Grenade qu'on ne l'était il y a trois siècles. Pourtant, cet Eldorado n'est pas seulement le pays de l'or, c'est aussi le pays du bonheur pour ceux qui savent apprécier la liberté. Dans notre vieille Europe, les traditions vivaces des temps barbares et du moyen âge règnent encore, et du fond de leurs tombeaux les morts gouvernent les vivants. En outre, la surabondance de population obstrue à tout nouvel arrivant les avenues du bien-être; trop à l'étroit sur notre petit continent, nous ne pouvons faire un pas sans empiéter sur la propriété d'autrui, et, par la force même des choses, nous achetons le bonheur aux dépens du prochain. Murailles, barrières, règlements,

enceintes, restrictions, tout nous enferme comme les replis du fleuve infernal; même ceux qui se croient libres habitent une étroite prison dans laquelle ils peuvent à peine se mouvoir, où leur pensée s'étiole avant d'avoir fleuri. Là-bas, dans la jeune république américaine, il n'y a pas de convives malheureux au grand banquet; la terre féconde nourrit généreusement tous ses enfants, l'air de la liberté emplit toutes les poitrines. Peut-être, au milieu de cette jeune nature, les hommes rajeuniront-ils aussi; peut-être les cycles de l'histoire ne suivront-ils pas toujours, comme des animaux à la chaîne, leur cercle accoutumé!

Divisions administratives.

Le territoire de l'État, comprend cinq départements et deux territoires fédéraux : BANCO, ch.-l. *Puerto-Nacional*; CIÉNAGA, ch.-l. *Santa-Marta*; PADILLA, ch.-l. *Riohacha*; TENERIFE, ch.-l. *Peñon*, et VALLE-DUPAR, ch.-l. *Valledupar;* les territoires de la GOAGIRE, ch.-l. *Soldado*, et de NEVADA-Y-MOTILONES, ch.-l. *Espiritu-Santo* (ou plutôt *odazzi*, comme on devrait l'appeler en souvenir du regretté chef de la Commission chorographique, qui y mourut en 1857). Les divisions judiciaires, notariales, etc., sont les mêmes.

Les territoires de la *Goagire* (40 à 50,000 habitants y compris les Indiens sauvages) et de *Nevada-y-Motilones* (7,000 à 10,000 hab., y compris les Indiens non civilisés) sont administrés par des préfets nommés directement par le président de la république. Chacun de ces territoires est représenté à la Chambre des députés par un commissaire ayant vote seulement dans les affaires concernant les Territoires.

Dictionnaire des communes.

Aguachica, dép. du Banco, 165 m., 1,000 h.

Banco, dép. de Banco, 3,000 h. Position militaire de 1er ordre, sur le bas Magdalena.

Barrancas, d. de Padilla, 3,000 h.

Calabacito, ch.-l. d'un des trois Corregimientos du territoire fédéral de la Goagire, contenant plusieurs bourgs (caserios) d'une population d'environ 4,000 âmes.

Camarones, d. de Pad., 4,000 h.

Cerro de S.-Antonio, d. de Tenerife, 6,000 h.
Chengue, d. de Tener., 1,000 h.
Chimichagua, d. de Valledupar, 1,000 h.
Chiriguana, d. de Valled., près le rio César, 6,000 h. Elève de bétail et plantations de cacao.
Ciénaga, d. de la Ciénaga, 10,000 h. C'est le centre de population le plus considérable de l'État. Ses habitants, qui sont très belliqueux, font le commerce de cabotage et cultivent le coton, le cacao, la canne à sucre et le tabac
Dibulla, d. de Pad., 1,000 h. Port sur l'Atlantique, qui n'est pas outillé pour le commerce extérieur.
Espiritu-Santo, ch.-l. du territoire fédéral de Nevada y Motilones, cédé par l'État le 24 mars 1871, et dont la population totale est de 4,500 h.
Federacion, d. du Banco, 1,000 h.
Fonseca, d. de Pad., 3,000 h.
Gayra, d. de la Ciénaga, 2,000 h.
Gonzalez, d. du Banco, 1,000 h.
Guamal, d. du Banco, 5,000 h. sur le rio Magdalana.
La-Paz, d. de Valled., 1,000 h.
Loma-de-Corredor, d. du Banco, 1,000 h.
Marahuyen, ch.-l. d'un des trois corregimientos du Territ. féd. de la Goagire, contenant plusieurs bourgs avec une population totale de 3,000 âmes.
Media-Luna, d. de la Ciénaga, 2,500 h.
Paso, d. de Valled., 1,500 h.
Peñon, ch.-l. du dép. de Tenerife, 3,000 h.
Pivijay, d. de Sta-Marta, 3,500 h.
Platô, d. de Tener., 30 m., 2.000 h.
Porvenir, d. de Valled., 1,000 h.
Pueblo-Viejo, d. de la Ciénaga, 3,000 h.
Puerto-Nacional, ch.-l. du dép. du Banco, sur le rio Magdalena, presque à une égale distance de Sainte-Marthe et de Bogota 2,000h.
Punta-de-Piedra, d. de Tenerife, 3,000 h.
Remolino, d. de la Ciénaga, 3,500 h.
Riohacha, ch.-l. du dép. de Padilla, 5.000 h. Ancienne v., cap. de province sous la domination espagnole ; fondée par Nicolas Federmann, en 1545. Port très fréquenté jadis. Cette v. eut à souffrir beaucoup des incursions des Indiens Goagires et des écumeurs des Antilles qui la saccagèrent plusieurs fois. Riches pêcheries de perles. Douane nationale. Le général *José Padilla* y vit le jour en 1778.
Rio-de-Oro, d. du Banco, 4,000 h.
Salamina, d. de la Ciénaga, 2,000 h.
San-Cenon, d. de Tener., 1,000 h.
S.-Fernando, d. de Tener., 2,500 h.
S.-Juan-de-César, d. de Pad., 4,000 h.
S.-Sebastian, d. de Tener. 1,000 h.
Santa-Ana, d. de Tener., 2,000 h.
Santa-Marta, ch.-l. de l'État et du département. Siège d'un évêché, 6,000 h. C'est une des plus anciennes villes d'Amérique. Fondée par Rodrigo Bastidas, en 1525, elle fut la seconde ville espagnole de la terre ferme. Son port est magnifique. Le tremblement de terre de 1834 la détruisit presque entièrement, et la construction du chemin de fer de Barranquilla n'a fait qu'accentuer encore la décadence de cette ville qui est aujourd'hui très proche d'une ruine complète, surtout depuis que les paquebots transatlantiques n'y touchent plus. Elle était défendue jadis par deux châteaux forts, dont on aperçoit les ruines au-

jourd'hui à l'entrée de la baie. Douane nationale, séminaire, deux lycées, école normale, bibliothèque publique, hôpital, etc. Aux environs de la ville, dans la villa de San-Pedro-Alejandrino appartenant à M. Mier, mourut, en 1830, le général *Simon Bolivar*, le libérateur de cinq républiques, le père et fondateur de la Colombie.

Simaña, d. du Banco, 146 m., 2,000 h.

Sitio-Nuevo, d. de la Ciénaga, 3,500 h.

Soldado, ch.-l. du territ. fédéral de la Goagire, résidence du préfet, 500 h.

Tamalameque, d. du Banco, 1,500 h.

Tenerife, d. de Tener., 2,500 h. Les généraux Cordova et Maza, remportèrent dans ce port du Magdalena, une sanglante victoire sur une armée espagnole trois fois plus nombreuse que la leur, le 25 juin 1820.

Tomarazon, d. de Pad., 2,000 h.

Valencia de Jesus, d. de Valled, 2,500 h.

Valledupar, ch.-l. du dép., 6,500 h. Ancienne v. capitale de province, fondée par Miguel Diaz de Armendaris, dans la vallée d'Upar.

Villanueva, d. de Pad., 3,000 h.

TABLEAU

DE LA POPULATION DE L'ÉTAT DU MAGDALENA EN 1881

DISTRICTS	DÉPARTEMENTS	POPULATION	CHEFS-LIEUX	Temp. moyenne	POPULATION
10	Banco	21.500	*Puerto-Nacional*	27°	2.000
9	Ciénaga	35.000	*Santa-Marta*	28°	6.000
8	Padilla	25.000	*Riohacha*	»	5.000
10	Tenerife	24.000	*Penon*	»	3.000
7	Valledupar	19.500	*Valledupar*	»	6.500
3	Territoire fédéral de la Goagire	12.500	*Soldado*	»	500
6	Territoire fédéral de Nevada y Motilones	4.500	*Espiritu-Santo*	»	1.000
	Indiens sauvages (ap.)	25.000			
53	**Totaux**	167.000			



badopor Erhard, Calle Duguay-Trouin, 12, Paris.

ÉTAT DE PANAMA

L'ÉTAT DE L'ISTHME, comme cet État devrait s'appeler, a reçu le nom de la ville de *Panama* (mot qui signifiait dans la langue des aborigènes, abondant en poissons), qui est non seulement la plus ancienne de la Colombie, mais la première ville fondée sur le continent.

Cet État, créé le premier, par voie d'essai, lorsque la Colombie voulut se donner un gouvernement républicain fédéral, a été formé par la loi du 27 février 1855, avec le territoire des anciennes provinces grenadines d'*Azuero, Chiriqui, Panama* et *Veraguas*. Il est un des quatre États maritimes de l'Union et s'étend depuis 7° 10', jusqu'à 9° 40' de lat. N., et depuis 2° 44' jusqu'à 9° 10', de long. O. du méridien de Bogota.

Il est borné au nord par la mer de Colomb (océan Atlantique à l'est par l'État du Cauca, au sud par la mer de Balboa (océan Pacifique) et à l'ouest par la république de Costarica. Son pourtour, sans tenir compte des nombreuses sinuosités des côtes, est de 2,600 kilomètres, répartis ainsi : sur l'Atlantique 810, sur la frontière du Cauca 240, sur le Pacifique 1,390 et sur la frontière du Costarica 160 environ.

Sa superficie est de 826 myriamètres carrés, dont 465 déserts et 361 plus ou moins habités et cultivés. Sa plus grande longueur, depuis la *Serrania* du *Darien*, jusqu'à celle de la *Cruz*, sur la frontière du Costarica, est de 675 kilomètres ; sa plus grande largeur, depuis l'embouchure du rio *Escribanos* au nord, à la pointe *Mariato* au sud, est de 190 kilomètres. Le

rétrécissement le plus grand de cette langue de terre, vrai pont jeté sur les deux océans, est l'isthme de *San-Blas* (50 kilom.). Le tracé du canal interocéanique mesure 55 kilomètres d'une mer à l'autre. Comme étendue territoriale, l'État de Panama occupe le quatrième rang parmi ceux de l'Union colombienne.

Physionomie générale.

L'Isthme de Panama, cet immense trait d'union placé par la nature entre les deux Amériques, a la forme d'un ᔕ (*s* renversé) prolongé. La cordillère de *Baudo* (voir page 68) le parcourt dans toute sa longueur, s'inclinant tantôt d'un côté tantôt de l'autre, mais en gardant presque toujours une direction parallèle aux lignes côtières. Elle s'affaisse graduellement à mesure qu'elle pénètre dans l'isthme jusqu'à présenter des cols d'une très faible altitude, tels que celui de la *Culebra* (87 m. 50) et celui de la tranchée du chemin de fer (80 m.) entre Colon et Panama, puis après elle se redresse, atteignant des hauteurs de 800 et de 1,000 mètres. La hauteur moyenne de la Cordillère est de 500 mètres. Elle partage ainsi l'isthme en deux versants, à peu près d'une égale importance, par où s'écoulent les eaux de 475 rivières, dont 149 coulent vers l'Atlantique, où elles se jettent par 89 bouches, et 326 vers le Pacifique où elles se jettent par 121 bouches différentes. Parmi les premières, méritent d'être cités les *rios Cascajal, Cuango, Chagres,* naguère si fréquenté, *Coçlé, Guazaro* et *Chiriqui.* Parmi les secondes, qui sont bien plus considérables, le *Sambu,* le *Tuira* ou *Rio-Darien* et son affluent le *Chucunaque,* le *Bayano,* le *San-Pablo,* le *Rio-Chico* et le *Fonseca.*

Les îles et les îlots que l'État possède dans les deux océans sont au nombre de 1,683. Les principales sont: dans la mer du nord, celles du *Drago,* la *Provision,* l'*Ecu-de-Veraguas,* et l'archipel des *Mulatas;* dans la mer du sud, celles de *Sevilla, Laparida, Boca-Brava, Coiba, Cebaco,* et l'archipel des *Perles.* Les ports du nord sont ceux de l'*Almirante* ou *Bocas-del-Toro, Chiriqui. Chagres, San-Blas, Colon, Caledonia*

ou *Puerto-Escoces* et *Portobelo;* ceux du sud, *San-Miguel, Montijo, Panama* et *Golfito;* mais il n'y a que ceux de *Colòn* et *Panama* qui soient fréquentés par les steamers transatlantiques ou continentaux. Il y a plusieurs lagunes dans l'État, mais celle de *Chiriqui* n'en est pas une à vrai dire, non seulement par son étendue, mais aussi parce qu'elle est en communication avec la mer, comme la Ciénaga de Sainte-Marthe.

La ligne côtière de l'Atlantique suit à partir du cap *Gracias-à-Dios* (limite septentrionale historique des côtes de la Colombie) la direction N.-S. presque sans déviation jusqu'à l'embouchure du fleuve *San-Juan de Nicaragua,* dans l'Amérique Centrale, où elle s'infléchit au sud-est jusqu'à l'embouchure du rio *Doraces*, limite provisoire du Costarica, où commencent les côtes de l'Etat, lesquelles décrivent deux demi-cercles en sens inverse ou formant un S, jusqu'au golfe d'Uraba, dont les principaux points en saillie sont les caps de *Manzanilla, San-Blas, Mosquito* et *Caledonia.* Sur le Pacifique, la côte commence à la baie *Octavia* et se dirige vers le nord-ouest jusqu'au golfe de *San-Miguel* qu'elle contourne pour fermer ensuite le vaste golfe, en fer à cheval, de *Panama*, fermé au sud par la pointe *Mala;* d'ici elle se dirige vers l'ouest-sud-ouest et s'infléchit brusquement au nord à la punta *Muriato*, pour former la presqu'île d'*Azuero*, reprenant peu après la direction générale au nord-ouest jusqu'à la punta *Burica,* qui offre l'apparence d'un doigt recourbé un peu en deçà du rio *Golfito,* limite orientale du Costarica.

Population.

Voici, d'après les chiffres fournis par les recensements successifs, quel a été le progrès de la population isthmique : en 1843, elle était de 119,002 habitants; en 1851, de 138,108 habitants, et en 1871, de 221,052 habitants, de sorte que le chiffre de 265,000 habitants (ou 285,000 en comptant les Indiens sauvages du Darien, dont le chiffre approximatif est de 20,000 âmes) que nous lui avons donné en 1881, est loin d'être exagéré, car la période de duplication pour cet État est de cinquante ans. Il est à remar-

quer, cependant, que la population ne s'est point accrue en suivant la même proportion dans tous les départements et que, spécialement pour la ville de Panama, si éprouvée par les incendies et dernièrement jusque par les tremblements de terre, ce qui ne s'était jamais vu, il y a lieu à en rabattre sur les estimations que nous avons faites. D'autre part, l'œuvre du percement du canal interocéanique attire vers Panama une immigration tellement considérable qu'elle remplira bientôt, si ce n'est déjà fait, les vides provenant des catastrophes naturelles dont elle a été victime et des guerres civiles qui l'ont si souvent ensanglantée.

Cette population est fort mêlée; les races américaine et africaine et leurs mélanges y forment l'immense majorité. La race blanche ne représente probablement pas le 3 pour 100 de la population totale, et la race asiatique commence à y devenir presque aussi bien représentée que l'européenne. C'est assurément l'état de l'Union qui contient un plus grand nombre d'étrangers : en 1871, il y en avait 3,160 à Panama, 1,030 à Colon et 343 dans le reste de l'Etat.

L'État de Panama est, après celui du Magdalena, le moins peuplé de la Colombie. Au point de vue de la population spécifique (3,51 hab. par kilom. carré) il occupe le sixième rang, et le huitième rang par rapport à la densité réelle de la population (7,34 hab. par kilom. carré). Son contingent militaire peut être de 9,000 hommes en temps ordinaire et de 15,000 en cas d'une guerre extérieure.

Histoire.

Croyant à l'existence d'une communication interocéanique, CHRISTOPHE COLOMB, découvrit dans son quatrième et dernier voyage les côtes de l'État, en 1502. Il visita la baie de l'Almirante, aujourd'hui *Bocas-del-Toro*, celle de *Chiriqui*, baptisa le port de *Portobelo* (l'un des rares endroits qui ont conservé le nom donné par l'amiral) et acquit la conviction que le passage tant désiré n'existait pas. Dans l'impossibilité où il se trouvait de retourner à l'*Espanola*, dont l'accès lui avait été défendu, il résolut de s'arrêter dans le pays et d'y jeter les

fondements de la colonie de *Veraguas*, la première qu'on essaya d'établir sur le continent.

Dix années plus tard, *Vasco Nunez de Balboa*, l'infortuné héros du premier drame judiciaire qui se déroula en Amérique, ayant succédé dans le gouvernement du Darien à *Nicuesa* et *Enciso*, dont l'autorité avait été méconnue par les colons, sortit de Sainte-Marie-l'Ancienne à la tête de cent quatre-vingt-dix Espagnols et mille Indiens auxiliaires, à la recherche de la mer du Sud, qu'il découvrit le 25 septembre 1513, à peu près dès la même place où fut fondé l'ancien Panama par son rival et son meurtrier *Pedro Arias Davila*. Après la découverte de Colomb, aucune n'a été plus importante que celle de Balboa.

En effet, ce fut à Panama qu'eut lieu la signature (savaient-ils tous signer, au moins?) de cet étrange pacte fait par un prêtre et deux aventuriers et qui devait avoir pour résultat la conquête du Pérou. Les galions qui lui portaient les trésors des Incas, le passage incessant des aventuriers et des émigrants qui se rendaient au Pacifique, en faisaient le lieu d'embarquement et de débarquement le plus fréquenté de l'Amérique méridionale; la nouvelle ville devait tout naturellement éveiller les convoitises des flibustiers, qui la détruisirent complètement. C'est pourquoi elle fut transférée à l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, et si bien fortifiée que, comme place forte, elle n'avait d'autre rivale que Carthagène, en Amérique.

Les Écossais, comprenant fort bien toute l'importance future du Darien, essayèrent d'y fonder une colonie vers 1698, sous les auspices du célèbre financier *Patterson;* mais ils en furent chassés sans laisser d'autre vestige de leur passage que le nom de *Puerto-Escoces* que porte encore le port où ils débarquèrent. Cette tentative éveilla pourtant fort les méfiances du gouvernement espagnol, lequel, dans sa politique jalouse et tracassière vis-à-vis de ses colonies, ne trouva rien de mieux que de défendre sous peine de mort de chercher un passage entre les deux océans! Et voilà comment cette riche région du Darien, la première découverte et peuplée par les Espagnols, n'est aujourd'hui, après trois siècles et demi, que ce qu'elle était alors: un pays inconnu et presque désert, ou habité par des tribus sauvages qui n'ont

réalisé d'autres progrès sur leurs ancêtres, que celui de manier le fusil avec la même dextérité qu'ils employaient naguère au maniement de l'arc. Le gouvernement espagnol ne méconnaissait pas pourtant l'importance de l'isthme, et il y a juste cent ans qu'une commission de marins et d'ingénieurs leva la carte géographique de cette partie de la Colombie; mais avec le règne de Charles III devait prendre fin la grandeur de cette monarchie, et personne ne songea à donner suite aux projets de canalisation de l'isthme, auxquels les célèbres ministres de ce roi avaient accordé une si grande attention.

Après la proclamation de l'indépendance, faite en 1821 par le général *José Fabrega*, ces projets devinrent la préoccupation constante du gouvernement de la Colombie. Dans le but de faire faire une exploration qu'il n'était pas encore assez riche pour entreprendre tout seul, il a sollicité, à plusieurs reprises, l'aide des principales puissances maritimes et favorisé par tous les moyens en son pouvoir lès diverses expéditions qui ont été organisées à cet effet. Parmi ces expéditions, nous nous contenterons de signaler comme les plus importantes celles de 1853 et 1854, envoyées par l'Angleterre, la France et les Etats-Unis, et dont les membres périrent pour la plupart de faim et de misère, après s'être égarés dans la forêt; celles des commanders nord-américains *Selfridge* et *Lull*, en 1870; et, en dernier lieu, celle du lieutenant de vaisseau *Wyse*, *Armand Reclus*, *Pedro J. Sosa*, ce dernier ingénieur d'Etat, en représentation de la Colombie. Les importants travaux de cette expédition furent consacrés par le vote solennel du Congrès scientifique international réuni à Paris, en 1879, sous la présidence de *M. Ferdinand de Lesseps*, — dont le nom est désormais uni dans l'histoire de la Colombie à ceux de Colomb et de Balboa, — et servirent de base à l'organisation de la *Compagnie universelle du Canal interocéanique.*

Cet État a produit un certain nombre de personnages célèbres dans la politique et la guerre : les généraux *José Fabrega*, le libérateur de l'isthme, *José Antonio Miro ; Tomas Herrera*, ex-président de la République, noble et chevaleresque figure moulée sur le modèle des anciens preux sans peur et sans reproche ; le docteur *José de Obaldia*, ex-

président de la République ; le diplomate *Manuel José Hurtado*, premier ministre de la Colombie, qui fut reçu par la cour de Londres (1825) ; *Santiago de la Guardia*, *Gaspar de Arosemena*, etc. De nos jours, les diplomates *Justo Arosemena*, dont les hautes capacités et les travaux comme publiciste ont fait une des grandes illustrations modernes de l'Amérique andine ; *Pablo Arosemena*, ministre de la Colombie, près du gouvernement argentin ; les hommes politiques *Gil Colunge*, *Carlos Icaza Arosemena*, *Gregorio Miro*, *Manuel J. Hurtado*, l'ingénieur *Pedro J. Sosa*, qui accompagna comme ingénieur d'État l'expédition Wyse ; les généraux *Peregrino Santacoloma*, *Gabriel Neira*, *Damaso Cervera*, le professeur *Isidro Arroyo*, le poète *Tomas Martin Feuillet*, etc.

Les gouverneurs de l'isthme, depuis son érection en état fédéral, ont été MM. JUSTO AROSEMENA et *Francisco de Fabrega* (1855), BARTOLOMÉ CALVO (1856), JOSÉ DE OBALDIA (1858), SANTIAGO DE LA GUARDIA (1860), MANUEL MARIA DIAZ (1862), *Peregrino Santacoloma* (1863), *José Leonardo Calancha* (1864), GIL COLUNGE (1865), VICENTE OLARTE G. (1866), JUAN JOSÉ DIAZ, *Fernando Ponce*, *Buenaventura Correoso* (1868), GABRIEL NEIRA (1872), *Damaso Cervera*, *Juan Pernet*, GABRIEL NEIRA (1873), GREGORIO MIRO (1873), PABLO AROSEMENA (1875), *Rafael Aizpuru* (1875), BUENAVENTURA CORREOSO (1878), *José Ricardo Casorla* (1878), DAMASO CERVERA (1880), RAFAEL NUNEZ (1882).

État social et politique.

Il n'est peut-être pas un seul État de la Colombie où les révolutions soient plus fréquentes qu'à Panama, surtout depuis que cette importante section colombienne a été érigée en État quasi souverain. L'explication de ce phénomène n'est pourtant pas très difficile à saisir. Les Indiens et les nègres, qui constituent les principaux éléments de la population isthmique, avaient été de tout temps, non seulement écartés, comme les créoles, de l'administration de la chose publique, mais encore absolument privés de toute espèce de protection légale pouvant ressembler à un droit personnel quelconque. Ils ont végété, pour ainsi dire, pendant des siècles, dans des

autres faits d'ignorance et de superstition qu'aucun rayon n'était venu éclairer. Tout à coup, la lumière s'est faite, et, avides de jouissances inconnues, ils ont fait leur trouée vers le jour avec une énergie dont on ne les aurait pas crus capables; aveuglés par la lumière, ils se sont jetés dans la lutte sociale et politique sans en rien comprendre et sans autres guides que leurs instincts de brutes inassouvies. Comme ces vers, auxquels Darwin attribue une si grande influence dans la composition des nouvelles couches végétales, qui meurent en apercevant la lumière et deviennent le meilleur engrais des terres qu'ils ont ravagées, ces générations sacrifiées prépareront le terrain sur lequel s'épanouira plus tard une race supérieure. Car l'Indien est intelligent, sérieux et capable d'être discipliné ; le nègre est robuste, indépendant et grand ami de la liberté ; le descendant des vainqueurs des Arabes n'est pas moins énergique et courageux que ses ancêtres les conquérants. Du mélange de trois races, il ne peut en résulter qu'un peuple intelligent et fort. Il tient du blanc par l'intelligence, de l'Indien par l'indomptable esprit de résistance, de l'Africain par la passion et cette tendresse naturelle qui, plus que tout le reste, a contribué à marier les trois races pendant de longs siècles d'élaboration.

Par la position de cet État, qui sert de passage au commerce du monde entier, il est aussi celui de la Colombie, qui offre dans sa population les éléments les plus variés et disparates. Toutes les races, toutes les nationalités s'y sont donné rendez-vous. La langue anglaise et le *papiamento* (espèce de patois barbare, ou ragoût, formé des mots anglais, espagnols, français et hollandais, fort répandu dans les Antilles) y sont parlés presque autant que la langue espagnole elle-même. Les Indiens sauvages ont conservé naturellement leurs dialectes, non sans leur avoir fait subir des altérations profondes depuis trois cents ans.

L'organisation intérieure de l'Isthme ne diffère pas sensiblement de celle des autres États. Sa législation civile est aussi à peu près la même; mais le divorce avec faculté de se remarier y existe, de même que dans l'État de Bolivar. L'instruction publique, fort négligée jusqu'en 1874, a pris depuis lors un certain essor : il y a un séminaire, deux écoles normales, deux lycées etc., à Panama, et des lycées dans la plu-

part des chefs-lieux des départements. Le nombre des écoles primaires de l'État ne dépasse guère une centaine, étant sous ce rapport l'État le plus arriéré de la Colombie. Par contre, la presse de Panama est très importante, et ses journaux sont ceux de l'Amérique du Sud qui ont une plus large circulation dans le monde entier. L'État forme un diocèse, dont le siège est à Panama.

Agriculture. — Industrie. — Commerce.

La principale industrie de la population isthmique a été de tout temps l'exploitation du trafic interocéanique. « Au temps de la « fièvre de l'or » et de la grande émigration en Californie, dit M. Armand Reclus dans son livre intitulé *Panama et Darien*, avant la crise commerciale de l'Amérique du Sud et la construction de la voie ferrée du Pacifique, Colon et son chemin de fer avaient une tout autre importance qu'à présent. Le mouvement des voyageurs était énorme, et bien qu'alors, comme aujourd'hui, ce lieu ne fût pour la majorité d'entre eux qu'une halte d'un jour, la cité d'Aspinwall devint un rendez-vous de mineurs, d'aventuriers, de chevaliers d'industrie, sans compter les Chinois, les nègres des Antilles, les sang-mêlé de toute espèce : en un mot, le plus épais de la lie des deux continents. Ce fut l'égout de la race blanche, de la race jaune et de la race noire. Toute baraque était à la fois auberge et tripot; pas un jour sans batailles, sans vols, sans coups de revolver et sans assassinats. Cette cohue s'adonnait aux plus hideuses orgies; ses excès en faisaient une proie facile pour la fièvre des marais, et la mortalité était grande parmi ces malheureux.

« Il n'en est plus ainsi. Nul voyageur ne s'attarde aux délices de ce séjour; la crapule blanche a disparu, les Chinois sont partis pour d'autres lieux, la plupart des nègres sont retournés dans les Antilles; il ne reste à Colon que les employés du chemin de fer, les agents des paquebots, de petits négociants en détail, des gens de couleur, population assise, aussi honnête, aussi saine de mœurs que dans toute autre ville l'Amérique.

« Autre conséquence, et facile à prévoir, de ces divers progrès : la fièvre ne règne plus en souveraine à Colon ; elle atteint seulement ceux qui s'abandonnent à l'intempérance, vice fréquent aux pays tropicaux et qui cherche son excuse dans l'ardeur du climat. Malheur au faible qui ne sait pas dompter la soif ! Il tombe dans l'ivrognerie et bientôt, vieilli, blanchi, les yeux hagards, enfoncés, la figure amaigrie, jaune-verdâtre, il traîne péniblement un esprit sans force dans un corps sans vigueur. Et certes, il l'a bien mérité. Il est juste que ce vice honteux soit sévèrement puni par la nature.

Les savanes de Chiriqui, si riches en pâturages, servent à l'élève du bétail. Dans le Veraguas on exploite, en outre, quelques mines d'or, et dans les départements d'Azuero et de Coclé on fabrique des poteries fort recherchées, des nattes, des chapeaux, etc. Aux Bocas-del-Toro et au Darien, on fait un actif commerce d'écailles, de perles, de la poudre d'or, etc. que les Indiens vont échanger contre de l'eau-de-vie et des armes à feu. En général ni l'agriculture, ni les industries minières et fabriles n'ont acquis dans l'État le développement qu'elles comportent ; en revanche, les transactions mercantiles y sont très importantes, Panama étant l'entrepôt du commerce des républiques du Pacifique avec l'Europe et les États de l'Ouest de l'Union Nord-Américaine.

Routes et moyens de transport.

En dehors du chemin de fer de Colon à Panama, il n'y a pas d'autres routes praticables dans l'État, du moins pour faire la traversée de l'isthme. Ce chemin de fer, construit par une Compagnie nord-américaine à la tête de laquelle était le fameux banquier *Aspinwall,* mesure quarante-sept milles de long et est en circulation depuis l'année 1855. Tous les chefs-lieux des départements qui ne sont pas sur les bords de la mer, possèdent des routes, carrossables sur de petits trajets, mais faites, en général, pour être parcourues à dos de mulet. Les communications se font par les deux mers sur de petits voiliers : moyen de transport qui deviendra bien plus important et régulier lorsque le canal interocéanique aura

été ouvert, facilitant ainsi les voyages des steamers côtiers d'une mer à l'autre.

A propos du canal, il nous sera permis d'effleurer ici quelques-unes des grandes questions de droit international qui s'y rattachent, et dont l'examen ne serait pas ici à sa place, si, par leur influence décisive sur le sort de la Colombie, elles ne méritaient pas une mention sommaire. Comme on sait, les ports de l'isthme sont des ports francs et son territoire n'est pas soumis au système douanier de la Colombie. Ce sacrifice (qui se chiffre par des millions de francs, tant en raison des droits de douane abandonnés, qu'en raison de la contrebande qui se fait par le Darien) ainsi que beaucoup d'autres que s'est imposés la Colombie dans le seul but de faciliter le percement du canal et de garantir les intérêts du commerce universel, loin d'être une source de revenus pour la nation, vont être l'origine de fortes dépenses et de sérieux désagréments pour elle, le jour où le canal sera livré au public. Déjà la grande république du Nord, qui s'arroge une espèce de suzeraineté à l'égard de ses jeunes sœurs de l'Amérique du Sud, a fait quelques tentatives pour s'assurer la prépondérance exclusive dans le canal; elles n'ont point abouti jusqu'à présent; bien au contraire, il semble très probable que le traité de 1845 entre les États-Unis et la Colombie sera réformé dans un sens plus conforme aux principes du droit international moderne; mais, ce ne sont là que des suppositions.

On a beaucoup parlé, à propos du canal, d'une *question d'Occident* qui ferait pendant à l'éternelle *question d'Orient*. Nous n'en croyons rien. Pour nous, la situation est nette et claire au possible. De deux choses l'une : ou les États-Unis deviendront les maîtres sans contrôle du canal, ou toutes les puissances maritimes aideront d'une façon efficace la Colombie à y faire respecter ses droits de propriété et de souveraineté. Aucun rapprochement n'est possible avec la situation du canal de Suez : à Panama, ce sera l'Europe tout entière qui décidera la question.

Quant à nous, s'il nous est permis d'émettre une opinion sur un point que nous avons étudié un peu plus ailleurs [1]

1. *Lettres à M. le président de la République*, etc., *sur la réorganisation du service diplomatique et consulaire de la Colombie*. Paris, 1881.

nous croyons que, dans l'intérêt du commerce universel et de la paix du monde, la question tant de fois débattue de la neutralité (ou plutôt de la *neutralisation*) du canal n'arrivera à une solution à la fois juste et durable, que lorsque toutes les puissances intéressées auront fourni à la Colombie, la seule maîtresse légitime des territoires que traversera le canal, les moyens de les défendre envers tous et contre tous. Après les sacrifices relativement considérables qu'elle a faits d'une façon si libérale pour lever tous les obstacles et faciliter le percement du canal, il nous semble que la Colombie peut bien avoir le droit d'espérer que les nations de l'Europe et de l'Amérique, qui profiteront directement du canal, s'entendront pour lui assurer d'une façon effective ses droits de souveraineté sur l'isthme, et cela avec d'autant plus de justice qu'elle sera tenue d'en surveiller les abords et de défendre au besoin les intérêts de ces mêmes nations. Or, sans marine et sans le cantonnement d'un nombre de troupes suffisant dans l'isthme, cette garantie ne serait qu'un leurre ; et rien ne serait plus injuste que de faire supporter à la Colombie les frais d'entretien d'une flotte et d'une armée destinées à protéger les intérêts du commerce universel. Admis, en principe, les droits de la Colombie à une indemnité ou compensation pécuniaire, en raison des éventualités faciles à prévoir, une conférence internationale règlerait aisément toutes les questions relatives à la neutralisation du canal.

Divisions administratives.

Le territoire de l'État de Panama est divisé en six départements et trois comarcas, ou colonies. Les premiers sont administrés par des préfets et les secondes par des chefs politiques qui relèvent des préfets des départements de Colon et de Panama. Les départements sont au nombre de six : CHIRIQUI, ch.-l., *David* ; VERAGUA, ch.-l., *Santiago* ; AZUERO, ch.-l., *Los Santos* ; COCLÉ, ch.-l., *Penonomé* : PANAMA et COLON. Les comarcas sont au nombre de trois : BALBOA, ch.-l., *San-Miguel*,

et DARIEN, ch.-l. *Yaviza,* qui relèvent du département de Panama, et BOCAS-DEL-TORO, chef-lieu du même nom, qui relève du département de Colon. Les divisions judiciaires, notariales, les bureaux de perception, etc., sont aussi au nombre de six.

Dictionnaire des communes

Agua - Dulce, dép. de Coclé, 3,500 h.

Alange, d. de Chir., 6,000 h.

Anton, d. de Coclé, 3,500 h.

Arraijan, d. de Pan., 1,600 h.

Atalaya, d. de Ver., 2,000 h.

Balboa, l'une des trois comarcas ou colonies de l'État, 4,000 h. Elle comprend les îles de *Botanos* (500 h.), *Saboga* (1,000 h.), *San-Miguel* (2,000 h.), chef-lieu de l'archipel des Perles, et le bourg de *Chiman* (500 h.) sur la terre ferme.

Bocas-del-Toro, com. de l'État, 6,000 h., formée de quelques villages sur le continent, et des îles de la baie de l'Almirante, dont la principale est *Cricamola* (2,000), ch.-l. du même nom, 1,500 h.

Boqueron, dép. de Chir., 3,500 h.

Buenavista, dép. de Colon., 1,500 h.

Bugaba, d. de Chir., 2,500 h.

Calobre, d. de Ver., 4,000 h.

Cañazas, d. de Ver., 4,500 h.

Capira, d. de Pan., 2,000 h.

Chame, d. de Pan., 4,000 h.

Chagres, d. de Colon, 2,500 h. Ville jadis d'une certaine importance, aujourd'hui en ruines. Château-fort, prison d'État des Espagnols.

Chepo, d. de Pan., 4,000 h.

Chitré, d. de Azuero, 3,000 h.

Chorrera, d. de Pan., 6,000 h.

Colon, ch.-l. du département de ce nom., 5,000 h., port franc sur l'Atlantique, tête du ch. de fer transocéanien. Cette petite ville, de fondation récente, que les Américains du Nord ont voulu appeler *Aspinwall,* a été bâtie sur la pointe nord-ouest de l'île de Manzanilla, formée par un banc de coraux sur lequel sont venues s'entasser des vases et des alluvions. Son climat passe pour être très insalubre, mais lorsque les travaux de percement du canal interocéanique auront desséché les lagunes qui l'environnent et produisent les fièvres paludéennes qui lui ont fait une si mauvaise réputation, cette ville acquerra une grande importance. Ses wharfes sont magnifiques, son port excellent. Statue de Christophe Colomb offerte par la dernière impératrice des Français à la Colombie, par l'entremise du général Mosquera. Temple protestant. Eglise catholique.

Cruzes, d. de Pan., 1,500 h.

Darien, com. de l'État (12,000 h.), ch.-l. *Yaviza*, 3,000 h. Forme une dizaine de populations dont les principales sont : *Chepigana* (1,000 h.), *Garachiné* (1,500 h.), *Molineca* (1,500 h.), *Pinogana* (2,000 h.), *Santa Maria* (1,500 h.), et *Tucuti* (1,000 h.)

David, ch.-l. du d. de Chiriqui, 9,000 h. Ville de fondation ancienne et l'une des principales de l'isthme. Riches pâturages. Mines d'or.

Dolega, d. de Chir., 4,000 h.

Donoso, d. de Coclé, 3,500 h.

Gatun, d. de Colon, 1,500 h. St. du ch. de fer interocéanique.

Gorgona, d. de Pan., 2,500 h.

Gualaca, d. de Chir., 3,000 h.

Guararé, d. d'Azuero, 2,000 h.

La Mesa, d. de Ver., 4,500 h.

La Pintada, d. de Coclé, 6,500 h.

Las Minas, d. d'Azuero, 3,500 h.

Las Palmas, dép. de Ver., 3,000 h.

Las Tablas, d. d'Azuero, 6,500 h.

Los Pozos, d. d'Azuero, 2,500 h.

Los Santos, ch.-l. du dép. d'Azuero, ancienne capitale de province, 5,000 hab. Elle eut l'honneur d'être la première de l'isthme à proclamer son indépendance de l'Espagne.

Macaracas, d. d'Azuero, 5,000 h.

Montijo, d. de Ver., 2,000 h.

Nata, dép. de Coclé, 7,000 h. Riches pâturages pour l'élève du bétail. Poteries renommées. Fabrication de chapeaux de paille.

Ocu, d. d'Azuero, 4,000 h.

Ola, d. de Coclé, 4,500 h.

Pacora, d. de Pan., 1,500 h.

Palenque, d. de Colon, 1,500 h.

Panama, ville capitale de l'État, ch.-l. du dép., siège d'un évêché, 25,000 h. Cette ville, la plus ancienne de l'Amérique, fut fondée par *Pedro Arias Davila* en 1518. Elle fut transférée en 1670 à l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, à 10 kilomètres de l'ancienne, que saccagea et réduisit en cendres le boucanier *Morgan*. Sous la domination espagnole et jusqu'à l'érection de la vice-royauté, elle était le siège d'une audience et une place forte de premier ordre en Amérique. Les incendies, très fréquents à Panama, l'ont détruite plusieurs fois. Celui de 1878 dévora presque tout le quartier principal; mais la position exceptionnelle de cette ville est un sûr garant de sa prospérité future. — Elle possédait plusieurs églises et couvents, tels que ceux de Saint-François, Saint-Domingue, la Merci et des Jésuites, pour la plupart en ruine aujourd'hui. « Pourtant Panama, dit M. A. Reclus, a grand air encore avec ses huit ou dix églises et couvents en ruine, ses palais, ses prisons, ses arsenaux d'un autre âge, ses fortifications géantes. Les murs et les fossés qui le couvraient du côté de la terre et le séparaient des lieux où s'élèvent aujourd'hui divers faubourgs, Pueblo-Nuevo, Arrabal, Santa-Ana, ont été rasés au mieux de la salubrité de la ville. » Elle possède un séminaire, des écoles normales pour les instituteurs des deux sexes, plusieurs lycées, hôpital et autres établissements publics. — Statue du général *Tomas Herrera*, né à Panama. St. du ch. de fer interocéanique. Distance à Bogota, 1,500 kilomètres. On n'évalue pas à moins de 5,000 le nombre des étrangers de tout pays résidant à Panama. — Ruines du vieux Panama.

Parita, d. d'Azuero, 3,000 h.

Pedasi, d. d'Azuero, 1,500 h.

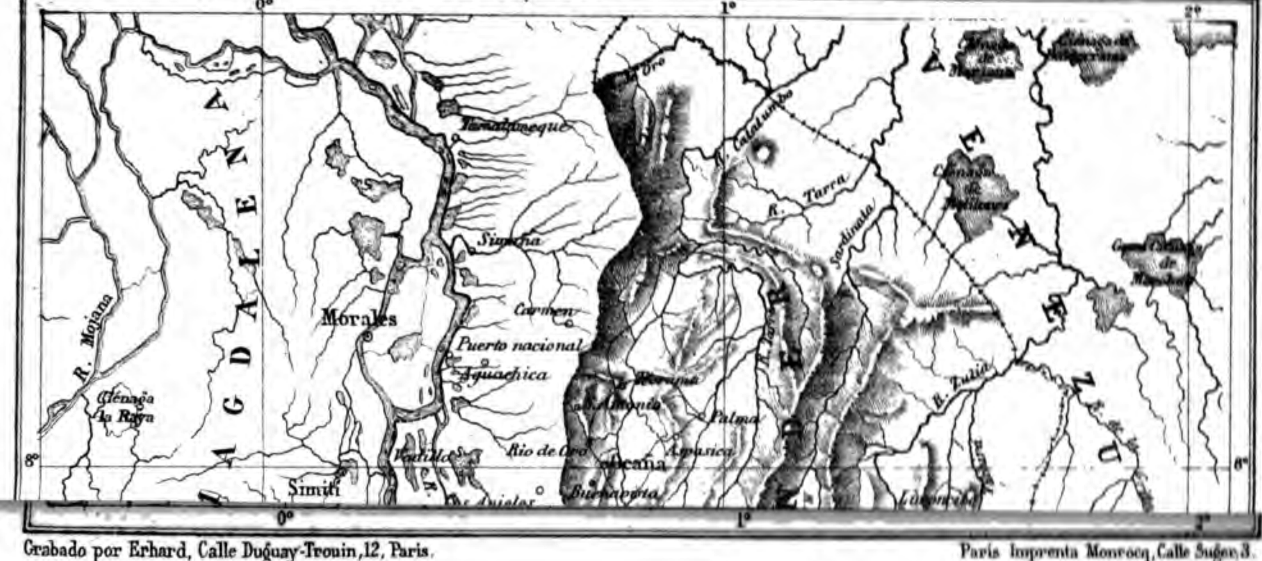
Penonomé, ch.-l. du dép. de Coclé, 15,000 h. Cette ville importante occupe le deuxième rang dans l'isthme, comme population. Plantations de tabac, cacao, café, etc.

Pesé, d. d'Azuero, 4,000 h.
Pocri, d. d'Azuero, 4,000 h.
Ponuga, d. de Ver., 1,500 h.
Portobelo, d. de Colon, 2,500 h. Ancienne ville fortifiée, célèbre jadis par ses foires annuelles. Entrepôt des richesses du Pérou, elle eut à souffrir plus que nulle autre des attaques des corsaires. Le port, découvert par C. Colomb, est magnifique : il était défendu par trois forts dont il ne reste que les ruines. Son mauvais climat l'a fait abandonner presque complètement.
Remedios, d. de Chir., 2,000 h.
Rio-de-Jesus, d. de Ver., 2,500 h.
San-Carlos, d. de Pan., 2,500 h.
San-Félix, d. de Chir., 1,500 h.
San-Francisco, dép. de Ver., 4,000 h.
San-Lorenzo, dép. de Chir., 5,000 h.
San-Pablo, d. de Chir., 2,500 h.
Santafé, d. de Ver., 3,000 h.
Santa-Isabel, d. de Colon, 1,500 h.
Santa-Maria, dép. d'Azuero, 3,000 h.
Santiago, ch.-l. du dép. de Veraguas, 6,000 h. Près les mines de l'*Escudo de Veraguas.* Ancienne ville capitale de province. Apanage de la famille Colomb. — Elevage de bétail, mines d'or, tissus de coton. Lycée, hôpital, etc.
Sona, d. de Ver., 4,000 h.
Taboga, dép. de Pan., 2,000 h. Dans une île, à 30 kil. au sud de la ville, très belle et très fertile. Lieu de plaisance pour les familles aisées de Panama.
Tolé, d. de Chir., 4,000 h.

TABLEAU

DE LA POPULATION DE L'ÉTAT DE PANAMA EN 1881

COMMUNES	DÉPARTEMENTS et COMARCAS	POPULATION	CHEFS-LIEUX	Temp. moyenne	POPULATION
13	Azuero............	47.000	*Los-Santos*........	27°,5	5.000
11	Chiriqui...........	43.000	*David*............	27°	9.000
7	Coclé.............	43.500	*Penonomé*.........	26°	15.000
7	Colon.............	16.000	*Colon*............	27°,5	5.000
11	Panama...........	52.500	Panama...........	27°	25.000
12	Veraguas..........	41.000	*Santiago*..........	26°	6.000
4	Balboa............	4.000	*San-Miguel*........	27°	2.000
10	Bocas-del-Toro......	6.000	*Bocas-del-Toro*.....		1.500
8	Darien............	12.000	*Yaviza*...........		3.000
	Indiens sauvages (ap).	20.000			
83	**Totaux**.....	285.000			



Grabado por Erhard, Calle Duguay-Trouin, 12, Paris.

Paris Imprenta Monrocq, Calle Suger, 3.

ÉTAT DE SANTANDER

Nom, formation, situation, limites, superficie.

L'ÉTAT DE SANTANDER a reçu le nom d'un des plus éminents hommes d'État de la Colombie, le général *Francisco de Paula Santander,* né à Cucuta en 1792.

Il a été formé, par la loi du 13 mai 1857, avec le territoire des anciennes provinces grenadines de *Pamplonà*, *Socorro*, *Garcià-Rovira*, *Soto* et *Santander,* et une partie de celles d'*Ocana* et de *Vélez*.

Il est situé dans la région centrale orientale et s'étend depuis 5° 38′ jusqu'à 8° 53′ de latitude nord, et depuis 0° 25′ de longitude ouest jusqu'à 1° 58′ de longitude est du méridien de Bogota, y compris le territoire de Bolivar.

Il est borné au nord et à l'est par la République du Venezuela, au sud et au sud-est par l'État de Boyaca, à l'ouest par le rio Magdalena, qui le sépare des États d'Antioquia et de Bolivar, au sud-ouest par l'État de Boyaca et au nord-ouest par celui du Magdalena. Son pourtour, assez irrégulier, mesure 1,260 kilomètres, dont 340 sur la frontière du Venezuela, 510 sur celle du Boyaca, 40 sur celle d'Antioquia, 160 sur celle de Bolivar et 210 sur celle du Magdalena.

La superficie de l'État est de 422 myriamètres carrés, dont 185 peuplés et 237 déserts ou habités par des tribus sauvages. Sa plus grande longueur, depuis les sources du rio de l'*Oro* jusqu'au *Portachuelo,* est de 360 kilomètres, et sa plus grande

largeur, de la bouche de l'*Oirà* sur le Sarare jusqu'à la crique de l'*Ermitano*, dans le rio Magdalena, de 270 kilomètres, L'État de Santander est le plus petit de la Confédération, mais il pourrait alimenter facilement la population entière de la Colombie.

Physionomie générale.

La cordillère orientale des Andes colombiennes traverse cet État du sud au nord, en détachant à droite et à gauche de nombreux contreforts. Ses crêtes n'atteignent pourtant nulle part la hauteur des neiges éternelles. Le pic le plus élevé de l'État est celui d'*Angostura* (4,500 m.). Son territoire n'en est pas moins pour cela l'un des plus accidentés de la Colombie. Au sud de Pamplona, la cordillère se bifurque pour former à gauche la sierra dite de *las Jurisdicciones*, plus loin d'*Upar* ou *Perija*, qui pénètre dans l'État du Magdalena, et à droite la sierra de *Méridà*, dans le Venezuela.

C'est là aussi que se trouve le *divortio aquarum* de cette région. Il y a trois versants principaux : l'occidental, dont les eaux coulent vers le Magdalena ; le septentrional, dont les eaux coulent vers le lac de *Maracaybo*, et l'oriental, dont les eaux vont chercher l'*Orénoque*. Les principaux cours d'eau de l'État sont : le MAGDALENA et ses affluents : le *Carare*, l'*Opon*, la *Colorada*, le *Sogamoso* et le *Lebrija;* le ZULIA et ses affluents : le *Catatumbo* et le *Tachira;* le *Sarare* ou l'APURE et ses affluents : le *Nula* et l'*Uribante*. Ces divers cours d'eau sont tous plus ou moins navigables. Mais, à l'exception du Magdalena et du Zulia, la navigation par vapeur n'y existe pas encore. Parmi les ciénagas de l'État, les plus importantes sont celles de *Chucuri* et *Paturia,* toutes deux communiquant par des caños avec le Magdalena.

La conformation de cet État est tellement rugueuse qu'il présente une immense variété de climats, non seulement d'une province à une autre, mais aussi dans une même province et parfois jusque dans une même commune. Sur le versant occidental de la cordillère, son territoire n'est que la continuation de celui de l'État du Magdalena : des plaines ardentes tache-

tées de ciénagas et sillonnées par des canaux. Au centre, c'est le commencement de cette riche région superandine de la Colombie, qui s'étend depuis Pamplona jusqu'à Bogota (480 kilomètres) et qui est déjà la partie la plus peuplée de la République. Enfin, sur le versant oriental, ce sont encore des plaines marécageuses et désertes, le commencement de ces immenses savanes qu'on distingue sous le nom générique de *Llanos*.

Population.

Le recensement de 1843 donnait à l'État de Santander une

population de.	306,255 habit.
et celui de 1851, une population de	375,604 —
Augmentation en huit ans	69,349 habit.

Ce qui prouverait, dit Pérez, que la population de cet État se double en moins de trente-cinq ans.

Il est hors de doute que, sous ce rapport, le Santander est un État qui peut très bien rivaliser avec celui d'Antioquia, et que, si le recensement de 1871 ne lui a donné que 425,427 habitants, c'est aux ravages de la guerre civile de 1861 et aux tremblements de terre qu'il faut attribuer le déficit qu'accuse ce chiffre. Du reste, c'est peut-être l'État où les dénombrements ont été toujours faits d'une façon plus sérieuse et partant plus digne de foi.

D'un autre côté, l'État a joui, depuis 1863, d'une paix profonde, à peine interrompue un instant par la guerre de 1876, qui n'eut point de très fâcheuses conséquences pour lui. Donc, en lui donnant 540,000 habitants en 1881 (ou 555,000, y compris la population du territoire fédéral de Bolivar et le chiffre approximatif des Indiens non civilisés), nous avons lieu de croire que nous sommes resté, de même que pour le Cundinamarca, au-dessous de la vérité, la population de cet État pouvant très bien dépasser aujourd'hui 600,000 habitants. Par sa population absolue, cet État vient au deuxième rang; mais il occupe le premier au point de vue de sa population spécifique (13.03 habitants par kilomètre carré) et de la

largeur, de la bouche de l'*Oirà* sur le Sarare jusqu'à la crique de l'*Ermitano*, dans le rio Magdalena, de 270 kilomètres, L'État de Santander est le plus petit de la Confédération, mais il pourrait alimenter facilement la population entière de la Colombie.

Physionomie générale.

La cordillère orientale des Andes colombiennes traverse cet État du sud au nord, en détachant à droite et à gauche de nombreux contreforts. Ses crêtes n'atteignent pourtant nulle part la hauteur des neiges éternelles. Le pic le plus élevé de l'État est celui d'*Angostura* (4,500 m.). Son territoire n'en est pas moins pour cela l'un des plus accidentés de la Colombie. Au sud de Pamplona, la cordillère se bifurque pour former à gauche la sierra dite de *las Jurisdicciones*, plus loin d'*Upar* ou *Perija,* qui pénètre dans l'État du Magdalena, et à droite la sierra de *Méridà,* dans le Venezuela.

C'est là aussi que se trouve le *divortio aquarum* de cette région. Il y a trois versants principaux : l'occidental, dont les eaux coulent vers le Magdalena ; le septentrional, dont les eaux coulent vers le lac de *Maracaybo*, et l'oriental, dont les eaux vont chercher l'*Orénoque.* Les principaux cours d'eau de l'État sont : le MAGDALENA et ses affluents : le *Carare*, l'*Opon*, la *Colorada*, le *Sogamoso* et le *Lebrijà;* le ZULIA et ses affluents : le *Catatumbo* et le *Tachira;* le *Sarare* ou l'APURE et ses affluents : le *Nula* et l'*Uribante.* Ces divers cours d'eau sont tous plus ou moins navigables. Mais, à l'exception du Magdalena et du Zulia, la navigation par vapeur n'y existe pas encore. Parmi les ciénagas de l'État, les plus importantes sont celles de *Chucuri* et *Paturia,* toutes deux communiquant par des caños avec le Magdalena.

La conformation de cet État est tellement rugueuse qu'il présente une immense variété de climats, non seulement d'une province à une autre, mais aussi dans une même province et parfois jusque dans une même commune. Sur le versant occidental de la cordillère, son territoire n'est que la continuation de celui de l'État du Magdalena : des plaines ardentes tache-

tées de ciénagas et sillonnées par des canaux. Au centre, c'est le commencement de cette riche région superandine de la Colombie, qui s'étend depuis Pamplona jusqu'à Bogota (480 kilomètres) et qui est déjà la partie la plus peuplée de la République. Enfin, sur le versant oriental, ce sont encore des plaines marécageuses et désertes, le commencement de ces immenses savanes qu'on distingue sous le nom générique de *Llanos*.

Population.

Le recensement de 1843 donnait à l'État de Santander une population de. . . . . 306,255 habit.
et celui de 1851, une population de . . . . . 375,604 —

Augmentation en huit ans . . . . 69,349 habit.

Ce qui prouverait, dit Pérez, que la population de cet État se double en moins de trente-cinq ans.

Il est hors de doute que, sous ce rapport, le Santander est un État qui peut très bien rivaliser avec celui d'Antioquia, et que, si le recensement de 1871 ne lui a donné que 425,427 habitants, c'est aux ravages de la guerre civile de 1861 et aux tremblements de terre qu'il faut attribuer le déficit qu'accuse ce chiffre. Du reste, c'est peut-être l'État où les dénombrements ont été toujours faits d'une façon plus sérieuse et partant plus digne de foi.

D'un autre côté, l'État a joui, depuis 1863, d'une paix profonde, à peine interrompue un instant par la guerre de 1876, qui n'eut point de très fâcheuses conséquences pour lui. Donc, en lui donnant 540,000 habitants en 1881 (ou 555,000, y compris la population du territoire fédéral de Bolivar et le chiffre approximatif des Indiens non civilisés), nous avons lieu de croire que nous sommes resté, de même que pour le Cundinamarca, au-dessous de la vérité, la population de cet État pouvant très bien dépasser aujourd'hui 600,000 habitants. Par sa population absolue, cet État vient au deuxième rang; mais il occupe le premier au point de vue de sa population spécifique (13.03 habitants par kilomètre carré) et de la

densité réelle de sa population (29.18 habitants par kilomètre carré).

Histoire.

L'Allemand *Ambrosio Alfinger*, que nous avons vu déjà parcourir l'État du Magdalena jusqu'à la ciénaga de Zapatosa, fut le premier Européen qui visita le territoire de Santander (1530). Ce chef, qui réussit à dépasser en cruauté les Castillans eux-mêmes, marqua son passage par des traces tellement hideuses que sa renommée le précédait, et les populations indigènes s'enfuyaient à son approche, comme à l'annonce d'un fléau. Ce fut comme un délire de dévastation et de carnage. On ne peut pas lire sans frémir les horribles détails des procédés de ce nouvel Attila. Il nous suffira pour le juger de rappeler ici qu'il se faisait escorter, — comme c'était d'ailleurs l'habitude des conquérants, — par une armée auxiliaire d'Indiens destinés à transporter ses bagages et ses hommes. Il les attachait au moyen d'une corde passée au cou, et lorsque l'un d'entre eux se rendait à la fatigue ou tombait malade, il distribuait sa charge aux autres, et, pour s'éviter le dérangement d'une halte et l'ennui de détacher les retardataires, il avait donné l'ordre qu'on leur coupât la tête. Il mourut aux mains de ces Indiens qu'il avait tyrannisés d'une façon si odieuse (d'autres disent qu'il fut assassiné par ses propres soldats), léguant son nom à une vallée près de Pamplona, depuis lors nommée de *Miser Ambrosio*.

Un autre Allemand, fort différent de celui-ci, *Nicolas Federmann*, chargé par son chef Jorge Spira, gouverneur du Venezuela, de la fondation d'une ville au cap de la *Vela*, se voyant chassé de cet endroit par le gouverneur de Sainte-Marthe, dont la juridiction s'étendait à toute la péninsule Goagire, imagina aussi de conquérir pour son compte des pays nouveaux dont il deviendrait l'*adelantado*. Dans ce but, il pénétra vers le sud-est et, après mille détours dans les Llanos, nous l'avons vu arriver enfin dans le Cundinamarca, trop tard pour pouvoir disputer la gloire de cette conquête à *Gonzalo Jiménez de Quesada* (1538).

Celui-ci escalada la cordillère par la vallée de Jesus et,

dédaignant des conquêtes faciles, voulut se rendre maître du cœur de l'empire Chibcha ; avant que de songer à coloniser dans cet État. Lorsqu'un arrangement amical intervint entre lui, Belalcazar et Federmann, le maréchal Quesada chargea le capitaine *Martin Galiano* de faire la première fondation dans l'État (Vélez), à laquelle devaient succéder d'autres faites par *Pedro de Ursua* et *Ortun Velasco.* Le nouveau gouverneur de Sainte-Marthe, *Jeronimo Lebron*, qui prétendit disputer à Quesada le titre d'adelantado du nouveau royaume de Grenade, fut reconnu comme gouverneur à Vélez ; mais il dut s'en retourner (sans autre résultat que celui d'avoir très bien réalisé les chevaux, les grains de blé et de froment et les premiers esclaves africains introduits à l'intérieur de la Colombie), parce que les autres colonies du Boyaca et du Cundinamarca refusèrent de le reconnaître comme gouverneur.

Parmi les vaillantes tribus qui, au dire d'un historien primitif, fourmillaient dans cet État, celle de *Guanes* était la plus considérable ; c'est pourquoi Galiano résolut d'entreprendre la conquête de cette région, qui forme aujourd'hui trois départements, et qui était alors la plus peuplée et la plus riche de l'État. L'expédition réussit, non sans avoir livré quelques combats sanglants contre les caciques *Charala Chianchon* et *Macaregua*, qui offrirent une résistance désespérée. Ce fut lors de l'expédition entreprise contre ce dernier cacique que les soldats espagnols se servirent, faute d'autre métal, de l'or pour ferrer leurs chevaux.

La conquête une fois terminée, l'assoupissement de cette province sous le régime colonial ne fut pas bien différent de celui qui s'appesantit sur toutes les possessions espagnoles d'outre-mer, mais il ne fut pas aussi long. Le réveil eut lieu ici vingt ans plus tôt que partout ailleurs. En effet, le 16 mars 1781, jour de marché dans la ville du Socorro, *Maria Antonia Vargas*, une femme du peuple, renversa l'écusson aux armes d'Espagne, qui ornait la porte de l'hôtel de ville, arracha les édits royaux qu'on y avait affichés pour annoncer les nouveaux impôts décrétés, et les foulant aux pieds, cette héroïne obscure donna le signal de la révolte, qui, s'étendant bientôt aux provinces voisines, devint la célèbre insurrection des *comuneros*, prélude de la grande

lutte d'émancipation [1]. Le pouvoir espagnol dans l'Amérique du Sud sombra un instant devant cette imposante insurrection, que le manque de bons chefs et d'un programme devait rendre stérile, du moins pour ses promoteurs, et qui fut étouffée dans le sang. L'heure n'avait pas encore sonné, et la France de 1789 n'avait pas encore éclairé de son éblouissant flambeau la marche de l'humanité.

En 1810, la province de Pamplona fut une des premières à arborer le drapeau de l'indépendance ; elle envoya des députés au premier Congrès fédéral réuni à Bogota et entra résolument dans la voie de l'insurrection. Lorsque le général Bolivar, battu et proscrit, alla demander l'appui du Cundinamarca pour libérer le Venezuela (1813), les provinces de Pamplona et du Socorro l'aidèrent de leur mieux ; et lorsque le pays retomba tout entier au pouvoir des Espagnols (1816), les patriotes de ces provinces ne cessèrent de harceler les armées de la reconquête jusqu'à l'effondrement du trône des vice-rois avec le triomphe de Boyaca (1819).

Mais, c'est surtout pour la rude tâche de la réorganisation du pays et le relèvement de ses finances que l'esprit sérieux et réfléchi des hommes illustres de l'État a été d'une plus grande, d'une plus indéniable utilité. Car cet État n'est pas seulement la patrie du général FRANCISCO DE PAULA SANTANDER, l'homme d'État le plus éminent de la Colombie et peut-être bien de l'Amérique latine, mais aussi celle de *Francisco Soto*, le premier ministre des finances de la Colombie ; des jurisconsultes *Crisanto Valenzuela, Frutos Joaquin Gutierrez, Sinforoso Mutis, Climaco Ordonez, Diego Fernando Gomez* et *Vicente Azuero*, le patriarche du journalisme colombien; des généraux *Antonio Baraya*, qui gagna la première bataille livrée pour l'indépendance contre les Espagnols, en 1811 ; *Antonio Obando, José Maria Mantilla* et tant d'autres chefs illustres; des prêtres aussi éminents que le botaniste *Eloy Valenzuela*, chef suppléant de l'expédition scientifique, auteur de la *Flore de Bucaramanga, Juan Nepomuceno Azuero*, etc. Dans des temps plus rapprochés de nous : les célèbres économistes *Florentino Gonzalez, José Maria Plata*,

1. M. *Manuel Briceño*, un jeune écrivain de talent, vient de publier à Bogota une histoire de cette insurrection.

Juan N. Gomez; l'éminent publiciste *Cerbeleon Pinzon, Ricardo Vanegas, Victoriano de Diego Parédes, Rito Antonio Martinez, Vicente Herrera, Felipe Zapata, Aquileo Parra,* ex-président de la République; *Focion Soto, José M. Villamizar Gallardo;* les généraux *Leonardo Canal, Solon Wilches;* les savants médecins docteurs *Antonio Vargas Reyes, Antonio Vargas Véga;* les poètes et hommes de lettres *José Eusebio Caro,* l'un des plus remarquables parmi les nombreux poètes de la Colombie; *Ricardo de la Parra, Adriano Paez, Daniel Mantilla, Mad. Hortensia Antommarchi de Vasquez,* etc.

En 1860, le président de la Confédération, docteur Mariano Ospina Rodriguez, déclara la guerre au gouvernement local de l'État, et, marchant à la tête d'une armée fédérale, il parvint à le renverser après deux combats sanglants. Cette malheureuse intervention, dont l'exemple n'a été que trop suivi depuis, fut l'origine de la désastreuse guerre civile qui ensanglanta le pays de 1861 à 1863 et dont cet État eut à souffrir plus que nul autre. Depuis qu'il a été érigé en État, le Santander a été gouverné par les présidents dont les noms suivent: *Estanislao Silva* (1857), MANUEL MURILLO TORO (1857), VICENTE HERRERA (1859), *Evaristo Azuero* et *Eustorgio Salgar* (1859), *Marco Antonio Estrada* et ANTONIO MARIA PRADILLA (1860), *Pedro Quintero Jacome* (1861), EUSTORGIO SALGAR (1862), JOSÉ MARIA VILLAMIZAR GALLARDO (1864), VICTORIANO DE D. PARÉDES (1866), EUSTORGIO SALGAR (1868), SOLON WILCHES (1870), NARCISO CADENA (1872), JERMAN VARGAS (1874), AQUILEO PARRA (1875), MARCO ANTONIO ESTRADA (1876), SOLON WILCHES (1878), le même réélu en 1880.

État social et politique.

Les Santanderéens se sont toujours distingués par leur amour de la liberté et leur solide attachement aux institutions républicaines; par leur caractère ferme et sérieux, autant que par leur courage. Ils n'ont pas la fougue des races méridionales de l'Europe, ni la vive imagination des créoles; ils ressemblent plutôt aux races du Nord. Ils tiennent de l'Indien la gravité et le sang-froid, et du blanc l'intelligence et

l'honnêteté. Il est à présumer, cependant, que, par l'effet du climat ou pour toute autre cause, l'élément indigène, quoique le plus nombreux, ait été absorbé par l'autre dans les croisements, car la race blanche y semble prédominer, surtout dans les terres froides. La race africaine n'apporte pas un contingent appréciable à la population santanderéenne.

Comme État frontière, c'est le plus puissant boulevard de la République, vers le nord-est. Cette population compacte, vaillante et disciplinée, opposerait à toute invasion, même subite, du territoire colombien, une résistance assez énergique, sinon pour la repousser, du moins pour l'arrêter le temps qu'exigerait la mobilisation d'un corps d'armée fédéral. Du reste, cette invasion, si elle devait jamais se produire, ne saurait provenir, par le fait, que des populations voisines du Venezuela, et celles-ci, spécialement Maracaybo, sont tellement identifiées avec celles du Santander, dont elles ne sont pour ainsi dire que la continuation, qu'il n'est pas à craindre qu'une rupture puisse interrompre leurs relations de bon voisinage; au contraire, certaines d'entre elles ont affirmé souvent leur désir de faire partie de la Colombie, à laquelle les rattachent tant de liens d'affection et d'affaires. C'est qu'en effet, la véritable frontière naturelle (physiquement parlant, car la frontière ethnographique passe bien au delà) entre les deux pays, est le rio Zulia et le Tachira d'un côté et le Sarare de l'autre; mais les nécessités de la politique ont fait choisir une mauvaise limite, et les deux peuples en subiront pour longtemps les fâcheuses conséquences.

Au point de vue des croyances religieuses, le Santander est peut-être l'État dans lequel les principes d'une sage tolérance ont fait de plus grands progrès en Colombie. Il est à remarquer aussi que, quoique la grande majorité de la population professe le culte catholique, c'est le seul État de la Colombie où le protestantisme a fait des prosélytes. Du reste, et ceci soit dit en honneur du bon sens naturel de cette population active et laborieuse, les Santanderéens ne se passionnent guère pour les questions religieuses au point d'en faire une arme politique. L'État forme un diocèse dont le siège est à Pamplona; mais il a été question à plusieurs reprises d'ériger le Socorro en siège épiscopal.

Cet État est, aussi bien qu'Antioquia, celui où les révolu-

tions sont le moins fréquentes. Dans la guerre de 1876, il assista presque indifférent à la lutte, et les deux ou trois combats qui ensanglantèrent son territoire furent livrés par des adversaires venus pour la plupart des États voisins. C'est aussi que, tout en étant le plus petit comme territoire, le Santander est, après le Boyaca, l'État le plus peuplé de la Colombie (dans les départements du Socorro, Guanenta, Soto et Garcia-Rovira, la population est plus dense, en général, qu'elle ne l'est en Espagne), et il se rapproche, par ses conditions économiques, un peu plus des vieilles sociétés européennes que les autres démocraties andines. Peut-être aussi que cet État, qui est l'aîné de ses frères, subit déjà toutes les conséquences bonnes ou mauvaises de la maturité (comme c'est le cas au Chili), et que les tendances socialistes qu'on y a cru remarquer, notamment à Bucaramanga, la capitale commerciale de l'État, ne sont que les conséquences de cette vieillesse prématurée. C'est possible, mais ce n'est pas là notre opinion. Nous n'y voyons pas les symptômes de quelque grave maladie sociale ou politique, mais plutôt l'œuvre isolée de quelques ambitions déçues ou égarées. En Colombie, la question sociale, le prolétariat, les revendications ouvrières sont autant de mots vides de sens, qui servent tout au plus à masquer les desseins coupables de quelques démagogues éhontés. En effet, dans un pays aussi riche, où tout travail est largement récompensé, où la presse est *absolument* libre, où toutes les propagandes sont permises, où il n'existe aucune de ces injustices séculaires qui font le malheur des peuples moins bien partagés, quelle raison sérieuse peut-on alléguer pour expliquer la présence de ces phénomènes qui sont le propre des vieilles sociétés en décomposition? Ils se sont donc bien trompés, ceux qui ont voulu attribuer à ces émeutiers vulgaires le rôle de chefs d'une sorte d'Internationale au petit pied, et les causes des troubles regrettables de Bucaramanga (qui d'ailleurs n'ont pas eu de suites) doivent être recherchées ailleurs que dans les prétendues revendications des travailleurs.

Au surplus, ces événements, qui datent de 1878, n'ont eu d'autre résultat appréciable que celui d'avoir fait apporter à la réorganisation intérieure de l'État un esprit moins libéral que celui qui y avait présidé jusqu'alors. La période présiden-

tielle a été portée à quatre ans et la réélection a été permise, croyant par là donner plus de stabilité et de force au gouvernement, ce qui est douteux. Bien mieux inspirés sous d'autres aspects, les Santanderéens s'attachent à rivaliser de zèle avec les États d'Antioquia et Cundinamarca dans la grande œuvre de l'instruction publique, gratuite et obligatoire. L'État possède une université à Piédecuesta, un séminaire à Pamplona et de nombreux établissements d'instruction secondaire dans les chefs-lieux des départements. Le nombre des écoles primaires y était de trois cents en 1873, auxquelles assistaient bien près de dix-huit mille enfants des deux sexes.

Agriculture. — Industrie. — Commerce.

La grande diversité des climats de l'État de Santander procure à ses habitants l'avantage d'y cultiver, presque sans exception, toute sorte de végétaux, depuis l'arbre à quinquina des hautes montagnes jusqu'aux cocotiers au lait et aux dattiers des pays chauds. Ses principales productions consistent en blé et autres céréales, quelques arbres fruitiers et les légumes de l'Europe, dans les terres froides ; en café, fique, maïs et autres productions des climats tempérés ; et en cacao, cannes à sucre, indigo et autres des pays chauds ; l'extraction du caoutchouc, de l'ivoire végétal, la coupe des arbres à quinquina et des bois de teinture.

Les départements de Cucuta et Pamplona exportent du café, du cacao, etc., pour une valeur de trois à quatre millions de francs par an. Cette exportation se fait par la voie de Maracaybo, malgré toutes les tracasseries et les vexations auxquelles est en butte le commerce de transit dans le Venezuela, et qui auraient lassé la patience de tout autre gouvernement moins bien disposé aux solutions pacifiques et légales que ne l'est celui de la Colombie. En effet, le gouvernement du Venezuela, non seulement frappe les marchandises en transit de droits abusifs, mais il a pris souvent des mesures d'exception à l'égard du port de Maracaybo, que, si justifiées qu'elles puissent être au point de vue venezuelien, n'en constituent pas moins une source de ruine pour ces florissants départements du Santander.

Le département d'Ocaña exporte du café et des écorces de quinquina d'une grande richesse, le plus souvent par la voie du Magdalena ; ceux de Guanenta et de Soto, du tabac pour une valeur d'environ quatre millions de francs, de l'or, des chapeaux, du coton, du café, etc. Ceux du Socorro, Garcia-Rovira et Charala fabriquent, en outre, des tissus de coton et de laine fort recherchés et d'une valeur de trois à cinq millions. Le département de Vélez fabrique des compotes et des sucreries pour plus d'un million. Le rendement de l'industrie saccharine, dans l'État, a été, en 1874, de 5,433,850 francs, d'après l'*Annuaire statistique de 1875*.

L'industrie minière n'est pas fort développée dans l'État ; on y exploite quelques mines d'or dont le produit annuel ne dépasse pas un million de francs. Il y a une banque de circulation à Bucaramanga, une autre à Cucuta; Compagnie d'assurances, de navigation par vapeur dans le Magdalena, le Zulia, etc. — Le mouvement industriel de l'État peut être estimé à une centaine de millions par an.

Routes et moyens de transport.

Pour se rendre dans l'État de Santander, le voyageur européen peut choisir l'une des trois routes suivantes (en dehors de la route de Bogota, qui, quoique plus longue, est de beaucoup préférable pour un voyage commercial ou d'agrément); celle du Zulia, celle du Magdalena et celle de l'Orénoque. La première est préférable pour aller à Cucuta et Pamplona ; la seconde pour aller à Ocana, Velez, Bucaramanga et le Socorro. Quant à la troisième, nous n'en parlons qu'à titre de renseignement pour l'homme de science qui voudrait faire un voyage d'exploration très intéressant, mais non exempt de dangers. Il s'embarquerait sur les transatlantiques qui vont à *Cayenne* et de là à *Ciudad-Bolivar* ou *Angostura*. Il continuerait de remonter l'Orénoque jusqu'au confluent de l'Apure, et puis il remonterait ce dernier fleuve jusqu'à sa naissance dans le versant oriental des andes de *Pamplona,* ou bien il suivrait la route qui mène de l'Apure par *Labateca* à Pamplona.

Par la voie de Maracaybo, on prend son passage sur les transatlantiques jusqu'à *Puerto-Cabello,* où l'on s'embarque

sur quelque voilier en partance pour *Maracaybo*. De ce port, il y a des steamers qui font la traversée du lac et remontent le cours du Zulia jusqu'à *Puerto-Villamizar,* sur le confluent du rio Pamplonita, relié à *San-José de Cucuta* par un chemin de fer de construction récente.

Par la voie du Magdalena, on débarque à *Savanilla* (voir la monographie du Bolivar), et, remontant le fleuve jusqu'à *Puerto-Nacional,* pour se rendre à *Ocana,* ou jusqu'à *Barranca bermeja,* pour se rendre à *Bucaramanga,* ou jusqu'à *Puerto-Carare,* pour se rendre à *Vélez,* on escalade la cordillère à dos de mulet par de très mauvais chemins de montagne.

Du reste, presque tous les chemins de l'État sont du même genre, à l'exception de quelques routes carrossables, telles que celle qui mène de Cucuta à Puerto-Villamizar (aujourd'hui changée en voie de fer), celle de Cucuta à Pamplona et autres de moindre importance aux environs des villes de Bucaramanga, Giron, le Socorro, etc. Sous ce rapport, l'État de Santander a subi dans les dernières années un mouvement d'arrêt bien appréciable ; il s'est laissé même devancer par d'autres États moins riches et moins peuplés que lui. Il y a lieu d'espérer pourtant que cette stagnation ne sera que transitoire, et que les travaux de la voie ferrée du Carare, commencés avec une si grande ardeur en 1874 et puis abandonnés, seront bientôt repris avec de plus sérieuses chances de succès.

Tous les efforts du gouvernement de l'État, et même dans une certaine mesure ceux du gouvernement général, devraient tendre vers la construction d'une voie ferrée de la ville d'Ocaña au rio Magdalena; car, une fois surmontée la cordillère et vaincues les difficultés qu'elle oppose à un tracé de chemin de fer, la grande route superandine, depuis Pamplona (où elle s'embrancherait avec celles d'Ocaña et Cucuta) jusqu'à Bogota (où l'embranchement aurait lieu avec la ligne du Haut-Magdalena) ne serait plus qu'une affaire de temps. Cette voie traverserait la région la plus peuplée de la Colombie et servirait au commerce d'importation et d'exportation des États de Santander, Boyaca et Cundinamarca (deux millions d'habitants) et au commerce intérieur de ces États avec ceux du Tolima, Antioquia et le Cauca (un million et demi), c'est-à-dire aux échanges et aux besoins de plus

de trois millions d'habitants. La ville de Cucuta, extrémité septentrionale de cette grande ligne, est à 560 kilomètres de Bogota (Pamplona n'en est qu'à 480) et le Socorro à 275 kilomètres de Bogota, lesquels se font en quinze et huit jours de marche, respectivement, par des chemins presque impraticables en temps de pluies et qui ne sont guère plus avancés que les sentiers suivis par les conquistadores. Ceux-ci cherchaient toujours les points culminants pour s'orienter dans les terres inconnues qu'ils voulaient découvrir, et les traces qu'ils laissèrent devinrent des *routes royales*, sous la domination espagnole, et, plus tard, la République a continué à dépenser des sommes relativement considérables dans l'entretien des routes construites sans le moindre souci de l'art, ni de l'utilité publique.

Curiosités naturelles.

Elles sont nombreuses dans l'État. Les *hoyos* (cavernes) les plus remarquables sont ceux de l'*Aire*, enfoncement circulaire du sol, mesurant 118 mètres de profondeur et 300 de diamètre; du *Choco;* de *los Pajaros*, de forme circulaire également, ayant une profondeur de 184 mètres et 24 de diamètre, habité par les oiseaux nommés *guacharos;* de *Santiguario,* caverne pleine d'ossements humains et de momies; de *Milpesos, Mesarica*, etc. Les chutes d'eau de *Barichara* (100 m. d'élévation), *Paramera* (250 m.) formant deux cascades, etc. Des pierres à hiéroglyphes et de nombreux documents anthropologiques du plus grand intérêt.

Divisions administratives.

Les départements sont au nombre de neuf : CHARALA, ch.-l. *Charala*; CUCUTA, ch.-l. *San-José de Cucuta;* GARCIA-ROVIRA, ch.-l. *Concepcion*; GUANENTA, ch.-l. *Barichara;* OCAÑA, PAMPLONA, SOCORRO et VÉLEZ, connus par les noms de leurs chefs lieux, et SOTO, ch.-l. *Bucaramanga*. Le territoire de BOLIVAR,

Encino, d. de Char., 2,010 m., 2,000 h.
Enciso, d. de Garcia, 1,588 m., 5,000 h. Mines d'houille.
Florida, d. de Soto, 873 m., 4,000 h.
Galindo, d. de Cucuta, 3,500 h.
Gambita, d. du Soc., 1,874 m., 3,500 h.
Guabata, d. de Vélez, 2,100 m., 7,000 h.
Guaca, d. de Garcia, 2,560 m., 5,500 h.
Guadalupe, d. du Soc., 1,640 m., 5,000 h.
Guane, d. de Guan., 1,008 m., 4,500 h. Résidence jadis du cacique des Indiens *guanes*.
Guapota, d. du Soc., 1,000 m., 3,500 h.
Güepsa, d. de Vélez, 1,511 m., 3,000 h.
Hato, d. du Soc., 1,300 m., 3,000 h.
Jesus-Maria, dép. de Vélez, 1,927 m., 18,000 h. Ville de fondation relativement récente et déjà l'une des plus peuplées de l'État; elle est aussi la plus rapprochée de Bogota (155 kil.)
Jiron, dép. de Soto, 563 m., 12,500 h. Ville fondée en 1631. Mines d'or de première qualité. — Grandes plantations de tabac. — Riches pâturages pour l'élève du bétail. — Fabrication de chapeaux, de cigares, etc. — Ville florissante et prospère. Patrie du général *Antonio Baraya*.
Labateca, d. de Pamp., 1,196 m., 5,000 h.
La Cruz, d. d'Ocaña, 1,405 m., 4,000 h.
Landazuri, ch.-l. du territ. de Bolivar, 500 h.
La Paz, d. de Vélez, 1,896 m., 4,500 h. Extraction des quinquinas.
Lebrija, d. de Soto, 1,000 h.
Los Santos, dép. de Soto, 1,294 m., 3,500 h.
Macaravita, dép. de Garcia, 2,765 m., 4,000 h.
Malaga, d. de Garcia, 2,212 m., 7,500 h. Ville fondée en 1541. — Production de céréales, fabrication de ruanas de laine. — Mines de mercure. — Hôpital, lycée etc.
Matanza, d. de Soto, 1,605 m., 4,000 h. Mines d'houille. — Caverne du Santiguario, pleine d'ossements humains.
Mogotes, d. de Guan., 1,705 m., 9,000 h. La fameuse *caverne des oiseaux* se trouve dans cette commune.
Molagavita, dép. de Garcia, 2,151 m., 6,000 h. Presque entièrement détruit par le tremblement de terre de 1875.
Mutîscua, d. de Pamp., 2,010 m., 2,500 h.
Ocamonte, d. de Char., 1,400 m., 3,500 h.
Ocaña, ch.-l. du dép. Anc. cap. de province, 1,165 m., 8,000 h. Cette ville, fondée en 1572, jouit d'un climat très doux. Les plantations de café, l'extraction des quinquinas et la fabrication d'une anisette fort renommée constituent ses principales industries. Elle possède sept églises dont deux d'anciens couvents; deux lycées, hôpital, etc. Siège de la mémorable Convention de 1828, elle eut l'honneur d'être plusieurs fois proposée comme capitale de la Confédération des nations colombiennes (la Nouvelle-Grenade, le Venezuala et l'Équateur).
Oiba, d. du Soc., 1,395 m., 6.500 h. Lycée.
Olival, d. du Soc., 1,459 m., 3,500 h.
Onzaga, d. de Guan., 1,999 m., 11,000 h. Deux lycées.

Palma, dép. d'Ocaña, 972 m., 2,000 h.

Palmar, d. du Soc., 875 m., 3,000 h.

Palmas, d. du Soc., 1,100 m., 3,000 h.

Pamplona, ch.-l. du dép. Anc. ville cap de prov. fondée en 1549. Siège d'un évêché, 2,303 m., 11,000 h. Sept églises, dont une cathédrale, qui fut fort endommagée par le tremblement de terre de 1875. — Théâtre, hôpital, deux lycées, pénitencier, etc. Elle eut l'honneur d'être la première ville de l'intérieur de la Coiomble qui proclama son indépendance (4 juillet 1810).

Paramo, d. du Soc., 1,353 m., 4,000 h.

Piédecuesta, dép. de Soto, 1,009 m., 12,000 h. Université, théâtre, hôpital, etc. Plantations de tabac, cacao, coton, indigo et café. — Fabrication de chapeaux, de confitures, etc.

Pinchote, d. du Soc., 1,238 m., 3,000 h.

Puente-Nacional, d. de Vélez, 1,608 m., 16,000 h. Ville prospère sur les bords du rio Suarez. — Mines de fer et de houille. — Préparation de conserves alimentaires, confitures, etc.

Riachuelo, dép. de Char., 1,510 m., 2,500 h.

Rionegro, d. de Soto, 967 m., 4,500 h.

Robada, dép. de Guan., 967 m., 7,500 h. Tabac, dattiers.

Rosario (de Cucuta), dép. de Cuc., 348 m., 6,000 h. Ville célèbre (à 5 kil. du rio Tachira, frontière du Venezuela), par la réunion qu'y eut lieu, en 1821, du premier Congrès général de l'ancienne Colombie. Patrie du général *Francisco de P. Santander* qui a donné son nom à l'État. — Grandes plantations de cacao et de café. Cette ville, comme toutes celles du département, souffrit beaucoup lors du tremblement de terre de 1875.

Salazar (de las Palmas), d. de Cuc., 852 m., 7,500 h. Détruite plusieurs fois par les Indiens, cette ville fut définitivement fondée en 1583. Mines d'argent, de houille, etc. Grandes plantations de café.

San-Andres, dép. de Garcia, 2,074 m., 12,000 h. Grandes plantations de coton. Deux lycées.

San-Antonio, d. d'Ocana, 1,461 m., 1,000 h.

San-Benito, d. de Vélez 1,428 m., 4,000 h.

San-Calixto, dép. d'Ocaña, 2,000 h.

San-Cayetano, d. de Cucuta., 200 m., 2,500 h.

San-Faustino, d. de Cuc., 150 m., 1,000 h.

San-Gil, ch.-l. du dép. de Guanenta, 1,099 m., 12,500 h. Sur la rivière du même nom. deux lycées, hôpital, deux hospices, etc. Fabrication de chapeaux, toiles écrues, cigares; extraction de quinquinas, plantations de tabac, coton, etc.

San-Miguel, dép. de Garcia., 2,680 m., 4,500 h.

San-Pedro, d. d'Ocaña, 1,000 h.

Santiago, d. de Cucuta, 542 m., 2,000 h.

Servita, d. de Garcia, 2,530 m., 2,000 h.

Silos, d. de Pamp., 2,588 m., 3,000 h. Il y a cent ans, Tupac-Amaru, inca du Pérou, fut acclamé roi par les Indiens de ce village, placé au cœur de l'État.

Simacota, d. du Soc., 1,004 m., 7,000 h.

ÉTAT DU TOLIMA

Nom, formation, situation, limites, superficie.

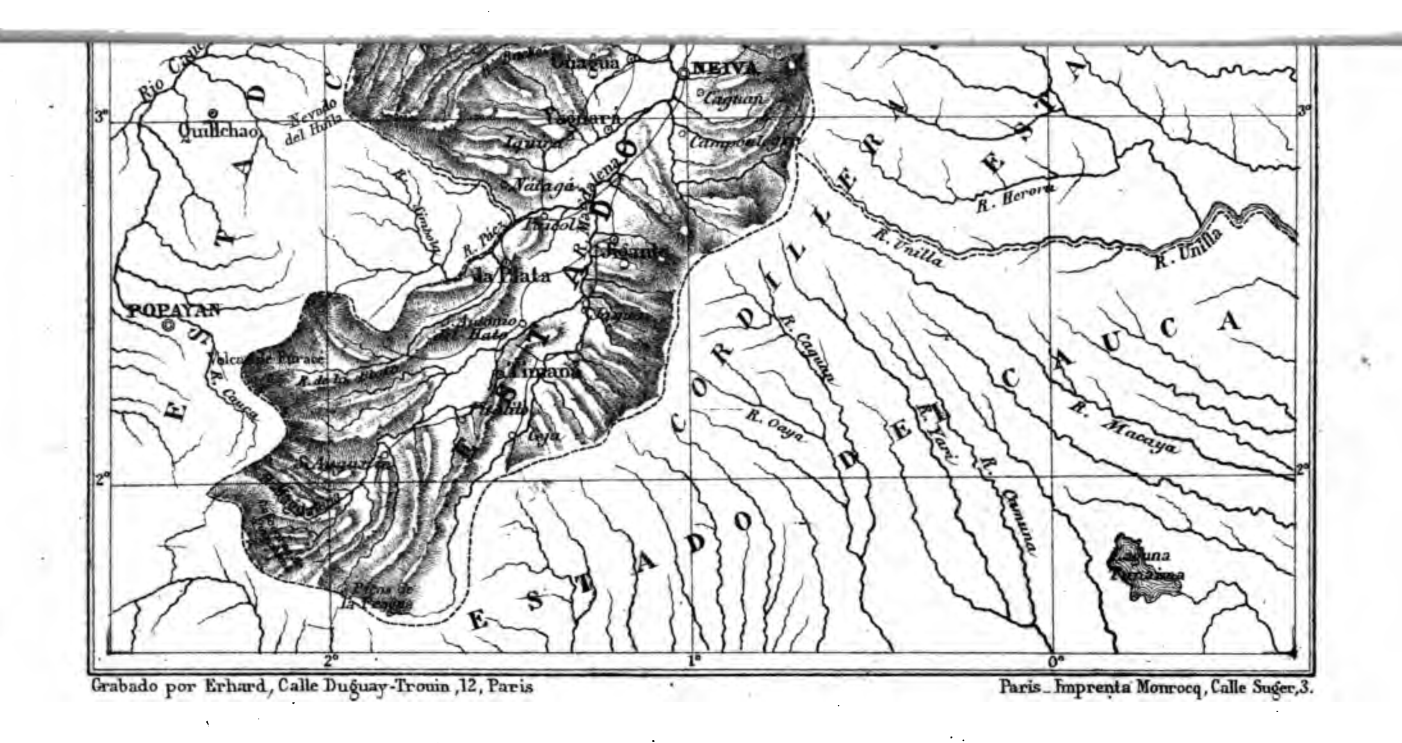
L'État du Tolima doit son nom au majestueux glacier dont le sommet se détache, comme une pyramide d'argent, sur les autres pics de la cordillère centrale, aux environs de la ville d'Ibagué.

Il fut formé par un décret du gouvernement provisoire, le 12 avril 1861, avec une partie du territoire du Cundinamarca et celui des anciennes provinces grenadines de *Neivá et Mariquita.*

Il est situé dans la région centrale du pays, et s'étend depuis 1° 34′ 25″ jusqu'à 5° 44′ 12″ lat. N. et depuis 1° 12′ jusqu'à 2° 20′ 40″ de long. O. de Bogota.

Cet État est borné au nord par celui d'Antioquia, à l'ouest et au sud par le Cauca, à l'est par le même État et le Cundinamarca. Son pourtour est de 1,335 kilomètres : 155 sur la frontière d'Antioquia, 680 sur celle du Cauca et 500 sur celle de Cundinamarca. Il a des limites naturelles presque de tous cotés.

Sa superficie est de 477 myriamètres carrés, dont 363 habités et 114 déserts. Sa plus grande longueur du nord-nord-est au sud-sud-ouest, depuis le *Picos-de-la-Fragua* jusqu'à l'embouchure du rio *La Miel,* est de 485 kilomètres ; et sa plus grande largeur, de l'*Ojo-de-Sta-Catalina* jusqu'au mont *Ariari,* de 185 kilomètres. Comme étendue, c'est, après le Santander, le plus petit État de la Colombie.



Grabado por Erhard, Calle Duguay-Trouin, 12, Paris

Paris _ Imprenta Monrocq, Calle Suger, 3.

Physionomie générale.

La configuration physique de cet État, qui n'est autre chose que le bassin du haut Magdalena, déterminé par les deux cordillères centrale et orientale des Andes colombiennes, ressemble un peu, sur la carte géographique, à l'empreinte d'un pied droit gigantesque dont l'orteil serait tourné vers le nord-ouest. Au nœud, dit de *Las Papas,* parce que les Espagnols y trouvèrent ce précieux tubercule à l'état sylvestre, énorme massif de 4,200 mètres d'altitude, situé à 1° 58′ lat. N. et 2°20′ long. O. de Bogota (Codazzi), se trouve le *divortio aquarum* de cette région. Il détermine trois grands systèmes hydrographiques : celui de la vallée du *Patia*, qui coule vers le Pacifique ; celui du *Caqueta* ou *Yupura*, qui se jette dans l'Amazone, et, enfin, celui du *Magdalena*. C'est aussi dans ce nœud que prend son origine la cordillère orientale, dont les plus grandes hauteurs sur le territoire de l'État sont celles de *Cutanga* (4,600 m.), de la *Fraguà* (3,000 m.) et *Miraflores* (2,800 m.). Cette cordillère détache à l'est, vers les 2° 30′ de latitude, le contrefort qui sépare les bassins de l'Orénoque et de l'Amazone. La cordillère centrale, dont la ligne de faîte lui sert de limite avec les États de Cauca et d'Antioquia, présente des hauteurs bien plus remarquables, telles que les glaciers du *Huila* (5,700 m.), *Barragan* (4,000 m.), *Santa-Isabel* (5,100 m.), le *Ruiz* (5,300 m.) et le *Tolima* (5,616 m.), qui a donné son nom à l'État.

C'est à Honda que le rio Magdalena est partagé en deux par le *Salto* ou rapide : le *haut* et le *bas Magdalena*. Le premier, parcourt l'État du sud au nord, sur un lit resserré et profond qui exclut la formation de ciénagas ou lagunes, recevant de nombreux affluents, dont les plus considérables sont : à gauche, le rio *La Miel*, limite d'Antioquia, le *Guarino*, le *Guali*, le *Sabandija*, le *Cœllo*, le *Saldagna* et le *Paez;* et à droite, le *Fusagasuga,* limite du Cundinamarca, le *Prado*, le *Neiva*, le *Timana*, etc. Le Saldaña et le Prado sont les seuls navigables par vapeur.

L'État du Tolima n'étant, pour ainsi dire, que le bassin du

haut Magdalena, dont l'altitude (200 à 300 m.) est très faible; il s'ensuit que son climat est très chaud, quoique moins insalubre que ne le sont en général les climats ardents, à cause des défrichements qui l'ont assaini. Il possède pourtant quelques hauts plateaux d'une altitude moyenne de 1000 mètres, comme celui d'Ibagué, dont le climat est délicieux. Le goitre et le *caraté* sont des maladies très communes dans l'Etat, surtout parmi les métis et les mulâtres.

Population.

La population du Tolima, est avec celle des États du littoral atlantique, celle dont la période de duplication est la plus longue : 60 à 70 ans. Ainsi, la population de cet État atteignait le chiffre de 192,003 habitants en 1843; celui de 218,396 en 1851 et, finalement, celui de 230,891 en 1871. L'excédent des femmes dépasse le 3 1/2 0/0 de la population totale, ce qui, pour des pays où la polygamie n'existe pas, représente une perte considérable de population; mais n'y a-t-il pas lieu de croire que ce résultat provient en partie des erreurs de recensement que nous avons signalées et, en partie aussi, des désastreux effets des guerres civiles?

Quoi qu'il en soit, cette population, dont les métis issus de blancs et d'Indiens forment le principal élément, peut bien être estimée à 300,000 âmes en 1881 (les Indiens sauvages formant tout au plus les 2/10 de la population), quoique cette augmentation ne se soit peut-être pas réalisée d'une façon uniforme sur tout le territoire de l'État.

Comme population absolue, le Tolima ne vient qu'au septième rang parmi les États colombiens ; il en est le quatrième en raison de sa population relative (6.39 h. par k. c.) et le septième encore, par la densité réelle de sa population (8.26 h. par k. c.). Il peut fournir un contingent militaire de 10,000 hommes en temps ordinaire, et du double, s'il le fallait, pour les besoins d'une guerre extérieure.

Histoire.

Le territoire du Tolima fut découvert presque simultanément par les expéditions de *Belalcazar* et de *Quesada* ; c'est pourquoi l'ancienne province de *Neyva* faisait partie des terres adjugées au premier, comme appartenant à son gouvernement de Popayan; et la province de *Mariquita* était comprise dans le territoire adjugé au second, qui mourut dans la ville du même nom en 1797, de la lèpre. Ce fut *Hernan Perez de Quesada,* frère de l'Adelantado, le premier colonisateur de la partie septentrionale de l'État.

Les habitants du Tolima opposèrent une résistance si tenace à l'invasion étrangère, que les Espagnols furent forcés de les détruire pour s'emparer des contrées, si riches en or et en argent, qu'ils défendaient. Car il est à remarquer que la résistance augmentait toujours en raison inverse de l'état de civilisation des indigènes; plus ils étaient policés, plus la domination était facile. Il est aussi à remarquer que dans les terres chaudes, les Espagnols ne rencontrèrent pas, en général, des vestiges d'une civilisation quelconque, rien que des tribus nomades vivant au jour le jour du produit de la chasse et de la pêche. Et quoique des fouilles récentes aient révélé l'existence d'une civilisation avancée dans le Tolima, à une époque antérieure à la conquête, cela n'infirme pas ce que nous venons d'avancer, car c'est précisément sur les hauteurs de la cordillère orientale, à *San-Agustin* (1,634 m. d'altitude), qu'on a retrouvé les temples, les statuettes d'or et les ustensiles décrits par Codazzi. Cette nation puissante des *Andaquies,* aujourd'hui refoulée vers les bois du Caqueta, ne conserve aucune trace de son ancienne civilisation.

Parmi les tribus errantes des bas-fonds, celle de *Yalcones* était une des plus vaillantes et des plus féroces. Elle détruisit l'établissement espagnol de *Timana,* et son fondateur, *Pedro de Anasco,* vécut plusieurs années attaché comme esclave et traîné à la suite d'une caciquesse héroïque, la célèbre *Gaitana.* Les villes de *San-Sebastian de la Plata* et d'*Ibagué* eurent le même sort, et, malgré les richesses minérales du

Tolima la colonisation de cet État ne put être entreprise d'une façon plus stable que vers la fin du XVII[e] siècle, après la destruction des terribles *Pijaos* et de leur chef *Calarca.*

Sous la domination espagnole, la province de Neiva relevait du gouvernement de Popayan et celle de Mariquita de l'Audience de Santafé. A l'époque de la révolution, il fut créé par les insurgents, sous la domination d'*État de Mariquita* (1815), un gouvernement républicain qui ne dura guère, car l'année suivante les Espagnols avaient reconquis tout le nouveau royaume de Grenade. Le Tolima vit passer le vice-roi Samano et sa suite qui s'embarquèrent, après la victoire de Boyaca, pour Carthagène, ainsi que l'armée du général espagnol *Calzada*, qui se dirigeait vers le sud. Son territoire faisait partie du département de Cundinamarca, dans l'ancienne Colombie.

Parmi les hommes remarquables nés dans l'État, nous pouvons citer les généraux *Francisco de Paula Diago*, *Ramon Espina* et *José Maria Melo*, l'ex-dictateur de 1854, tous soldats de l'Indépendance; le colonel *José Antonio de Plaza,* auteur de la meilleure histoire ancienne de la Colombie qui ait été publiée jusqu'à ce jour; de nos jours, le docteur *Manuel Murillo Toro*, l'une des plus grandes illustrations modernes de la Colombie, élu deux fois à la présidence de la république et mort pauvre récemment à Bogota ; les jurisconsultes *José Maria Rojas Garrido*, orateur éloquent doublé d'un poète, *Francisco Eustaquio Alvarez*, *Bernardo Herrera*, *Nicolas Esguerra, Patrocinio Cuellar, Eugenio Castilla;* les économistes *Miguel Samper, Anibal Galindo,* auteur d'une histoire financière de la Colombie; les publicistes *José Maria Samper,* auteur d'un traité de géographie de la Nouvelle-Grenade et le plus fécond de nos écrivains politiques, *Lino Ruiz;* les poètes *Arsenio Esguerra*, mesdames *Agripina Samper de Ancizar* (Pia-Rigan) et *Waldina Davila de Ponce ;* les médecins *Camilo Manrique de Lara,* chevalier de la Légion d'honneur, mort à Nice, *José Maria Buendia, Rafael Rocha Castilla*, les généraux *Francisco Caycedo, Joaquin M. Cordova*, *Francisco Dussan*, etc.

Depuis son érection, l'État du Tolima a été gouverné par MM. *Angel Maria Cespedes* et RAFAEL BUENAVENTURA (1861), FRANCISCO E. ALVAREZ et *José M. Cuellar Povéda* (1862),

Eugenio Castilla et José Hilario Lopez (1863), *Climaco Iriarte* et Antonio Maria Forero (1865), *Juan N. Iregui, Mariano Guerra* (1866), *Inocencio Leiton, Nicolas Rocha, Eugénio Castilla, Antonio Dussan M.* (1867), Domingo Caycedo (1868), Uldarico Leiva (1870), Joaquin M. Cordova (1874), Antonio B. Cuervo (1876), *Anibal Galindo, Gabriel Reyès Patria, Trifon Azuero* (1877), Ignacio Manrique (1877), *Benito Salas H.* Ignacio Manrique (1879), Marcelo Barrios (1881).

État social et politique.

Rien qu'en jetant un coup d'œil sur la liste des présidents, d'un État, dont les noms des suppléants, et parfois aussi ceux des chefs victorieux d'une révolution, soient mis en italiques, comme nous avons tâché de le faire ici, on peut se rendre compte du degré de stabilité de chaque corps politique. En effet, au moins une fois sur trois, ces changements représentent une révolution, parfois pacifique, plus souvent faite par le remplaçant, les armes à la main. Et, cette observation est vraie, non seulement vis-à-vis des États de la Colombie, mais aussi à l'égard de toute l'Amérique latine; car là où le chef du gouvernement ne dure pas un an en fonctions, la révolution est à l'ordre du jour, tandis que là où le même individu reste plus de quatre ans en place, c'est le despotisme qui règne en maître absolu. Les deux extrêmes sont également vicieux, mais au moins le premier peut encore produire des hommes, tandis que la tyrannie n'enfante que des esclaves.

Aussi bien cet État, placé entre les Pastucians d'un côté et les Bogotains de l'autre, entre les Antioquéens, représentants du principe autoritaire dans le gouvernement, et les Santandéréens qui, jusqu'à présent, ont été les plus zélés défenseurs des principes démocratiques, le Tolima, disons-nous, a été le champ de bataille sur lequel les principes et les hommes, se sont disputés le pouvoir en Colombie, soit par l'intrigue et les manœuvres électorales, soit par les armes. Gouvernement faible, il a été ballotté de tous côtés, sans pouvoir jamais parvenir à vivre par lui seul comme État

Tolima la colonisation de cet État ne put être entreprise d'une façon plus stable que vers la fin du XVIIe siècle, après la destruction des terribles *Pijaos* et de leur chef *Calarca*.

Sous la domination espagnole, la province de Neiva relevait du gouvernement de Popayan et celle de Mariquita de l'Audience de Santafé. A l'époque de la révolution, il fut créé par les insurgents, sous la domination d'*État de Mariquita* (1815), un gouvernement républicain qui ne dura guère, car l'année suivante les Espagnols avaient reconquis tout le nouveau royaume de Grenade. Le Tolima vit passer le vice-roi Samano et sa suite qui s'embarquèrent, après la victoire de Boyaca, pour Carthagène, ainsi que l'armée du général espagnol *Calzada*, qui se dirigeait vers le sud. Son territoire faisait partie du département de Cundinamarca, dans l'ancienne Colombie.

Parmi les hommes remarquables nés dans l'État, nous pouvons citer les généraux *Francisco de Paula Diago*, *Ramon Espina* et *José Maria Melo*, l'ex-dictateur de 1854, tous soldats de l'Indépendance; le colonel *José Antonio de Plaza*, auteur de la meilleure histoire ancienne de la Colombie qui ait été publiée jusqu'à ce jour; de nos jours, le docteur *Manuel Murillo Toro*, l'une des plus grandes illustrations modernes de la Colombie, élu deux fois à la présidence de la république et mort pauvre récemment à Bogota; les jurisconsultes *José Maria Rojas Garrido*, orateur éloquent doublé d'un poète, *Francisco Eustaquio Alvarez*, *Bernardo Herrera*, *Nicolas Esguerra*, *Patrocinio Cuellar*, *Eugenio Castilla*; les économistes *Miguel Samper*, *Anibal Galindo*, auteur d'une histoire financière de la Colombie; les publicistes *José Maria Samper*, auteur d'un traité de géographie de la Nouvelle-Grenade et le plus fécond de nos écrivains politiques, *Lino Ruiz*; les poètes *Arsenio Esguerra*, mesdames *Agripina Samper de Ancizar* (Pia-Rigan) et *Waldina Davila de Ponce*; les médecins *Camilo Manrique de Lara*, chevalier de la Légion d'honneur, mort à Nice, *José Maria Buendia*, *Rafael Rocha Castilla*, les généraux *Francisco Caycedo*, *Joaquin M. Cordova*, *Francisco Dussan*, etc.

Depuis son érection, l'État du Tolima a été gouverné par MM. *Angel Maria Cespedes* et RAFAEL BUENAVENTURA (1861) FRANCISCO E. ALVAREZ et *Jo*[illegible] *Poveda* (1[illegible]

Eugenio Castilla et José Hilario Lopez (1863), *Climaco Iriarte* et Antonio Maria Forero (1865), *Juan N. Iregui, Mariano Guerra* (1866), *Inocencio Leiton, Nicolas Rocha, Eugénio Castilla, Antonio Dussan M.* (1867), Domingo Caycedo (1868), Uldarico Leiva (1870), Joaquin M. Cordova (1874), Antonio B. Cuervo (1876), *Anibal Galindo, Gabriel Reyès Patria, Trifon Azuero* (1877), Ignacio Manrique (1877), *Benito Salas H.* Ignacio Manrique (1879), Marcelo Barrios (1881).

État social et politique.

Rien qu'en jetant un coup d'œil sur la liste des présidents, d'un État, dont les noms des suppléants, et parfois aussi ceux des chefs victorieux d'une révolution, soient mis en italiques, comme nous avons tâché de le faire ici, on peut se rendre compte du degré de stabilité de chaque corps politique. En effet, au moins une fois sur trois, ces changements représentent une révolution, parfois pacifique, plus souvent faite par le remplaçant, les armes à la main. Et, cette observation est vraie, non seulement vis-à-vis des États de la Colombie, mais aussi à l'égard de toute l'Amérique latine; car là où le chef du gouvernement ne dure pas un an en fonctions, la révolution est à l'ordre du jour, tandis que là où le même individu reste plus de quatre ans en place, c'est le despotisme qui règne en maître absolu. Les deux extrêmes sont également vicieux, mais au moins le premier peut encore produire des hommes, tandis que la tyrannie n'enfante que des esclaves.

Aussi bien cet État, placé entre les Pastucians d'un côté et les Bogotains de l'autre, entre les Antioquéens, représentants du principe autoritaire dans le gouvernement, et les Santandéréens qui, jusqu'à présent, ont été les plus zélés défenseurs des principes démocratiques, le Tolima, disons-nous, a été le champ de bataille sur lequel les principes et les hommes, se sont disputés le pouvoir en Colombie, soit par l'intrigue et les manœuvres électorales, soit par les armes. Gouvernement faible, il a été ballotté de tous côtés, sans pouvoir jamais parvenir à vivre par lui seul comme État

indépendant. C'est ainsi que, dans les autres États, sauf Panama, où les révolutions ne sont guère politiques, l'un des grands partis qui divisent le pays, prédomine plus ou moins et s'empare sans trop de difficulté du pouvoir; mais, au Tolima, ils sont à peu près d'une même force, de sorte qu'aucun d'entre eux ne parvient à dominer la situation sans l'appoint de ses partisans d'un État voisin. Aujourd'hui, cependant, qu'une évolution profonde s'est effectuée dans les tendances et la composition des partis politiques en Colombie, les conditions d'existence de cet État sont devenues plus indépendantes et par là même plus stables.

L'instruction publique, eu égard à la fréquence de ces troubles, y est presque aussi arriérée qu'à Panama; en 1873, le nombre des écoles primaires ouvertes dans l'État, ne dépassait pas une centaine, avec une assistance moyenne de trois mille à quatre mille enfants des deux sexes. L'État possède, en outre un bon établissement d'instruction secondaire à Ibagué, deux écoles normales et des lycées dans les principaux centres de population. Son budget annuel est d'un à deux millions de francs et son organisation intérieure est à peu près la même que celle des autres États. Il est représenté au Congrès fédéral par cinq députés à la Chambre des représentants et par trois plénipotentiaires au Sénat.

Agriculture. — Industrie. — Commerce.

L'État du Tolima est essentiellement agricole. Il contient de riches mines d'or et d'argent; mais, à l'exception de celles de Santa-Anna, dans le département du Nord, il n'y en a pas d'autres actuellement en exploitation. Jadis, on exploitait des mines d'argent à Ibagué et à La Plata, et des mines d'or un peu partout, qui sont presque abandonnées aujourd'hui.

La principale culture de l'État a été celle du tabac, dont on avait fait de grandes plantations, spécialement à Ambalema; mais la maladie qui sévit contre cette plante a détruit bien des plantations, à tel point qu'à Ambalema, où le nombre des plantes se chiffrait par millions, il n'en restait en 1874 qu'un demi-million tout au plus. Le produit annuel de chaque

plante, qui était auparavant de dix arrobes (125 kilogr.) en moyenne, descendit à cinq arrobes seulement pour les deux récoltes de chaque année. Le prix moyen du tabac peut être fixé, d'après l'*Annuaire statistique* de 1874, à 15 francs l'arrobe (12 kilogr. 1/2). Depuis quelques années, cependant, la culture du tabac commence à être menée avec plus de succès, la maladie ayant disparu presque complètement. Dans les hauts plateaux du département du Nord, on cultive le café, la canne à sucre, etc.

Dans le département du Centre, outre les cultures de la zone torride, on élève du bétail à cornes, des mules, des chevaux, etc.; on cultive l'indigo et le coton. Dans celui du Sud, on produit surtout, aux environs de Neiva, un cacao tellement recherché qu'il suffit à peine pour satisfaire la demande dont il est l'objet dans le pays même, et qu'il n'en reste pas pour l'exportation. Depuis quelques années, l'extraction des écorces à quinquina a pris un grand développement, et la Compagnie de *Colombia* a fondé dans la Cordillère une population rien qu'avec les ouvriers qu'elle emploie.

Cet État est le centre d'un mouvement d'affaires considérable et, tant par sa position géographique au cœur du pays que par la fertilité de ses terres et les richesses minérales de son sol, le Tolima est appelé, à être dans un avenir très proche, l'un des plus riches États de la Colombie.

Routes et moyens de transport.

Le Magdalena est, naturellement, la principale voie de l'État. Depuis quelques années déjà, la navigation par vapeur est établie sur le haut Magdalena, ce qui n'a pas peu contribué au relèvement du Tolima. Cette navigation, qui présentait des obstacles presque insurmontables, est due en grande partie à l'énergie et la ténacité d'un Allemand, M. Weckbecker, établi depuis de longues années dans le pays. Il fit remonter le *Salto* de Honda à un steamer, le *Moltke*, au moyen des cables attachés aux arbres du rivage; et, quoique ce premier bateau n'eut pas de la chance et se perdit peu de temps après, l'épreuve était faite, et une autre compagnie

(celle de M. Cisneros) établit définitivement la navigation par vapeur depuis Honda jusqu'à Neiva (650 kilom. environ.)

Les principaux centres de population étant éparpillés sur le territoire de l'État et à de grandes distances les uns des autres, les communications, en dehors du fleuve, sont très difficiles. Les chemins, quoique bons, en général, puisque le territoire de l'État est presque plat partout, n'offrent guère de ressources et, à l'exception de quelques endroits où il y a de très jolis ponts suspendus en fer ou en bambous (*guaduas*), on est forcé de traverser des fleuves considérables, soit sur de légers canots, soit en cherchant les gués.

Dernièrement, on a inauguré le chemin de fer, dit de *La Dorada*, qui met en communication le bas et le haut Magdalena et qui évite la navigation des *chorros* ou rapides en aval de Honda (35 kilom.). C'est dans ces chorros que se sont perdus plus de quatorze steamers dont on aperçoit, lorsque le fleuve baisse, les carcasses abandonnées. C'est à MM. *N. Pereira Gamba, Pio Rengifo* et *Francisco J. Cisneros* que l'on doit principalement la construction d'une ligne ferrée depuis si longtemps réclamée par les besoins du commerce intérieur et d'exportation.

Curiosités naturelles.

Les cavernes calcaires de *Timana* et *Taluni;* celles du *Gigante*, *Prado* et *Garzon*, dans lesquelles on a trouvé des ossements de mastodonte; le *pont de terre de Cunday*, etc. Au point de vue archéologique et anthropologique, la *Piedra pintada* (Pierre peinte), d'*Aipe*, et surtout les ruines des temples, les statues colossales et les idoles de *San-Augustin*, qui méritent d'être visitées et étudiées avec soin, car ce sont des documents précieux et d'une haute valeur pour l'américanisme.

Divisions administratives.

Les départements sont au nombre de trois : du Centre, chef-lieu *Guamo*, du Nord, chef-lieu *Ambalema*, et du Sud,

chef-lieu *Neïva*. Les divisions judiciaires et notariales sont au nombre de sept : Ambalema, Garzon, Guamo, Honda, Ibagué, Neiva et Purificacion. Les départements sont administrés par des préfets et les communes par des alcades. Dans chaque district judiciaire, il y a un juge de première instance qui connaît des affaires civiles et criminelles. C'est peut-être le seul État de la Colombie où l'institution, assez démodée déjà, du jury en matière criminelle, a été supprimée. Une cour supérieure, composée de trois magistrats siégeant dans la capitale, remplit les fonctions de cour d'appel.

Dictionnaire des Communes.

Agrado, d. du S., 807 m., 4,000 h.
Aipe, d. du S., 370 m., 5,000 h.
Alpujarra, d. du C., 935 m., 3,000 h.
Altamira, d. du S., 1,092 m., 1,500 h.
Ambalema, ch.-l. du d. du N., 330 m., 8,000 h. Ville de fondation relativement récente et qui a beaucoup prospéré en raison du tabac qu'elle produit et qui ne reconnaît de supérieur que parmi les bonnes qualités de celui de la Havane. Une bonne récolte de tabac a produit de 16 à 25 millions de francs. Elle a pourtant une fort mauvaise réputation comme climat, et ce n'est que depuis 1871 que la maladie de la feuille de tabac a diminué, qu'elle a repris un peu de son animation commerciale d'autres temps.
Ataco, d. du C., 466 m., 2,000 h.
Caguan, d. du S., 502 m., 2,000 h.
Caldas, d. du N., 3,500 h.
Campo-Alegre, d. du S., 558 m., 6,000 h. Mines d'or.
Carmen, d. du C., 371 m., 3,000 h.
Carnicerias, d. du S., 890 m., 3,000 h.
Chaparral, d. du C., 837 m., 9,000 h. Terrain volcanique riche en mines de houille, de fer, de cuivre, de pétrole. Patrie du docteur *Manuel Murillo Toro*, deux fois président de la République, et du dictateur *José M. Melo*.
Coello, d. du C., 332 m., 5,500 h. Mines d'argent et de sel.
Colombia, d. du S., 1,610 m., 4,000 h. Extraction de quinquinas fort recherchés dans le commerce.
Coyaima, d. du C., 387 m., 7,000 h. Or d'alluvion.
Cunday, d. du C., 475 m., 3,000 h.
Dolores, d. du C., 1,536 m., 5,000 h.
Elias, d. du S., 1,539 m., 1,500 h.
Espinal, d. du C., 339 m., 10,000 h. Fabrication de poteries, plantations de tabac.
Fortalecillas, d. du S., 1,055 m., 1,500 h.
Frezno, d. du N., 2,500 h.
Garzon, d. du S., 858 m., 5,000 h. Plantations de cacao. Fabrication de chapeaux.
Guadalupe, d. du S., 1,000 m., 2,000 h.
Guagua, d. du S., 596 m., 4,000 h.
Guamo, d. du C., 342 m.,

12,000 h., près du confluent du Magdalena et du Saldagna. Riches prairies naturelles pour l'élevage du bétail. Cette commune est une des plus peuplées de l'Etat.

Guayabal, dép. du N., 282 m., 9,000 h., sur les bords du rio Sabandija, dont les eaux charrient du sable aurifère très riche.

Hato, d. du S., 896 m., 5,000 h.

Hobo, d. du S., 632 m., 2,000 h.

Honda, d. du S., 210 m., 5,000 h. Ville jadis bien plus importante qu'aujourd'hui, elle possédait quatre couvents, dont on voit encore les ruines. Entrepôt du commerce de l'intérieur, c'était l'escale obligée de tous ceux qui remontaient le fleuve, et dont un rapide ou *Salto* interrompt la navigation juste en face de la ville. C'était un port fluvial, et les anciens quais de la ville sont indiqués par de hautes murailles, aujourd'hui à sec et presque en ruines, car le fleuve a changé le cours de son lit. Un tremblement de terre détruisit presque entièrement la ville en 1805; mais la construction du chemin de fer de La Dorada (depuis un port en aval de Honda jusqu'à un autre en amont, 35 kil., environ), qui a été déjà mis en circulation, va lui rendre une partie de son ancienne importance. Elle est traversée par la jolie rivière *Guali* sur laquelle la ville a construit deux ponts dont un en fer suspendu.

Ibagué, d. du N., 1,299 m., 13,000 h. Anc. cap. de province et de l'État, cette ville est la deuxième de l'État. Elle fut fondée en 1550 par *Lopez Galarza* et plus tard détruite par les Indiens Pijaos. Elle possède un bon établissement d'instruction secondaire, hôpital et plusieurs églises, dont quelques-unes en ruines. Mines d'argent et de soufre. Pont de fer suspendu sur le Combeima. Entrepôt du commerce avec le Cauca, voie du Quindio.

Iquira, dép. du S., 1,193 m., 2,500 h.

Jagua, d. du S., 616 m., 1,000 h.

Jigante, dép. du Sud, 819 m., 6,000 h. Mines d'or.

La Plata, d. du S., 1,007 m., 4.000 h. Mines d'argent, exploitées jadis, dont on ignore aujourd'hui l'emplacement exact. Ruines de La Plata Vieja, que rasèrent les Indiens Pijaos.

Lérida, d. du N,, 343 m., 7,000 h.

Libano, d. du N., 3,000 h.

Manzanares, d. du N., 2,500 h.

Mariquita, d. du N., 547 m., 3,000 h. Anc. ville cap. de prov., fondée par Francisco Pedrozo en 1550. Les mines d'or et d'argent qu'y exploitèrent les premiers conquérants du Cundinamarca attirèrent vers elle les plus riches et nobles familles du royaume. *Gonzalo Jiménez de Quésada* y mourut de la lèpre, en 1597. *José Celestino Mutis* y réunit ses plus riches collections de la flore intertropicale. Aujourd'hui, il ne lui reste de son ancienne splendeur que les ruines de ses couvents, de ses demeures princières et les quelques arbres à la cannelle plantés par le célèbre botaniste. Pour comble de malheur, ses habitants sont affligés de goitres énormes.

Melgar, d. du C., 400 m., 6,000 h.

Mendez, d. du N., 220 m., 1,500 h.

Miraflores, d. du C., 800 m., 2,500 h.

Naranjal, d. du S., 1,000 h.

Natagaima, dép. du C., 580 m., 9,000 h., ville fondée en 1778,

a été naguère la cap. de l'État.

Neiva, ville cap. de l'État et ch.-l. du d. du S., 468 m., 15,000 h. Anc. cap. de prov. fondée en 1,550 par *Juan Alonso,* lieutenant de Belalcazar. Cette ville placée sur la route de Bogota à Popayan, a été de tout temps très importante; mais le tremblement de terre de 1827 l'ayant fort endommagée, elle ne s'est remise de sa ruine que depuis que les extractions des quinquinas et la navigation par vapeur dans le haut Magdalena ont été établies d'une façon régulière. Elle produit un excellent cacao et fait de l'élevage du bétail l'une de ses principales industries.

Ortega, d. du C., 457 m., 10,000 h.

Paicol, d. du S., 820 m., 1,000 h.

Payandé, d. du C., 715 m., 2,000 h.

Piédras, d. du N., 340 m., 5,500 h., sur une plaine pierreuse où croissent des palmiers.

Pital, dép. du S., 1,000 m., 4,000 h. Plantations de cacao.

Pitalito, d. du S., 1,354 m., 5,000 h.

Prado, d. du C., 359 m., 3,000 h.

Purificacion, d. du C., 369 m., 11,000 h. Port du haut Magdalena dont l'importance augmente chaque jour.

Retiro, d. du S., 986 m., 2,000 h.

San-Agustin, d. du S., 1,634 m., 1,000 h. Ruines des temples et autres constructions qui ont une certaine ressemblance avec celles des Incas du Pérou.

San-Luis, dép. du C., 512 m., 5,000 h. Mines d'or et de plomb.

Sta-Ana, dép. du N., 995 m., 4,500 h. Mines d'argent en exploitation.

Sta-Librada, d. du S,, 966 m., 3,000 h.

Sta-Rosa, dép. du C., 343 m., 3,500 h.

Sto-Domingo, d. du N., 1,000 h.

Soledad, d. du N., 1,000 h.

Timana, dép. du S., 1,066 m., 5,000 h. Plantations de coton, de cacao, etc. Fabrication de chapeaux. Ce fut la première population fondée dans l'État.

Union, d. du S., 610 m., 3,000 h.

Valle (de San-Juan), d. du C., 610 m., 3.500 h.

Venadillo, dép. du N., 300 m., 5,000 h.

Villa-Vieja, dép. du S., 365 m., 4,000 h.

Yaguara, dép. du S., 609 m. 4.000 h. Or d'alluvion.

TABLEAU

DE LA POPULATION DE L'ÉTAT DU TOLIMA EN 1881

DÉPARTEMENTS	COMMUNES	POPULATION	CHEFS-LIEUX	Mèt. d'altitude	Temp. moyenne	POPULATION
Nord	16	75.000	*Ambalema*	330	29°	8.000
Centre	20	115.000	*Guamo*	342	28°5	12.000
Sud	30	110.000	Neiva	468	27°5	15.000
Indiens sauvages (ap.)		6.000				
Totaux	66	306.000				

QUATRIÈME PARTIE

RÉSUMÉ STATISTIQUE

AVANT-PROPOS

Cette partie de notre étude devait contenir bien plus de renseignements qu'elle ne contient; mais nous avons dû l'écourter, tant à cause du manque des documents qu'il nous a été impossible de consulter, qu'à cause de la publication de ce livre, dont l'apparition a été retardée déjà plus qu'il ne l'aurait fallu. Si l'accueil du public nous engageait à faire une deuxième édition, comme nous en avons l'intention, il nous sera possible de réunir à l'aise tous les matériaux qui nous font défaut aujourd'hui. En attendant, nous publions ceux que nous avons recueillis et dont l'insuffisance est notoire, malheureusement. C'est qu'aussi la statistique n'a pas atteint chez nous le degré d'exactitude qu'elle exige pour qu'elle puisse offrir des résultats dignes de foi. Il y a huit ans, un bureau central de statistique, relevant du ministère des finances, fut créé à Bogota : son directeur, M. *Anibal Galindo*, déploya une grande activité, et s'il ne réussit pas à présenter un résultat satisfaisant dans les dix-huit mois qu'il le dirigea, ça n'a pas été de sa faute. Il fut appelé à d'autres fonctions, et ceux qui lui succédèrent, soit mauvais vouloir,

soit incapacité, se firent si peu remarquer, que le gouvernement jugea à propos de supprimer ledit bureau peu de temps après. Ce n'est que dernièrement qu'on l'a rétabli, et il n'a pas encore pu faire connaître le résultat de ses travaux ; cependant, la haute compétence de M. *Narciso Gonzalez Linéros,* son directeur actuel, nous fait espérer pour cette fois un succès plus durable et plus solide.

FINANCES

L'historique des finances de la Colombie peut être résumé en quelques lignes. En effet, sous la domination espagnole, la base de la propriété foncière était presque exclusivement la mainmorte, provenant, soit des *encomiendas* ou fiefs de la conquête, dont la jouissance se transmettait par droit d'aînesse, soit des fondations pieuses dont le nombre s'augmenta dans une proportion relativement colossale. L'impôt territorial était alors presque inconnu. Les transactions étaient frappées de droits aussi absurdes qu'exagérés; l'importation des marchandises autres que les espagnoles était absolument défendue; l'exportation était grevée, sous le nom d'*almojarifazgo,* de droits assez élevés; on percevait, en outre, des droits de tonnage, d'avarie, de péage et autres, de sorte que le commerce intérieur et extérieur étaient presque nuls. Les monopoles du tabac, de l'eau-de-vie, du sel et autres, le 20 °/₀ du produit des mines d'or et d'argent, réservé au roi sous le nom de *quintos*, les décimes, les droits d'*alcabala*, de *sisa*, etc., rendaient toute industrie presque impossible. Et, enfin, pour couronner l'édifice, les impôts personnels, qui pesaient sur les Indiens, le produit des patentes et de la vente de certaines charges, étaient les sources les plus claires des revenus de la couronne.

Ces divers impôts produisirent, d'après les chiffres fournis

par la *Relation* du dernier vice-roi, près de 30 millions de francs, dans les deux années de 1808 et 1809, ainsi :

Impôts sur le commerce extérieur	$[1]	398.034
— l'agriculture et les mines.		279.364
— les transactions.		602.527
— les personnes et les charges publiques. . .		1.164.473
Monopoles.		1.818.472
Divers (monnayage, postes, etc.).		1.351.283
Total.	$	5.614.153

Ces chiffres sont éloquents. Après les monopoles, l'impôt personnel, sorte de capitation qui frappait les Indiens seulement, était le plus productif.

Depuis l'émancipation, la République a supprimé un à un tous ces impôts odieux : il n'en reste aujourd'hui que le monnayage et les postes, qui ne sont à la rigueur que des services plutôt que des sources de revenu. La libre élaboration du sel gemme a été consentie dernièrement, de sorte que ce monopole est presque aboli. Cependant il constitue, avec les droits de douane, les sources principales des revenus actuels du gouvernement général. Le système douanier, après plusieurs essais, a été définivement établi sur la base du poids brut des marchandises, emballage compris. Celles-ci forment plusieurs classes, dont la première comprend les articles de libre importation, tels que les machines agricoles, les instruments scientifiques, les livres, etc., et la dernière les marchandises de commerce prohibé. Dans les classes intermédiaires sont compris tous les objets de commerce licite, lesquels payent des droits d'entrée depuis 0 fr. 12 1/2 par kilo de poids jusqu'à 3 fr.75 et parfois plus, d'après un tarif basé sur la nature, l'utilité et le prix de revient des marchandises. Les commerçants qui voudraient se renseigner sur les changements du tarif n'ont qu'à s'adresser aux consulats de la Colombie dans les ports de mer où touchent les paquebots transatlantiques,

Le mouvement progressif, assez régulier, des deux principales rentes publiques a été le suivant, depuis la dissolution de l'ancienne Colombie :

1. Piastres espagnoles de 26 gr. 47, soit environ 5 fr. 29 chacune.

Douanes.		*Mines de sel.*	
De 1831 à 1840 ..... $	6.094.276	De 1831 à 1840 .... $	1.958.887
De 1841 à 1850	6.386.533	De 1841 à 1850.....	3.866.111
De 1851 à 1860	8.653.622	De 1851 à 1860.....	4.960.862
De 1861 à 1870.....	11.317.244	De 1861 à 1870.....	6.856.547

Monnayage. — Jusqu'à l'année 1873, la frappe des monnaies d'or avait été, à Bogota, de. . . . . $ 102.974.214
et celle des monnaies d'argent de . 5.963.486

		$ 108.937.700
A Popayan, monnaies d'or. . . . $	63.808.790	
— monnaies d'argent. .	2.719.050	
		66.527.840
A Medellin, monnaies d'or. . . . $	1.912.780	
— monnaies d'argent. . .	194.420	
		2.107.200
Total. . . . . $		177.572.740

Soit 887 millions 863,700 francs.

L'unité monétaire en Colombie est le *peso* ou piastre d'or de 1 gr. 612 de poids et 9/10 de fin. Les autres monnaies d'or sont : le *condor* (10 pesos), le *double condor* (20 pesos), et le *double peso*. Les monnaies d'argent : le *peso* ou pièce de cinq francs, l'écu ou *medio-peso*, la *peseta* ou franc, le *real* ou pièce de dix sous, le *medio-real* et le *cuartillo :* toutes, à l'exception des cuartillos dont la loi est inférieure, frappées à la loi de 0.835.

Budgets fédéraux. — Voici, d'après le mémoire de M. *Antonio Roldan*, secrétaire d'État aux finances, quel a été le rendement des diverses rentes nationales dans l'année 1880-1881 :

Douanes. . . . . $	4.292.835 22 1/2
Monopole du sel.	1.384.490 65
Chemin de fer de Panama.	260.000 »
Chemin de fer de Barranquilla.	162.088 15
Timbre fédéral.	51.709 20
Postes et télégraphes.	89.038 01
Impôt sur la navigation fluviale.	79.950 75
A reporter. . . . $	6.320.111 98 1/2

Report. . . .	$	6.320.111 98 1/2
Vente des biens nationaux.		21.203 52 1/2
Monnayage.		28.146 55
Divers		649.632.27 1/2
TOTAL.	$	7.019.094 33 1/2

Le budget fédéral des dépenses pour l'année courante (1882-1883) a été établi comme suit :

Ministère des affaires étrangères.	$	203.873 »»
— d'instruction publique.		579.928 40
— de l'intérieur (justice et territoires). . .		631.450 65
— de la guerre et de la marine		1.369.948 95
— des finances.		1.714.617 60
— des travaux publics (postes et télégraphes)		3.531.580 15
— du Trésor (intérêts de la Dette).		3.587.621 85
TOTAL DES DÉPENSES . . .	$	11.619.020 60

Dette fédérale. — La dette extérieure de la Colombie n'est que de 12 millions de piastres, ou 60 millions de francs, c'est-à-dire presque nulle, par comparaison à celles des autres pays de l'Europe et même de l'Amérique. Sa dette intérieure est d'environ 100 millions de francs, de sorte que le capital nominal de la dette réparti entre ses habitants, donne un quotient de 40 francs par tête. Ces obligations n'ont pas un cours régulier depuis la guerre de 1876, et leurs cotisations se maintiennent en général à des types très bas. Un emprunt de 50 millions de francs, fait dans de bonnes conditions, suffirait amplement au rachat de toutes ces obligations et laisserait une marge assez grande pour réaliser un beau bénéfice. Malheureusement, le crédit de la Colombie, qui s'était raffermi par la ponctualité avec laquelle elle remplissait ses engagements, a reçu un rude coup avec la suspension du payement des coupons de la dette extérieure échus depuis tantôt deux ans. Il n'est pas douteux cependant que son crédit se relèvera, car non seulement le gouvernement a le plus grand intérêt à ne pas faillir à ses engagements, mais les sommes retenues étant relativement peu importantes, elles seront payées aussitôt que l'équilibre du budget aura été rétabli.

D'un autre côté, voici les chiffres des budgets fédéraux des dix dernières années :

1872 à 1873. . . . $	6.684.505	1877 à 1878. . . . $	7.271.933
1873 à 1874. . . .	5.305.504	1878 à 1879. . . .	9.622.709
1874 à 1875. . . .	6.758.777	1879 à 1880. . . .	10.979.321
1875 à 1876. . . .	6.447.505	1880 à 1881. . . .	13.798.417
1876 à 1877. . . .	7.647.360	1881 à 1882. . . .	10.707.918

COMMERCE EXTÉRIEUR

Le mouvement du commerce d'importation et d'exportation est considéré, en général, comme le plus sûr indicateur de la prospérité d'un pays. Mais il arrive que cette indication est souvent trompeuse, car le commerce intérieur peut atteindre un grand développement aux dépens du commerce extérieur, ou *vice versa*. Ainsi, tous les pays de l'Amérique équinoxiale étant essentiellement agricoles, leurs habitants se sont adonnés à la culture du café, du cacao et autres fruits exportables, presque exclusivement. Ils échangent leurs produits contre des articles manufacturés de toute sorte, du blé, des conserves alimentaires, c'est-à-dire que, ne produisant qu'un certain nombre de fruits, ils sont obligés de les troquer contre la plupart des objets les plus nécessaires à l'existence.

Ce n'est pas là le cas en Colombie. Le commerce intérieur, presque nul dans les autres pays de la zone torride, y atteint un développement considérable. La prodigieuse variété de ses climats, la facilité avec laquelle y croissent tous les fruits de la terre, font de la Colombie un pays peut-être unique au monde sous ce rapport, car c'est probablement le seul qui pourrait se passer des productions des autres pays sans de trop graves inconvénients. Aujourd'hui même, il produit d'une façon défectueuse et très rudimentaire sans doute, mais, enfin, il produit tout ce qu'il faut pour la satisfaction de

tous les besoins de ses habitants. De telle sorte que si, demain, un blocus rigoureux nous isolait du reste du monde, nous en serions quittes pour le désagrément d'employer des étoffes plus grossières pour nos vêtements et renoncer à quelques objets de luxe dont la fabrication est encore inconnue dans le pays. Mais, en vérité, ce serait tout.

Il n'est donc pas étonnant que le mouvement du commerce extérieur qu'accusent les chiffres ci-dessous puisse paraître si médiocre, même par comparaison avec ceux des autres nations de l'Amérique intertropicale. En effet, si l'on compare le mouvement du commerce d'exportation, d'importation et de cabotage dans les cinq années 1869 à 1874, on arrive aux résultats suivants, comme moyenne annuelle :

	Nombre des colis.	Poids en kilos.	Valeur en francs.
Exportation	1.002.664	33.225.271	45.729.235
Importation	1.195.728	19.039.491	43.867.790
Cabotage	274.688	5.383.323	3.285.075

La moyenne de l'augmentation annuelle a été de :

	Colis.	Kilos.	Francs.
Pour l'exportation. . . .	75.458	1.749.640	2.640.870
Pour l'importation. . . .	246.843	1.823.064	1.343.848
Pour le cabotage.	2.933	52.520	285.380

D'après cela, nous pouvons estimer la valeur des exportations en 1882 à 71 millions de francs, celle des importations à 53 millions et celle du commerce de cabotage à 6 millions, ce qui donnerait un mouvement total pour le commerce extérieur de la Colombie de 120 millions de francs; mais nous avons lieu de croire que ces chiffres sont fort au-dessous de la vérité.

TABLEAU

DU MOUVEMENT DU COMMERCE EXTÉRIEUR D'IMPORTATION ET D'EXPORTATION DES ETATS-UNIS DE COLOMBIE DANS LA PÉRIODE QUINQUENNALE DE 1869 A 1874

NATIONS	EXPORTATION		IMPORTATION	
	Kilogrammes.	Valeur en pesos.	Kilogrammes.	Valeur en pesos.
Allemagne	41.218.247	11.260.867	5.901.988	2.401.413
Amérique centrale	207.331	11.877	»	»
Angleterre	42.704. 669	15.625.869	29.274.971	21.135.252
Antilles	7.896.372	1.300.058	8.166.436	1.227.919
Colombie [1]	1.995.821	435.664	2.828.892	849.244
Ecuador	882.380	115.280	1.699.647	531.411
Espagne	8.000	96	451.535	38.971
Etats-Unis	21.614.615	5.543.176	18.465.009	4.045.137
France	10.147.501	5.860.121	10.618.008	6.689.699
Italie	790.895	21.615	313.872	33.610
Pays-Bas	234 792	57.465	442.519	4.113
Pérou	1.783.374	188.475	1.334.150	129.517
Portugal	242.790	9.750	»	»
Venezuela	24.785.801	2.929.890	7.224.843	3.295.614
Divers	11.633.765	2.369.026	8.475.584	3.485.884
Totaux	166.126.353	45.729.229	95.197.454	43.867.784

Prenant comme base la valeur de l'exportation de 1874-1875 (10 millions de piastres), voici la façon dont elle se distribue par article :

Matières d'or et d'argent	$	3.284.424
Tabac en feuilles		2.715.639
Ecorces de quinquina		1.511.736
Café		732.295
A reporter	$	8.244.094

1. Commerce qui se fait entre les ports francs et ceux où il y a des douanes nationales.

Report. . . $	8.244.094
Cuirs..	464.392
Bois de teinture et de construction	456.420
Produits manufacturés : chapeaux	202.675
Caoutchouc	160.720
Coton	155.108
Produits alimentaires : sucreries	101.621
Indigo	64.485
Divers	150.485
Total. . . $	10.000.000

MOUVEMENT MARITIME

Dans la période quinquennale de 1869 à 1874, il est entré dans les ports de la République 4,982 navires, dont 1,138 steamers et 3,844 voiliers: 4,183 chargés et 799 en lest. Le jaugeage de ces navires était de 1,595,210 tonnes, dont 1,317,215 pour les bateaux à vapeur. La moyenne annuelle des arrivages a été de 996, jaugeant 319,042 tonnes dont 227 steamers jaugeant 263,443 tonnes.

La sortie des bâtiments dans la même période a été de 4,984 navires, jaugeant ensemble 1,576,249 tonnes, dont 1,110 steamers jaugeant 1,291,507 tonnes. De ces navires, 4,270 étaient chargés et 714 en lest. La moyenne annuelle des sorties a été de 996 navires, jaugeant 315,249 tonnes dont 222 bateaux à vapeur d'un jaugeage de 258,301 tonnes.

Le mouvement total de cette période a donc été de 9,966 navires, jaugeant 3,171,459 tonnes. L'augmentation annuelle est, en moyenne, de 72 navires, jaugeant 47,252 tonnes, pour les arrivages, et de 58 navires, jaugeant 315,249 tonnes, pour les départs.

Dans ces chiffres n'est pas compris le mouvement des ports francs de l'Isthme de Panama.

La moyenne annuelle de l'entrée et de la sortie des

bâtiments a été pour chacun des ports ci-dessous, dans cette même période :

	Arrivages.	Départs.
Buenaventura	75	86
Cartagena	86	87
Cucuta ou Los Cachos (rio Zulia)	258	260
Riohacha	132	133
Riosucio	22	21
Sabanilla	147	140
Santa-Marta	149	148
Tolu	30	30
Tumaco	94	90

Quant au mouvement maritime des ports francs (ceux de l'Isthme) nous n'avons pu nous procurer que celui du port de Panama, dans l'année écoulée du 1er septembre 1874 au 31 août 1875, dont le total a été de 357 navires jaugeant ensemble 502,915 tonnes. Les arrivages ont été de 188, jaugeant 256,815 tonnes et les sorties de 169, jaugeant 247,100 tonnes.

Le nombre des bateaux à vapeur a été, à l'entrée, de 156 (252,623 tonnes), dont 71 américains, 64 anglais, 20 chiliens et 1 péruvien; à la sortie, de 147 (242,029 tonnes), dont 66 américains, 62 anglais et 19 chiliens.

Le mouvement maritime du port de Colon est un peu plus considérable,

CINQUIÈME PARTIE

NOTICES BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

PERSONNAGES CÉLÈBRES DE L'HISTOIRE DE COLOMBIE [1].

XVe siècle.

Christophe Colomb, dont la République s'honore de porter le nom, glorieux à plus d'un titre.

Améric Vespuce, navigateur florentin d'un réel mérite, dont le nom a servi pourtant de prétexte à l'une des plus grandes injustices qu'enregistre l'histoire.

Alonso de Ojeda, gentilhomme de la suite de la reine Isabelle;

1. On a si souvent et si malheureusement abusé des mots « éminent », « illustre », et autres qualificatifs du même genre (surtout en Amérique), que nous croyons opportun de rappeler aux lecteurs qu'ils ne trouveront pas, parmi les personnages dont nous parlerons avec admiration dans ces courtes notices biographiques, un seul qui n'ait été plus ou moins remarquable, non seulement par rapport au pays qui le vit naître, mais aussi d'une façon absolue. Du reste, ceux qui en douteraient n'auraient qu'à étudier de plus près leur vie pour se convaincre que la plupart supportent avec honneur la comparaison avec les illustrations de n'importe quel pays, et que, dans le nombre, il en est dont la grandeur égale, si elle ne surpasse pas parfois, celle des plus grands caractères de l'antiquité grecque et romaine.

petit de taille, mais grand par l'audace et la violence de son caractère.

Diego Nicuesa, émule de ce dernier, qu'il accabla de sa générosité en mainte occasion. Les malheurs aigrirent son caractère au point de le faire chasser du Darien. Il mourut probablement noyé.

Rodrigo Bastidas, dont nous avons loué ailleurs les bonnes qualités, était originaire de Triana, faubourg de Séville, où il exerça pendant longtemps les fonctions de greffier.

Juan de la Cosa, célèbre navigateur espagnol qui accompagna, comme pilote, Ojeda et Bastidas dans tous leurs voyages de découverte. Il mourut dans un combat contre les Indiens.

XVIe siècle.

Vasco Nunez de Balboa, l'un des plus habiles capitaines de la conquête. Il découvrit la mer du Sud le 25 septembre 1513. Né à Xérez de la Frontière, il fut décapité par *Pedrarias Davila*, gouverneur du Darien, dont il devait épouser la fille aînée.

Almagro et Pizarro, conquérants du Pérou, découvrirent presque tout le littoral colombien du Pacifique.

Bartolomé de Las Casas, l'immortel défenseur des Indiens.

Ambrosio Alfinger, Allemand, fameux par ses atrocités.

Diego de Ordaz, qui navigua le premier sur l'Orénoque et le Méta ou rio Humadea.

Nicolas Federmann, lieutenant de Spira, qui découvrit les llanos de Casanare.

Gonzalo Jimenez de Quesada. Moins heureux que Cortès et que Pizarro, ce gentilhomme ne put pas obtenir de la Couronne le titre de marquis qu'il ambitionnait, à l'instar de ses émules. Il est vrai qu'on lui mit comme condition pour le lui accorder la découverte de l'El Dorado. Cette sotte vanité le ruina, et il mourut, pauvre et presque oublié, à Mariquita en 1579. Ses restes furent transportés plus tard en grande pompe à Bogota. C'est là, sous une pierre qui porte cette inscription : *Expecto resurrectionem mortuorum*, qu'il repose, l'audacieux conquérant du Cundinamarca, dans la cathédrale de cette ville qu'il fonda et à laquelle il donna le nom de *Santafé*, en souvenir du camp espagnol où avaient été signées les capitulations de Colomb et des rois catholiques.

Hernan Pérez de Quesada, frère de ce dernier, si justement surnommé « le Mauvais Ange de la conquête ».

Sebastian de Belalcazar, d'origine mauresque. Il s'appelait de son vrai nom *Sébastian Moyano;* mais, en passant aux Indes, il prit le nom de sa ville natale dans le royaume de Grenade. Il accompagna Pizarro au Pérou, découvrit le Quito et le Cauca, et fut un des plus remarquables capitaines de la conquête.

Juan Vadillo, licencié en droit, lieutenant de *Heredia,* gouverneur de Carthagène ; **Francisco de César,** l'une des plus chevaleresques figures de la conquête.

Jorge Robledo, le fondateur d'Antioquia, condamné à mort par Belalcazar.

XVIIe siècle.

Lucas Fernandez Piedrahita, né à Bogota, où il fit ses études et prit l'ordination. En 1669, il fut sacré évêque de Sainte-Marthe, et promu en 1676 à l'évêché de Panama, où il mourut en 1688, lorsqu'il faisait imprimer à Madrid son *Histoire générale des conquêtes du Nouveau Royaume de Grenade.* On peut à juste titre considérer ce vertueux prélat comme le doyen des historiens de la Colombie, car si, bien avant lui, *Juan Rodriguez Fresle,* un autre enfant de Bogota, avait écrit une relation des événements de la conquête, ni cet ouvrage, ni l'*Abrégé historique* de Quesada, ni les rimes de *Castellanos*, n'ont l'importance de l'œuvre de l'évêque Piedrahita. Du reste, il avait, comme l'*Inca Garcilaso,* le célèbre historien péruvien et *don Fernando de Alva Ixtlilxochilt,* le chroniqueur mexicain, du sang indien dans les veines. Sa vie fut un modèle de sainteté et d'abnégation.

Grégorio Vasquez Ceballos. En 1711 mourut fort âgé, à Bogota, ce peintre célèbre, qui fut le premier Américain qui essaya de se faire un nom dans cet art difficile. Baltazar Figueroa, peintre sévillan, lui donna les premières notions de son art; mais, ce qu'il y a de vraiment admirable dans les tableaux de Vasquez, dont le dessin et le coloris laissent parfois beaucoup à désirer, c'est que, n'étant jamais sorti de sa ville natale, il arriva à peindre avec une rare perfection, presque sans maître, sans modèles, sans école, par les seules inspirations de son génie. Il existe encore quelques Vasquez authentiques dans les églises de Bogota, notamment dans la belle chapelle dite du *Sagrario,* à côté de la cathédrale. Les étrangers, appréciant mieux que les nationaux le mérite de ces toiles, en ont acheté beaucoup dont le destin est à peu près inconnu. Disons, en passant, que Vasquez n'eut pas d'élèves, et que la peinture n'a pas encore dépassé en Colombie les modestes proportions d'un art d'agrément.

XVIIIe siècle.

Juan Francisco Berbeo, généralissime de l'armée des Comuneros en 1781. A la suite des capitulations de Zipaquira, qui motivèrent le licenciement des troupes qu'il commandait, on lui accorda plusieurs distinctions suggérées à l'Audience royale par la peur des révolutionnaires; mais, lorsque celle-ci annula les capitulations jurées et fit écarteler les principaux chefs de l'insurrection, *José Antonio Galan, Lorenzo Alcantuz, Isidro Molina* et *Manuel Ortiz,* le généralissime, par un hasard extraordinaire, eut la vie sauve et ne fut même pas déporté. Il était né, comme la plupart de ses compagnons, dans la province du Socorro.

Acevedo, *José*, surnommé le Tribun du peuple. Il joua l'un des premiers rôles dans l'insurrection du 20 JUILLET 1810, qui aboutit à la Déclaration de l'indépendance. Comme le peuple hésitait devant les graves conséquences d'une révolte, l'éloquence entraînante du tribun lui fit comprendre que c'était peut-être là une occasion unique de secouer le joug, chaque jour plus lourd, de la domination espagnole. Il était né à Bogota, en 1775, et mourut dans les montagnes désertes de l'Andaqui, où il était allé chercher un refuge contre les horreurs de la pacification triomphante en 1816. Il laissa plusieurs enfants qui portèrent noblement ce nom déjà illustré par lui: le général *José Acevedo,* le gouverneur de Bogota *Alfonso Acevedo Tejada* et madame *Gomez,* née *Maria Josefa Acevedo,* qui s'est fait par ses romans un nom distingué dans la littérature.

Azuero, *Juan Nepomuceno*. Ce prêtre-citoyen aida puissamment au succès du mouvement insurrectionnel du 20 juillet 1810; il s'empara de la personne du vice-roi et en fit déclarer la déchéance par la Junte suprême, dont il faisait partie. Pendant la terreur, il put échapper, dans les llanos de Casanare, à la fureur des pacificateurs. Il siégea plus tard dans nos Congrès et refusa la mitre d'Antioquia, qui lui fut offerte par le Sénat. Il préféra rester simple curé d'une paroisse de Puente-Nacional jusqu'à sa mort (1857). Un membre de sa famille, *Vicente Azuero,* fut une des plus remarquables figures de l'ancienne Colombie, comme orateur et publiciste. Son nom a été donné à une des provinces de l'Isthme de Panama.

Baraya, *Antonio*, général de division, né à Giron en 1791. Il était capitaine dans l'armée espagnole et se trouvait en garnison à

Bogota, lorsque éclata le mouvement insurrectionnel du 20 juillet. Il mit résolument son épée au service de la cause de l'indépendance et eut l'honneur de gagner la première bataille livrée aux Espagnols dans la Nouvelle-Grenade, en 1811. Commandant de l'armée de réserve en 1816, il démissionna, parce qu'il comprenait autrement que les chefs du gouvernement les besoins de la situation. Appréhendé au corps par les Espagnols, il fut fusillé en compagnie du patriote *Pedro de la Lastra*, le 20 juillet de cette dernière année, à Bogota. Bolivar était l'admirateur de ce chef distingué qu'il respectait beaucoup.

Cabal, *José Maria*, général. Chimiste distingué, il fit partie de l'expédition scientifique de Mutis; homme politique, il fut président des villes confédérées du Cauca en 1812; militaire, il accompagna, comme chef d'état-major, le général Nariño dans sa brillante campagne de 1814. Général en chef de l'armée, il démissionna en 1816 et fut remplacé par *Liborio Mejia*, ce jeune colonel qui perdit la dernière bataille livrée par la première République aux troupes de la reconquête. Fait prisonnier par les Espagnols, le major général Cabal fut fusillé à Bogota en 1816. Il était né à Buga en 1770.

Caldas, *Francisco José,* mathématicien, né à Popayan en 1771, fusillé à Bogota en 1816. Cet illustre savant acquit, à force de persévérance et de génie, une telle somme de connaissances scientifiques, qu'il étonna le baron de Humboldt, dont il était l'admirateur et l'ami. A l'aide des instruments qu'il s'était construits lui-même, on devine au prix de combien d'efforts, il parvint à dresser plusieurs cartes géographiques, à déterminer la position astronomique de plusieurs villes et à mesurer la hauteur de quelques-uns des points les plus élevés de nos cordillères. Ignorant les expériences de Dulac sur la correspondance du point thermométrique de l'eau bouillante et la hauteur de la colonne de mercure dans le baromètre, dit son biographe le colonel Acosta, il rédigea une méthode pour mesurer les hauteurs des montagnes à l'aide du thermomètre. Nous ajouterons que ce fut en voulant construire un thermomètre (instrument qu'il lui avait été impossible de se procurer à Popayan! qu'il eut occasion d'observer que la température de l'eau bouillante variait suivant les hauteurs. C'est donc à juste titre qu'on le considère comme le véritable inventeur de l'hypsomètre. Ce n'est pas ici le lieu de dire combien il y a des observations à lui dans les écrits du baron de Humboldt sur la Colombie; mais tous ceux qui feuilletteront le *Semanario de la Nueva-Granada,* dont il a été fait à Paris une nouvelle édition par le colonel Acosta en 1849, auront lieu de s'étonner des progrès surprenants

réalisés à Bogota dans l'étude des sciences naturelles, au commencement du siècle. Caldas avait comme collaborateurs dans le *Semanario,* en dehors des personnes auxquelles nous consacrons une courte notice spéciale, les économistes ***José Ignacio*** et ***Miguel de Pombo, Diego Martin de Tanco, José Maria Salazar,*** auteur d'un « Mémoire descriptif du pays de Santafé, dans lequel on réfute plusieurs erreurs contenues dans le Rapport sur cette colonie, lu par M. Leblond à l'Académie royale des sciences de Paris ».

Camacho, *Joaquin,* jurisconsulte et botaniste, né à Pamplona en 1756. Il était, après C. Torres, le plus célèbre avocat du royaume. Il siégeait à l'Ayuntamiento, lors de l'insurrection du 20 juillet 1810, qu'il avait aidé à préparer par ses leçons au collège du Rosaire où il régentait la chaire de droit civil. Il avait fait partie de l'expédition scientifique de Mutis, section de botanique, et était un des plus âgés de cette génération de savants. A l'entrée des Espagnols, il fut condamné à mort et exécuté, malgré la difficulté de trouver un officier qui commandât le peloton d'exécution, tel était le respect qu'il inspirait à ses ennemis mêmes par ses vertus, son grand âge et sa cécité, car il était devenu aveugle. Rien n'y fit ; un sergent infâme le conduisit à l'échafaud, où il fut exécuté avec son brave compagnon d'infortune, le commandant ***José Nicolas Rivas***, en 1816.

Del Corral, *Juan,* né à Mompox en 1779, mort à Antioquia en 1814. Il débuta dans la carrière politique comme député par la province d'Antioquia au Congrès fédéral de 1811. De retour à Antioquia en 1812, il siégeait dans l'Assemblée législative de l'État, lorsque les succès de Samano à Popayan l'engagèrent à proposer des mesures énergiques contre les Espagnols. Cette attitude virile décida les députés à lui confier pour trois mois la dictature d'Antioquia : il se mit à l'œuvre avec une telle activité que la province fut promptement mise en état de défense, et que, à l'expiration de son mandat, les pouvoirs dictatoriaux lui furent prorogés pour six mois encore. Il déclara la province indépendante de l'Espagne, il décréta la liberté des fils d'esclaves et il envoya une colonne auxiliaire se joindre à l'expédition de Narino ; il fonda avec Caldas une école militaire et fit, en un mot, de vrais miracles. La mort vint, malheureusement, mettre fin à cette jeune existence qui était appelée aux plus hautes destinées.

Fernandez-Madrid, *José,* poète et homme d'Etat, né à Carthagène en 1780, mort à Londres en 1829. Il fit ses études à Bogota, jusqu'à obtenir avec un égal succès les grades de docteur en droit et en médecine. Il prit une part active à la révolution de Carthagène, et rédigea, avec ***Rodriguez-Toricés*** et autres, l'***Argos***, jour-

nal qui eut une grande influence dans les affaires politiques du littoral. Il siégea au Congrès fédéral en 1812, fut élu membre du triumvirat en 1814 et président de la République en 1816. Ayant échappé aux massacres de la reconquête, il se réfugia à la Havane, où il publia quelques poésies qui respiraient l'amour de la liberté ; sitôt qu'il put le faire, il retourna dans son pays natal. Nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près des cours de Londres et de Paris, il remplaça Zéa, et eut pour secrétaire le fameux poète *Andres Bello.* Son fils *Pedro* (1817-1875) a été l'un des diplomates les plus remarquables de la Nouvelle-Grenade, dont il dirigea à plusieurs reprises et avec éclat le ministère des affaires étrangères.

Garcia de Toledo, *José Maria,* jurisconsulte, né à Carthagène en 1769. Membre d'une riche et noble famille, il avait été alcade ordinaire en 1804 et siégeait dans l'Ayuntamiento lorsque éclata le mouvement insurrectionnel qu'il dirigea avec les *Del-Réal, Rodriguez-Torices* et *Fernandez-Madrid.* Gouverneur ou consul de la province de Carthagène en 1814 et président de la Cour suprême l'année suivante, il resta dans la place jusqu'à la fin du siège : le voilier sur lequel il s'embarqua ayant été capturé, lui et son ami inséparable, le docteur *Miguel Diaz Granados,* les patriotes *Amador, Ayos, Castillo, Portocarrero, Pantaleon* G. *Ribon* et *Stuart,* tous des défenseurs de Carthagène, furent fusillés par Morillo, le 24 février 1816,

Garcia-Rovira, *Custodio,* général. Il prit part à l'insurrection du Socorro et devint gouverneur de cette province, place qu'il abandonna pour aller faire partie du triumvirat fédéral en 1815. Élu par le Congrès en 1816, il fut le dernier président des provinces-unies de la Nouvelle-Grenade. Après le désastre de la Cuchilla del Tambo, il fuyait suivi par l'héroïque jeune fille qui rechercha l'honneur de devenir sa femme sur la route de l'exil, lorsque des Espagnols en nombre considérable se présentèrent devant la petite troupe des vaincus, qui avait mis pied à terre quelques heures auparavant pour assister au mariage du jeune couple, béni par un prêtre patriote, le P. Florido, et, malgré leurs efforts surhumains, ils furent vaincus, garrottés et conduits à Bogota, où on les fusilla. Un biographe de cet homme illustre le fait naître à Carthagène, un autre à Giron ; quoi qu'il en soit, l'État de Santander a donné son nom à l'un de ses plus riches départements.

Gutiérrez, *Frulos Joaquin,* jurisconsulte, né à Cucuta. Il est l'auteur des *Lettres de Suba,* dans lesquelles il demandait la formation des Juntes patriotiques, à l'instar de celles de la Péninsule. Fusillé à Pore en 1816.

Gutiérrez, *Pantaléon,* surnommé le Patriarche de Bogota à cause de sa grande fortune, qu'il distribuait largement entre les pauvres et les établissements de bienfaisance de la ville. Il fut un de ceux qui, à l'occasion du mariage du prince des Asturies (Ferdinand VII), refusèrent d'accepter les titres de noblesse offerts au nom du souverain par le vice-roi Amar, ce qui prouve que l'idée républicaine faisait, depuis la fin du siècle dernier, de grands progrès dans la colonie. Il embrassa naturellement la cause de l'indépendance et fut condamné de ce chef, malgré son âge avancé, aux galères d'Omoa, par Morillo. Son fils, *José Grégorio,* né à Bogota en 1781, fusillé par les Espagnols en 1816, jouissait d'une grande réputation comme jurisconsulte. Il était procureur général de la colonie en 1809, lorsqu'il eut le courage de défendre, devant le conseil des notables, convoqué par le vice-roi, les droits du peuple, et de proposer l'organisation d'une assemblée provinciale indépendante. Après la révolution de 1810, il fut nommé successivement membre du tribunal supérieur, député, président du Corps législatif et conseiller d'État. Rappelons en passant que le docteur *Ignacio Gutiérrez Vergara,* le célèbre économiste et ministre des finances de la Nouvelle-Grenade, était le fils et le petit-fils de ces deux *proceres.*

Jirardot, *Atanasio,* colonel, né à Antioquia, d'une famille française. Enrôlé dans l'expédition de Baraya, il fit la campagne du Sud et contribua plus tard à la soumission du Cundinamarca comme officier du gouvernement de l'Union. Désigné en 1813 pour faire partie de ce brillant cadre d'officiers qui devaient aller avec Bolivar et *Rivas* libérer le Venezuela, il se couvrit de gloire dans tous les combats de cette glorieuse campagne, tombant foudroyé par une balle, sur le sommet du *Barbula,* juste au moment qu'il couronnait cette cime à la tête de son bataillon et qu'il y clouait le drapeau de Colombie. Ses funérailles se firent avec une pompe peu commune: son cœur fut conduit à Caracas, et les auxiliaires grenadins, parmi lesquels figuraient *Luciano D'Elhuyar, José Maria Ortega, Francisco de Paula Vélez* et *Ricaurte* gagnèrent en son honneur la sanglante bataille des Trincheras.

Lozano, *Jorge Tadeo.* Ce modeste savant appartenait à l'une des premières familles du vice-royaume (les marquis de San Jorge) et avait fait en qualité de garde du corps la campagne du Rosellon. Son caractère doux et studieux le fit abandonner la carrière des armes et, rentré dans ses foyers, il se consacra tout entier à l'étude des sciences naturelles : il prit part à l'expédition de Mutis comme directeur de la section zoologique. Il écrivit la *Faune cundinamarquéenne* et plusieurs autres travaux im-

portants. Il eut l'honneur d'être le premier président du Cundinamarca; mais, après six mois de fonctions, il démissionna et ne prit presque aucune part aux affaires publiques depuis, à l'exception des démarches qu'il tenta pour réconcilier le général Narino avec le Congrès. Il vivait dans la retraite, livré à ses études favorites, et ne crut pas devoir fuir la capitale à l'arrivée des Espagnols. Ceux-ci le fusillèrent en 1816, malgré ou peut-être à cause de sa réputation si méritée de savant. Il était né à Bogota en 1770.

Miranda, *Francisco*, général, né à Caracas en 1756, mort à Cadix en 1816. Ce général fameux de la première République française, dont le nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, était originaire du Venezuela et non pas du Pérou, comme le prétend M. Thiers dans son *Histoire de la Révolution française.* Il fit quelques tentatives malheureuses pour donner la liberté à son pays, et mourut au pouvoir des Espagnols sans avoir pu réaliser le rêve de sa vie. Ainsi, son expédition de 1806 ne donna pas les grands résultats qu'on en attendait. Il débarqua à Ocumare à la tête de cinq cents hommes, presque tous Nord-Américains, et, après avoir occupé la ville de Coro, il se rembarqua précipitamment, non sans laisser une cinquantaine d'hommes à terre, que les Espagnols prirent et condamnèrent aux galères, à l'exception de sept officiers, qu'ils fusillèrent. Miranda s'intitulait généralissime de l'armée colombienne, et ce fut lui le premier qui, d'accord en cela avec Narino, qu'il avait connu en France, proposa de donner le nom de Colombie aux pays qui arriveraient à se soustraire à la domination espagnole. Chef suprême du Venezuela en 1812, sa conduite incertaine et l'habileté de Monteverde, son adversaire au Venezuela, qui surprit sa bonne foi par une capitulation odieusement violée, le perdirent aux yeux de tous. Miranda était un chef de grandes qualités, mais le théâtre où il voulut jouer un rôle si important était trop étroit pour lui, et puis il était trop vieux pour une œuvre qui réclamait tant de force et d'activité. Son exemple, pourtant, ne fut point perdu, et ce fut sous ses ordres que se formèrent au Venezuela tous ces officiers d'élite, parmi lesquels excella *Simon Bolivar.*

Morales, *Francisco*, né à Bogota. Comme Arnold Melchthal, un des trois compagnons de Guillaume Tell, qui, en blessant un agent de l'empereur Albert, prépara le berceau de la liberté suisse; de même, le soufflet donné par Morales, le 20 juillet 1810, à l'Espagnol Llorente, fut le point de départ de l'indépendance colombienne. Ce soufflet, sans doute, était dans l'air; mais Morales cherchait sciemment l'occasion de le donner, et d'une façon aussi retentissante que féconde : il savait bien que, non

seulement sa vie, mais la liberté de son pays, était le prix de cet affront qu'il infligeait au roi en la personne d'un de ses représentants, et il n'hésita pas ; aussi, ce fut une des premières victimes du pacificateur Morillo. Son fils *Antonio* (général) fit toutes les campagnes de l'indépendance, à partir de 1819. Ce fut lui qui, par un mouvement de flanc habilement conçu, décida la victoire de *Pichincha* (1822), qui donna la liberté à l'Équateur.

Moreno, *Francisco Antonio,* né à Mariquita en 1736. Ses brillantes études universitaires le firent nommer, quoique étant fort jeune, procureur général de la colonie en 1761. Conseiller intime des vice-rois Solis, Messia de la Cerda et Guirior, il prit une part fort importante à l'œuvre de ces magistrats. La plupart des actes publics les plus remarquables de cette époque sont dus à l'initiative de Moreno. La ville de Bogota lui est redevable de la création de la bibliothèque et de l'hospice civil. Il organisa l'exploitation des mines de sel gemme, le service des postes et la régie du tabac. Il rédigea un plan d'études où brillent les idées les plus avancées de notre époque. Nommé en 1780 procureur près l'audience de Lima, il fut promu plus tard à celle du Chili avec le titre de régent. Il mourut à Santiago en 1792.

Mosquera, *Joaquin de,* né à Popayan. Il devint successivement auditeur des audiences de Santafé, de Mexico et de Caracas, qu'il installa en qualité de régent, en 1806. Elu par les Cortès de Cadix membre du conseil de régence, il mérita l'honneur d'être nommé président par ses collègues. Parmi ses neveux se firent remarquer en première ligne *Joaquin* (1787-1877), célèbre diplomate et orateur, président de l'ancienne Colombie (1830), mort âgé de quatre-vingt-seize ans à Popayan; *Manuel José,* archevêque de Bogota, qui mourut à Marseille (1857), alors qu'il allait être créé cardinal par Pie IX ; *Manuel Maria,* diplomate, qui représenta plusieurs fois la Colombie à Londres et à Paris, et le général *Tomas C.* dont il est parlé ailleurs.

Mutis, *José Célestino,* docteur en médecine, né à Cadix (Espagne) en 1732, mort à Bogota en 1808. Il fit ses études dans sa ville natale et à Séville. Il régentait à Madrid la chaire d'anatomie créée par Araujo, lorsque le vice-roi Messia de la Zerda lui proposa de l'accompagner à Santafé comme son médecin ordinaire. Mutis accepta, malgré les brillantes promesses d'avenir qu'il délaissait en Europe. C'est qu'il aimait passionnément l'étude de la nature et que la perspective de pouvoir s'y livrer sans autres soucis, dans un pays inconnu et tout nouveau, lui sourit si fort qu'elle vainquit toutes ses hésitations. Arrivé dans la Nouvelle-Grenade en 1760, il entreprit cette série d'études qui lui valurent de si grandes distinctions de la part des sociétés scientifiques de

l'Europe et les plus grands éloges de la part des savants de son temps[1]. Lorsque le vice-roi retourna en Espagne, Mutis refusa de l'accompagner, ne voulant pas interrompre ses chères études ni se séparer de cette terre qu'il regardait déjà comme sa seule patrie. Son caractère, qui tournait un peu au mysticisme, le porta à prendre l'ordination en 1772, et, depuis lors, son temps fut partagé entre les études scientifiques et les devoirs sacrés de son ministère. Afin d'étudier de plus près la flore intertropicale, il alla s'installer à Mariquita, où il vécut sept ans. Chargé par l'archevêque vice-roi, en 1782, de la direction des travaux de l'expédition scientifique, il s'en occupa avec persévérance jusqu'à sa mort : ce fut le plus distingué parmi ses nombreux élèves, *Francisco José de Caldas*, qui le remplaça. Mutis n'était pas seulement un botaniste éminent, il était aussi un astronome, un minéralogiste et un physicien fort remarquable. Il dirigea la construction de l'observatoire astronomique de Bogota, réorganisa les travaux des mines d'argent de Santa-Ana et régenta pendant longtemps une chaire de mathématiques au collège du Rosaire, à Bogota. Son *Histoire des quinquinas*, qui a été l'objet dernièrement de si vives attaques, est bien connue du monde savant; ce qui l'est moins ou pas du tout, ce sont ses derniers travaux, dont il laissa les manuscrits au pouvoir de ses élèves et continuateurs, et dont plusieurs sans doute ont été perdus, soit en Colombie, soit en Espagne, dans les archives où ils ont été ensevelis.

Narino, *Antonio*, général, né à Bogota en 1765, mort à la ville de Leyva en 1823. Cet homme éminent est sans contredit l'un des plus remarquables parmi les grands hommes de l'Amérique. Ayant publié en 1794, dans une imprimerie qu'il possédait à Bogota, une traduction de la *Déclaration des droits de l'homme* faite par la Convention nationale française, il la fit circuler en cachette parmi les étudiants, et, faisant de sa maison le centre d'une propagande libérale, il devint bientôt le chef d'une conspiration que l'habileté du vice-roi Ezpeleta parvint à déjouer.

1. In memoriam Josephi Cœlestini Mutis, Americes summi botanici, qui historia plantarum Americanarum, imprimis palmarum pulcherrimam parat, et plurima nova huic opusculo communicavit. *Lin.* Suppl., p. 57. — Nomen immortale quod nulla ætas unquam delebit. *Lin.* — In honorem sapientissimi viri (J. C. Mutis) qui jure merito botanicorum in America princeps salutatur, debetque etiam inter primates Europæ collocari. *Cavanilles* — Humboldt l'appela *l'illustre patriarche des botanistes.* — Voir l'*Éloge de Mutis,* par Caldas, publié dans la *Semanario de la Nueva-Granada*, en 1808.

Il fut condamné de ce chef à *dix ans de travaux forcés*. Conduit en Espagne, où il devait purger sa peine, en compagnie de *Zea*, de *Sinforoso Mutis*, neveu du savant, et plus tard membre influent de nos congrès; de *Cabal*, d'*Enrique Umana*, minéralogiste célèbre qui perfectionna ses études à Paris; de *Pablo Uribe*, commerçant; de *José Maria Duran*, plus tard colonel et l'un des trois cents compagnons de Bolivar dans l'expédition des Cayes, etc., il fut mis en liberté provisoire, grâce à une puissante protection qu'il avait à la cour; et, voyant que ses affaires tournaient mal, il retourna à Bogota par la voie de l'Orénoque et du Méta. L'archevêque de Bogota, monseigneur *Compagnon*, intercéda pour lui auprès du vice-roi Mendinueta et obtint sa grâce. Narino s'adonna alors à l'agriculture et au commerce; il augmenta une fortune déjà considérable, et on lui doit l'introduction du trèfle, aujourd'hui si abondant dans la savane de Bogota. Il était d'accord avec le général Miranda pour fomenter une insurrection dans les provinces du centre du royaume, dont ses voyages commerciaux n'étaient que le prétexte. Malheureusement, le vice-roi Amar eut vent de ce manège, le fit appréhender au corps et enfermer dans le château fort de Bocachica, à Carthagène, où le trouva la révolution de 1810. De retour à Bogota, nous l'avons vu exercer la présidence du Cundinamarca en 1811, triompher dans la guerre civile de 1813, se réconcilier avec le Congrès, et faire en 1814 cette glorieuse campagne du Sud, arrêtée d'une façon si inattendue devant Pasto. Cette campagne, dans laquelle il paya plus d'une fois de sa personne, le placera, toujours et quand même, au premier rang parmi les meilleurs tacticiens et les chefs les plus courageux de l'Amérique du Sud. Envoyé de nouveau à Cadix, aux galères, où il devait revoir son illustre ami le général Miranda, il y traîna une existence des plus misérables jusqu'en 1820, époque à laquelle la révolution de Riego et Quiroga lui ouvrit les portes de son cachot. De retour dans son pays, nous l'avons vu présider le premier Congrès général de la Colombie, occuper pendant quelques mois la présidence de la République, renoncer au commandement en chef de l'armée, auquel il avait été appelé, et s'en aller mourir pauvre, dans la retraite, à Leyva[1]. Il était de haute taille, de noble et belle prestance, le front haut, le nez bourbonien, les yeux au regard pénétrant, quoique empreint

1. Son épitaphe, qu'il écrivit lui-même et que nous ne saurions traduire dignement, dépeint l'homme : *Amé à mi Patria ; cuánto fué este amor lo dirá algun dia la Historia. No tengo qué dejar a mis hijos sino mi recuerdo ; a mi Patria, le dejo mis cenizas.*

d'une douceur infinie; il exerçait un tel ascendant par le geste et la parole, qu'à Pasto, lorsqu'une multitude en fureur voulait le mettre à mort, il n'eut qu'à paraître au balcon de l'hôtel de ville et à leur adresser la parole pour changer leurs dispositions vis-à-vis de lui. Ni Aymerich qu'il avait vaincu ni le vice-roi du Pérou n'osèrent le fusiller, comme ils en avaient reçu l'ordre formel. C'est le plus grand éloge que nous puissions faire de lui.

Narvaez, *Antonio*, maréchal, né à Carthagène en 1733, mort en 1812. Il prit part comme ingénieur dans plusieurs travaux de sa ville natale, tels que la réparation des murailles et le nettoyage du *Dique* en 1767. Il fit la campagne d'Alger en 1775 et défendit Sainte-Marthe contre les Anglais en 1779. Il fut successivement gouverneur de Panama et de Sainte-Marthe, et promu en 1802 au grade de maréchal. Lorsque éclata la révolution de 1810, il embrassa la cause républicaine avec enthousiasme. Le général *Juan Salvador de Narvaez*, fils du maréchal, était né aussi à Carthagène en 1790. Il débuta comme député à la Junte provinciale et siégea plus tard au Congrès fédéral réuni à Bogota. En 1815, il fut un des chefs chargés de la défense de Carthagène; ayant réussi à échapper aux Espagnols, il prit une part active dans la campagne de Riohacha. Chargé d'effectuer l'échange des ratifications du traité avec l'Angleterre, en 1825, il vint en Europe, où il fut l'ami du général Lafayette. Ce brave général mourut à Bogota en 1827.

Pombo, *José Ignacio de*, né à Popayan. Il résida pendant longtemps à Carthagène, se préoccupant toujours d'encourager les sciences et les arts. Il aida et protégea beaucoup Caldas, dont l'extrême pauvreté gênait toutes les savantes entreprises. Il avait deux frères, *Manuel* et *Miguel;* ce dernier, fusillé à Bogota en 1816, avait fait partie de l'expédition scientifique confiée à Mutis. *Lino de Pombo*, mathématicien et homme d'État des plus remarquables de la Nouvelle-Grenade, appartenait à cette famille. Ses traités d'algèbre, de géométrie analytique, etc., sont encore les textes de l'Université nationale. La *Récopilation grenadine*, ou Recueil des lois, qu'il publia par ordre du gouvernement, est un monument juridique de premier ordre. Il fut pendant huit ans, et sous diverses administrations, ministre des affaires étrangères. Il était né à Carthagène en 1797 et mourut à Bogota en 1862. Deux de ses fils, *Manuel* et *Rafael*, se sont fait un nom distingué dans la littérature.

Restrepo, *Félix*, jurisconsulte et naturaliste, né à Envigado en 1760, mort à Bogota en 1832, est un des plus vénérables parmi les glorieux patriarches de l'indépendance colombienne. Savant

distingué, il consacra ses veilles à l'enseignement, et on lui est redevable, presque autant qu'à Mutis, de cette brillante jeunesse qui devait fournir tant de noms au martyrologe de la patrie. Philosophe, il se dévoua à l'œuvre de la rédemption des nègres, dès les débuts de la révolution. Il influença dans ce sens le dictateur d'Antioquia en 1813 ; et plus tard, en 1821, ce fut lui qui soutint de toute son énergie, au Congrès de Cucuta, la loi qui proclamait la liberté des ventres et qui prépara la manumission graduelle des esclaves. Les efforts de cet apôtre éloquent de la liberté eurent un plein succès, car, en 1851, époque à laquelle il espérait l'abolition totale de l'esclavage, cette horrible plaie sociale disparut à jamais de la Colombie. A cette même famille appartenait le célèbre historien et homme d'État de l'ancienne Colombie, *José Manuel Restrepo,* né à Envigado (Antioquia) en 1782, mort à Bogota en 1864.

Ricaurte, *Antonio,* capitaine, né à Bogota en 1792, mort glorieusement à San-Mateo en 1814. Comme les Girardot, D'Elhuyar, Maza, Ortega, Velez, il faisait partie de cette brillante pléiade d'officiers que le Cundinamarca envoyait libérer le Venezuela en 1813, aux ordres de Bolivar. Il combattit vaillamment à la Grita, Carache, Niquitao, Horcones, Mirador de Solano, Barbula et Trincheras. Chargé de garder un dépôt considérable de munitions à *San-Mateo,* sur la rive orientale du lac de Valencia (Venezuela), il congédia ses soldats à l'approche de troupes espagnoles, trop nombreuses pour songer à leur opposer quelque résistance, et lorsque celles-ci, commandées par *Boves,* un tigre ivre de sang et de butin, se ruèrent sur la maison et l'envahirent de tous côtés, *Ricaurte* mit courageusement le feu aux poudres et sauta avec plusieurs centaines d'ennemis. Cet acte d'héroïsme, dont il y a peu d'exemples dans les fastes de l'humanité, fut une double et grande victoire et par le ravage causé dans les files ennemies et par l'effet moral produit sur l'esprit des populations, encore hésitantes. L'art et la poésie se sont disputé l'honneur de transmettre à la postérité un si noble exemple de patriotisme et d'abnégation. Du reste, Ricaurte avait appris dès le berceau à aimer la patrie et la République; son père fut un des principaux promoteurs de l'indépendance, et ses frères, parmi lesquels excella le général *Joaquin Ricaurte,* comptèrent tous dans le nombre des plus vaillants défenseurs du drapeau républicain.

Rizo, *Salvador*, majordome et dessinateur en chef de l'expédition scientifique de Mutis; il mérita d'être recommandé spécialement par ce savant au gouvernement espagnol. Ayant pris part à l'insurrection de 1810, il fut fusillé par les Espagnols en 1816. Parmi les individus qui faisaient partie de cette fameuse expé-

dition et auxquels nous n'avons pas consacré un article spécial, nous devons citer : ***José Maria Carbonel*** et ***José Maria Serna***, officiers, fusillés par les Espagnols ; ***Francisco Javier Matis***, ***Francisco Villarroel***, ***Manuel Martinez***, ***Nicolas Cortès***, ***Antonio Barrionuevo***, ***Mariano Hinojosa***, ***Pedro Almanza***, ***Camilo Quesada*** et ***José Joaquin Pérez***, peintres de l'expédition.

Torres, *Camilo*, jurisconsulte, né à Popayan en 1766, fusillé à Bogota par Morillo en 1816. Il suivit la carrière des lois, parce qu'il ne se sentait pas d'inclination pour celle de l'Église, les seules qui étaient accessibles aux jeunes Américains sous la domination espagnole. Il obtint son inscription au barreau de Bogota et se fit une telle réputation d'honnêteté, par l'austérité de sa vie et la sévérité de ses principes, qu'il avait mérité le surnom de Caton bien avant l'époque où il prouva qu'il l'était en effet par la trempe de son caractère et la force de ses convictions. Nourri de la lecture de Cicéron, il s'attacha à ressembler au tribun romain, et ses plaidoiries, au dire des contemporains, étaient dignes de figurer à côté de celles des plus grands avocats. Il était fort aimé et respecté par tous, à commencer par les vice-rois, qui souvent eurent recours à ses lumières. Il rédigea le ***Mémorial des griefs*** de la colonie, qui servit de base à la Déclaration de l'indépendance. Son style sobre, précis et d'une grandeur simple et majestueuse, fait de cette page un des plus beaux documents de l'histoire de Colombie. Élu président des provinces-unies de la Nouvelle-Grenade, il devina dans le Bolivar décrié et fugitif de 1813 le libérateur d'un continent : il ignorait la jalousie et, dans son cœur noble et digne, ne pouvait prendre place aucun sentiment mesquin. Il reçut la mort avec le même stoïcisme sévère et la même sérénité qui avaient été les règles de sa vie. Sa tête, détachée du corps, fut clouée dans un endroit public de la ville de Bogota, où elle pourrit mangée par les vers et les oiseaux de proie... Jamais avocat ne plaida une cause avec de plus nobles accents, jamais aucun tribun ne fut plus éloquent ni ne demanda au ciel d'une manière plus déchirante et plus efficace justice et vengeance, que le crâne décharné de cet homme vertueux et éminent cloué au pilori par l'infâme Morillo !

Valenzuela, ***Eloy***, prêtre et botaniste, né à Giron en 1756, mort en 1811. Pendant longtemps sous-directeur de l'expédition scientifique, il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres la ***Flore de Bucaramanga***, d'un mérite peu commun. De même que son frère ***Miguel***, jurisconsulte, impliqué dans la conspiration de 1794 et transporté pour ce fait en Espagne, il embrassa la cause de la République avec ardeur. *Crisanto* (1777-1816) et ***José Ignacio*** (1772-1853), cousins germains des deux autres, figurent aussi

parmi les pères de la patrie colombienne. Le premier paya de sa vie le périlleux honneur d'avoir été le secrétaire du premier Congrès fédéral, le secrétaire du Sénat et le ministre des affaires étrangères des Provinces-Unies de la Nouvelle-Grenade. Le second fut un magistrat intègre, qui fournit une longue carrière, et dont le fils, M. *Teodoro Valenzuela,* a représenté la Colombie à l'Équateur et au Pérou.

Villavicencio, *Antonio,* général, né à Bogota, d'autres disent à Quito. De même que son frère d'armes *Carlos Montufar,* marquis de Selva Alegre, il appartenait à la première noblesse castillane (il était comte), avait été un officier distingué de la marine espagnole, et jouissait d'une certaine influence dans la cour. Il fut nommé commissaire royal par la régence de Cadix et devait aller solliciter de nouveaux subsides pour continuer la guerre contre Napoléon en 1809; mais lui, jeune, brillant, ami de la liberté, partout où il arriva, à Caracas comme à Carthagène et à Bogota, il épousait la cause de la République, qu'il sut défendre jusqu'au dernier moment. Ce beau « fiancé de la liberté » inaugura la lugubre série des fusillades dont Bogota fut le théâtre en 1816. La liste des martyrs de la liberté devait contenir toute sorte de noms, des généraux, des savants, des nobles comme ceux des marquis de *San-Jorge* et *Selva Alegre,* le comte de *Casa-Valencia* et même des femmes comme *La Pola,* cette belle et jeune mariée qui marcha sans crainte vers l'échafaud, heureuse de mourir pour sa patrie et de souffrir le même supplice que son fiancé *Alejo Savarain,* exécuté sous ses yeux, par un raffinement de cruauté dont seuls ces tigres étaient capables.

Zea, *Francisco Antonio,* né à Medellin en 1770, mort à Bath (Allemagne) en 1822. Pour donner une idée de ce Colombien illustre et comme naturaliste et comme homme politique, il nous suffit d'indiquer sommairement les jalons de cette existence si noblement remplie. Elevé à Bogota, il prit part aux travaux de l'expédition scientifique, dans la section de botanique, jusqu'en 1794, époque à laquelle il fut déporté avec *Narino* et ses autres coaccusés en Espagne. Il fut enfermé dans le fort de San-Sébastien de Cadix avec *Sandino, Pradilla* et quelques autres compagnons d'infortune, où, pendant quatre ans, ils demandèrent en vain d'être jugés. Mis en liberté à l'occasion d'un anniversaire, il appela bientôt l'attention publique par ses écrits dans le *Mercurio,* journal madrilène, et obtint une bourse qui lui permit de voyager en France pendant deux ans. En 1803, il mérita d'être nommé professeur suppléant de botanique, et à la mort de Cavanilles (1804), il fut jugé digne de lui succéder dans la direc-

tion du Jardin botanique de Madrid. Pendant ce temps-là, il redigeait le *Semanario de Agricultura,* publication spéciale fort estimée. En 1808, il siégea comme représentant de l'Amérique centrale au Congrès de Bayonne, et devint plus tard ministre de l'intérieur du roi Joseph Bonaparte. En 1814, il se réfugia à Londres, où il continua de faire plusieurs publications en faveur de l'indépendance américaine, jusqu'à ce que, voulant prêcher d'exemple, il s'embarqua pour aller se joindre à Bolivar et prendre part à l'héroïque expédition des Cayes (1816). Il fit toute la campagne du Venezuela comme intendant général de l'armée. Il publiait, entre deux actions de guerre, le *Correo del Orinoco,* et s'attachait à organiser un gouvernement sérieux. Président du Congrès d'Angostura (1819), vice-président de la République, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Colombie à Londres (1821), il marqua tous ses actes d'un cachet de grandeur et de supériorité incontestables. Savant distingué, admirable orateur, écrivain élégant et diplomate habile, il excella en tout. Ses discussions avec les auteurs de la *Flore du Pérou* et ses nombreux travaux agronomiques, son discours d'ouverture du Congrès d'Angostura, le manifeste du Congrès général de la Colombie aux peuples des deux mondes et ses communications diplomatiques, sont là pour attester la stricte vérité de nos affirmations. Zea a été le Franklin de l'Amérique du Sud.

XIXe siècle.

Acosta, *Joaquin,* colonel d'ingénieurs, né à Guaduas en 1800, mort en 1852. Enrôlé dans une compagnie de cadets en 1819, il fit la campagne du Cauca. Officier d'état-major fort distingué, il fut promu après sa mort au grade de général. Habile diplomate, il représenta la Nouvelle-Grenade comme chargé d'affaires à l'Équateur (1837-1838) et aux Etats-Unis (1842-1843) et dirigea de 1843 à 1845 le ministère des affaires étrangères ; géographe et historien, c'est un des hommes utiles qui ont servi leur pays avec le plus d'éclat par ses remarquables travaux historiques et archéologiques, par ses savantes communications à l'Académie des sciences de Paris, dont il était membre correspondant, et par la carte géographique du pays qu'il dressa. Il fit à Paris (1849) une réimpression des principales études publiées par *Caldas* dans son *Semanario de la Nouvelle-Grenade,* et publia, sous le titre modeste de *Compendio historico del Descubrimiento y Coloniza-*

cion de la Nueva-Granada, le premier volume d'une histoire générale de la Colombie, œuvre très remarquable à plus d'un titre et que sa mort laissa inachevée. Vrai philanthrophe, il fut tant qu'il vécut la providence de la petite ville où il était né, et, dans son testament, il laissa plusieurs legs importants aux hôpitaux, aux bibliothèques publiques et à l'école militaire de Bogota.

Ancizar, *Manuel,* jurisconsulte, né à Bogota en 1819. Ses parents, qui étaient d'origine espagnole, s'enfuirent à la nouvelle du triomphe de Boyaca avec leur enfant nouveau-né. Il fut élevé à Cuba et habita pendant quelque temps le Venezuela. Le général Mosquera, lors de sa première présidence, l'appela dans le pays, où il a vécu depuis. Chargé d'affaires de la Nouvelle-Grenade dans les républiques du Pacifique en 1853, et plusieurs fois ministre des affaires étrangères, il jouissait dans toute l'Amérique latine d'une grande réputation comme diplomate habile et écrivain châtié et élégant. Il a laissé plusieurs études remarquables éparpillées dans les journaux, et la *Pérégrination d'Alpha,* une description des provinces du nord de la République, qu'il parcourut comme membre de la Commission chorographique présidée par le général *Codazzi;* un *Traité de Psychologie,* etc. Professeur de droit international à l'Université nationale, ses leçons étaient fort goûtées de la jeunesse, qui le vénérait autant qu'elle l'aimait. Il vient de mourir à Bogota, où on lui fit un modeste enterrement civil d'après sa dernière volonté, car il était l'un des plus grands apôtres de la libre-pensée en Colombie. Sa veuve, née *Agripina Samper,* est un poète et un écrivain aussi modeste qu'élégant. Elle signe ses productions du pseudonyme de *Pia-Rigan.*

Anzoategui, *José Antonio,* général, né à Barcelone du Venezuela en 1789. Il fit toutes les campagnes de Venezuala depuis 1813 et gagna sur le champ de bataille de Boyaca le grade de général de division. Il mourut un mois plus tard, à Pamplona (1819), alors qu'il allait commander l'armée libératrice du Nord-Est. C'était un militaire fort capable et un noble cœur. Sa mort prématurée fut pleurée et par ses soldats qui l'aimaient beaucoup et par la Colombie qui perdait en lui l'un de ses plus brillants défenseurs.

Arboleda, *José Rafael,* né à Popayan en 1797, mort à Pise (Italie) en 1831. Homme de lettres, secrétaire de la première légation colombienne accréditée dans les républiques du Pacifique en 1822, sénateur en 1827, il acquit une grande renommée comme orateur parlementaire. Son fils *Julio,* poète et orateur distingué, plusieurs fois député et sénateur, et candidat à la présidence de la République ; étant gouverneur du Cauca en 1861, il battit à Tulcan l'armée étrangère, qui avait envahi notre territoire, et fit

prisonnier le général *Garcia Moreno,* président de l'Équateur, qu'il remit en liberté sans avoir réclamé la moindre indemnité à l'occasion de cette injustifiable invasion. Poète, son poème *Gonzalo de Hoyon* contient des beautés littéraires hors ligne; orateur parlementaire, le discours qu'il prononça comme président du Sénat, en 1855, en donnant l'investiture au président Mallarino, est un morceau oratoire de premier ordre; homme politique, il professait les principes espagnols de la répression à outrance et se fit remarquer dans le Cauca par la cruauté de ses procédés. Il était né à Telembi en 1817, et mourut assassiné, en 1862, par un individu dont il avait fusillé le père à Popayan. *Sergio,* frère de ce dernier, est un publiciste de grand talent et l'un des *leaders* du parti conservateur, qu'il a représenté plusieurs fois à la Chambre et au Sénat.

Arosemena, *Mariano,* chargé d'affaires de la Nouvelle-Grenade au Pérou en 1851-1852. Il appartenait à une famille de Panama, dont quelques membres ont figuré avec éclat dans le barreau, la diplomatie et la tribune parlementaire, tels que *Justo,* docteur en droit. Très avantageusement connu par ses *Études sur les Constitutions de l'Amérique latine* et autres ouvrages de jurisprudence. La Constitution actuelle de la Colombie a été signée par lui comme président de la Convention nationale (1863). Il a représenté avec éclat la Colombie aux États-Unis, en Angleerre, en France et dans plusieurs républiques de l'Amérique du Sud. C'est un écrivain consciencieux, dont le style est d'une concision et d'une clarté très justement appréciées. *Pablo,* fiscal (procureur) de la Chambre de représentants qui soutint l'accusation contre le président Mosquera devant le Sénat (1867). Citons aussi parmi les diplomates célèbres de la Colombie *Manuel José Hurtado*, *Juan de Francisco Martin*, *J.-M. Tores Caicedo*, etc.

Bermudez, *José Francisco,* général, né à Cumana en 1782. Ce bouillant officier, émule de Bolivar dans le Venezuela, arriva comme lui à Carthagène après les désastres de 1814, et servit avec éclat la cause de l'indépendance. Chargé de la défense de la Popa, pendant le siège de Carthagène, ce fut lui qui conçut le hardi projet, réalisé par les patriotes non sans précipitation, de traverser la ligne du blocus et d'aller mourir en mer ou en combattant, plutôt que de se rendre. Réuni à Bolivar sur l'hospitalière terre d'Haïti, ses prétentions au commandement en chef faillirent faire avorter cette héroïque expédition des Cayes que guida Bolivar, grâce à l'appui de Zea, Marimon, Duran, les Pinerez et les autres Grenadins qui en faisaient partie. Réconcilié plus tard avec le libérateur, il contribua puissamment au triomphe éclatant de Carabobo (1821); il reprit sa ville natale

aux Espagnols, et lorsque Paez proclama la séparation du Venezuela, il s'insurgea contre lui et mourut victime de son amour pour les gloires et l'intégrité de la grande patrie colombienne. Cet héroïque général, dont le nom a été donné récemment à l'un des États de la fédération venezuelienne, mourut assassiné à Cumana en 1831.

Alzate (d'Antioquia). La mère des vaillants patriotes qu'illustrèrent ce nom les présenta très jeunes au général *Cordova* pour en faire des soldats de la liberté : *Juan Nepomuceno, Miguel Antonio* (général), *Rafael* et *Salvador* (colonel). Ils se distinguèrent tous dans la guerre de l'indépendance. Les faits de cette nature peuvent donner une idée de l'enthousiasme patriotique des populations à cette époque brillante de notre histoire.

Barriga, *Tomas,* colonel, né à Bogota en 1773. Il servit avec abnégation la cause de l'indépendance. Ayant été fait prisonnier à Cachiri, sa vie fut épargnée; mais il fut condamné à servir comme simple soldat dans l'armée espagnole jusqu'en 1819, qu'il déserta. Ses fils, tous trois généraux et des libérateurs du Venezuela, se firent remarquer par leur vaillance et par la beauté martiale de leur maintien. *Isidoro* (1802-1850), qui épousa à Quito la veuve du maréchal Sucre-*Joaquin* (1804-1854), ministre de la guerre sous la première administration du général Mosquera, et *Valerio-Francisco* (1800-1863), sénateur, quatre fois ministre de la guerre et l'une des plus nobles et sympathiques figures de nos vétérans de la grande guerre.

Bolivar, *Simon,* père et fondateur de la Colombie, libérateur du Pérou, créateur de la Bolivie et le plus grand capitaine de l'Amérique, né à Caracas le 24 juillet 1783, mort à Sainte-Marthe le 17 décembre 1830. Sa biographie ne peut pas être enfermée dans quelques lignes, car c'est l'histoire du continent sud-américain de 1813 à 1826; c'est l'histoire glorieuse de l'ancienne Colombie (1821-1830) qu'il fonda et qui cessa d'exister avec son dernier soupir. Nous nous contenterons donc de donner ici une simple exquisse de cette grande figure. Bolivar était de petite taille, mais robuste et capable de supporter les plus grandes fatigues. Ses yeux, larges, noirs et vifs, annonçaient une âme de feu ; il avait le nez aquilin et bien fait, le front haut comme les hommes de génie, le visage long et le teint bruni par le soleil des tropiques. Il joignait à la bravoure qui fait mépriser le danger la prudence qui sait le mesurer pour le mieux combattre. Porté rapidement au premier grade militaire, il eut, comme Napoléon, l'art de distiguuer les capacités et de les mettre chacune à sa place, et, comme lui encore, il eut le talent de ces mots heureux qui font oublier une grande infortune, ou qui payent à peu de

frais un service éminent. Ses proclamations, ses allocutions à l'armée sont des modèles de style oratoire militaire, ardent et passionné, tel qu'il le fallait pour éveiller des masses engourdies par une longue servitude. Son désintéressement, si soupçonné pendant sa vie, apparaît aujourd'hui comme la plus éclatante de ses vertus. Comme la plupart des héros de cette grande épopée, il était riche, riche à millions, et mourut dans la pauvreté. Ses défauts, pour nous servir d'une phrase si souvent employée, étaient les défauts de ses qualités : il commandait en maître, mais il n'aspira jamais à la couronne, et il était sincère lorsqu'il affirmait qu'il prisait son titre de libérateur par-dessus toutes les distinctions inventées par la vanité humaine. Ses projets de couronnement, si souvent décriés, furent seulement l'œuvre de quelques âmes basses ou égarées de son entourage, les mêmes qui le poussèrent à la dictature en 1828 et dont les excès expliquèrent, s'ils ne justifièrent pas aux yeux des vrais républicains d'alors, l'horrible attentat du 25 septembre. Mais ces fautes disparaissent devant la majesté de l'œuvre accomplie : elles ne peuvent ternir cette gloire si resplendissante et si pure. Et nous en sommes fiers, à juste titre, nous autres Colombiens qui avons accueilli en frère le proscrit de 1813 et l'avons aidé à conquérir ce beau titre de libérateur que lui accorda le Venezuela reconnaissant; qui l'avons soutenu à Haïti en 1816 et salué chef suprême en 1819; qui l'avons aidé à reconquérir de nouveau le Venezuela en 1821, à libérer le Pérou en 1824, et qui gardons pieusement son souvenir avec le nom qu'il nous légua, en même temps que l'horreur des tyrans et l'amour de la liberté !

Briceño. — Il y eut trois généraux de ce nom, tous Vénézuéliens : *Justo,* qui fit la campagne d'Orient avec *Marino,* celle de l'Orénoque avec *Piar* et celle de Boyaca avec Bolivar. *Emigdio* (1800-1874), qui servit aux ordres d'*Urdaneta* et, ayant été fait prisonnier après le désastre de La Puerta, fut condamné à mort; mais il réussit à s'évader et se cachant dans les bois, il fut réincorporé à l'armée libératrice en 1819. Lors de la dissolution de l'ancienne Colombie, ce vaillant officier opta pour la nationalité grenadine, qu'il servit avec dévouement dans plusieurs postes importants. *Pedro Briceño Mendez* (1794-1836), fidèle ami et secrétaire du libérateur; il l'accompagna partout, depuis 1813 jusqu'à sa mort. Plusieurs fois sénateur et ministre de la guerre, cet officier supérieur a été justement surnommé le maréchal Berthier de Bolivar.

Brion, *Luis*, amiral. Riche armateur de l'île de Curaçao, il se dévoua, à l'instar de son infortuné compatriote le général *Manuel Carlos Piar*, à la cause de l'indépendance américaine. La Colombie lui conféra le grade d'amiral et lui a voué la reconnaissance

la plus grande et la mieux méritée. Il prit part à l'expédition des Cayes et, manœuvrant habilement avec sa petite flotte, il parvint à libérer l'Orénoque et à assurer par là le triomphe des insurgents. Il siégea au congrès d'Angostura, qui proclama l'union de la Nouvelle-Grenade et du Venezuela, sous le nom de République de Colombie, et contribua puissamment à la libération du Magdalena et du littoral de l'Atlantique. Lorsqu'il croyait pouvoir se reposer de tant de sacrifices et de fatigues, la mort vint le surprendre dans son pays natal, en 1820.

Buitrago, *José Maria,* colonel, né à Tunja en 1770. Il fit ses premières armes dans la guerre civile du Cundinamarca en 1812, et accompagna, à l'époque de la reconquête, le général *Serviez* à Casanare. Fait prisonnier par les Espagnols, il fut condamné aux galères, où il resta jusqu'en 1819. Mis en liberté, il présenta ses quatre enfants au général Bolivar, qui les enrôla dans l'armée libératrice du Venezuela. Parmi eux se distinguèrent : *Francisco de Paula,* colonel, mort à Tescua en 1840; *Marcelo,* général,chef d'état-major fort remarquable, plusieurs fois député et sénateur, mort à Bogota en 1869.

Caicedo, *Domingo,* général, né à Bogota en 1783, mort en 1843. Envoyé en Espagne pour porter les plaintes de la colonie aux pieds du trône, il se trouva au milieu des événements créés par l'abdication de Charles IV et de Ferdinand VII. Il prit les armes contre Napoléon et se distingua dans plusieurs rencontres; siéga dans les Cortès de Cadix et fut élu secrétaire de cette grande assemblée. En apprenant les événements de 1810, il s'empressa d'abandonner l'Espagne et d'aller mettre son épée au service de son pays. Il accompagna Nariño dans son gouvernement, en 1812, et prit part aux divers combats qui précédèrent la reconquête. Fait prisonnier par les Espagnols, il racheta sa vie à prix d'or, et le triomphe de Boyaca le trouva de nouveau sous les drapeaux comme chef de la contre-révolution à Neiva. Gouverneur de cette province qu'il organisa, ministre de l'intérieur du général Bolivar, vice-président de la République, il se montra toujours généreux, digne et respectueux des lois de son pays.

Camacho, *Salvador,* jurisconsulte, né à Chire (Casanare) en 1791, mort à Bogota en 1860. Il faisait son droit à Bogota lorsque éclata la révolution de 1810, et, comme tous ses condisciples, il s'enrôla dans la milice urbaine. Il prit part à la conspiration dite de La Pola, en 1817, mais il réussit à échapper aux Espagnols. Membre remarquable du Congrès du Cucuta (1821), de la Convention d'Ocana (1828) et du Sénat de la Nouvelle-Grenade, il se distingua toujours par son honnêteté et sa loyauté. Son fils, *Salvador Camacho Roldan,* qui est considéré comme l'une des

plus grandes illustrations modernes de la Colombie, a occupé comme suppléant la présidence de la République, pendant quelques jours, en 1868, et refusa la candidature à cette place éminente en 1874.

Castillo y Rada, *José Maria,* économiste, né à Carthagène en 1776, mort à Bogota en 1835. Membre du triumvirat en 1814, secrétaire d'État aux finances de l'ancienne Colombie, il professait des idées économiques fort avancées pour son temps et fut un des hommes d'État les plus remarquables des administrations Bolivar et Santander. Il sauva la vie de ce dernier, celle de *Florentino Gonzalez* et d'autres, que l'entourage haineux du Libertador avait voués à une mort certaine à l'occasion de l'attentat du 25 septembre. Son frère *Manuel* (général) était gouverneur de Carthagène en 1815 et fut fusillé par les Espagnols.

Codazzi, *Agustin,* général, né à Lugo (Italie), mort à Espiritu-Santo (Magdalena) en 1859. Cet illustre géographe entra au service de la République comme officier d'artillerie en 1818, et s'appliqua presque exclusivement depuis lors à relever le cours de plusieurs fleuves et à réunir des matériaux pour dresser la carte géographique du pays. Il résida pendant plusieurs années au Venezuela, dont il publia la carte et une géographie, qui est encore la description la plus complète qui existe de cette République. Rappelé par le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, il s'occupait depuis plusieurs années des travaux de la Commission chorographique permanente, dont il était le chef, lorsque la mort vint le ravir au pays dont il avait fait sa seconde patrie. Ses manuscrits servirent à M. *Felipe Pérez* pour écrire la géographie des États-Unis de Colombie (1863), et ses travaux goédésiques à M. *Manuel Ponce de Léon* pour dresser la grande carte géographique du pays, publiée chez Erhard. Ses travaux sont trop bien appréciés du monde scientifique pour que nous insistions autrement sur les mérites relevants de ce géographe, dont la mémoire nous est doublement chère.

Cordova, *José Maria,* général de division, né aux environs de Rionegro (Antioquia) en 1799, mort assassiné par un officier irlandais en 1829. Dans la première partie de cette étude, nous avons eu occasion de parler de ce jeune et brillant paladin de la grande guerre : nous l'avons vu saluer comme le libérateur du Magdalena et d'Antioquia, comme le vainqueur d'Ayacucho, sur le front duquel *Sucre* plaça la couronne de laurier en or massif que le Pérou reconnaissant lui avait décernée... Nous n'aurions rien à ajouter ici. Il était beau, généreux et, quoique fort jeune, avait déjà le plus haut grade de l'armée. Sa mort était jurée, et il le savait si bien que, peu d'instants avant de livrer la désastreuse

bataille du Santuario contre l'armée du gouvernement aux ordres du général *O'Leary*, un de ses fidèles lui avait dit : « Général, il est impossible de vaincre. — Sans doute, lui répondit-il, mais il n'est pas impossible de mourir ! »

D'Evereux, *Juan,* général irlandais. Il organisa et commanda cette « légion irlandaise » dont la bravoure suppléait au nombre et qui rendit de si éminents services à la cause de l'indépendance. Dans l'impossibilité où nous sommes de consacrer une mention à chacun de ces chefs, nous citerons ici parmi les Anglais auxiliaires, les noms des généraux *Miller Hallowes, Gregorio Mac Gregor, Carlos D. Minchin, Tomas Murray, Juan O'Brien, Daniel F. O'Leary, Juan Uslar* et *Enrique Weir*, les colonels *Luis Flegel* et *Felipe Mauricio Martin* (Polonais), *Santiago Fraser, Alejandro Macaulay, Tomas Manby, Jaime Rook*, dont la bravoure devint proverbiale, *Guillermo Smith, Santiago Stuard, Belford Hinton Wilson*, etc.

Fabrega, *José*, général. Il proclama, comme chef suprême de l'Isthme, son indépendance de l'Espagne, le 28 novembre 1821. Accompagné des généraux *José Antonio Miro* et *Tomas Herrera,* tous originaires de Panama (ce dernier vice-président, chargé du pouvoir exécutif en 1854) ; il réduisit à l'impuissance les derniers représentants du pouvoir espagnol dans l'Isthme et contribua puissamment à l'indépendance de l'Amérique centrale et du Pérou.

Fortoul, *Pedro,* général de division, né à Cucuta en 1780, mort en 1837. Il prit une part active et fort importante aux campagnes de l'indépendance, sur les frontières du Venezuela, de 1812 à 1821, et aida puissamment à l'organisation de la République de Colombie comme intendant du département de Boyaca.

Gaitan, *José Maria,* général, né à Bogota en 1800, mort en 1868. Il fit en qualité de cadet la campagne de Pasto avec Nariño. Fait prisonnier, il parvint à s'évader et à se réunir à Bolivar en 1818. Il était des libérateurs du Cundinamarca, du Venezuela, de Quito et du Pérou. A Ayacucho, il fit prisonnier le maréchal Canterac.

Herran, *Pedro Alcantara,* général, né à Bogota en 1800, mort en 1872. Des libérateurs de Quito et du Pérou. Plusieurs fois sénateur, ministre de la guerre, il fut élu président de la République pour la période administrative de 1841 à 1845. Son frère *Antonio,* prélat d'une grande vertu, fut l'avant-dernier archevêque de de Bogota.

Lacroix, *Louis Peru de,* général, né à Montélimar (France), mort en 1837. Il accompagna Murat à Naples et fit la campagne de Russie. Après la chute de Napoléon, il mit, comme plusieurs autres officiers du premier Empire, son épée au service de la

cause américaine. Il a laissé des Mémoires dont on a publié quelques extraits sous le titre d'*Éphémérides colombiennes*. Parmi les militaires français qui se distinguèrent dans la guerre de l'indépendance, nous devons citer le général *Manuel Serviez*, le colonel *Pedro Labatut*, etc.

Lopez, *José Hilario*, général, né à Popayan en 1796, mort à Neiva en 1869. Il était un enfant encore quand il prit les armes en 1811; il gagna un à un tous les grades militaires. Son sang-froid, son courage ne se démentirent jamais; fait prisonnier à la Cuchilla-del-Tambo, on tira au sort ceux qui devaient être fusillés, et il sortit de l'urne un bulletin de mort. Il en fit une cigarette, à l'instar de *Rafael Cuervo*, — un vrai type du courage chevaleresque et sublime de cette époque malheureuse de notre histoire, — son compagnon d'infortune, et il fumait tranquillement son sort, comme il disait, lorsque parvint l'ordre d'épargner leur vie, quelques moments avant l'exécution. Porté par les réformateurs de 1849 à la présidence de la République (1849-1853), il réalisa la plus grande partie du programme libéral et eut l'honneur de signer, entre autres décrets mémorables, celui qui abolissait à jamais l'esclavage dans la Nouvelle-Grenade (1851).

Mallarino, *Manuel Maria*, docteur en droit, né à Cali en 1808, mort à Bogota en 1872. Orateur fort remarquable. Plusieurs fois sénateur, ministre des affaires étrangères en 1845, président de la République de 1855 à 1857, il fut un modèle de tolérance et de distinction.

Maza, *Hermogenes*, général, né à Bogota en 1796, mort en 1855. Il était de ce brillant cadre d'officiers de l'armée auxiliaire que le Cundinamarca envoya au Venezuela en 1813, et fit presque toutes les campagnes de l'indépendance. Depuis son enfance, il avait juré une haine mortelle aux Espagnols, et il tint parole, au point d'égaler, en fait de fusillades et d'exécutions, ses ennemis eux-mêmes. Jusqu'à quel point était-il nécessaire de déclarer une *guerre à mort* et sans quartier aux Espagnols, nous ne saurions le dire; mais il nous semble que cette déclaration, faite par Bolivar et signée des deux mains par Maza, Arismendi et autres chefs, si peu excusable au point de vue humain, n'est pas sans offrir certains caractères d'une vraie grandeur, au point de vue de l'histoire. En effet, la guerre à mort fut déclarée alors que les Espagnols dominaient partout et que les patriotes, refoulés vers les llanos de Casanare, pouvaient croire leur cause complètement perdue.

Mires, *José*, général. Il figura avec gloire parmi les Espagnols qui, indignés des procédés des sbires de Ferdinand VII en Amérique, prirent le parti de l'indépendance. Nous citerons, dans le nombre,

Campo Elias, le célèbre guerrillero, les colonels *José Maria Moledo, Andres Cortes Campomanes* et *Manuel Villapol*, le général *José Sarda*, etc.

Montilla, *Mariano* et *Tomas*, généraux, nés à Caracas. Ces deux frères prirent une part fort importante aux campagnes de la Nouvelle-Grenade, spécialement au siège de Carthagène, dont le premier fut un des trois généraux patriotes qui y commandèrent en chef. Ils faisaient partie de cette brillante pléiade d'officiers que les triomphes de Monteverde au Venezuela firent embarquer pour Carthagène, où ils se couvrirent de gloire, tels que les trois frères *Carabano*, les frères *Monagas*, etc.

Marquez, *José Ignacio de*, jurisconsulte, né à Ramiriqui en 1790, mort à Bogota en 1878. Il occupa plusieurs postes importants dans la magistrature, présida le Congrès de Cucuta (1821) et fut élu président de la Nouvelle-Grenade pour la période de 1837 à 1841. Il vécut depuis lors retiré de la politique. Parmi les illustrations de la magistrature colombienne, citons les docteurs *Alejandro Osorio, Rufino Cuervo, Ezequiel Rojas, Miguel Chiari, Juan Manuel Pérez, Bartolomé Calvo, Jorge Gutiérrez de Lara, José Araujo, Demetrio Porras* et *Juan Agustin Uricoechea.*

Mosquera, *Tomas Cipriano de*, général, né à Popayan en 1798, mort en 1878. Enrôlé comme cadet en 1815, il monta rapidement en grade ; il n'avait que trente et un ans lorsqu'il fut fait général par Bolivar, dont il fut le dernier chef d'état-major et l'ami intime. Élu président de la République, pour la première fois, en 1844, son administration (1845-1849) est une des plus fécondes et des plus brillantes. En 1861, il prit avec *Lopez* et *Obando*, la tête du mouvement insurrectionnel contre le président *Ospina*, qui donna le triomphe aux libéraux. Il fut élu président par la Convention nationale (1863); il représentait la Colombie en France lorsque, aux élections populaires de 1866, il fut réélu par une grande majorité. Ébloui par le prestige et la popularité dont il jouissait, il crut un moment qu'il pouvait aspirer au commandement suprême et sans contrôle. Le 29 avril, il déclarait le Congrès dissous et s'investissait de facultés extraordinaires : le 23 mai suivant il fut mis en prison, sans coup férir, par le général *Santos Acosta*, second suppléant du président, qui prit possession de la présidence devant la Cour suprême fédérale. Jugé et condamné par le Sénat à trois années de bannissement, le général Mosquera retourna au pays à l'expiration de sa peine et jouit jusqu'à sa mort des pensions et des honneurs que le Congrès lui avait décrétés. Malgré tout ce qu'il y a à reprendre dans la vie du général Mosquera, il restera comme une des plus grande figures de l'Amé-

rique espagnole. Parmi les généraux des derniers temps, nous pouvons citer comme s'étant plus ou moins distingués : *Santos Gutiérrez*, *Santos Acosta*, *Juan Nepomuceno Rico* et *Sergio Camargo* de Boyaca; *Leonardo Canal* et *Solon Wilches*, de Santander; *Julian Trujillo*, *Joaquin Riascos*, *Ramon Santo-Domingo Vila*, ministre de Colombie en France, *Eliseo Payan*, etc.

Murillo Toro, *Manuel*, docteur en droit, né à Chaparral en 1816, mort à Bogota en 1880. D'une famille fort modeste, il parvint à faire ses études à force d'expédients, jusqu'à obtenir le grade de docteur. Il débuta comme journaliste à Sainte-Marthe, et nommé successivement député, gouverneur de province, secrétaire d'État et, par deux fois, président de la République, il devint le chef civil du parti libéral, dont le chef militaire était Mosquera. Quoique à peine couché dans la tombe, il laisse un nom que l'immortalité fait déjà briller de son auréole. Citons ici au nombre des principaux journalistes de la Colombie, *Ricardo Vanegas*, *Vicente Herrera*, *José-Maria Samper*, *Manuel Maria Madiedo*, *Prospero Pereira Gamba*, *Ricardo Becerra*, *Felipe Pérez*, *Carlos Holguin*, *Lino Ruiz*, etc.

Neira, *Juan José*, général né à Guateque en 1793, mort à Bogota en 1841. Il fut du nombre de ceux qui ne désespérèrent point du salut de la patrie, alors qu'elle succombait sous les armées des pacificateurs. Il maintint en haut, avec *Genaro Vasquez*, *Juan N. Moreno*, les frères *Almeidas* et *Santander*, le drapeau républicain dans les plaines du Casanare. Fait prisonnier par les Espagnols, il allait, les bras liés par derrière, en croupe d'un hussard, lorsque arrivés à un précipice profond où le chemin se rétrécissait, il se jeta d'un mouvement rapide avec son compagnon dans l'abîme. On le crut perdu ; mais il était resté suspendu comme par miracle aux branches d'un arbre où il fut trouvé, déjà sans connaissance, par des paysans. Il mourut héroïquement en défendant la ville de Bogota contre les révolutionnaires en 1841.

Obando, *José Maria*, général, né à Popayan en 1797, mort assassiné en 1861. C'était un des plus terribles partisans espagnols dans le Sud, et il passa avec armes et bagages dans l'armée républicaine, séduit par Bolivar qui eut avec lui une conférence à ce sujet. Sa vie est une suite de mystères que l'histoire aura beaucoup de peine à débrouiller. Il était noble et généreux ; pourtant on l'a accusé d'avoir armé la main qui assassina le grand maréchal *Sucre* (dont la mort, soit dit en passant, ne lui profitait de rien) ; il était courageux jusqu'à la témérité, et pourtant, grâce à la faiblesse de son caractère, il joua un rôle fort malheureux en 1854, année dans laquelle il fut déposé de la présidence de la République, jugé et condamné par le Sénat

comme fauteur du coup d'État du 17 avril. Personne n'a été plus populaire et personne non plus n'a compté des ennemis plus acharnés à sa perte. On l'a représenté tour à tour en Christ et en Néron : « Si jamais on a pu dire avec raison que la vie de l'homme est un drame, dit un de ses biographes, c'est en parlant de cet infortuné général. Tout en lui fut tragique, depuis sa naissance mystérieuse jusqu'à sa mort sanglante; dans toutes les péripéties de sa carrière publique, on croit voir la main de cette divinité implacable que les païens appelaient le Destin. »

Ortega, *José Maria*, général, né à Bogota en 1792, mort en 1860. Ce fut avec les généraux Maza, *Francisco de Paula Vélez*, Paris et autres officiers, l'un des sept survivants de l'expédition libératrice du Venezuela en 1813. Il fut député, sénateur et représenta la Nouvelle-Grenade à l'Equateur comme chargé d'affaires.

Padilla, *José*, général, né à Riohacha en 1778, fusillé à Bogota en 1828. Dans la monographie de l'État du Magdalena, nous avons rappelé les traits saillants de cette glorieuse existence qui, comme celles des hommes les plus éminents de l'époque, devait finir si tristement.

Paez, *José Antonio*, général de division, né à Acarigua (Venezuela) en 1790, mort à New-York, dans l'exil, en 1873. Le récit des hauts faits de ce chef, surnommé le « Lion d'Apure », serait trop long pour être inséré ici, et c'est dommage, car il est tellement fabuleux qu'il dépasse toutes les proportions des plus grands exploits qu'enregistre l'histoire de ce siècle. Malheureusement, ce chef extraordinaire n'était qu'un lancier vulgaire qui ne parvint jamais à faire son éducation, malgré l'élévation de sa fortune. Il s'empara du pouvoir au Venezuela et détacha de la Colombie cette importante section de l'ancienne patrie ; plus tard, il pleura bien amèrement sur les tristes résultats de son ambition, mais le mal était déjà fait, et la Colombie, qui ne voulut voir en lui que le glorieux champion des premiers temps, lui assigna une pension de 30,000 francs, soulageant ainsi la misère de ce glorieux vétéran de la grande guerre, que le Venezuela avait exilé.

Paris, *Joaquin*, général, né à Bogota en 1795, mort en 1868 ; l'un des libérateurs du Venezuela, de Cundinamarca et de Quito. Général depuis 1827, il fut un des officiers les plus distingués de la guerre d'émancipation. Son frère, *José Ignacio*, l'un des plus grands amis de Bolivar, fit faire à ses frais la statue du libérateur par Tenerani, qu'il donna au Congrès de la Nouvelle-Grenade et qui orne un des squares de la ville de Bogota.

Pereira, *José Francisco*, docteur en droit, né à Cartago en 1789, mort à Tocaima en 1863. En 1811, il débuta comme secrétaire de la Junte de Popayan. Commandant des milices de Cartago, il

coopéra à l'indépendance du Cauca. Il régenta la première chaire d'économie politique fondée dans le pays (1820), présenta au Congrès de Cucuta (1821) un projet de Constitution fédérale, et siégea parmi les fédéralistes à la Convention d'Ocaña (1828). Membre de la Convention grenadine (1832), premier ministre des affaires étrangères de la Nouvelle-Grenade et conseiller d'État (1833), il renonça en 1849 la candidature à la présidence de la République.

Pineda, *Anselmo,* colonel, né à Antioquia en 1805, mort à Bogota en 1879. Il servit aux ordres du général Cordova, qu'il accompagna jusqu'à sa mort. Il consacra la plus grande partie de sa vie, une fois la guerre d'émancipation terminée, à la formation d'une bibliothèque exclusivement nationale, qui porte son nom, et qui est le plus important et le plus riche recueil des livres et documents relatifs à l'histoire de la Colombie.

Piñerez, *Gutiérrez de,* riche et notable famille de Mompoz, qui donna plusieurs défenseurs brillants à la cause de l'indépendance, tels que *Gabriel,* mort en combattant contre les Espagnols, en 1815; *German,* mort à Haïti; *José Maria,* colonel; *Juan Antonio,* 1798-1071, et *Vicente,* 1803-1875, tous deux généraux, des libérateurs du Venezuela, de Quito et du Pérou. Ce dernier était, en outre, un orateur remarquable.

Posada-Gutiérrez, *Joaquin,* général, né à Carthagène en 1797, mort à Bogota en 1879. Il faisait son éducation en France, lorsqu'il eut l'honneur d'être présenté à Napoléon Ier en 1814. Il s'engagea dans l'armée libératrice en 1820, et fut un des plus grands amis de Bolivar. Il a publié des Mémoires écrits dans un style élégant et dont la première édition a été complètement épuisée.

Quijano, *Manuel Maria,* médecin et naturaliste, né à Popayan en 1782, mort à Bogota en 1853. Condamné aux travaux forcés par les Espagnols, il eut occasion de soulager beaucoup de misères au bagne, d'où sa réputation le fit rappeler pour donner ses soins au vice-roi Samano qu'il guérit. Employé depuis à l'hôpital militaire, il fut délivré par le triomphe de Boyaca et contribua, autant que le docteur *José Félix Merizalde,* son collègue, à fonder l'école de médecine de Bogota.

Santander, *Francisco de Paula,* général de division, né à San-José de Cucuta en 1792, mort à Bogota en 1840. Enrôlé comme volontaire en 1811, il concourut à plusieurs faits d'armes dans lesquels il se distingua et obtint de l'avancement. Chef de bataillon en 1816, il sauva avec *Serviez,* dans les llanos, ces reliques de l'armée républicaine destinées à devenir le noyau de l'armée libératrice. Mis en rapport avec les chefs vénézuéliens, il attendit Bolivar et eut le rare mérite de ne point songer à le jalouser. Il se

mit à ses ordres, prisant le sort de la République par-dessus toutes ses ambitions personnelles, fort légitimes du reste. La bataille de Boyaca, à laquelle il prit une si belle part que l'on peut dire qu'il la décida, a rendu le nom de Santander presque aussi célèbre que celui de Bolivar. La victoire de Boyaca fut la victoire mère : elle fut le digne couronnement de la gloire militaire de Santander, dont le génie allait se montrer sous un autre jour. En effet, il était avant tout un homme civil, « l'homme des lois », comme l'appelait Bolivar dans ses moments de mauvaise humeur, un surnom qui est devenu son plus beau titre, car il était avant tout l' homme du devoir, et sa devise était : Obéir aux lois, si bonnes, parce qu'elles le sont, si mauvaises, pour en apprécier les inconvénients. Il lui échut en partage la tâche la plus difficile et la moins brillante, car ce n'était pas une petite besogne que celle d'organiser les finances d'un pays qui n'en avait pas, de lever des armées et de se procurer des ressources pour libérer le Venezuela, l'Ecuador et le Pérou. Il y réussit pourtant et d'une façon si heureuse que l'on est vraiment saisi d'admiration aujourd'hui devant l'œuvre colossale qu'il réalisa à force d'ordre, d'économie et d'activité. C'est pourquoi, à mesure que le temps passe et que l'œuvre de Santander est mieux comprise, la gloire de cet éminent homme d'État grandit et se détache d'une façon plus nette et plus éclatante parmi les gloires militaires de l'indépendance américaine. Les amis de Bolivar se sont fait un devoir d'insulter à la mémoire de cet homme illustre : aucun outrage ne lui a été épargné. On l'accuse d'avoir trempé dans la conspiration du 25 septembre, alors qu'il fit tout ce qu'il put pour en dissuader ses amis. et que, pendant *sept ans* qu'il gouverna la Colombie, disposant des ressources immenses que le pouvoir procure toujours à celui qui l'exerce, il lui aurait été possible de supplanter Bolivar, occupé ailleurs, en quoi il n'aurait fait qu'imiter les Marino, les Arismendi ou les Paez. Du reste, le meilleur éloge de Santander se trouve dans la marche suivie par le pays qu'il impulsa dans la vie, car chacun des trois chefs qui se partagèrent l'ancienne Colombie façonna une nationalité dont les fortunes, si diverses, montrent bien à quel point elles héritèrent des vertus et des vices de leurs fondateurs. Lors de la dissolution de l'ancienne Colombie, Santander voyageait en Europe. Il fut élu président de la Nouvelle-Grenade par la Convention de 1831. Les élections populaires qui eurent lieu l'année suivante ratifièrent ce choix, et il occupa la présidence de 1833 à 1837. Nommé sénateur par la province du Socorro (aujourd'hui État de Santander), il siégea au Sénat de 1838 à 1840. Il mourut à quarante-huit ans, après avoir gouverné le pays pendant près de

douze ans, laissant un modèle du magistrat probe, respectueux des lois, d'une simplicité républicaine, non exempte de majesté, qu'il sera difficile d'égaler. Le prince Pierre-Napoléon Bonaparte fut son aide de camp en 1833.

Soto, *Francisco,* économiste, né à Cucuta en 1789, mort en 1845. Il prit les armes, comme tous ceux qui aimaient la patrie le firent à l'époque de la guerre à mort. Il siégea dans plusieurs Congrès et accompagna, comme secrétaire d'État aux finances, le général Santander, dont il fut le meilleur auxiliaire. Parmi ses successeurs dans ce ministère se sont distingués les économistes : *Juan Nepomuceno Gomez, Florentino Gonzalèz, Mariano Calvo, Manuel Murillo Toro, Ignacio Gutiérrez Vergara, José Maria Plata, Tomas Cuenca, Salvador Camacho Roldan, Rafael Nuñez* et *Miguel Samper.*

Soublette, *Carlos,* général, né à Caracas d'une famille d'origine française, il prit part à toutes les campagnes du Venezuela ; il était chef d'état-major de l'armée libératrice à Boyaca. C'était un noble caractère et un diplomate habile. Il mourut à Caracas en 1870.

Sucre, *Antonio José de,* grand maréchal d'Ayacucho, né à Cumana en 1793, mort assassiné à Berruecos, sur le chemin de Quito, où il allait prendre possession du gouvernement de l'Ecuador. Il était à peu près inconnu lorsque Bolivar, qui se connaissait en hommes et savait donner à chacun l'emploi le plus approprié à ses facultés, le choisit en 1820 pour aller commander l'armée libératrice du Sud. L'événement prouva qu'on n'aurait pas pu faire un meilleur choix. Ses victoires de Yaguachi et de Pichincha (1822) annonçaient bientôt l'indépendance de l'Équateur, et celle d'Ayacucho porta au pinacle de la gloire le nom vénéré de Sucre, qui fut créé « grand maréchal d'Ayacucho » par le Pérou reconnaissant. Ce n'était pas un chef vaillant et de bonne volonté, comme il y en avait tant alors. C'était un militaire dans toute l'étendue du mot, un tacticien de premier ordre. Du reste, la correction formait le fond de son caractère : il était blond, bien conformé au physique, froid sans raideur, et *gentleman* jusqu'à la pointe des ongles. Sa générosité envers les vaincus n'eut point de bornes ; sa conduite dans la Bolivie, dont il organisa le gouvernement, fut un modèle de loyauté et de correction républicaines. Il personnifiait mieux que nul autre, tout ce qu'il y avait de plus beau, de plus noble, de plus grand dans cette génération de héros qui donnèrent l'indépendance à l'Amérique.

Urdaneta, *Rafael,* général. Né à Maracaybo en 1789, mort à Paris en 1845. Fit partie de l'armée auxiliaire du Cundinamarca en 1813 et se distingua partout comme un des plus brillants offi-

ciers de l'armée libératrice. Il gagna 20 batailles, ne comptant sous ce rapport d'autre supérieur que Paez qui en gagna 27. Grand ami du libérateur, il fit à son profit le coup d'état de 1830; mais celui-ci refusa d'accepter la dictature qu'Urdaneta lui offrait. La réaction, à la tête de laquelle étaient les généraux *Lopez* et *Obando,* força le dictateur à se soumettre, presque sans effusion de sang, et le général Urdaneta, qui opta pour la nationalité vénézuélienne, continua de servir son pays avec désintéressement et loyauté. Il le représentait en France, lorsque la mort vint le surprendre encore dans la force de l'âge. Il eut un frère, *Luis,* général aussi, fusillé à Panama, et un cousin, le général *Francisco Urdaneta,* né à Montévidéo (Uruguay), qui rendit aussi de très grands services à la cause de l'indépendance.

Vergara, *Estanislao,* docteur en droit, né à Bogota en 1790, mort en 1855. Ministre d'État aux affaires étrangères de l'ancienne Colombie, il acquit la réputation bien méritée d'un diplomate habile et d'un jurisconsulte de première force. Parmi ses successeurs dans ce portefeuille se sont distingués le docteur : *Alejandro Vélez, Lino de Pombo, Manuel Maria Mallarino, Victoriano de D. Paredes, Pedro Fernandez Madrid, Cerbeléon Pinzon, Lorenzo Maria Lléras, Manuel de Jésus Quijano, Manuel Ancizar, Mariano Ospina, Justo Arosemena, Juan A. Pardo, Santiago Perez* et *Felipe Zapata.* Le général *José Maria Vergara,* appartenant à la même famille (1792-1855), était lieutenant-colonel dans l'armée espagnole en 1814 lorsqu'il apprit les événements d'Amérique. Il retourna au pays et se distingua parmi les plus zélés défenseurs de l'indépendance et les plus dévoués amis du libérateur.

Zaldua, *Francisco Javier,* docteur en droit, né à Bogota en 1811, mort en 1882. Le télégraphe vient de nous apporter la nouvelle du décès de cet éminent jurisconsulte qui occupait dernièrement la présidence de la République. Pendant cinquante ans, il régenta la chaire de droit civil à l'École de droit de l'Université nationale; il remplit plusieurs postes importants dans la magistrature, et représentait l'année dernière le Cundinamarca au Sénat. Il arriva à la présidence de la République par le vote unanime de tous les partis politiques, et sa mort est une vraie perte pour la Colombie.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire ancienne.

Acosta (le P. Joseph de), Histoire naturelle et morale des Indes. tant orientales qu'occidentales, traduite en françois par R. Regnault-Cauxois. Paris, 1600.

Acosta (Joaquin), colonel d'ingénieurs. Compendio historico del descubrimiento y colonizacion de la Nueva Granada. Paris, 1848.

Baralt (Rafael M.) **y Diaz**. Resumen de la Historia antigua de Venezuela. Paris, 1841.

Casas (Barthélemi, évêque de Chiapa). Œuvres précédées de sa vie. Paris, 1822.

Cassani (le P. Joseph). Historia de la provincia de Santa Fé, de la Compañia de Jesus y vidas de sus varones illustres. Madrid, 1741.

Castellanos (Juan de). Elegias de varones ilustres de Indias. Madrid, 1589.

Caulin (le P. Antonio). Historia corographica, natural y evangelica de la Nueva Andalucia, provincias de Cumana, Guyana y vertientes del rio Orinoco. Madrid, 1779.

Cieza de Leon (Pedro). La Cronica del Peru. Amberes, 1554.

Gomara (Francisco Lopez). Historia de las Indias y Cronica de la Nueva España. Madrid, 1600.

Groot (José Manuel). Historia eclesiastica y civil de la Nueva Granada. Bogota, 1868-1871.

Gumilla (le P. Joseph), de la Compagnie de Jésus. El Orinoco ilustrado, historia natural, civil y geografica de este gran rio y de sus caudalosas vertientes. Madrid, 1741.

Herrera (Antonio de). Historia general de los hechos de los castellanos en las islas i tierra firme del mar Occeano. Madrid, 1729.

Irving (Washington). History of the Life and Voyages of Christopher Columbus. Paris, 1827. — Voyages of the companions of Columbus. Paris, 1831.

Laet (le sieur Jean de). L'Histoire du nouveau monde, ou Description des Indes-Occidentales. Leyden, 1640.

Martir (Petrus ab Angleria). De insulis nuper inventis. Occeanea decas. Legatio Babilonica. Poemata. Seville, 1511.

Munoz (Juan Bautista). Historia del Nuevo Mundo (l. vol.). Madrid, 1793.

Navarrete (Martin-Fernandez de). Coleccion de los viajes y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo XV. Madrid, 1825-29.

Ocariz (Juan Florez de). Genealogias del nuevo reino de Granada. Madrid, 1874.

Piedrahita (Lucas Fernandez de). Historia general de las conquistas del nuevo reino de Granada. Madrid, 1688.

Pizarro (Fernando de). Varones ilustres del Nuevo Mundo, descubridores, conquistadores y pacificadores del opulento, dilatado y numeroso imperio de las Indias Occidentales. Madrid, 1639.

Plaza (Colonel José Antonio de). Memorias para la historia de la Nueva Granada, desde su descubrimiento hasta el 20 de julio de 1810. Bogota, 1850.

Prescott (William). History of Ferdinand and Isabella. Conquest of Mexico. Conquest of Peru. Paris, 1847.

Quijano-Otero (José Maria). Compendio de Historia patria. Bogota, 1874.

Quintana (Manuel José de). Vidas de los Españoles célebres. Paris 1845.

Robertson (William). History of America. Reign of Charles the Fifth.

Simon (Fray Pedro). Noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme en las Indias Occidentales. Cuenca, 1627.

Ternaux-Compans. Essai sur l'ancien Cundinamarca. Paris, 1842. Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique. Paris, 1837-1841.

Histoire moderne.

Baralt (Rafael Maria) **y Diaz.** Resumen de la historia de Venezuela desde el ano de 1797 hasta el de 1850. Paris, 1841.

Baraya (José Maria). Biografias militares. Bogota, 1875.

Briceno (Manuel). Los Communeros. Historia de la insurreccion de 1781. Bogota, 1881.

Borda (José-Joaquin). Historia de Colombia contada à los niños Zipaquira, 1880.

Cadena (Pedro Ignacio). Anales diplomaticos de Colombia. Bogota, 1878.
Espinosa (Jose Maria). Memorias de un abanderado, 1810-1819. Bogota, 1876.
Galindo (Anibal). Historia economica y estadistica de la Hacienda nacional. Bogota, 1874.
Guzman (César C.). Compendio de Historia de Hispano-América. Paris, 1879.
Lallement. Histoire de la Colombie. Paris, 1827.
Larrazabal (Felipe). Vida del Libertador Simon Bolivar. New York, 1865-75.
Lopez (Coronel Manuel Antonio). Recuerdos historicos 1819-1826. Bogota, 1878.
O'Leary (General Daniel Florencio). Memorias, 16 vol. Caracas, 1879-81.
Paez (General José Antonio). Autobiografia. New York, 1867.
Perez (Felipe). Anales de la revolucion de 1861. Bogota, 1863.
Posada Gutiérrez (General Joaquin). Memorias. Bogota, 1872-80.
Restrepo (José Manuel). Historia de la revolucion de Colombia. La première édition est de 1827, la seconde de 1858. Paris.
Samper (José-Maria). Galeria nacional de hombres illustres o notables. Bogota, 1879.
Scarpetta (Leonidas), **Vergara** (Saturnino). Diccionario biografico de los campeones de la libertad de Nueva Granada, Venezuela, Ecuador y Peru. Bogota, 1879.
Vergara y Vergara (José Maria). Historia de la literatura en Nueva Granada. Bogota, 1867.

Géographie. — Descriptions. — Voyages.

Acosta (Coronel Joaquin). Coleccion de memorias sobre fisica, quimica e historia natural de la Nueva Granada y Ecuador, escritas por M. Boussingault, actual presidente de la Academia de Ciencias de Paris; traducidas con anuencia del autor y precedidas de algunas nociones de geologia. Paris, 1849.
Alcedo (Coronel Antonio de). Diccionario geographico-historico de las Indias occidentales o America. Madrid, 1786-88.
Ancizar (Manuel). Peregrinacion de Alpha por las provincias del norte de la Nueva Granada en 1850-51. Bogota, 1853.
André (Edmond). L'Amérique équinoxiale (Colombie-Equateur-Pérou). *Le Tour du Monde*, 17e année, liv. 861 et suivantes. (Voir la note à la fin du volume.)

Caldas (Francisco José de). Semanario de la Nueva Granada, miscelanea de ciencias, literatura, artes e industria. Bogota, 1807-9. Edition du colonel Acosta. Paris, 1849.

Codazzi (Agustin). Resumen de la geografia de Venezuela. Paris, 1841.

Crevaux (Dr Jules). Voyages et explorations dans l'Amérique du Sud. Paris, 1882.

Condamine (M. de la). Journal du voyage fait par ordre du roi à l'Équateur. Paris, 1751.

Depons. Voyage à la partie orientale de la Terre-Ferme. Paris, 1806.

Esguerra (Joaquin). Diccionario geografico de los Estados Unidos de Colombia. Bogota, 1879.

Humboldt (Alexandre de). Vues des Cordillères et des monuments des peuples indigènes de l'Amérique. — Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent et des progrès de l'astronomie nautique aux xve et xvie siècles. Paris, 1827.

Julian (Antonio). La Perla de la America, provincia de Santa Marta. Madrid, 1786.

Mollien. Voyages dans la République de Colombie, 1822-23.

Mosquera (General Tomas C. de). Geografia de la Nueva Granada. New York, 1858.

Nieto (General Juan José). Geografia, historica, estadistica y local de la provincia de Cartagena. Cartagena, 1839.

Pérez (Felipe). Geografia fisica y politica de los Estados Unidos de Colombia. Bogota, 1862-63.

Reclus (Armand). Panama et Darien. Paris, 1881.

Reclus (Elisée). Voyage à la Sierra Nevada de Santa Marta. Paris, seconde édition, 1881.

Royo (José Maria). Geografia universal. 10e édition, Paris.

Saffray (Dr). Voyage à la Nouvelle-Grenade. *Le Tour du Monde*, année 1872.

Samper (José Maria). Ensayo de geografia de la Nueva Granada.

Uricoechea (Ezequiel). Antiguedades neo-granadinas. Leipzig, 1837. — Mapoteca colombiana. Coleccion de los titulos de todos los mapas, planos, vistas, etc., relativos à la América española, Brasil e islas adyacentes. Arreglada cronologicamente y precedida de una introduccion sobre la historia cartografica de America. Londres, 1860.

Villavicencio (Manuel). Geografia de la Republica del Ecuador. New York, 1858.

Zerda (Liborio). El Dorado. *Papel Periódico Ilustrado*. Bogota, 1882.

NOTA

Dans la liste qui précède, nous n'avons pas fait mention des publications des voyageurs anglais et allemands pour ne pas outrepasser les limites que nous nous sommes fixées; mais nous tenons à justifier le reproche de légèreté et de manque des convenances que nous avons adressé à quelques voyageurs français. Il est bien entendu que nous ne parlons pas ici des « Impressions de voyage » de certains beaux esprits qui ne méritent même pas l'honneur d'une mention. Nous allons faire une courte analyse d'un ouvrage sérieux, celui de M. *Ed. André*, qui ne saurait être classé parmi eux, car il était *chargé d'une mission du ministère de l'instruction publique* et même muni d'un passeport *diplomatique* de la chancellerie française. Or, nous lisons dans *le Tour du Monde*, année 1877, deuxième semestre, dans son « Voyage à l'Amérique équinoxiale », page 80 :

« Les tarifs de douane en Colombie sont absolument draconiens. Il est alloué à chaque voyageur 75 kilos de franchise, après quoi la taxe est de 2 fr. 25 par kilo d'excédent, emballage compris. Malgre l'exhibition de mon *pass port diplomatique* (!), je dus payer 500 francs d'excédent pour les papiers d'herbier, boîtes en zinc, etc. On m'apprit plus tard qu'il est avec le fisc des accommodements, et que quelques pièces d'or adroitement glissées dans les mains de ces dragons des Hespérides auraient désarmé leurs rigueurs... *Malgré la concussion,* les douanes sont le plus gros produit de l'impôt en Colombie. C'est le plus facile a percevoir; au moment de mon arrivée, le receveur était fort inquiet : *une grande bat·ille avait eu li u entre des partisans de Parr· et ceux de Sanchez,* TOUS DEUX nommés présidents de la République à quelques voix de différence. On se battit toute la journée et quand on dressa le bilan des pertes, il était de un mort et trois blessés. »

Ce qu'il dit des tarifs est vrai jusqu'à un certain point, mais la conclusion en est tout autre, savoir : qu'il ne faut jamais emporter avec soi comme bagage que le *strict nécessaire,* l'excédent devant être expédié comme marchandise directement à Barranquilla. De cette façon, on acquitte les droits d'après le tarif, c'est-à-dire qu'on paye beaucoup moins ou rien du tout, comme cela serait arrivé à M. André, car les instruments scientifiques ne payent pas de droits d'entrée, et parce que, s'il en avait payé pour d'autres articles, le gouvernement les lui aurait fait rendre, sur sa

demande. Quant à ce qu'il ajoute sur la concussion des employés des douanes, il a été induit en erreur; car, en général, les employés de l'administration en Colombie sont des gens honnêtes, et notamment *M. Jouquin M. Palacio*, administrateur de la douane de Barranquilla, depuis de longues années, est un homme dont la parfaite honorabilité est au-dessus de tout soupçon. Le consul de France à Barranquilla aurait pu affirmer cela à M. André d'une façon aussi péremptoire que nous le faisons ici.

Le reste de sa phrase est d'une telle ineptie que vraiment on demeure confondu par tant de légèreté et de prévention : il n'y a pas eu deux élections faites par le Congrès; *aucun* Sanchez n'a jamais été candidat à la présidence de la République et la bataille dont parle M. André n'a jamais existé que dans son imagination. La vérité est que, ne comprenant pas encore l'espagnol, comme nous le verrons plus loin, il s'est mépris sur le sens des nouvelles qui défrayaient alors toutes les conversations et servaient de thème aux journaux : les élections présidentielles du 1er août 1875, qui furent fort disputées, notamment à Bogota, où il y eut des rixes entre les électeurs, dont il résulta un homme mort et plusieurs blessés. Et voilà comme on écrit l'histoire!

M. André est bientôt à bord des bateaux à vapeur du Magdalena : il trouve les aliments mauvais, les condiments détestables. On devine aisément que sous cette cape de savant se cache un bon buveur, suivant le proverbe espagnol. En effet, le *steward* le convie fraternellement *à tuer le ver* (l'expression est de M. André), c'est-à-dire à prendre un verre d'eau-de-vie. « Les charmes de ce breuvage, dit-il, sont sans doute puissants, *puisque tout le personnel servant du bord est généralement ivre dès la pointe du jour.* » Sans doute que le personnel des steamers et le service à bord laissent encore beaucoup à désirer et que jusqu'à présent les compagnies de navigation se sont plus préoccupées du transport des marchandises que du confort des voyageurs; mais nous doutons qu'on puisse pousser aussi loin le prurit des exagérations que ne le fait M. André. Il y a une compagnie de navigation anglaise, une autre allemande, une nord-américaine et plusieurs colombiennes : la concurrence est libre. Donc la conclusion de M. André, ce nous semble, aurait dû être celle-ci : une compagnie française y ferait de bonnes affaires.

Mais il ne songe guère à cela : comme la plupart des voyageurs, il est obsédé par la préoccupation de trouver des aventures à tout prix et quand même, et il s'efforce d'en émailler son récit aux dépens de la vérité et du développement des relations commerciales, dont il ne semble pas se soucier, quoique chargé d'une *mission officielle.* A l'en croire, il serait le premier qui aurait

franchi les *chorros,* ou rapides, qui rendent si dificile la navigation par vapeur en aval de Honda (aujourd'hui remplacée par le chemin de fer de La Dorada): Il fait un récit émouvant et plein de péripéties d'un voyage que nous faisons, nous autres Colombiens, tous les jours sans nous douter que nous sommes des héros. Mais, enfin, il débarque.

Ici, il s'arrête pour faire un résumé sententieux de ses observations sur ce qu'il appelle *l'État du Magdalena,* sans se douter apparemment qu'il a parcouru le territoire des États de Bolivar, d'Antioquia et du Tolima à droite, du Magdalena, de Santander, Boyaca et Cundinamarca, à gauche; ou plutôt qu'il n'a parcouru aucun État, mais qu'il a passé par les frontières de sept. D'autre part, il donne un tableau purement fantaisiste de la population de la Colombie, sans indiquer les sources où il a puisé ces renseignements. Ainsi, alors qu'il ne donne à l'État de Panama que 133,000 habitants, il en donne au Tolima 300,000, et ainsi de suite. Seul le total, 2,955,000, ou 3,250,000, en y ajoutant 45,000 habitants qu'il donne aux territoires et 250,000 Indiens sauvages, se rapproche un peu plus de la vérité. Cependant, M. André aurait pu consulter à Bogota l'*Annuaire statistique de* 1875, qui lui aurait fourni les chiffres du recensement officiel de 1871.

M. André s'engage sur le chemin de la montagne, en route pour Bogota : il fait des difficultés du voyage à dos de mulet dans la cordillère une peinture sans doute exagérée, mais dont nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre, car il faut reconnaître que la position du voyageur européen, qui n'a jamais monté à cheval et qui se trouve à Puerto-de-Bogota sans avoir la moindre idée de nos façons de voyager est en général fort piteuse. Il s'en plaint amèrement et il est dans son droit, quoiqu'il eût pu le faire sans présenter le commerçant, qui lui loua les mules, comme un bandit de la pire espèce, ce en quoi il a été dans son tort.

Sur la route de Bogota, comme ailleurs, il fait montre d'érudition, quoique d'une façon bien malheureuse, surtout quand il parle des affaires publiques et des hommes du gouvernement, dont il confond toujours les noms. Un exemple entre mille : « C'est à Guaduas, dit-il, que vivait le père du célèbre Joaquin Acosta, historien et géographe de la Nouvelle-Grenade, connu par des travaux encore estimés aujourd'hui. Son *Semanario de la Nueva Granada* est un compendium d'observations scientifiques très variées. » C'est à peu près comme si un étranger de passage à Saint-Malo, écrivait sur son carnet : « On voit ici le tombeau du père du fameux littérateur Chateaubriand, dont le *Paradis perdu* est un poème qui renferme de grandes beautés. »

Mais, nous ne pouvons pas suivre M. André pas à pas dans son

voyage. Ce que nous en avons rapporté suffit pour prouver que nous avons eu raison de protester, dans la préface de ce livre, contre cette façon de juger un pays. La vérité est que M. André, ignorant, comme la plupart de ses émules, le premier mot d'une langue qu'ils vont apprendre là-bas, prend facilement des mots castillans pour des vocables des langues indigènes. C'est ainsi qu'il affirme que les habitants du Cundinamarca parlent le *chibcha* mêlé de quelques mots espagnols, alors que le chibcha a été presque complètement perdu et qu'il n'en reste aujourd'hui que fort peu de mots, servant à désigner des objets d'origine indigène qui n'ont pas de nom propre en espagnol. Nous serions injustes, pourtant, si nous ne reconnaissions pas en même temps que M. André a fait montre, dans son travail, d'une grande somme de connaissances scientifiques et que, au fur et à mesure qu'il connaît mieux la langue et qu'il se familiarise avec les mœurs et la cuisine du pays, il devient plus sérieux et moins enclin à la bouderie, ce dont ses études profitent davantage.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. de la Soc. anon. de Publ. périod. — P. Mouillot. — 28854.



